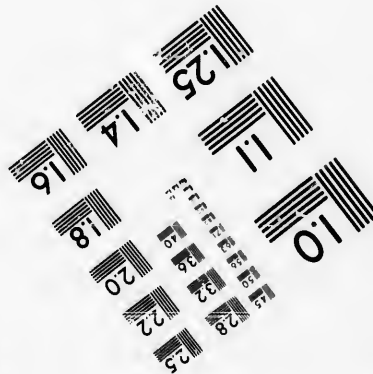
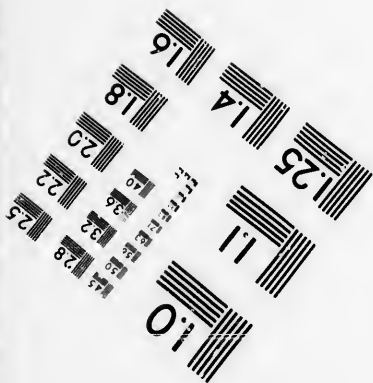
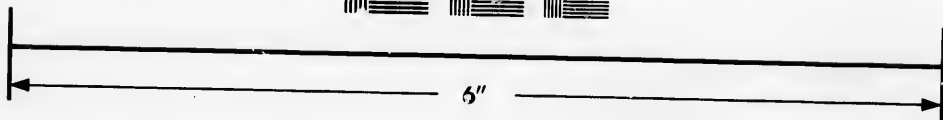
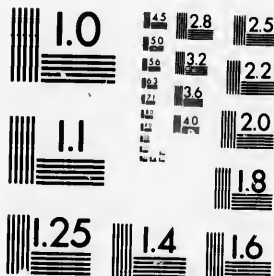


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

**© 1986**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

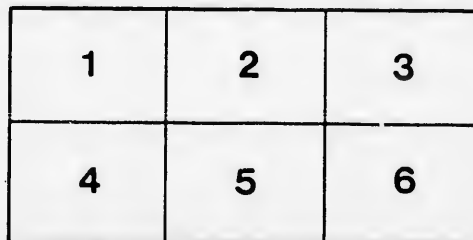
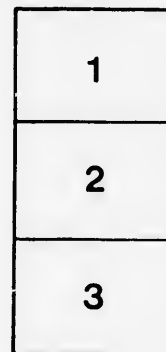
Seminary of Quebec  
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shell contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec  
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier feuillet et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second feuillet, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

V

Con

RECUEIL  
DE  
VOYAGES  
AU  
NORD,

*Contenant divers Memoires utiles  
au Commerce & à la Navi-  
gation.*

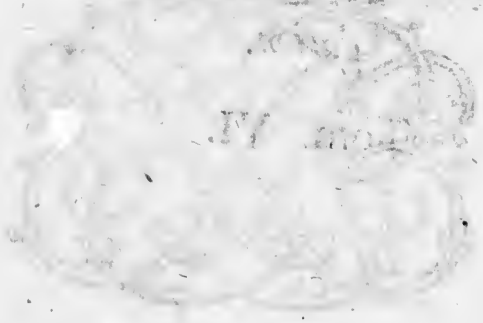
Tom. VI.

111

THE HISTORY

OF THE

ROYAL SOCIETY



AND THE

221

RECUEIL  
DE  
VOYAGES  
AU  
NORD,

Contenant divers Memoires  
au Commerce & à la Navigation.



Bibliothèque de Québec  
Le Séminaire de l'Université,  
3, rue de l'Université,  
Québec 4, QUE.



A AMSTERDAM.  
Chez Jean Frederic Bernard, 1723.



R E C U M I E

DE

V O Y A G E S

ET

M O N D I

LES VOYAGES DE LA COMPAGNIE



A L'ESTRIBRE

DE LA COMPAGNIE

t  
c  
l  
c  
M  
c  
P  
la  
P  
a  
c  
E  
M  
ri  
m  
la  
di  
D  
fi  
se  
au  
M

# A V I S.

**C**ETTE Relation de la Conqueste de la Chine, est la Traduction d'un Manuscrit Espagnol qui a esté trouvé parmi les papiers de feu Monsieur de Palafox. Ce Prelat qui fut consacré en 1639. Evesque de la Colonie des Anges dans le Mexique, où il fut fait encore Vice-Roi de la Nouvelle Espagne par Philippe IV. apprit en ce pais par les nouvelles qui lui venoient des Philippines tout ce qui arriva les années suivantes dans la Chine. Et comme le renversement de ce grand Estat faisoit alors assez de bruit, Monsieur de Palafox pensa qu'il meritoit bien qu'il en laissast des memoires, avec quelques reflexions sur la maniere dont il voyoit que Dieu dispoisoit de ces peuples. Depuis Dom Bernardo de Palafox son Cousin, ayant eu cette Relation entre ses mains la donna il y a trois ans au Sieur Bertier, qui estoit alors à Madrid, lequel a crû que ce seroit

estendre davantage le present que ce  
Seigneur vouloit bien faire au pu-  
blic, de le donner en Langue Fran-  
çoise, aussi bien qu'en Langue Es-  
pagnole. Ainsi après avoir vû que la  
Traduction de quelques Ouvrages  
de Monsieur de Palafox avoit esté  
assez bien receüe, on a eu sujet de  
croire qu'on ne seroit pas moins sa-  
tisfait d'apprendre en celle-ci l'His-  
toire d'un des plus considerables  
Evenemens de nostre Siecle. Le  
Lecteur n'aura qu'à suivre Monsieur  
de Palafox pour apprendre de lui de  
quelle maniere il a plû à Dieu de  
troubler la fausse felicité d'une Na-  
tion qu'on nous avoit jusques ici re-  
presentée comme une des plus heu-  
reuses Nations qui fussent sur la ter-  
re. Il verra que ces peuples, qui a-  
voient pris tant de precautions con-  
tre tout ce qui pouvoit venir trou-  
bler leur paix, ne s'y sont pas mieux  
maintenus, pour s'être même retran-  
chez dans leur país, d'une maniere  
qui sembloit les devoir mettre hors  
d'état de tomber jamais sous la do-  
mina-

resent que ce  
faire au pu-  
ngue Fran-  
Langue Es-  
oir vñ que la  
Ouvrages  
avoit esté  
eu sujet de  
as moins fa-  
le ci l'His-  
nsiderables  
iecle. Le  
e Monsieur  
e de lui de  
à Dieu de  
d'une Na-  
ques ici re-  
s plus heu-  
sur la ter-  
es, qui a-  
tions con-  
énir trou-  
pas mieux  
ne retran-  
e maniere  
être hors  
ous la do-  
mina-

mination des estrangers. Peut estre  
que le Lecteur trouvera à redire que  
Monsieur de Palafox se soit quelque-  
fois un peu trop arresté à ces refle-  
xions. Mais il doit prendre garde  
que c'estoit là le fruit qu'il se pro-  
posoit de son ouvrage, de faire bien  
entendre ; que la grandeur humaine  
qui paroist la mieux estable est bien  
facile à renverser, quand Dieu veut  
chastier les pechez des peuples par  
le changement des Empires Et pour  
cela, il ne pretendoit pas s'éloigner  
de son but, s'il arrestoit quelquefois  
son Lecteur pour lui faire envisager  
de plus près ce que ce pouvoit estre  
que tout ce faste qui faisoit trembler  
tant de milliers d'hommes. Mais je  
previens Monsieur de Palafox, au  
lieu que je dois avertir seulement  
des soins qu'il a pris de faire connois-  
tre au public une des plus grandes  
révolutions qui soit arrivée dans le  
monde. Il sera aisé de juger s'il s'en  
est bien acquitté par les précautions  
qu'il a prises pour y garder la plus  
exacte fidélité de l'Histoire.

TA.

# T A B L E

## DES CHAPITRES

### De l'Histoire de la Conqueste de la Chine par les Tartares.

#### CHAPITRE I.

**C**ommencemens des troubles de la Chine. Deux sujets de l'Empereur se révoltent. Ils se rendent maistres de six Provinces, & en suite de la Cour Imperiale. Les résolutions que prenoit alors le Tartare. pag. 1

CHAP. II. Mort de l'Empereur Zunchin, & de toute la famille royale. Le Tartare est résolu de s'opposer à l'Usurpateur, & de faire valoir ses anciennes prétensions sur l'Etat de la Chine. 20

CH. III. Les Tartares entrent dans la Chine. Ly prend la fuite. Le jeune Xunchi fait son entrée à Pequin. Il y est couronné Empereur. Il fait en suite la guerre au Roi de la Corée, & il se rend ce Royaume tributaire. 48

CH. IV. Le Tartare poursuit sa conqueste. Il réduit cinq autres Provinces voisines de Pequin. La conduite qu'il tient pour faire valoir ses victoires, & les ordres qu'il prescrit aux vaincus. 62

CH.

# LE ITRES

Conquête de la  
Tartares.

CH. I.  
les de la Chine.  
leur se révoltent.

Provinces, &  
le. Les résolu-  
Tartare. pag. 1

leur Zunchin, &  
Le Tartare est  
pateur, & de  
pretensions sur

20  
nt dans la Chi-  
e jeune Xunchi  
l'y est couronné

la guerre au  
d ce Royaume  
48

sa conquête.  
ces voisines de  
ient pour faire  
dres qu'il pres-

62  
CH.

## DES CHAPITRES.

CH. V. Un des Oncles de Xunchi réduit la Ville & la Province de Nanquin. La fuite & la mort d'un Roi de la Chine, qui y avoit esté couronné. Six des neuf Provinces du Miay sont soumises aux Tartares.

CH. VI. Les Tartares trouvent de plus grands obstacles dans la Conquête des trois dernières Provinces. Un Corsaire Chinois y estoit tres-puissant. Quel estoit ce Corsaire.

CH. VII. Le Corsaire Icoan traite avec les Hollandois. Different qu'il eut avec les Portugais de Macao, qui refuserent de lui rendre sa fille qu'ils faisoient élever dans la Religion Chrétienne. Le Tartare le fait solliciter de prendre parti dans ses trou- pes. Sa fidelité pour les Princes de la Chi- ne.

CH. VIII. Icoan demande du secours à l'Em- pereur du Japon, qui le lui refuse. Il sou- tient durant une année la guerre contre les Tartares. Il est pris prisonnier, & ensuite présenté à l'Empereur Xunchi. Quelle fut la fin de ce Corsaire.

CH. IX. Les Tartares passent dans la Pro- vince de Canton, où un Prince de la Chine s'étoit fait couronner Empereur. Ces trou- pes entrèrent dans la ville de Canton, en ayant trouvé les portes ouvertes. Une ar- mée

T A B L E

- mée navale de la Chine, qu'y amenoit des secours, mit le feu à la Cité. Ordonnances que le Vice-Roi des Tartares fait publier dans Canton. 142
- CH. X. Les Tartares saccagent la ville de Canton. Les Vice-Rois y établissent un nouveau gouvernement. Mort du Roy de Canton, & de toute sa suite. Réduction des autres places de la Province. 157
- CH. XI. Les Chinois se defendent à Xaochin. Gu-yuan Roi de Quansi vient en cette ville. Il va de là au devant des Tartares. Il les combat & les met en fuite. Division entre les Chinois. Ils sont défaits en un autre combat, & leur ville de Xaochin prise. 172
- CH. XII. Trouble dans les Provinces voisines de la mer. Quelques Princes de la Chine se retirent dans les montagnes. D'autres traitent avec les Tartares. Un qui s'étoit caché parmi les Bonzes, & s'étoit en suite fait connoître au Vice-Roi, est conduit dans la Tartarie. 191
- CH. XIII. Etat des Portugais de Macao. Ils estoient demeurez neutres entre les Chinois & les Tartares. Leur crainte que les victorieux ne fissent quelque entreprise sur leur ville. Ils en furent mieux traités qu'ils ne pensoient. 200
- CH. XIV. Les Tartares se mettent en Mer, &

DES CHAPITRES.

u. y amenoit du  
 é. Ordonnances  
 res fait publier  
 142  
 ent la ville de  
 abliſſent un nou-  
 du Roy de Car-  
 eduction des au-  
 157  
 dent à Xaochin.  
 vient en cette  
 des Tartares.  
 aite. Division  
 défaits en un  
 le de Xaochin  
 172  
 rovinces voiſi-  
 ces de la Chine  
 s. D'autres  
 n qui s'étoit  
 étoit en ſuite  
 conduit dans  
 191  
 s de Macao.  
 ntre les Chi-  
 rainte que les  
 ntrepriſe ſur  
 traitez qu'ils  
 200  
 rent en Mer,



& combattent les Corſaires de la Chine. Un  
 accommodement qu'on avoit propoſé, eſt  
 rompu par le Vice-Roi homine de mauvaiſe  
 foi. On connoiſt que c'eſtoit un Chinois.  
 Le genie naturel de cette Nation. 214  
 CH. XV. Le Vice-Roi brûle les vaiſſeaux des  
 Corſaires; & ils reviennent en plus grand  
 nombre, pillent & ravagent le païs, & con-  
 traignent les Chinois de quitter l'habit de  
 Tartare qu'ils avoient pris. Ils attaquent  
 la ville de Canton, d'où ils ſont repouſſez  
 par le Vice-Roy des Lettres. 227  
 CH. XVI. Témoignage que pluſieurs Negres  
 Chrétiens rendent de leur Religion en pre-  
 ſence des Tartares. Dieu les conſerve en-  
 ſuite dans un combat. Les Corſaires con-  
 tinuent à ravager le païs. Le Vice-Roi des  
 armes les chaſſe d'une place où ils s'étoient  
 mis en défenſe. Il ruine ce lieu & tout le  
 païs voiſin. 240  
 CH. XVII. Les Corſaires ſont redoutables au  
 Vice-Roi. Ils prennent la ville de Tun-  
 quam; où ils ſoſténnent pluſieurs affauts.  
 Ils la rendent par compoſition. Cruantez  
 des troupes du Vice-Roi. 252  
 CH. XVIII. Diſcours du Vice-Roi des Let-  
 tres ou Intendant de la Juſtice ſur les cruan-  
 tez de ſon Collegue. Les Corſaires donnent  
 toujours bien, de la fatigue aux Tartares. Les  
 Chinois deviennent meilleurs ſoldats. Chi-  
 nois



T A B L E

- nois du Nort bien differens de ceux du Mi-  
di. 269
- CH. XIX. Les Corsaires emportent un petit  
fort auprès de Canton, dont ils avoient gagné  
une partie de la garnison. Le Vice-Roi des  
Lettres découvre une nouvelle trahison de la  
garnison d'un autre fort. De quelle manie-  
re il punit les traitres. 284
- CH. XX. Allarme dans Canton à l'approche  
des Corsaires. Consternation de ses habi-  
tans. Le Vice-Roi des Armes arrive, &  
met les assaillans en fuite. Recherche &  
punition des Conjurez. Resolution d'un  
Capitaine Chinois. Sa mort & ses louan-  
ges. 294
- CH. XXI. Les Corsaires prennent quelques  
places, & reviennent attaquer Canton. Le  
Vice-Roi les défait en Mer. Mauvaise  
conduite des Chinois, qui ne faisoient qu'ir-  
riter les Tartares, & consommoient ce qui leur  
restoit de forces. 310
- CH. XXII. Prediction celebre d'un Chinois,  
que cet Estat seroit conquis par un Estranger,  
qui auroit les yeux bleus. Precautions que  
les Chinois prenoient pour détourner l'effet  
de cette prediction. 319
- CH. XXIII. Les Chinois qui negotioient dans  
les Estats voisins, y furent mal traittez,  
lors qu'on y apprit la perte de leur Empire.  
Mauvaise reception que fit le petit Roi de  
la

E  
 de ceux du Mi- 269  
 nportent un petit  
 ils avoient gagné  
 Le Vice-Roi des  
 elle trahison de la  
 De quelle manie- 284  
 tion à l'approche  
 on de ses habi-  
 mes arrive, &  
 Recherche &  
 Resolution d'un  
 t & ses louan- 294  
 nement quelques  
 er Canton. Le  
 er. Mauvaise  
 faisoient qu'ir-  
 oient ce qui leur 310  
 d'un Chinois,  
 r un Estranger,  
 recantions que  
 itourner l'effet 319  
 egotioient dans  
 mal traittez,  
 leur Empire.  
 petit Roi de  
 la

D E S C H A P I T R E S .

- la Cochinchine à ceux qui venoient chercher  
 une retraite dans ses terres. 324
- CH. XXIV. L'Empereur du Japon traite  
 durement les Chinois. Ombragés que ce Prin-  
 ce a des Estrangers. Combien ses défiances  
 sont un puissant obstacle à la conversion de  
 ses peuples. Il ne voulut point recevoir une  
 Ambassade des Portugais de Macaô. Que  
 ce Japonnois, quoi qu'il soit tres-puissant,  
 pourroit craindre les Tartares. 335
- CH. XXV. Quelle est la Religion de ces Tar-  
 tares? De leurs vices & de leurs vertus na-  
 turelles. 357
- CH. XXVI. Gouvernement des Tartares dans  
 la Chine. Excellentes qualitez du jeune  
 Xunchi. Reforme qu'il fit des Mandarins  
 & des Eunuques de cette Cour. Honneste  
 liberté des femmes Tartares. 367
- CH. XXVII. Combien les peuples de la Chine  
 estoient contents du gouvernement des Tar-  
 tares? Quel estoit le faste & l'avarice des  
 Mandarins Chinois. Bonne & prompte  
 justice des Tartares? 381
- CH. XXVIII. Les Tartares obligent les Chi-  
 nois à laisser les lettres, pour embrasser les  
 armes. Des lettres & caracteres des Tar-  
 tares. Des sciences pour lesquelles ils ont  
 plus d'inclination, & de leur langue en ge-  
 neral. 403
- CH. XXIX. Combien les Tartares ont d'in-  
 cli-

TABLE DES CHAPITRES.

- elination à la guerre. De leurs armes defensives & offensives. Que leurs plus grandes forces consistent en leur Cavalerie. De la bonté de leurs chevaux. 418
- CH. XXX. Discipline militaire des Tartares. Leur maniere de combattre, & d'attaquer les Places. Aversion qu'ils avoient de demeurer dans les Villes. Avec quelle secreté ils dorment en leur Camp, sans poser ni gardes, ni sentinelles. 429
- CH. XXXI. De la bonne mine des Tartares. Qu'ils semblent estre nez pour les fatigues & pour la guerre. Combien ils sont francs, ouverts, & gens sans facon. De leurs divertissemens, & de leurs occupations & emplois en general. 443
- CH. XXXII. Des habits des Tartares & de leurs modes. De la modestie de leurs femmes. Qu'encore qu'elles aiment les chevaux & la guerre, elles sont toujours sages & honestes. Fin de la Relation. 459

leurs armes de fer  
plus grandes  
valerie. De la

418

ire des Tartares.

& d'attaquer

voient de demen-

quelle ferreté ils

s poser ni gardes,

429

ine des Tartares.

pour les fatigues

ils sont francs,

n. De leurs di-

occupations & em-

443

s Tartares & de

ie de leurs fem-

ment les chevaux

jours sages &

459

LA CONQUESTE  
DE L'EMPIRE  
DE LA CHINE.

PAR

LES TARTARES.

CHAPITRE PREMIER.

*Commencemens des troubles de la  
Chine. Deux sujets de L'Empe-  
reur se révoltent.*

*Ils se rendent maîtres de six Pro-  
vinces, & en suite de la Cour Im-  
periale.*

*Les resolutions que prenoit pour  
lors le Tartare.*



Les peuples de la Chine goû-  
toient toutes les douceurs de  
la paix sous le gouvernement  
de leur dernier Empereur; Et  
ce Monarque qui portoit le  
nom de Zunchin, nom trompeur & mal-  
heu-

LA

A

heu-

heureux , étoit le plus absolu de tous les Princes qui eussent jamais gouverné cette grande Monarchie , lors qu'en l'année 1640. année fatale à plusieurs Etats , l'on commença à voir former l'orage qui a depuis fait le bouleversement de tout ce grand Empire.

J'ai dit que le nom de Zunchin , que portoit l'Empereur de la Chine , étoit un nom trompeur ; parce que Zunchin , en langue Chinoise veut dire , heureux augure , où souverain gouvernement. Mais la fausseté de ce pronostic parût bien-tôt. Le gouvernement , quant à la personne de l'Empereur , faisoit véritablement la félicité de ses peuples , qui jouissoient de l'abondance & de toutes les commoditez de la paix sous un Prince humain & plein de bonté. Mais ce n'est pas assez que le Prince soit bon , & sa manière de gouverner douce & paisible , s'il a de mauvais Ministres , qui se servent de leur credit , pour satisfaire leurs passions , & porter leur ambition au delà de toutes bornes.

On vît donc en l'année 1640. deux rebelles se revolter en même temps contre leur legitime Souverain. L'un étoit appelé Ly & l'autre Cham. Ils aspiroient également à la domination , encore qu'ils ne fussent que de simples sujets du Roi de la  
Chi-

de tous les  
gouverné cette  
l'année 1640.  
s, l'on com-  
qui a depuis  
tout ce grand

chin, que por-  
étoit un nom  
nin, en langue  
x augure, où  
mais la fausseté  
t. Le gouver-  
e de l'Empe-  
felicité de ses  
abondance &  
e la paix sous  
e bonté. Mais  
e soit bon, &  
ce & paisible,  
qui se servent  
ire leurs pas-  
on au delà de

540. deux re-  
temps contre  
n étoit appel-  
spiroient éga-  
core qu'ils ne  
du Roi de la  
Chi-

Chine & des gens de nulle consideration pour leurs qualitez & pour leur naissance. Ces rebelles, après avoir attiré à eux un grand nombre de milices & les meilleures troupes de l'Etat, commencerent à faire des courses dans les Provinces du Nord qui sont frontieres de la Tartarie.

L'Empereur cependant ne donnoit aucun des ordres necessaires pour étouffer cette revolte. Il y a bien de l'apparence que les plaintes & les avis des Capitaines qui gardoient les frontieres, ne trouvoient point d'entrée dans le Palais, pour pouvoir venir jusqu'aux oreilles du Roi. Les Ministres & les Officiers de la Cour, qui en fermoient les avenues, avoient déjà vendu & l'Empire & leur Maître en abusant de sa facilité. Et ce que disoit Diocletian, n'est que trop vrai; qu'encore qu'un Prince soit bon, prudent, éclairé, & qu'il porte ses soins & ses vûes par tout, il ne se peut cependant qu'il ne soit trompé, si ceux qui ne sont dans le ministere, que pour le servir de leurs fideles avis, ne conspirent au contraire qu'à le surprendre & à abuser de son autorité. Il faut que la fidelité des Ministres donne de la terreur à des rebelles, ou ces rebelles se rendent bien-tôt eux mêmes redoutables & aux Ministres & aux Princes.

Les deux Chefs de cette revolte prirent de tels avantages de cette pernicieuse negligence, que ce qui auroit été facile dans les commencemens pour les arrêter, devint également inutile & impossible dans la fuite. Ils acquirent en peu de temps-la reputation de grands & de vaillans Capitaines; & par cette réputation ils se virent assez de forces non seulement pour se maintenir, mais encore pour remporter de grandes victoires. Comme ils eurent le temps de faire valoir leurs victoires, leurs troupes se grossirent toujours de plus en plus. Les applaudissemens qui se donnent aux victorieux ne manquent pas de leur attirer encore de nouveaux partisans. Ainsi les Usurpateurs ne tarderent gueres à se rendre les maîtres de cinq Provinces par la force de leurs armes.

Celui de ces rebelles, qui s'appelloit Cham, alla s'établir en celle de ces cinq Provinces qui étoit la plus éloignée de la Cour de l'Empereur. Il y prit le nom & la qualité de Roi, bien resolu d'étendre ses conquêtes & de se rendre maître des Provinces voisines, aussi-tôt que ses forces pourroient soutenir ses grands projets.

L'autre, appelé Ly, qui, à ce qui paroît, formoit encore de plus vastes desseins, s'approcha plus près de la Cour. Il  
avoit

volte prirent  
 nicieuse ne-  
 té facile dans  
 arrêter, de-  
 possible dans  
 de temps-la  
 vaillans Capi-  
 ils se virent  
 ent pour se  
 remporter de  
 ils eurent le  
 toires, leurs  
 de plus en  
 se donnent  
 pas de leur  
 rtisans. Ain-  
 ent guerres à  
 rovinces par

i s'appelloit  
 de ces cinq  
 ignée de la  
 et le nom &  
 u d'étendre  
 maître des  
 ue ses forces  
 rojets.  
 à ce qui pa-  
 vastes des-  
 la Cour. Il  
 avoit

avoit déjà achevé dans ses idées la conquê-  
 te de tout ce grand Empire. Mais, parce  
 qu'après qu'il lui avoit été avantageux  
 d'avoir Cham pour compagnon de sa re-  
 volte, il pouvoit trouver dans la suite un  
 puissant obstacle en ce Competiteur si puis-  
 sant, il ne manqua pas assez vrai-sembla-  
 blement de s'en défaire, soit qu'il y em-  
 ployât la trahison, où la force ouverte.  
 Car depuis il n'est plus fait mention de ce  
 Tyran dans la Relation.

Je croi qu'il importe d'avertir ici de la  
 nécessité qu'il y a euë dans cette narration,  
 d'employer ces termes de vrai-semblable-  
 ment en rapportant quelques particulari-  
 tez. Comme les memoires qu'on en a eu  
 n'ont pû être recueillis que des lettres &  
 des nouvelles qui venoient pour lors de la  
 Chine; il est arrivé, sans doute par la con-  
 fusion où tout étoit dans ce grand Etat,  
 que les nouvelles en sont toujourns venuës  
 fort abregées, avec peu d'ordre, sans mar-  
 quer les temps, & souvent même sans di-  
 stinguier assez les noms & les qualitez des  
 personnes. Ainsi dans la nécessité qu'il y  
 a euë de revoir & d'examiner plusieurs fois  
 ces memoires les uns sur les autres, on a  
 été obligé de remarquer, que ce qui étoit  
 rapporté dans les uns, devoit être comme  
 une suite & un éclaircissement de ce qui  
 étoit



étoit dans les autres. Et il a été d'autant plus important de prendre ainsi le fil de cette narration, qu'on voyoit qu'autrement il resteroit en toute rencontre beaucoup de choses à chercher à la curiosité du lecteur. On avouë cependant que quelque application qu'on y ait faite, on n'aura peut-être pas été assez heureux, pour avoir toujours fait une suite de tous ces memoires aussi juste & aussi exacte qu'on l'auroit souhaité.

Ly, qui n'avoit plus de Competiteur qui pût aspirer à la Souveraineté, commença à faire éclatter ses vastes projets. Il s'établit en la ville capitale de la Province de Xensî appellée Singansuase. Il s'y fit couronner Empereur de la Chine. Il y tint sa Cour Imperiale, & il commença d'y agir en Souverain. Il menaça même de pousser bien-tôt plus avant ce qu'il avoit resolu. C'étoit de se rendre le maître de la Province & de la Cour Imperiale de Pequïn, & de joindre cette premiere des six Provinces du Nort aux cinq autres qui étoient déjà sous sa domination.

On n'a pas bien sçû qu'elle avoit été la premiere fortune de ces deux Usurpateurs. On rapporte seulement qu'ils étoient tous deux des Generaux des troupes de l'Empereur de la Chine ; & que se voyant &

eux

été d'autant  
 infi le fil de  
 qu'autrement  
 beaucoup de  
 é du lecteur.  
 quelque applica-  
 ura peut-être  
 voir toujours  
 memoires aussi  
 l'auroit sou-

petiteur qui  
 commença  
 ts. Il s'éta-  
 Province de  
 s'y fit cou-  
 Il y tint sa  
 nça d'y agir  
 e de pousser  
 avoit resolu.  
 de la Pro-  
 de Pequin,  
 des six Pro-  
 qui étoient

avoit été la  
 Jfurpateurs.  
 étoient tous  
 es de l'Em-  
 voyant &  
 eux

eux & leurs soldats sans estime & sans re-  
 compense de leurs services, & encore as-  
 sez mal-traitez de ceux qui gouvernoient  
 l'Etat, ils se souleverent contre le Roi &  
 conspirerent de se donner à eux mêmes  
 leurs recompenses. Ils vouloient faire con-  
 noître aux Ministres, que ceux qui sont  
 employez dans les armées peuvent faire in-  
 comparablement plus de bien ou de mal à  
 l'Etat, que ceux qui n'ont d'autre emploi,  
 que de faire bien leur cour auprès du  
 Prince. Ils commencerent par des plain-  
 tes; des plaintes ils en vinrent aux armes,  
 & depuis ils pousserent leurs progrès, pour  
 avoir déjà commencé.

Ceux qui ont donné lieu aux commen-  
 cemens de cette revolte ont fait sans dou-  
 te de grandes fautes: mais ceux-là ne sont  
 pas moins coupables qui l'ont commencée  
 & continuée jusqu'à ce dernier empor-  
 tement, d'attenter contre l'Etat & sur la  
 vie même de leur Souverain. Il n'est ja-  
 mais permis à un sujet de s'élever contre  
 la mauvaise conduite de son Prince; quel-  
 ques publics & quelques manifestes que  
 soient les desordres de son Etat. Il peut  
 encore bien moins se vanger & se faire  
 justice à soi-même contre son Souverain.  
 Qu'il demande; qu'il se fasse entendre;  
 qu'il redouble ses instances & ses pour-

suites, & qu'il fasse enfin ses remontrances, comme il lui plaira; & si après tout il ne gagne rien, qu'il cesse pour lors de se plaindre, ou plutôt qu'il abandonne ses plaintes à celui qui est le seul qui doit juger les Rois de la terre. Autrement s'il est permis à des sujets de s'élever contre leur Prince: & s'ils prétendent se pouvoir faire justice à eux-mêmes contre leur Souverain, on peut dire que c'est fait de la Monarchie, & qu'il n'y en a plus au monde.

Cependant que le feu de la rebellion & de la guerre civile, qui s'allumoit de plus en plus dans la Chine, menaçoit tout ce grand Etat d'une ruïne & d'une revolution generale, le Tartare appliquoit toute son attention, pour voir si, selon ses souhaits, il ne se feroit point ouverture d'un pretexte honorable, pour entrer dans toutes où dans quelqu'une de ses Provinces. Encore qu'il soit vrai que dans les 24. années qui ont précédé la revolution de cet Empire, c'est à-dire depuis 1618. jusqu'à 1642. les Tartares eussent passé quelquefois la muraille, & fait des courses sur la frontiere, ce n'avoit été neantmoins que pour se faire raison d'autres irruptions que les Chinois avoient faites dans la Tartarie. Car parmi ces peuples Asiaticques il n'y a point d'offense dont il ne faille avoir la raison par une vengeance.

ès remontrances si après tout pour lors de abandonne ses seul qui doit Autrement s'il ver contre leur pouvoit faire leur Souverain, la Monarchie, de.

la rebellion & moit de plus açoit tout ce né revolution oit toute son ses souhaits, d'un pretexte toutes où dans Encore qu'il nées qui ont mpire, c'est 542. les Tar- muraille, & , ce n'avoit e raison d'au- avoient fai- mi ces peu- offense dont ne vangean- ce.

ce. C'en est la solide & l'unique satisfaction; soit que l'offense ne soit que de particulier à particulier, où d'un Etat contre un autre Etat. C'est une pratique établie par toute l'Asie, que l'offensé repousse, par quelque maniere que ce puisse être, l'injure qu'il croit avoir receüe de l'agresseur. Et plût à Dieu qu'il n'y eut que parmi ces peuples où l'on se fit ainsi raison par la vangeance, & par la violence.

C'étoit donc pour ne pas préjudicier à cette mal-heureuse coûtume, que les Tartares de la frontiere avoient fait pendant ces dernieres années de frequentes courses sur leurs voisins les Chinois: Mais pour lors ils n'avoient guères la pensée de se rendre maîtres de cét Empire. Ils en avoient encore moins les forces. Le Roi de ces Tartares n'avoit pas non plus de guerre avec la Chine. Il est vrai que la paix qui avoit été jurée entre ces Etats, aussi bien que la cession que le Tartare avoit fait de ses droits, n'avoit pas pû empêcher que ces courses ne se fissent toujourns de part & d'autre. Mais pour ce qui est d'entreprendre ouvertement sur la Chine, c'étoit ce qui ne paroissoit pas juste aux Tartares mêmes. Aussi ont-ils employé, pour se justifier, des raisons & des allegations si specieuses, qu'elles pourroient bien servir

A 5

d'in-

d'instruction à beaucoup de Politiques de nôtre Europe.

Le Tartare ne faisoit donc qu'observer ce qui se passoit dans la Chine; & il se tenoit prêt pour profiter de l'occasion. Mais encore la vouloit-il honorable, & telle qu'il pût glorieusement, & sans passer pour Usurpateur, faire quelque grand exploit dans une ou plusieurs Provinces de cet Etat. Il se satisfaisoit cependant, en voiant que de quelque côté que la fortune se déclarât, elle ne manqueroit pas de faire valoir ses avantages; & que si c'étoient les armes qui dussent décider le droit de la cause, elles lui donneroient encore plutôt ce qu'il pouvoit prétendre. Il faut neantmoins avouër que ces Barbares eurent plus de peine à se résoudre sur ce qui leur paroissoit injuste, que beaucoup de Politiques n'en ont ailleurs. Car il ne parût point au Tartare que ce pût être une action de Roi, mais de Tyran seulement, d'établir le droit en la force. Il se voyoit de bonnes troupes, & en grand nombre, tant de cavalerie que d'infanterie. Il n'avoit point encore d'artillerie, mais il en fut pourvû peu de temps après de fort bonne, & en quantité, encore qu'il ne fît pas lire sur ses canons: *Ratio ultima Regum.*

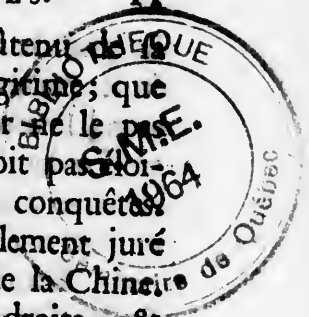
Il consideroit encore que Ly souhaitoit

Politiques de

c qu'observer  
e; & il se te-  
casion. Mais  
le, & telle  
as passer pour  
grand exploit  
es de cét Etat.  
voiant que de  
se déclarât,  
ire valoir ses  
les armes qui  
cause, elles  
tôt ce qu'il  
neantmoins  
rent plus de  
i leur paroif-  
de Politiques  
parût point  
ne action de  
ent, d'établir  
oit de bonnes  
, tant de ca-  
'avoit point  
fut pourvû  
nne, & en  
pas lire sur  
m.  
y fouhaitoit  
&

& pretendoit même d'être soutenu de sa  
faveur contre son Empereur légitime; que  
pour cela, ou au moins pour ne le pas  
avoir pour ennemi, il ne seroit pas voi-  
gné de partager avec lui ses conquêtes.  
Mais ce Prince avoit solennellement juré  
la paix avec la maison royale de la Chine.  
Il avoit encore cédé tous ses droits, &  
tout ce qu'il prétendoit sur cét Empire à  
la famille, dont il voyoit le sang encore  
vivant en la personne de l'Empereur. C'est  
pourquoi il ne pouvoit se résoudre, quel-  
que idolatre qu'il fût, à violer un serment  
qu'il avoit fait à la face de ses idoles:  
grand exemple pour ceux qui se glorifiant  
de la véritable Religion, jurent & promet-  
tent, sans se tenir plus engagez par tous  
leurs sermens à ce qu'ils jurent & à ce qu'ils  
promettent.

Enfin le Tartare jugeoit bien que s'il  
joignoit ses armes à un des deux partis, il  
se rendroit bien-tôt l'arbitre & le maître  
de l'un & de l'autre. Les troupes de l'Em-  
pereur de la Chine, ainsi que celles de l'U-  
surpateur, tenoient une grande partie de la  
muraille par où il pouvoit avoir le passage  
ouvert. Cependant il demouroit bien re-  
solu de ne se pas avancer. Il voyoit que  
le légitime Souverain ne lui demandoit  
aucun secours; & d'ailleurs il étoit très-



éloigné de se déclarer pour le rebelle. Il étoit persuadé qu'il étoit indigne d'un grand Prince de soutenir l'Usurpateur contre son legitime Monarque, & que ce pernicieux exemple de protéger des rebelles ne pouvoit que deshonorer ceux qui le donnent. Enfin ce Prince, qui ne pouvoit pas se glorifier d'avoir reçu le sacre d'une onction celeste, ne laissoit pas de reconnoître qu'il auroit offensé le ciel & la terre s'il s'étoit déclaré pour des Usurpateurs. Il faut avouër qu'un infidele & un idolatre, tel que le sont tous ces peuples, auroit pû être moins touché de toutes ces considerations d'honneur & de justice; sur tout lors qu'il ne s'agissoit pas de se déclarer pour ceux d'une Religion contraire à la sienne contre ceux de sa même Religion.

C'étoient les pensées du Tartare, & ce qui l'arrétoit sur sa frontiere; encore que durant tout ce temps il tint toujours ses troupes en très-bon ordre, tant pour voir ses voisins sous les armes & dans une guerre fort allumée, que parce qu'il jugeoit bien aussi qu'il trouveroit des temps & des ouvertures favorables de passer dans la Chine, sans violer sa foi & son serment qu'il vouloit être inviolables.

Ly cependant n'étoit pas encore content d'être le maître absolu de cinq Provinces.

le rebelle. Il indigne d'un surpateur cont & que ce perer des rebelles eux qui le donne pouvoit pas cre d'une oncde reconnoître & la terre s'il surpateurs. Il & un idolatre, les, auroit pû ces considérae; sur tout lors déclarer pour ire à la sienne gion.  
artare, & ce encore que dū jours ses trou pour voir ses as une guerre il jugeoit bien nps & des ou dans la Chi ferment qu'il  
encore conde cinq Provinces.

vinces. Comme il n'avoit plus d'obstacle du côté de Cham son Competiteur, il s'étoit promis l'Empire entier, & il le vouloit voir bien-tôt sous sa puissance. Mais il n'étoit pas facile que l'exécution allât aussi vite que ses souhaits. L'envie & les jalousies d'une part; & de l'autre l'amour que les Chinois ont pour leurs Princes, avoient déjà rendu le tyran odieux à toute la nation. Ces peuples aiment si tendrement leur Souverain, qu'ils ne paroissent pas tant l'aimer que l'idolâtrer. On dit aussi que ce dernier étoit un Prince parfaitement aimable, & aimé de même de ses sujets comme leur Pere & leur Roi; ce qui faisoit que le tyran leur devenoit tous les jours plus odieux. Mais l'envie que lui attiroit l'éclat de sa grande fortune ne le rendoit pas moins l'objet de l'indignation publique. Personne dans la Chine, excepté les Princes de la famille Royale, n'est grand, ni puissant par sa naissance: ainsi ce ne sont pas les plus gens de bien, mais les méchans, & ceux qui ont opprimé les autres, qui possèdent les honneurs & les grands revenus. C'est pourquoi comme les fonds & les domaines des terres ne sont point héréditaires, il n'y a presque personne dans tout cet Etat qui ne se voye souvent dépossédé du bien de ses pe-



res. Et c'est ce qui faisoit que tant de gens, qui de leur abaissement envisageoient la grandeur de Ly, concevoient une rage de voir dans ce tyran une extrême bassesse jointe à un élèvement qui alloit jusqu'à la Souveraineté. Les hommes sont peu capables de voir en une même personne ces deux extrêmes sans indignation & sans envie.

Le tyran de son côté ne negligeoit rien pour tenir ses soldats satisfaits & bien payez. Mais comme il apprehendoit de ne les pas trouver toujourns aussi fermes, & qu'ils ne fussent encore touchez de quelque respect pour leur Prince, avant qu'ils pussent desespérer de toute grace, il résolut d'exécuter au plûtôt ce qu'il avoit projeté, c'est-à-dire d'achever l'invasion entiere de l'Empire. Il crût donc qu'il s'en devoit expliquer aux plus vaillans de ses Capitaines, & à ceux qu'il estima être de ses plus confidens. Ce fut à peu près en ces termes :

„ Mes amis, *leur dit-il*, le sort en est jet-  
 „ té. Il s'agit ou de tout gagner, ou de tout  
 „ perdre. Nous ne sçaurions être desormais  
 „ plus rebelles que nous sommes. C'est  
 „ pourquoi achevons de nous rendre au  
 „ plûtôt les maîtres des dix autres Provin-  
 „ ces de la Chine. Après avoir fait recon-  
 „ noître la puissance de nos armes dans ces  
 „ cinq

tant de gens,  
visageoient la  
une rage de  
trême bassesse  
loit jusqu'à la  
ont peu capa-  
onne ces deux  
sans envie.

negligeoit rien.  
faits & bien  
nendoit de ne  
i fermes, &  
chez de quel-  
avant qu'ils  
ace, il réso-  
il avoit pro-  
invasion en-  
onc qu'il s'en  
millans de ses  
stima être de  
eu près en ces

ort en est jet-  
er, ou de tout  
tre desormais  
mes. C'est  
is rendre au  
atres Provin-  
ir fait recon-  
mes dans ces  
» cinq

» cinq premières, ou plutôt après les avoir  
» toutes conquises, il n'y aura plus de gens  
» assez téméraires pour oser nous donner le  
» nom de rebelles & d'Usurpateurs. Quand  
» des rebelles deviennent victorieux, ils  
» deviennent aussi de légitimes maîtres. Il  
» n'y a donc plus de mesures à prendre.  
» Ou je dois être le Souverain de la Chine,  
» ou je dois perdre la vie dans cette cam-  
» pagne, & y demeurer la pâture des oi-  
» seaux & des bêtes. Je n'ai plus à chercher  
» dans tout ce vaste Empire que le trône  
» ou le tombeau. J'ai enfin à m'élever jus-  
» qu'au comble de la grandeur: & si je  
» tombe, il faut que ce soit avec un tel  
» fracas, que l'Empire tout entier se trou-  
» ve enseveli sous mes ruines.

Voilà comme Ly parla à des gens entiè-  
rement attachés à sa fortune, & qui ne  
respiroient que de le suivre par tout où il  
lui plairoit de porter ses grands desseins.  
Après tant de résolution, il ne tarda point  
à commencer par l'entreprise la plus har-  
die & la plus téméraire, mais qui étoit  
aussi la plus importante pour arriver bien-  
tôt à ce qu'il prétendoit. Ce fut d'aller  
droit à la personne de l'Empereur, & d'at-  
taquer avec toutes ses forces le lieu de sa  
Cour & la ville capitale de son Etat.  
Après avoir abattu cette tête, il mettoit des-

deformais la couronne sur la sienne : car il voyoit par ce grand exploit tous les trésors du Roi en sa puissance ; ce qui alloit encore donner un grand poids à ses forces. Outre qu'il ôtoit le pouvoir à qui que ce fût de la famille Royale de faire des troupes & de paroître à la tête de ceux qui auroient encore quelques sentimens de fidélité pour leur Prince.

Pour pousser ce grand dessein , il falloit se rendre maître de la grande ville de Pequin où étoit toute la Cour. Mais il ne pretendoit pas y employer la force. La ruse lui étoit plus favorable ; & elle le devoit mettre dans cette ville par une telle surprise, que le coup de sa foudre y eût plutôt frappé qu'on n'en eût pû entendre le bruit.

C'étoit pour ne pas laisser à l'Empereur le temps de se preparer à la defense, ni même à la fuite. Il auroit été bien difficile d'ailleurs, quelques forces que Ly eût pû avoir, de reduire si-tôt cette grande Ville. Pequin, outre sa vaste étendue étoit encore très-bien fortifiée. En temps de paix même il y avoit toujours pour sa garde 80. mille hommes des meilleures troupes de l'Etat. Le seul Palais Imperial a une lieue & plus de circuit. Il est défendu de deux ou trois murailles avec leurs fosses & boulevards, & ce sont toutes pie-

la sienne : car  
 it tous les tre-  
 e ; ce qui al-  
 nd poids à ses  
 pouvoir à qui  
 oyale de faire  
 la tête de ceux  
 s sentimens de

ein, il falloit se  
 ille de Pequin.  
 mais il ne pre-  
 rce. La ruse  
 elle le devoit  
 e telle surpri-  
 e y eût plutôt  
 endre le bruit.  
 à l'Empereur  
 a defense, ni  
 été bien dif-  
 rces que Ly  
 ôt cette gran-  
 vaste étendue  
 . En temps  
 ours pour sa  
 es meilleures  
 ais Imperial a  
 Il est défen-  
 es avec leurs  
 t toutes pie-

ces

ces détachées & qu'on ne peut emporter  
 que séparément l'une de l'autre, outre que  
 la garde en étoit encore confiée à une mi-  
 lice d'élite.

Ly avoit prévû toutes ces difficultez,  
 sur lesquelles il avoit jugé devoir plutôt  
 employer la negociation & de bonnes  
 intelligences, qu'une force ouver-  
 te. C'étoient enfin la fraude & la trahison  
 qui devoient emporter tout ce qui se pre-  
 sentoit d'obstacle à ce grand dessein. Il avoit  
 employé pour cela les presens & les pro-  
 messes auprès de plusieurs Grands de la  
 Cour, qu'il n'avoit pas trouvés les plus dif-  
 ficiles à mettre dans ses interêts : chose  
 étrange, que ne s'étant trouvé personne  
 parmi le peuple qui voulût entrer dans sa  
 conspiration, il y eût, par un détestable  
 exemple, plusieurs des Magistrats & des  
 Officiers de la maison Royale, qui voulus-  
 sent bien trahir l'Etat & la personne même  
 de leur Prince ! Ce furent entre tous les  
 autres les Eunuques du Palais, qui étoient  
 pour lors des personnes très-puissantes &  
 très-considerables en cette Cour. Le Roi  
 de la Chine présumoit bien de sa sureté  
 où de la fidelité de ses peuples, pour re-  
 mettre ainsi la garde de sa personne, aussi  
 bien que le gouvernement de son Etat entre  
 les mains de ses Eunuques.

L'on.

L'on peut voir où en sont reduits ces Etats, où l'on ne reconnoît point de noblesse, c'est-à-dire, où il n'y a personne qui heritant de la grandeur de ses peres, reçoive avec la vie la fidelité qu'il doit à son Prince. Il y a des choses que les hommes ne peuvent apprendre, quelque étude qu'ils en fassent. Il faut qu'ils les ayent reçeuës du sang & de la vertu de leurs peres; ou autrement tous ces devoirs étudiez, & qui ne sont pas venus avec la nature, durent peu, & sont toujourns très-mal assurez.

Le tyran, après avoir ainsi disposé toute sa trahison par le ministere des Officiers & des Eunuques du Palais, envoya à la ville Imperiale de Pequim les plus vaillans de ses Capitaines déguisez en marchands. Ils avoient ordre d'y ouvrir des boutiques & d'y étaler de riches marchandises. Mais on ne pensoit guères que tous ces negotians fussent autant de Capitaines, & tous leurs valets autant de soldats choisis. Il leur importoit de faire bien valoir le negoce, puis qu'il s'y agissoit de l'achat du plus grand Empire du monde; & ces faux marchands le devoient payer à ceux qui étoient le plus obligez à le conserver & à le defendre. Les suretez étant prises de part & d'autre, ceux qui étoient  
d'in-

ont reduits, ces  
oit point de no-  
n'y a personne  
de ses peres,  
ité qu'il doit à  
es que les hom-  
quelque étude  
qu'ils les ayent  
tu de leurs pe-  
s devoirs étu-  
nus avec la na-  
ûjours très-mal

si disposé tou-  
e des Officiers  
, envoya à la  
s plus vaillans  
en marchands.  
des boutiques  
mandifés. Mais  
ous ces nego-  
Capitaines,  
oidats, choi-  
ire bien valoir  
gissoit de l'a-  
du monde; &  
ient payer à  
égez à le con-  
s suretez étant  
x qui étoient  
d'in-

d'intelligence dans la Ville & le Palais ne  
manquerent pas sous divers pretextes, de  
diminuer les gardes, & d'en affoiblir au-  
tant qu'ils purent les forces & les défen-  
ses. Ainsi en peu de temps la trahison vint  
à éclater tout d'un coup. Ce fut avec l'é-  
tonnement & le desordre qui se peut ima-  
giner de tous ceux des habitans qui n'a-  
voient encore rien sçû de la conspiration.  
Car tandis qu'ils ne sçavoient quelle re-  
solution prendre, ils étoient déjà sous la  
puissance & à la discretion de leurs enne-  
mis. Ly, qui ne tarda guères à paroître, trou-  
va les portes de la ville ouvertes, & ses  
gens déjà victorieux par la conquête qu'ils  
avoient faite de cette grande Ville, avant  
même qu'il eût pû avoir le temps de l'at-  
taquer. Voilà quelle étoit la fortune de ce  
Rebelle, qui lui acquerait en peu d'heures  
les Provinces entieres. Celle de Pequin,  
qui est la premiere de tout l'Empire, fai-  
soit la sixième de celles qui reconnoissoient  
déjà sa domination.

## C H A P I T R E II.

*Mort de l'Empereur Zunchin & de toute la  
famille Royale.*

*Le Tartare est resolu de s'opposer à l'Usurpa-  
teur & de faire valoir ses anciennes preten-  
tions sur l'Etat de la Chine.*

**L'**Empereur Zunchin n'aperçût le mal de son Etat, que lors qu'il ne fut plus en son pouvoir d'y apporter de remede. Il reconnût que la fureur de ses infidelles sujets n'alloit pas à lui ravir seulement son Empire & sa couronne, mais à lui ôter encore la vie. Il vît que c'étoit un dessein formé, dès le temps que ses Ministres n'avoient pas été d'avis qu'on prît les armes, ni qu'on envoyât de l'argent & de nouvelles troupes à ses Capitaines qui gardoient la frontiere. Il auroit pû alors arrêter l'ennemi, ou au moins avoir le temps de se preparer à le combattre, avant qu'il eût pû faire de si grands progrès. Ce Prince ne douta donc plus qu'il n'eût été trompé, à present qu'il voyoit la guerre jusques dans son Palais. Et ainsi il jugea qu'il ne lui restoit plus que de sortir de la vie par une mort qui pût être la plus digne de sa grandeur &

E II.

in & de toute la  
 poser à l'Usurpa-  
 anciennes preten-  
 e.

n'aperçût le mal  
 ors qu'il ne fut  
 apporter de re  
 la fureur de se  
 à lui ravir seu  
 ouronne, mais  
 Il vit que c'en  
 ès le temps qu  
 été d'avis qu'on  
 envoyât de l'ar  
 es à ses Capitai  
 iere. Il auroit  
 ou au moins  
 er à le combat  
 aire de si grand  
 outa donc plus  
 à present qu'il  
 dans son Palais  
 lui restoit plus  
 une mort qu  
 sa grandeur &

de son courage. Il se voyoit en une extre-  
 mité, où le dernier des hommes auroit été  
 à plaindre ; & ce desespoir lui faisoit plus  
 vivement ressentir, combien on devoit  
 plaindre en sa personne la trop grande fa-  
 cilité des Princes.

Comme la ville de Pequín est d'une vaste  
 étendue ; avant que les traîtres eussent pû  
 forcer le Palais, qui est encore fort spa-  
 cieux, il se trouva quelques Officiers &  
 soldats plus fidelles, qui firent dans cette  
 dernière extrémité une assez vigoureuse  
 résistance. Ce peu de personnes, qui sen-  
 timent plus vivement la disgrâce de leur  
 Prince, étoient ceux de toute la Cour qui  
 avoient souffert de plus mauvais trait-  
 temens des Ministres. L'effort qu'ils firent  
 pour soutenir, au moins quelque temps,  
 les forces du tyran, donna au Roi le temps  
 de pouvoir, s'il le vouloit, disposer lui-  
 même de sa vie, plutôt que de s'abandon-  
 ner à la fureur & aux outrages de ses traî-  
 tres. Et il parût à ce misérable Prince  
 que c'étoit encore quelque sorte de devoir  
 qu'on lui rendoit, de lui laisser cette li-  
 berté. Il la considéra comme son dernier  
 bon-heur & comme des restes du respect,  
 & de la fidélité de ceux de sa nation. Les  
 disgrâces de cette vie passent à d'étranges  
 excez, puis que la liberté de se donner la  
 mort



mort est considérée quelquefois , comme un bonheur par les Rois mêmes les plus puissans. L'on verra donc toujours ce que les histoires nous rapportent des Cleopâtres , des Mitridates & d'autres fameux personnages , qui n'ont épargné ni le fer ni le poison pour se délivrer d'une mort par une autre mort. Foible & cruelle satisfaction que l'orgueil de l'esprit humain fait rechercher aux hommes , de vouloir mourir de leur propre main , pour mourir avec plus d'éclat & de pompe !

Dans le temps qu'il se faisoit encore quelque résistance , qui empêchoit l'entrée du Palais aux rebelles , l'Empereur de la Chine pensa à disposer promptement de la famille Royale & de sa personne. Ce fut de la manière la plus tragique qui se soit encore vuë dans les histoires. Il n'avoit qu'une fille fort jeune , qui avoit été jusqu'à ce jour là l'attente & les esperances de ce grand Empire. Il est vrai qu'une relation imprimée en la Chine & qui a paru en l'année 1640. marque en deux endroits que l'Empereur Zunchin avoit un fils heritier legitime de ses Etats. Elle rapporte même que ce jeune Prince commençoit à donner des belles esperances , & qu'il se monroit déjà capable de grandes choses. Mais il falloit que ce Prince fût mort avant

toute

ois, comme  
 mêmes les plus  
 à jours ce que  
 des Cleopa-  
 autres fameux  
 gné ni le fer  
 d'une mort  
 & cruelle sa-  
 esprit humain  
 , de vouloir  
 pour mourir  
 !  
 faisoit encore  
 choit l'entrée  
 Empereur de la  
 ptement de la  
 nne. Ce fut  
 e qui se soit  
 s. Il n'avoit  
 avoit été jus-  
 esperances de  
 i qu'une rela-  
 & qui a paru  
 deux endroits  
 it un fils he-  
 Elle rapporte  
 commençoit  
 , & qu'il se  
 grandes choses.  
 ût mort avant  
 toute

toute cette funeste tragedie. Car il n'en est fait aucune mention dans la dernière relation manuscrite, qui n'auroit pas manqué, s'il eût été encore vivant, d'en parler aussi bien que de sa sœur à qui elle donne tant de part en cette disgrâce. Elle fut telle que ce fut son propre pere qui lui coupa la gorge. Elle l'en avoit prié, pour ne pas voir son honneur & le rang illustre qu'elle tenoit, devenir honteusement la proye d'un tyran, & d'un ennemi qui n'avoit rien de grand que sa trahison & sa révolte contre son Prince.

Ensuite de cette barbare execution, l'Empereur, qui avoit encore les mains toutes teintes du sang de sa fille, passa dans les jardins du Palais. Il avoit auprès de lui sa femme legitime l'Imperatrice. Cependant il abandonnoit six autres de ses femmes, qui avoient aussi la qualité de Reines, trente autres Dames illustres & trois mille autres de moindre consideration. Il est difficile que l'ame d'un homme qui se trouve accablée de tant de maux à la fois, quelque grande & quelque sensible qu'elle soit, puisse partager ses resentimens à tous. Ce ne furent aussi-tôt que cris & qu'emportemens de douleur, & de fureur de toutes ces personnes qui se virent ainsi abandonnées. Jusques-là le trou-

trouble & la confusion , où tout étoit dans le Palais, les avoit tenuës comme interdites. Mais il fallut ici que toute la douleur éclatât, & qu'elle se soulageât par des plaintes. Ce fut à qui les feroit le mieux entendre. Les unes crioient : Monseigneur & mon Epoux, les autres : mon Roi & mon Maître, les autres appelloient : mon Pere ; & chacune ne manqua pas de faire parler sa douleur , selon toute la part qu'elle pouvoit avoir en cette triste aventure.

Mais le cœur de cet infortuné Prince étoit tellement penetré des grandes peines, qu'il n'y restoit plus de sentiment pour les moindres. Ce n'étoit plus le temps aussi de chercher de la consolation. L'honneur étoit le dernier bien que Zunchin tâchoit de se conserver ; il le consideroit uniquement en la personne de l'Imperatrice sa legitime Epouse. Les autres Reines , & toute cette troupe de femmes ne le touchoient plus. C'étoit seulement la conservation de l'honneur de celle-ci qui restoit la dernière de toutes les satisfactions qu'il pouvoit esperer dans la vie ; & pour celle-là , il étoit resolu de passer aux dernières extremitez : Etranges maux qui se font si vivement ressentir, parce qu'ils se font envisager comme de grands maux !

Comme

où tout étoit  
 es comme in-  
 que toute la  
 foulageât par  
 les feroit le  
 ioient : Mon-  
 autres : mon  
 s appelloient :  
 manqua pas de  
 toute la part  
 e triste avan-

rtumé Prince  
 grandes peines,  
 ment pour les  
 le temps aussi  
 a. L'honneur  
 chin tâchoit  
 nsideroit uni-  
 Imperatrice fa  
 es Reines, &  
 es ne le tou-  
 ent la conser-  
 -ci qui restoit  
 sfactions qu'il  
 & pour celle-  
 aux dernieres  
 qui se font si  
 ils se font en-  
 ux!

Comme

Comme il ne se pouvoit faire que dans un si grand nombre d'Officiers & de Seigneurs de cette Cour, tous eussent été généralement des perfides & des traîtres, il s'en trouva encore quelques-uns assez genereux pour ne pas abandonner la personne de leur Maître. Ce fut avec cette fidelle suite qu'il passa dans le jardin. Ce n'étoit pas pour s'y divertir comme autrefois. Il y alloit mourir, sans autre satisfaction que de pouvoir être lui-même son bourreau & l'exécuteur de sa mort. Ainsi les eaux, les fleurs, les bocages, les oiseaux & cette nombreuse variété d'animaux, qui faisoient les divertissemens de ce lieu de delices, n'étoient plus les delices du Prince. Tout y étoit en deuil. Tout y étoit sombre & lugubre. Et comme c'est le propre des yeux malades de faire passer dans les objets quelque chose de la disposition qui les rend malades, il sembloit aussi que ceux qui envisageoient encore ce lieu agreable, communicassent le deuil & la tristesse à tout ce qui se presentoit à leurs yeux.

Cette Cour affligée suivoit dans un triste silence l'Empereur & l'Imperatrice qui ne pouvoient ni se dire une parole ni se donner même quelques larmes. Le cœur se soulage au moins par les yeux ; Et la

parole semble le décharger d'une partie de sa peine. Mais c'étoit ici une peine qui pressoit trop le cœur pour lui laisser aucune liberté de se soulager ; il avoit plus de besoin de retenir toute sa vigueur au dedans, pour ne pas expirer sous le poids de sa douleur.

Zunchin étoit un jeune Prince qui avoit en lui toutes les qualitez qui le pouvoient faire aimer de ses peuples. L'Imperatrice sa femme l'aimoit aussi tendrement : Et c'étoit pour lui témoigner l'excez & la fidelité de son amour qu'elle se resoltvoit de mourir avec lui, & devant lui. Mais ce qui pouvoit toucher encore plus sensiblement le cœur de ce jeune Monarque étoit d'entendre de ces jardins les voix & les cris de ceux qui combattoient pour & contre leur Prince. Les uns appelloient le nom de l'Empereur, & les autres celui du tyran ; Et il étoit difficile pour lors que Zunchin ne ressentit de rudes atteintes autant de fois qu'il se voyoit mis ainsi en comparaison avec un infame & un traître ; lui qui étoit le petit fils de seize Empereurs ses peres & ses Ancestres. Cet étrange revers lui devenoit toujours plus rude, à mesure qu'il s'appercevoit que son parti n'avoit plus la force de le soutenir, cependant que celui de l'Usurpateur

d'une partie  
ne peine qui  
ni laisser au-  
voit plus  
gueur au de-  
s le poids de

nce qui avoit  
le pouvoient

L'Impera-  
tendrement :  
er l'excez &  
elle se resol-  
devant lui.  
er encore plus  
eune Monar-  
s jardins les  
combattoient

Les uns ap-  
ereur , & les  
étoit difficile  
essentit de ru-  
u'il se voyoit  
ec un infame  
le petit fils de  
ses Ancestres.  
noit toujours  
s'appercevoit  
force de le  
lui de l'Usur-

pateur

pateur alloit l'élever jusqu'aux étoiles.  
Zunchin les maudissoit en son ame de les  
voir si favorables à un perfide , qui meri-  
toit si peu le fort & la destinée d'un Sou-  
verain. Mais il maudissoit beaucoup plus  
celle qui avoit si malheureusement presidé  
à sa naissance , pour lui avoir été si cruelle  
& si funeste.

Ce Prince , qui ne pensoit qu'à prévenir  
encore de plus grandes disgraces , vint  
avec ceux qui l'accompagnoient à un pe-  
tit bois. Il s'arrêta à l'entrée , & pour  
lors l'Imperatrice , qui pénéroit assez ses  
pensées , s'approcha ; & lui donnant les  
derniers embrassemens , se separa de la per-  
sonne qui lui étoit si chere , avec toute la  
douleur dont le sentiment humain est ca-  
pable. Elle laissoit le plus grand des biens  
de la vie , pour passer au plus grand des  
maux. Elle quittoit pour jamais un Em-  
pereur & un Empire , un mary unique-  
ment aimé , qui ne faisoit que d'entrer  
dans l'âge le plus agreable de sa vie , &  
en qui elle possédoit souverainement tout ce  
qu'elle pouvoit estimer & aimer sur la  
terre. Elle le quittoit pour aller s'ar-  
racher la vie ; elle qui n'y vouloit plus  
que cette cruelle satisfaction de pouvoir  
faire choix de sa mort , & mourir la meur-  
triere d'elle-même.

Ayant ainsi pris congé de l'Empereur, sans pouvoir expliquer les mouvemens de son ame autrement que des yeux, parce qu'il n'y avoit plus de commerce ni de communication du cœur avec la langue, elle entra seule dans le bois, où elle se pendit avec un cordon à un des arbres. Etrange spectacle! qui auroit pû faire ressentir à ceux qui auroient été plus insensibles que ces arbres, la mort de la grande Imperatrice de la Chine.

L'Empereur ne tarda guères à se venir mettre auprès de sa femme, qu'il voyoit achever sur cet arbre une mort non moins violente que celle qu'il venoit de donner à sa fille. Ce Prince demanda pour lors du vin à un des Seigneurs qui l'accompagnoient. Ce n'est pas qu'il aimât le vin. Il étoit au contraire le plus retenû & le plus moderé dans ses plaisirs de tous les Princes qui eussent jamais gouverné la Chine. A l'égard même des femmes il étoit tellement chaste que le Palais des Dames & le Serail ne faisoient pas ses divertissemens; ce qui donna sujet dans tous ses Etats de lui donner un nom qui signifie le Prince chaste, ou qui ne va point au Serail. Il ne demanda donc pas du vin, comme s'il l'eût aimé, mais il en voulut prendre seulement pour se réchauffer le sang,

l'Empereur ,  
mouvemens  
yeux , par-  
commerce ni  
avec la lan-  
ois , où elle  
un des arbres.  
pû faire res-  
plus insensifi-  
de la grande

res à se venir  
qu'il voyoit  
ort non moins  
oit de donner  
da pour lors  
qui l'accom-  
qu'il aimât le  
e plus retenû  
laisirs de tous  
s gouverné la  
des femmes il  
le Palais des  
soient pas ses  
na sujet dans  
r un nom qui  
qui ne va point  
c pas du vin ,  
s il en voulut  
réchauffer le  
sang,

sang , qu'il avoit pour lors tout glacé & tout retiré au cœur. Il avoit sans doute besoin d'un peu plus de vigueur au dehors pour executer l'action qu'il méditoit. On lui presenta du vin , dont il bût un peu en plusieurs fois. Ensuite il se mordit un des doits de la main avec assez de violence ; & du sang qu'il exprima de la playe, il écrivit ces paroles.

Les Mandarins ont été des traîtres à leur Roi. Ils l'ont très-mal servi. Ils sont tous dignes de mort ; & ce sera une justice d'executer cet Arrêt en leurs personnes. Il faut qu'ils meurent tous, pour apprendre à ceux qui viendront après eux, à mieux servir leurs Princes. Le peuple ne merite point de châtement, parce qu'il n'est point coupable ; & ce seroit une injustice de lui faire aucun mauvais traitement. J'ai perdu le Royaume que j'avois herité de mes peres. J'ai achevé en moi la race Royale, que tant de Rois mes ancêtres avoient perpetuée jusqu'à moi avec toute la grandeur & l'éclat de sa Majesté. Je vais donc me fermer les yeux , pour ne pas voir mon Empire détruit ou dominé par un Tyran. Je vais me priver de la vie, parce que je ne pourrois souffrir d'en être redevable au plus indigne de mes Sujets.



„ Je n'ai plus le front de paroître devant  
 „ ceux , qui ayant été mes enfans & mes  
 „ sujets , sont presentement mes ennemis  
 „ & des traîtres. Il faut que le Prince  
 „ meure, puisque l'Etat meurt aussi ; Et  
 „ comment pourrois-je souffrir la vie , a-  
 „ près avoir vû la ruine & la perte de ce  
 „ qui me pouvoit être plus cher que la  
 „ vie ?

Ce Prince après avoir achevé d'écrire ce qu'une juste douleur lui avoit présenté à l'esprit, détacha ses cheveux, & s'en étant couvert le visage, il ne tarda point à se pendre & s'étrangler de ses propres mains. Ce fut à un arbre tout proche de celui ou venoit d'expirer l'Imperatrice. Voilà quelle fut la fin tragique de cet infortuné Monarque.

L'Empereur de la Chine demeura pendu à un arbre. Ce Prince qui avoit été l'idole de ses peuples, & au seul nom duquel tant de milliers d'hommes trembloient, le Souverain de plus de cent millions de Sujets, le Monarque d'un Royaume aussi grand que l'Europe entière, celui qui comptoit ses Soldats par millions, & ses tributs par centaines de millions : enfin le grand Empereur de la Chine est pendu à un arbre, & l'Imperatrice sa femme à un autre auprès de lui.

Quel

ôte devant  
nfans & mes  
mes ennemis  
e le Prince  
t aussi ; Et  
r la vie , a-  
perte de ce  
cher que la

é d'écrire ce  
t présenté à  
& s'en étant  
a point à se  
opres mains.  
de celui ou  
Voilà quel-  
et infortuné

emeura pen-  
ui avoit été  
u seul nom  
mmes trem-  
us de cent  
narque d'un  
Europe en-  
s Soldats par  
centaines de  
pereur de la  
& l'Impera-  
près de lui.

Quel

Quel spectacle sur ces deux troncs d'arbres ! Mais de quel poids devoit-il être pour faire mieux peser aux grands de la terre, ce que c'est que toute cette redoutable grandeur qui passe en si peu de momens de ce qu'il y a de plus élevé dans la vie à la dernière de toutes les miseres !

Cet infortuné Monarque acheva de regner à l'âge de 32. ans, où selon quelques-uns de 35. C'étoit peu d'années, pour pouvoir dire qu'on ait vécu ; & peu encore, pour dire qu'on ait regné. Son grand pere Vanlié avoit gouverné la Chine près de cinquante années ; & Zunchin en véquit trente-cinq.

C'étoit mourir bien-tôt ; & c'étoit avoir été encore malheureux de mourir si tard, tant il est vrai que celui qui compte plus d'années d'une vie exposée à de si funestes aventures, peut compter aussi un plus grand nombre d'infortunes & de disgraces, fût-il Roi & Empereur.

La relation ne dit point combien il y avoit d'années que Zunchin regnoit. Ce seroit pourtant une juste curiosité, sur laquelle ceux qui liront un événement si tragique, pourroient souhaiter d'être satisfaits. Ce qu'on a de plus assuré, tant par les relations imprimées en la Chine, que par d'autres memoires manuscrits qu'on en

a eu , est que dans les 22. années dernières qui ont précédé la ruine de cet Empire il y a eu quatre ou cinq Rois & Souverains absolus de tout ce grand Etat. Vanlié ayeul de ce dernier Roi regnoit il y avoit déjà 46. ans en 1618. Et il continua de regner encores quelques années depuis. Après la mort de Vanlié , son fils Thaicam regna quelques mois seulement. Thaicam eut pour successeur son fils aîné Tienchi ; Et à ce Thienchi succéda Zunchin son frere, le dernier Empereur de cette race , que la relation Espagnole appelle le Dom Rodriguez de la Chine. Ainsi on ne pouvoit pas encore compter beaucoup d'années du règne de ce malheureux Prince. On voit seulement par les relations, qu'il regnoit en 1634. Après lui on ne peut pas dire qu'il y ait eu d'autre Souverain dans la Chine que l'Empereur des Tartares. Car quant à Ly , ni le crime de sa trahison & de sa révolte , ni le peu de temps de son usurpation ne lui peuvent avoir donné aucun droit à la qualité de Roi de la Chine. Cette grande Monarchie a eu ainsi beaucoup de Rois en peu d'années : Ce qui ne doit pas rendre un Etat plus heureux , & les peuples , qui n'en sont pas mieux pour éprouver la domination de tant de Maîtres , devroient bien ,

années dernie-  
de cet Empire  
& Souverains  
Etat. Vanlié  
noit il y avoit  
il continua de  
années depuis.  
on fils Thai-  
lement. Thai-  
son fils aîné  
succeda Zun-  
ereur de cette  
nole appelle le  
ne. Ainsi on  
oter beaucoup  
heureux Prin-  
r les relations,  
près lui on ne  
utre Souverain  
ur des Tarta-  
e crime de sa  
ni le peu de  
lui peuvent  
la qualité de  
ande Monar-  
Rois en peu  
pas rendre un  
peuples, qui  
rouver la do-  
s, devroient  
bien,

bien, autant qu'ils sont persuadez, que l'ex-  
perience & la science de l'art de régner est  
ce qui fait les bons Princes & leur gou-  
vernement heureux, reconnoître autrement  
le present que le Ciel leur fait, de leur  
donner des Monarques qui les gouvernent  
de longues années.

Encore qu'on pût dire que l'Empereur  
& l'Empire de la Chine auroient peri à la  
fois en la personne de Zunchin ; il est  
certain néanmoins que la chute & la re-  
volution de cette grande Monarchie n'est  
pas arrivée tout d'un coup, ainsi qu'elle  
le paroît. Il y avoit déjà plusieurs années  
qu'on reconnoissoit tous les symptômes  
d'une maladie mortelle dans le corps de ce  
grand Etat. Mais par une lâche & trop im-  
prudente negligence, qui ne servoit qu'à  
faire mieux voir la foiblesse du gouverne-  
ment, on reconnoissoit seulement assez le  
mal, pour le craindre ; & on ne le con-  
noissoit pas assez pour y apporter les reme-  
des. L'Etat de la Chine étoit donc com-  
me un corps malade, lors qu'on se conten-  
toit de sentir le mal & d'en craindre les  
suites. Il se trouva comme mort, lors  
qu'il ne fut plus tems que d'y voir tout se  
renverser & tout perir. Les moindres maux  
passent souvent en des maladies mortelles,  
si on les neglige. Et il étoit en celui-ci

d'autant plus important de remedier aux causes, qu'ou ne voyoit que trop que ces causes funestes seroient suivies de plus funestes effets. Enfin l'Empire de la Chine ne s'est pas perdu par un mal qui fût entièrement incurable, mais seulement par un mal qui n'a pas été traité. Il sera toujours fort à craindre qu'un Etat, où l'on gouvernera avec autant de foiblesse, ne soit souvent sur le penchant de faire une pareille chute.

Le bruit de la mort de l'Empereur se répandit bien-tôt par toute la Ville. Et dès-lors ceux des sujets fidelles qui disputoient encore l'entrée du Palais au Tyran, ne voyant plus de Prince, pour qui ils dussent combattre, abandonnerent toute leur resolution. On ne vit plus personne soutenir la cause & s'opposer aux Usurpateurs, qui s'animerent cependant de plus en plus; & continuerent d'affurer leur victoire de toutes parts. Ainsi Ly ne tarda guères à se rendre maître de la Ville & du Palais. Il vint prendre son logement dans cette maison Royale, où il vit sous sa puissance tous les tresors de ce grand Etat, & generalement tout ce que Zunchin avoit possédé de grandeurs & de plaisirs. On n'a point vû dans aucune relation ce qui s'étoit fait des corps des trois personnes Royales.

On

medier aux  
 rop que ces  
 de plus fu-  
 e la Chine ne  
 fût entiere-  
 t par un mal  
 era toujourns  
 u l'on gou-  
 se, ne soit  
 e une pareille

Empereur se  
 Ville. Et  
 s qui dispu-  
 s au Tyran,  
 r qui ils duf-  
 nt toute leur  
 nne soutenir  
 pateurs, qui  
 en plus; &  
 toire de tou-  
 guères à se  
 du Palais.  
 dans cette  
 sa puissance  
 t, & genera-  
 voit possédé  
 On n'a point  
 i s'étoit fait  
 es Royales.

On

On rapporte seulement que le Tyran, sans perdre de temps, se fit couronner dans la Cour de Pequin, & proclamer ensuite Empereur souverain de toute la Chine.

Aussi-tôt après son couronnement, il envoya ordre à tous les Mandarins de donner leurs noms & leurs qualitez, pour leur pouvoir donner les emplois qu'il jugeroit à propos dans son nouveau gouvernement. Plusieurs de ces Mandarins obeirent à cet ordre. Cependant un assez grand nombre des plus confiderez de l'Etat, pour reconnoître, quoi que bien tard, ce qu'ils devoient à leur legitime Prince, prirent une autre resolution assez inutile pour lors, qui fut de joindre leur mort à la sienne. Ils crurent par là devoir paroître fort fidelles à celui qu'ils avoient si mal servi durant son regne & sa vie. Toutes ces personnes donc, qui étoient des plus illustres de l'Empire, agissant comme autant de barbares & d'hommes, qui n'envisageoient point d'autres maux que ceux qui deshonorent la vie, ou qui la rendent fâcheuse, n'hesiterent point à se faire mourir eux-mêmes de diverses sortes de morts violentes. Les uns se couperent la gorge. D'autres s'étranglerent, & d'autres se precipiterent & se noyerent dans leurs puits.

Quant aux autres Seigneurs & Officiers

B 6

de

de la maison Royale, qui avoient accompagné l'Empereur & l'Imperatrice dans les jardins du Palais, encore qu'il ne se trouve rien d'assuré de leur mort, il y a assez d'apparence que tous, où la plûpart voulurent mourir auprès de leur Maître, & du même genre de mort que des personnes qui leur étoient si cheres avoient choisis; Car plusieurs autres qui n'avoient pas fait paroître jusqu'à lors tant de fermeté & de courage, ne laisserent pas de donner cette preuve de leur fidelité, lors que le Tyran leur fit demander leurs noms.

Le reste des Mandarins qui ne furent pas d'avis de se montrer si zéléz pour la memoire de leur Prince, donnerent leurs noms selon les ordres du Tyran, dans la pensée qu'une prompte obeïssance les alloit rendre fort considerables en cette nouvelle Cour. Mais ils se trouverent bien éloignez de leurs esperances. Outre qu'ils n'en furent pas plus confiderez de l'Usurpateur, ainsi qu'ils se l'étoient promis, il arriva au contraire, qu'ayant leurs noms & leurs qualitez, il ne pensa qu'à profiter de leur lâcheté. Ly les condamna à lui payer de grosses sommes d'argent, selon leurs biens & les Charges où chacun d'eux avoit été employé. Il pretendoit qu'ils devoient tous lui restituer ce qu'ils avoient auparavant volé

ient accom-  
rice dans les  
ne se trou-  
il y a assez  
plûpart vou-  
Maître, &  
les personnes  
ient choisis;  
ient pas fait  
fermeté & de  
donner cette  
ue le Tyran

ni ne furent  
zélez pour la  
rnerent leurs  
, dans la pen-  
les alloit ren-  
tte nouvelle  
ien éloignez  
r'ils n'en fu-  
Usurpateur,  
s, il arriva  
oms & leurs  
sifier de leur  
lui payer de  
n leurs biens  
ux avoit été  
devoient tous  
t auparavant  
volé

volé à leur legitime Souverain. Et sur  
cette prétention, celui qui refusoit, ou  
qui ne pouvoit pas fournir dans le temps  
la somme à laquelle il avoit été taxé, en-  
tendoit bien-tôt prononcer l'Arrêt de sa  
mort. On voyoit donc tous les jours quel-  
qu'un de ces miserables perdre la vie par  
de très cruels supplices. Le Tyran n'en  
demeuroit pas là. Il faisoit encore de nou-  
velles Déclarations que les dettes ou les  
taxes, que les peres n'auroient pas voulu  
acquiter, eussent à être payées par les en-  
fans, sous les mêmes peines de mort, s'ils  
n'y satisfaisoient pas. Ly se défit ainsi  
d'une grande partie de ces Mandarins, &  
aussi bien de ceux qui s'étoient declarez pour  
lui, que des autres qui avoient témoigné  
quelque sorte de respect pour la memoire  
de leur Prince. C'étoit la juste recompense  
de ces traîtres, aussi bien que le châtimet  
de ceux qui avoient pensé trop tard à mieux  
servir leur Roi & leur Patrie.

Ce fut là l'état où se trouva l'Empire  
de la Chine dans les années 1640. 41. & 42.  
Le Tartare n'y entra pour faire une guerre  
ouverte qu'à la fin de 43. lors qu'il eût  
appris que le legitime Empereur Zunchin  
avoit perdu l'Empire avec la vie. Le bruit  
de cette mort, qui ne pouvoit pas être  
retenu dans les murailles d'une grande Ville,



avoit bien-tôt couru par toute la Chine, & de là chez les Tartares, où il avoit trouvé, aussi bien dans l'un que dans l'autre de ces Etats, des dispositions bien différentes dans les esprits.

Le Tartare ne témoigna aucune joye à la nouvelle de la mort de Zunchin. Il parût plutôt en être touché, comme d'un événement déplorable, qui laissoit de pernicious exemples après lui, & dont il importoit de faire une juste vengeance. Il n'étoit pas fâché neantmoins du nouveau droit qu'il croyoit avoir acquis sur cet Empire. Il commença à en parler & à le faire valoir avec assez de chaleur. Il soutenoit qu'il étoit libre desormais du serment que les Princes Tartares avoient fait avec la famille Royale de la Chine, de ne point entreprendre sur cet Etat; d'autant que cette famille, qui étoit pour lors éteinte en la personne de Zunchin, alloit laisser l'Empire en la puissance d'un Usurpateur & d'un Tyran. Il prétendoit donc devoir rentrer dans les premiers droits que les Tartares ont eu autrefois sur ce grand Etat, attendu que ces mêmes droits n'avoient été cedez qu'à la seule famille Royale, dans laquelle on n'avoit pû comprendre que ceux-là seulement qui en descendoient directement, & par  
des

te la Chine,  
il avoit trou-  
e dans l'autre  
ns bien diffe-

aucune joye  
Zunchin. Il  
é, comme  
qui laissoit  
ès lui, &  
ne juste van-  
é neantmoins  
oit avoir ac-  
commença à  
oir avec assez

il étoit libre  
Princes Tar-  
mille Royale  
reprendre sur  
famille, qui  
a personne de  
ire en la puis-  
n Tyran. Il  
trer dans les  
rtares ont eu  
tendu que ces  
cedez qu'à la  
quelle on n'a-  
-là seulement  
nent, & par  
des

des successions de pere en fils. Autrement,  
s'il avoit fallu attendre que tous les parens  
des Rois de la Chine eussent toujours pû  
pretendre à cette couronne, préferablement  
aux Tartares, il auroit été fort inutile  
d'employer cette restriction. Il ajoutoit  
que ceux-ci ne cedoient leurs droits qu'à  
la famille qui regnoit pour lors; puisque les  
Rois ne manquant pas de parens, l'Empi-  
re n'auroit pû revenir jamais aux Tartares;  
Qu'on avoit traité de bonne foi; & qu'ain-  
si on avoit supposé, ce qui est ordinaire  
à toutes les Monarchies, qu'elles puissent  
passer à d'autres Princes & à d'autres mai-  
sons.

Il pretendoit de plus, qu'encore qu'il  
restât quelques parens de Zunchin, ils  
étoient tellement foibles & si peu en état  
de rien entreprendre pour la liberté de  
leurs peuples, qu'on les pouvoit plutôt  
regarder comme déjà morts, que comme  
vivans & en état de regner. Qu'il falloit  
considerer que le rebelle, qui avoit trouvé  
si peu d'obstacle à devenir d'un simple sol-  
dat le Maître de la Cour d'un Empereur  
& de six de ses meilleures Provinces, avoit  
déjà fait ce qui étoit le plus difficile pour  
se rendre le Monarque souverain de tout  
ce grand Empire. Qu'à present qu'il avoit  
les forces & les tresors d'un Roi de la  
Chi-

Chine, aucun Prince de cette nation ne le pourroit empêcher d'affermir sa puissance, & de faire triompher ainsi sa revolte: Qu'il étoit enfin d'une dangereuse conséquence, de laisser, en cét Usurpateur, un exemple à d'autres rebelles, d'opprimer les Rois, & de se rendre maître de leurs Etats & de leurs peuples.

C'est ainsi que l'on raisonnoit au Conseil de l'Empereur des Tartares, & l'on concluoit en même temps; que comme d'une part il importoit d'aller faire la vengeance d'un Prince & d'un Etat opprimé, il ne seroit pas juste d'un autre côté, que sa Hautesse laissât cependant ses Etats en proie à ses ennemis, & consumât ses forces & ses tresors à reconquerir l'Empire de la Chine, pour laisser toute cette conquête à quiconque se trouveroit être descendu de ses Rois: Qu'on ne pouvoit douter que plusieurs ne prétendissent fausement être de cette famille Royale. Qu'enfin après que la premiere & la principale branche de cette tige étoit finie, & que les autres moindres rameaux avoient tous également ployé sous la violence du Tyran, qui ne cessoit encore tous les jours de répandre tout ce qui restoit du sang Royal, on ne pouvoit manquer de reconnoître que cét Etat, qui ne pouvoit être

te nation ne le  
r sa puissance,  
si sa revolte:  
gereuse conse-  
Usurpateur, un  
d'opprimer les  
a de leurs Etats

noit au Con-  
tars, & l'on  
que comme  
er faire la van-  
Etat opprimé,  
tre côté, que  
t ses Etats en  
nsumât ses for-  
querir l'Empire  
er toute cette  
trouveroit être  
on ne pouvoit  
tendissent fauf-  
mille Royale.  
iere & la prin-  
étoit finie, &  
meaux avoient  
la violence du  
re tous les jours  
estoit du sang  
quer de recon-  
e pouvoit être

la

la juste conquête d'un rebelle, redevenoit une seconde fois le legitime domaine des Tartares.

Il ne leur restoit plus, après avoir ainsi établi leurs droits sur tout ce grand Etat, que de les aller confirmer par la force de leurs armes. Et c'est à quoi ils se préparoient, d'autant plus qu'ils étoient persuadés, que, pour être une nation noble & belliqueuse, outre la justice de leurs droits, ils étoient encore obligés pour leur propre gloire, d'aller vanger la querelle de tous les Rois, c'est-à-dire, d'aller faire le châtement d'un perfide sujet, qui venoit de reduire son legitime Souverain à lui laisser son Empire avec la vie.

Les Tartares résolus par toutes ces considérations à la conquête de la Chine, ne tarderent guères à donner tous les ordres qui étoient nécessaires pour cette expedition. Ils grossirent leurs troupes de nouvelles levées, & mirent en peu de temps de puissantes armées sur pied. Mais avant que de passer la muraille & de faire aucune irruption dans cet Etat, ils auroient souhaité d'y être appellez par quelque chef des sujets fidelles. Ils se persuadoient que n'y étant entrez, qu'après les instances qui leur en auroient été faites, ils seroient encore mieux fondez, pour s'assurer le droit

droit de leur conquête, & pour se justifier tout ensemble des reproches qu'on leur auroit pû faire de la rupture de la paix, qu'ils avoient conservée jusques ici avec cét Empire. Ils n'attendoient donc plus que cette ouverture, lors qu'elle se presenta telle qu'ils l'avoient pû souhaitter. Un des Generaux, que Zunchin avoit auparavant commis à la garde de la frontiere du côté de la Tartarie, envoya solliciter les Tartares d'entrer dans la Chine. Il presenta ensuite tous les moyens, dont cette Cour avoit jugé depuis si long-temps avoir besoin, pour parvenir à ses fins.

Ce General, appellé Usangué, étoit toujours demeuré très-fidelle à son Prince, encore qu'il ne lui eût pû rendre des services fort importans dans cette dernière occasion, où parmi le grand nombre des rebelles, tous les efforts que pouvoit faire un petit reste de fidelles sujets, étoient peu considerables. Ce Capitaine cependant souhaittoit passionnément de pouvoir vanger la mort de son Maître, aussi bien que celle de son pere. C'étoit un des Grands de la Cour, que le Tyran venoit de faire mourir, pour l'avoir reconnu lui & ses enfans trop fidelles à leur legitime Prince. Comme donc ce General ne manquoit point de

pour se justi-  
 roches qu'on  
 upture de la  
 ée jusques ici  
 doient donc  
 ors qu'elle se  
 ent pû sou-  
 que Zunchin  
 a garde de la  
 rie, envoya  
 trer dans la  
 e tous les  
 voit jugé de-  
 esoin, pour  
 gué, étoit  
 à son Prince,  
 ndre des ser-  
 ette derniere  
 nombre des  
 pouvoit faire  
 ets, étoient  
 ne cependant  
 pouvoit van-  
 uffi bien que  
 des Grands  
 enoit de faire  
 i & ses enfans  
 ince. Com-  
 uoit point  
 de

de zele pour vanger son Roi, non plus  
 que de ressentiment pour ses propres inju-  
 res, après avoir considéré, qu'il n'y avoit  
 point de forces assez puissantes dans tout le  
 Pais pour entreprendre de punir l'atten-  
 tat du Tyran; que ceux qui restoit des  
 Princes du sang Royal ne donnoient pas  
 d'esperance de pouvoir recouvrer jamais  
 l'Empire; qu'ainsi tout ce grand Etat ne  
 pouvoit plus être que le butin & la proie  
 de quelque nouvelle trahison; qu'enfin il  
 seroit moins honteux à la nation que ce-  
 lui-là en demeurât le Maître, qui l'au-  
 roit emporté à la pointe de son épée,  
 fût-il un étranger; puisqu'il ne se trouvoit  
 plus dans toute la Chine de parti, qui  
 pût seulement projeter de secouër le joug  
 de la tyrannie. Ce General, dis-je, après  
 toutes ces considerations, jugea qu'il fal-  
 loit s'en adresser aux Tartares. Il sçavoit  
 leurs forces & leur valeur, & qu'il n'y  
 avoit qu'eux qui pussent faire au plutôt  
 une juste vengeance du Tyran. Il resolut  
 donc de les apeller à la conquête de cet  
 Empire, & il s'obligea de leur y donner  
 entrée par la frontiere, & la partie de la  
 muraille qui avoit été commise à sa garde.  
 Ce fut sans doute une resolution prise  
 très-mal à propos, & qui ne pouvoit  
 qu'achever la ruïne entiere de tout l'Etat  
 de

de la Chine. Il y a aussi apparence que cet Usurgé pensa plutôt à vanger sa querelle particulière, qu'à servir effectivement sa patrie. Peut-être que son zèle le trompa, ne prévoyant pas, que ce qu'il pensoit ne donner qu'à son devoir, seroit à la vérité une vengeance, mais funeste à sa nation, puis qu'elle en seroit la ruine irréparable. Il est vrai que l'Usurgé s'étoit déjà rendu extrêmement puissant; mais au moins il étoit Chinois de naissance, & tous ses soldats étoient pareillement Chinois. Le tems pouvoit bien des choses, & il étoit toujours plus facile à ceux d'une même nation d'en venir à des forces égales au parti du Tyran, & de le combattre même avec avantage, que d'avoir à soutenir les forces d'une nation guerrière, telle que sont les Tartares. De plus comme cet Usurgé devenoit tous les jours plus odieux aux peuples, il étoit bien difficile que de la haine on ne passât bien-tôt à quelque conspiration, qui seroit assez puissante pour l'opprimer.

Mais ce qui devoit être plus considérable, étoit que dans les Provinces du Midy, qui sont les plus riches & les plus puissantes de cet Etat, on y avoit déjà couronné & reconnu pour Roi de la Chine un Prince de la famille Royale. Ce Prince pouvoit

parence que cet  
 ger sa querelle  
 fectivement sa  
 e le trompa, ne  
 r'il pensoit ne  
 eroit à la verité  
 ste à sa nation,  
 ine irreparable.  
 ur s'étoit déjà  
 ; mais au moins  
 ce, & tous ses  
 Chinois. Le  
 es, & il étoit  
 x d'une même  
 orces égales au  
 combattre même  
 avoir à soute-  
 guerriere, telle  
 plus comme ce  
 les jours plus  
 oit bien difficile  
 ssât bien-tôt à  
 éroit assez puis-  
 plus considéra-  
 inces du Midy,  
 les plus puissan-  
 t déjà couronné  
 Chine un Prince  
 Prince pouvoit

ca

en peu de tems avoir des forces égales à  
 celles du Tyran. Il pouvoit, ayant déjà  
 pour lui tous les avantages du droit & de  
 la Justice, être bien-tôt en état de le venir  
 combattre; où s'il vouloit épargner le sang  
 de ses peuples, il lui étoit facile d'em-  
 ployer assez d'autres moyens pour s'en dé-  
 faire.

Le gouvernement de ce nouveau Roi  
 étoit aussi déjà assez bien goûté de ses Su-  
 jets. Sa conduite, à cause de sa douceur,  
 n'étoit pas moins prudente; & il ne ne-  
 gligeoit rien de tout ce qui pouvoit affer-  
 mir & étendre de plus en plus son auto-  
 rité. Enfin sa maniere de gouverner &  
 toutes ses autres qualitez directement op-  
 posées à celles de l'Usurpateur le ren-  
 doient d'autant plus aimé, que ce Tyran  
 devenoit tous les jours plus odieux, par je  
 ne sçai quelle fierté & hauteur insuppor-  
 table, avec laquelle il traittoit les premie-  
 res personnes de l'Etat. Ainsi l'éclat & la  
 grandeur du sang Royal d'une-part, & de  
 l'autre la bassesse méprisable d'un rebelle  
 emportoient déjà tellement l'esprit des  
 peuples, qu'il y avoit lieu d'esperer en peu  
 de tems la reduction entiere de cet Empire  
 sous un legitime Maître.

Mais le zèle trop precipité du General  
 Usangué ne lui avoit pas laissé porter ses  
 vues



vuës si avant, ou même il ne fut pas assez bien informé de ce qui se passoit dans les Provinces du Midy, jusqu'à ce que les Tartares fussent déjà entrez dans la Chine; ce qui seroit assez vrai-semblable. Car la Relation qui en vint alors, encore qu'en ce point aussi bien qu'en tout le reste, elle parle toujourns fort obscurément, & sans marquer les temps, semble faire entendre, que ce Prince ne fut point couronné Roi dans ces Provinces du Midy, qui se soumirent à son obeïssance, qu'après que les Tartares avoient déjà passé la muraille.

Enfin les demandes & les offres considérées d'Ufangü furent d'autant mieux receuës à la Cour de Tartarie, qu'elles étoient tout ce qu'on y avoit souhaitté de plus avantageux sur cette affaire. Ils concluoiert, que d'être ainsi appellez, étoit pleinement reconnoître leurs droits, & qu'il ne restoit plus que de se venir mettre en possession de cet Etat, pour en être les legitimes maîtres.

Les Tartares prétendoient ainsi devoir être irréprochables sur tout ce qu'on pourroit appeller invasion & entrepise. Il est vrai qu'encore que la retenüe où ils avoient été jusques là, & toutes les instances qui leur pouvoient être faites, ne fussent pas suffisantes pour justifier leur Conquë-

ne fut pas assez  
passoit dans les  
à ce que les  
dans la Chine;  
blable. Car la  
encore qu'en  
tout le reste,  
curément, &  
semble faire en-  
point couronné  
Midy, qui se  
qu'après que  
é la muraille.  
s offres incon-  
l'autant mieux  
arie, qu'elles  
t souhaitté de  
aire. Ils con-  
pellez, étoit  
droits, &  
é venir mettre  
our en être les

ainsi devoir  
qu'on pour-  
ntreprise. Il  
tenuë où ils  
es les instances  
, ne fussent  
eur Conqué-  
te,

te, y aiant encore tant de Princes de la  
famille Royale de la Chine, ces peuples  
cependant se mettoient étrangement en  
peine de se bien justifier, & de rendre  
raison d'une conduite, sur laquelle beau-  
coup de Politiques ne se seroient pas  
donné ailleurs tant d'embarras de con-  
science. C'étoient cependant des Bar-  
bares qui avoient tous ces égards pour la  
Justice; au lieu que les Politiques d'Eu-  
rope sont des hommes civilisez, c'est-à-  
dire, des hommes instruits de tous les de-  
voirs de la société humaine & civile.  
Mais si le nom de Politique ne veut dire  
autre chose qu'un homme habile, & qui n'est  
pas barbare, on peut dire que des Tarta-  
res ont été en nos jours aussi Politiques  
& moins barbares que beaucoup d'autres  
Politiques.

## CHAPITRE III.

*Les Tartares entrent dans la Chine.*

*Ly prend la fuite.*

*Le jeune Xanchi fait son entrée à Pequin, où il est couronné Empereur.*

*Il fait la guerre au Roi de la Corée, & il se rend ce Royaume tributaire.*

**L**ES Tartares, résolus de passer dans la Chine sur les instances que le General Usanguéleur en avoit faites, n'omettoient rien de tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution de ce grand exploit. Les ordres étoient donnez de toutes parts; & on voyoit des préparatifs, & tout l'appareil d'une guerre, qui ne devoit rien céder à la grandeur de l'entreprise.

Leur Prince appellé Xunchi, n'étoit alors âgé que de dix ou douze ans; mais il ne laissoit pas, dans une si grande jeunesse, d'avoir des qualitez d'esprit & de courage qui suppléoiént assez au défaut des années. Ce jeune Monarque se résolut de passer dans la Chine à la tête de ses troupes. Sa présence ne pouvoit qu'animer encore davantage la valeur de ses gens, en même temps qu'elle lui assuroit la fidelité & la bonne intelligence

gence qui devoit être parmi ceux qui commandoient ses armées. Mais elle n'étoit pas encore moins puissante, pour donner envie à ses peuples de venir servir en une guerre où ils alloient voir leur jeune Prince tenir lui-même la campagne, & porter en un âge si tendre toutes les fatigues des armes.

Les Tartares entrèrent donc dans la Chine par la partie de la muraille où le General Usangué leur tenoit le passage ouvert. Ils n'étoient pas fâchez que ces Provinces du Nort qui étoient sous la domination de Ly, eussent à soutenir les premières disgraces de la guerre. Comme on pouvoit juger de là qu'ils alloient droit au Tyran, ils se persuadoient que leur entrée en devoit être moins odieuse & moins redoutable à ceux qui ne seroient pas encore entrez dans son parti.

Ce fut en l'année 1643. que se fit cette irruption des Tartares dans la Chine. L'on n'en a point marqué le jour ni le mois. On voit seulement que ce devoit être vers la fin de cette année; car la Relation porte qu'il s'est passé trois années & quelques mois en la conquête entiere de tout ce grand Etat, & que la dernière de toutes les Villes qui se soumit, fut celle de Canton, où le Tartare entra au commencement

C

de

de Janvier 1647. On n'a point sçû non plus le nombre des troupes qui passèrent à cette expedition ; On sçait seulement qu'elles étoient innombrables , tant de pied que de cheval.

Elles étoient partagées en differens corps d'Armées , chacune de cent ou de deux cents mille hommes , qui ne laisserent pas de s'embarasser quelquefois dans ces commencemens , où les unes s'avançoient à faire le dégât & à reduire un Pais qui devoit être la proie & la conquête des autres.

L'Empereur des Tartares étoit accompagné de ses trois oncles , qui soutinrent ce jeune Prince & le servirent avec une valeur & une fidelité qui a peu d'exemples. Ce furent d'abord tous leurs soins de donner credit à ses armes , & de faire sentir par tout la douceur & la moderation de son gouvernement. Le plus âgé de ces Princes , qui étoit une personne très-considerée à la Cour pour son habileté & sa suffisance dans le gouvernement , demeura auprès du Roi. Il lui donna toujours de sages conseils , & il prit par tout des soins de sa personne & de sa gloire , non pas tant comme de celle de son neveu , que comme de celle de son propre enfant. Les deux autres oncles du Roi qui étoient moins âgés,

com

à point sçû  
rpes qui passè-  
On sçait seule-  
mbrables ; tant

en differens  
de cent ou de  
qui ne laisserent  
esfois dans ces  
s s'avançoient à  
n Pais qui de-  
nquête des au-

s étoit accom-  
qui soutinrent  
at avec une va-  
eu d'exemples.  
s soins de don-  
de faire sentir  
deration de son  
gé de ces Prin-  
très-considerés  
& sa suffisance  
neura auprès du  
onrs de sages  
des soins de sa  
n pas tant com-  
que comme de

Les deux au-  
ent moins âgés,  
com-

commandoient les troupes ; & par leur fi-  
delité, autant que par leur valeur, ils fai-  
soient par tout triompher les armes du  
jeune Xunchi. L'un d'eux se signala par-  
ticulierement dans cette conquête, où il  
acquit la réputation du plus vaillant Ca-  
pitaine de la Nation, & le nom de Conque-  
rant de la Chine.

La guerre ne tarda guères à être portée  
dans la Province de Pequin. Comme cette  
grande Ville avoit été depuis quelques  
siècles la Cour des Roys de la Chine, le  
Tyran y avoit aussi tous ses établissemens,  
& avec lui tous les Grands de son parti.  
Mais le bruit & le bon-heur des armes des  
Tartares les en alloit bien-tôt déloger. Il  
y eut seulement quelques places dans la  
Province qui ne se rendirent qu'à la force ;  
pendant que la plus part des autres cede-  
rent aux menaces & à l'aprehension des  
châtiments qu'on employoit contre celles  
qui avoient fait quelque résistance. Ainsi,  
encore qu'en quelques lieux les Chinois se  
fussent assez opiniâtres à ne vouloir point  
se soumettre à une puissance étrangere,  
d'autres ayant fait semblant seulement de  
se vouloir defendre, & les autres s'étant  
rendus aussi-tôt aux plus forts, il parut par  
tout peu de fermeté, & peu d'attachement  
au parti du Tyran.

Les Tartares, qui avoient déjà donné un si heureux commencement à leur conquête, sans avoir encore trouvé d'obstacles qui eussent arrêté leur marche, résolurent, pour ne point perdre de temps, de faire marcher toute l'armée ensemble à Pequin. Ils vouloient y trouver encore l'Usurpateur; & ils se hâtoient d'ôter au plutôt la couronne de dessus cette indigne teste.

Ce Tyran avoit dans Pequin une belle & nombreuse Milice. C'étoient des gens bien payez, & qui paroissent aussi très-resolus à se bien defendre. Cela lui donnoit lieu de penser, qu'après avoir donné de si bons ordres, la victoire coûteroit au moins beaucoup de sang à son ennemi. Mais comme cet Usurpateur n'étoit qu'un lâche & un traître, & tous ses soldats autant de traîtres, toute leur resolution n'alla pas bien loin. Ils n'avoient jusques là combattu que par des trahisons & des tromperies. Ils n'avoient vaincu que des gens desarmez, & un peuple qui n'avoit eu ni les ordres ni le temps de se mettre en defense. Au lieu que pour lors il s'agissoit de se montrer à des ennemis qui les venoient chercher les armes à la main, & avec des armes déjà victorieuses de tous ceux qui avoient osé leur resister. Ly reconnut donc qu'il n'y auroit pas de seureté à se voir de si près  
avec

déjà donné un  
à leur conquê-  
d'obstacles qui  
; résolurent,  
mps, de faire  
mble à Pequin.  
ore l'Usurpa-  
er au plutôt la  
ligne teste.

in une belle &  
ent des gens  
ient aussi très-  
ela lui donnoit  
ir donné de si  
eroit au moins  
nnemi. Mais  
it qu'un lâche  
ats autant de  
n'alla pas bien  
là combattu  
les tromperies.  
les gens defar-  
voit eu ni les  
tre en defense.  
'agissoit de se  
i les venoient  
avec des armes  
x qui avoient  
donc qu'il n'y  
oir de si près  
avec

avec son ennemi; & même, qu'autant qu'il y auroit de temerité à tenter le sort d'une bataille, il seroit encore aussi dangereux pour sa personne de l'attendre, & de se mettre en defense dans la ville de Pequin. Ainsi il se résolut de se retirer au plutôt, & d'abandonner de la sorte sa Ville capitale, lors que le Tartare n'en étoit plus éloigné que de trois journées.

Avant que de déloger, ce Tyran ne manqua pas de décharger sur le peuple une partie de sa colere. Il fit dans toute cette Ville des cruautez horribles. C'étoit pour la punir de ce qu'on y avoit encore conservé quelque sorte de respect pour le legitime Souverain. Il est vrai qu'on y avoit toujours fait paroître plus d'horreur de sa trahison, que d'ardeur & de bonne volonté pour ses interets. Il se vangea donc des habitans de Pequin, & il prit aussi-tôt la fuite avec ceux de son parti. Il emporta tous les tresors du Roi. Mais avec la charge de ces tresors, il en eut encore une autre de maledictions, qui ont depuis rendu son nom celebre parmi les Chinois, comme le nom du plus detestable des hommes.

Les Tartares parurent bientôt après devant les murailles de Pequin, & ils y entrerent sans trouver aucune resistance. Mais comme ils virent que le Tyran leur avoit écha-



pé, ils en sortirent aussi-tôt pour aller après. Il ne leur fut pourtant pas possible de le joindre. Le jeune Xunchi revint donc à Pequin, où après avoir été magnifiquement reçu, on crût ne devoir point tarder à le faire reconnoître Monarque absolu de tout ce Royaume d'or. C'est le nom que les Tartares donnent à la Chine.

Ce jeune Monarque après avoir été couronné Empereur de ce grand Etat, trouva à propos d'arrester aussi sa Cour dans le Palais de Pequin. Il y appella ensuite toute la Noblesse de Tartarie, & se prepara de là à pousser avec encore plus de chaleur ses premieres victoires.

Quant au Tyran Ly, afin de n'avoir plus à en parler desormais, la Relation rapporte qu'il se retira en la Province de Xensi, qui est au Nort de la Chine, & une de ces six Provinces dont il s'étoit d'abord rendu le maître. Il y porta tous ses tresors. Il y fit passer toutes ses troupes. Et enfin, il s'arresta avec toute sa Cour en la Ville capitale de cette Province, où il se fortifia autant qu'il lui fut possible. C'est tout ce que la Relation nous a appris de ce Tyran; il n'y est plus fait aucune mention ni de sa personne, ni de son armée, ni de toutes ses grandes richesses. Il est fâcheux d'avoir si souvent à s'en prendre au defaut de la Relation;

ôt pour aller  
ant pas possi-  
Xunchi revint  
r été magnifi-  
voir point tar-  
onarque abso-  
C'est le nom  
Chine.

avoir été cou-  
Etat, trouva à  
ur dans le Pa-  
ensuite toute  
e prepara de là  
de chaleur ses

le n'avoir plus  
tion rapporte  
de Xensî, qui  
ne de ces six  
oord rendu le  
esors. Il y fit  
nfin, il s'ar-  
Ville capitale  
ortifia autant  
out ce que la  
Tyran ; il  
tion ni de fa  
ni de toutes  
heux d'avoir  
aut de la Re-  
lation ;

lacion ; mais celui qui a donné des memoires sur toute cette Histoire, n'en a pas sçû davantage ; & il se contente seulement de marquer, qu'au tems qu'il écrivoit, les choses étoient encore en une telle confusion dans tout cét Etat, qu'il n'avoit pas pû être plus éclairci de plusieurs particularitez.

Il est cependant très-assuré que les Tartares eurent bien-tôt conquis toutes ces Provinces, & celles même de Xensî où Ly s'étoit retiré : Mais on ne dit point, si on l'y avoit trouvé, ni ce qu'il étoit devenu pour lors, non plus que son armée & toutes ses richesses. Il est assez étrange qu'on se fût si peu mis en peine à la Cour du Tartare d'en apprendre des nouvelles plus particulieres. La Relation rapporte assez d'autres choses moins curieuses dont on a été informé par des personnes qui étoient parties de Pequin depuis le couronnement du Tartare : Et cependant on ne voit point qu'on y ait pû sçavoir quelles avoient été les dernieres aventures de ce Tyran.

Ce que l'on en a dit avec plus de vraisemblance, est, que ses gens aiant mieux reconnu l'attentat que ce traître avec commis contre sa Patrie, & le nombre de maux qu'il avoit attiré à la fois sur cét Empire si fleurissant, que bien loin d'avoir les forces & assez de cœur pour le défendre des Tartares,

res, il n'avoit pas seulement osé soutenir leur présence aux premières approches, où il lui étoit plus avantageux de les combattre; parce qu'il avoit encore pour lors toutes ses troupes & des forces très-considérables; que de jour en jour on ne reconnoissoit plus son pouvoir ni son autorité; & qu'on concevoit au contraire une plus horrible aversion de sa personne; qu'il avoit cependant avec lui de grandes richesses, ou plutôt une proie qui leur appartenoit beaucoup mieux qu'à un lâche fugitif. C'étoient les trésors que les Rois de la Chine avoient amassés depuis plusieurs années, ils s'étoient enfin résolus de se débarrasser de sa personne; & qu'ainsi après avoir pillé les trésors & fait le partage du butin, toute l'armée s'étoit débandée & dispersée par les autres Provinces.

Mais quand ses soldats n'en seroient pas venus jusqu'à lui ôter la vie, il étoit bien difficile qu'il pût échapper une fin aussi malheureuse parmi ceux de sa Nation. Jamais le Comte Dom Julien n'avoit été autant en exécration aux Gots qui habitoient l'Espagne, que Ly l'étoit généralement à tous les Chinois. Mais c'en est assez dit de ce traître, pour donner de l'horreur de ses semblables, qui ne sont jamais punis comme ils le méritent.

ent osé soutenir  
 s'approche, où  
 de les comba-  
 re pour lors tou-  
 s très-confidéra-  
 on ne reconnois-  
 on autorité ; &  
 e une plus hor-  
 ne ; qu'il avoit  
 andes richesses,  
 eur appartenoit  
 lâche fugitif.  
 les Rois de la  
 is plusieurs an-  
 solus de se de-  
 insi après avoir  
 tage du butin,  
 e & dispersée

en seroient pas  
 , il étoit bien  
 e fin aussi mal-  
 ation. Jamais  
 oit été autant  
 abitoient l'E-  
 lement à tous  
 ssez dit de ce  
 orreur de ses  
 s punis com-

J'a-

J'ajoute seulement que celui-ci détruisit son Prince, & se détruisit encore lui-même, sans que sa perte pût apporter aucun soulagement aux maux de sa Patrie. Il avoit fait son élévation de la chute de son Souverain. C'est tout ce que peut faire l'ambition des hommes, que les uns montent par où les autres descendent : mais sans prendre garde que souvent ils montent & s'élevent avec peril, pour descendre bien-tôt avec repentir de s'être trop élevez. Que si un Empereur puissant avoit pû faire une si grande chute, que pouvoit attendre un lâche Tyran, sinon d'être bien-tôt réduit à se chercher lui-même un precipice ? Cependant cette ame basse ne laissoit pas de se satisfaire de sçavoir, comme par un presentiment de son mal-heur, que l'Empire & sa Patrie demeureroient au moins ensevelis sous ses ruïnes. On connut enfin, & on detesta l'attentat de ce traître, qui étoit de renverser tout ce grand Etat. Mais le mal étoit fait, & sa mort & son châtement ne pouvoient y apporter de remede : tant il est vrai que les choses, qui sortent toujours sans beaucoup de violence de leur ordre, n'y rentrent pas de la même sorte : ce qui fait que par tout il n'y a rien de plus facile que de commencer le mal, & rien de plus difficile que d'en arrêter les suites.

Il n'étoit donc plus mention de Ly à Pequin. Le jeune Roi des Tartares Xunchi y regnoit, & gouvernoit en Souverain. Mais ce Prince, qui n'avoit voulu que se reconnoître & reprendre seulement haleine, après ses premieres conquestes, jugea bien-tôt que c'étoit l'Empire entier de la Chine qui devoit donner un juste emploi à son grand courage. Pour bien commencer, il considéra qu'il avoit pour voisin un Roi de la Corée, qu'il n'étoit pas à propos de laisser derriere. Ce Royaume de la Corée, qui est en la partie Orientale de la Chine, est un país qui n'a guères moins d'étenduë que toute l'Espagne. Il n'est séparé de la Chine que par une grande riviere, & il en étoit autrefois tributaire, lors que la Chine étoit sous la puissance des Tartares. Mais depuis les Coréens n'ayant pas voulu reconnoître l'Empire des Chinois, ils s'étoient donné un nouveau Maître, qui envoyoit seulement quelques présens à la Cour de Pequin. Il sembla donc aux Tartares que cét Etat leur appartenoit par les droits de l'ancienne possession; Et sur ce fondement ils firent avancer leurs troupes de ce côté-là.

Il n'étoit pourtant pas si facile de reduire les Coréens qu'il l'avoit été de se rendre Maître de Pequin. Ces Peuples sont

tion de Ly à  
s Tartares Xun-  
t en Souverain.  
t voulu que se  
eulement halei-  
nquestes, jugea  
pire entier de  
un juste emploi  
ur bien com-  
avoit pour voi-  
qu'il n'étoit pas

Ce Royaume  
tie Orientale de  
a guéres moins  
gne. Il n'est se-  
e grande rivie-  
ributaire, lors  
puissance des  
Coréens n'ayant  
pire des Chi-  
nouveau Maî-  
quelques pre-  
Il sembla donc  
eur appartenoit  
ossession ; Et  
avancer leurs

acile de redui-  
été de se ren-  
Peuples sont  
un

un peu plus guerriers que les Chinois ; & comme ils entretiennent une guerre hereditaire avec les Japonnois leurs voisins, Nation fiere & belliqueuse , ils sçavoient assez manier les armes pour se défendre. Mais ils étoient encore tous bien unis & dans une même resolution de se maintenir, sans qu'il y eût de faction ni de trahison qui les partageassent. Ils étoient gouvernez par un Prince parfaitement aimé & obéi , & qui les menoit lui-même à la guerre ; c'est pourquoi ils donnerent plus d'affaires aux Tartares que n'avoient encore fait les Chinois. Cependant , comme les assaillans menoit avec eux de puissantes forces , & qu'ils combattoient déjà en victorieux, ils remportoient aussi par tout de grands avantages. La fortune qui s'étoit déclarée pour le Tartare , faisoit bien voir qu'elle avoit destiné ce jeune Monarque pour les victoires & pour les triomphes. Il reduisit donc en peu de temps une grande partie de ce Royaume, non toutefois sans perdre un grand nombre de ses meilleurs soldats.

Le Roi de la Corée, qui reconnût que ses forces n'étoient pas égales ni suffisantes pour soutenir un ennemi si puissant, jugea qu'il lui réussiroit mieux de se défendre par la soumission. Il n'y a rien que l'ambition

ne fasse pour se maintenir; & s'il est besoin d'y employer des bassesses, c'est pour lors que le plus superbe ne dédaigne pas de faire paroître plus d'abaissement. Ce Prince, qui voyoit que toute sa grandeur estonneroit peu son ennemi; témoigna de se vouloir soumettre. Le Tartare de son côté étoit comme ces Lions courageux, ou plutôt comme un de ces Heros, dont on dit, que mettant en poudre des ennemis qui refusoient de se soumettre, ils faisoient gloire d'épargner ceux qu'ils voyoient à leurs pieds.

Le Coréen envoya enfin mettre sa couronne aux pieds du Tartare; & il reconnût qu'il tiendroit son Royaume de sa Hauteſſe, si elle agréoit de le lui remettre, comme à un Roi tributaire & soumis. Le Tartare reçut ses offres, & consentit de traiter à ces conditions. Il fut avantageux au Coréen de s'être abaissé pour se mieux relever. Il ne faut que sçavoir bien faire quelques démarches avec les hommes, qui en general se paient des apparences, pour se tirer d'affaire, & trouver ses avantages dans les suites.

On considéroit chez le Tartare, que comme il y auroit toujours assez d'affaires à démêler dans la Chine; il ne pouvoit être qu'avantageux de traiter avec le Coréen à  
des

& s'il est besoin  
c'est pour lors  
ne pas de faire

Ce Prince,  
grandeur eston-  
moigna de se  
artare de son  
s courageux,  
Heros, dont  
udre des enne-  
mettre, ils fai-  
qu'ils voyoient

mettre sa cou-  
; & il recon-  
oyaume de sa  
e lui remettre,  
re & soumis.  
, & consentit

Il fut avan-  
abbaisé pour  
ut que sçavoir  
avec les hom-  
ent des appa-  
& trouver ses

Tartare, que  
llez d'affaires à  
e pouvoit être  
c le Coréen à  
des

des conditions, où l'Empereur, sans consu-  
mer ses forces, augmentoit encore la repu-  
tation de ses armes : ainsi ce Prince se  
retira de la Corée avec toutes ses troupes.  
Il revint ensuite à Pequin ; & donna ce-  
pendant ses ordres au Coréen de le suivre  
sans armes, afin que lors qu'il seroit à la  
Cour, on dressât plus facilement les arti-  
cles de la paix. Le Coréen ne manqua pas  
de suivre cet ordre, & prenant une assuran-  
ce entiere sur la parole de ce jeune Mo-  
narque, il se rendit à Pequin peu de tems  
après que Xunchi y fut arrivé. Il y fut  
parfaitement bien reçu, & toujours  
traitté selon sa grandeur & selon toute la  
magnificence de cette Cour. Ensuite apres  
que toutes les conditions de la paix eurent  
été arrestées, ce Prince rendit solemnel-  
lement ses hommages & ses reconnoissan-  
ces au Tartare. Il fut ainsi arresté avec  
quelles dependances cet Etat releveroit  
desormais de la Tartarie, qui furent à peu  
près les mêmes où il avoit été sous les der-  
niers Rois de la Chine. Le Coréen s'en  
retourna en son Royaume avec son Sceptre  
& sa couronne Royale, & reporta la  
joye publique, autant que sa satisfaction  
particuliere ; ce qui fit éclatter encore la  
grandeur & la generosité du jeune Empe-  
reur des Tartares. Tout ce qui est rapporté



ici s'acheva avec l'année 1643. & dans le commencement de 44.

---

C H A P I T R E IV.

*Le Tartare poursuit sa Conquête.*

*Il réduit les cinq autres Provinces voisines de Pequin.*

*La conduite qu'il tient pour faire valoir ses victoires, & les ordres qu'il prescrit aux vaincus.*

**P**Eu du temps après que les Tartares furent entrez dans la Chine, ces puissantes armées se débordèrent de toutes parts, comme des torrens qui emportent tout ce qui se presente à leur rencontre. Leur jeune Monarque voulut toujourns se trouver en personne dans toutes les grandes entreprises. Nous avons vû qu'après s'être rendu Maître de la Province de Pequin, qui est la capitale de l'Empire, & une de ces six Provinces que l'Usurpateur avoir reduites sous sa domination, il s'étoit encore assuré du côté de la Corée, qu'il s'étoit renduë tributaire : mais ce n'étoient que des commencemens. Il se resolut donc au plutôt de porter la terreur de ses armes dans les cinq autres Provinces du

Nort,

## IV.

te.

*vinces voisines de**faire valoir ses  
il prescrit aux*

es Tartares fu-  
e, ces puissan-  
e toutes parts,  
ortent tout ce  
contre. Leur  
ours se trou-  
es grandes en-  
qu'après s'être  
e de Pequin,  
e, & une de  
rporteur avoir  
il s'étoit en-  
Corée, qu'il  
s ce n'étoient  
Il se resolut  
erreur de ses  
Provinces du  
Nort,

Nort, qui sembloient tenir encore pour  
Ly. C'étoient celles de Xantan, de Leaotun,  
de Honam, de Xanssi & de Xenfi, où s'étoit  
retiré le Tyran. Ce Prince y entra à la  
tête de ses troupes, au commencement de  
l'année 1644. & il les reduisit toutes sous  
sa puiffances en cette même année. Il y eut  
quelques places qui firent d'abord une re-  
sistance assez vigoureuse, mais qui ne fut  
pas de longue durée. L'ardeur des Chinois  
n'alloit pas si loin; & tout ce grand feu  
qu'ils firent d'abord, & qu'ils ne pûrent pas  
entretenir, ne servit qu'à les consumer  
plutôt. Mais ce qui est estrange, est que  
les Tartares coururent & reduisirent toutes  
ces Provinces, sans y avoir rencontré le  
Tyran, ni vû paroître son armée, ni ses  
tresors; au moins la Relation n'en dit rien.

La conduite que tint le Tartare en une si  
prompte expedition est assez remarquable.  
Il alloit droit avec tout le gros de ses  
troupes fondre sur la premiere ville & la ca-  
pitale de la Province, sans partager ni di-  
vertir ses forces ailleurs. Il jugeoit qu'en-  
core que ceux qui commandent des armées  
laissent derriere eux quelques places moins  
fortes, qu'ils auroient pû emporter, ou  
quelque gros d'ennemis qu'ils auroient pû  
défaire, ils ne doivent pas se défier de leur  
victoire. Ainsi ce Prince se presentant  
avec

avec des forces si redoutables devant la Capitale d'une Province, ou il l'emportoit de vive force en peu de temps, ou il l'obligeoit à faire au plutôt sa composition. Après y être entré, il en prenoit possession, & en même temps de la Province entiere. Il établissoit dès lors tous les Reglemens necessaires pour son gouvernement dans la paix & dans la guerre. Il dépéchoit encore de là des ordres à toutes les Villes & Places de cette même Province, les sommant, ou de se soumettre sans retardement à son obeïssance, ou de se préparer à se bien défendre. Si elles consentoient de se rendre, avant que de tenter une resistance, il les assuroit de les traiter avec toute sorte de bonté & de clemence. Et si au contraire elles étoient resoluës de se mettre en defense, il leur denonçoit dès lors une guerre sanglante. Ainsi les Villes qui se soumettoient, avant que d'être forcées, étoient aussi-tôt comprises dans le Gouvernement, & traitées ensuite selon la bonté & selon les graces qu'elles pouvoient attendre de ce Prince genereux. Quant aux autres places qui se preparent à une resistance, c'étoit l'armée elle-même qui les alloit sommer une seconde fois de se rendre. Et comme ces nombreuses troupes portoient par tout l'effroi & la desola-

tables devant la  
 , ou il l'empor-  
 de temps , ou il  
 t sa composition.  
 n prenoit posses-  
 de la Province  
 lors tous les Re-  
 n gouvernement  
 uerre. Il dépé-  
 dres à toutes les  
 même Province,  
 ûmettre sans re-  
 , ou de se prépa-  
 Si elles consen-  
 ue de tenter une  
 les traiter avec  
 clemence. Et si  
 resoluës de se  
 denonçoit dès-  
 Ainsi les Villes  
 e que d'être for-  
 mprises dans le  
 es ensuite selon  
 es qu'elles pou-  
 ince genereux.  
 i se preparoient  
 rmée elle-même  
 econde fois de  
 ombreuses trou-  
 roi & la deso-  
 la-

lation , elles les pressoient de si près , que  
 celles qui avoient paru les plus resoluës ;  
 & qui avoient déjà soutenu quelques atta-  
 ques , en venoient bien-tôt au repentir.  
 Mais il étoit trop tard ; & les Tartares en  
 vouloient faire des exemples qui appri-  
 sent à d'autres à se rendre , sans qu'il en  
 coûtât du sang. C'étoit là le dernier avis  
 qu'ils prétendoient donner à leur voisins ,  
 afin qu'ils n'y fussent pas trompez.

Voilà quelle fut la conduite & le bon-  
 heur du Tartare en la reduction de ces cinq  
 Provinces, où ce jeune Prince voulut tou-  
 jours commander à la tête de ses troupes ;  
 aussi bien que lors qu'il étoit passé dans le  
 Royaume de la Corée. Toute cette expé-  
 dition s'acheva avec l'année 1644. après  
 laquelle ils revint à Pequim, tout glorieux  
 de ses victoires.

Ce Prince avoit déjà choisi cette grande  
 Ville pour le lieu de sa residence & de sa  
 Cour ; & il avoit encore donné ses ordres  
 à la Noblesse & à toute la Cour de Tartarie  
 des'y rendre. Ce fut de là aussi qu'il crût,  
 qu'après avoir donné des marques de son  
 courage & de sa valeur , il seroit desormais  
 plus seant à sa grandeur de remettre ce qui  
 restoit de la conqueste de la Chine, c'est à  
 dire, les neuf autres Provinces du Midy, à  
 l'expérience & à la fidelité des Generaux  
 de

de ses armées. Il voyoit qu'il ne paroïssoit plus d'ennemis dans tout ce grand País, qu'il lui fût glorieux de combattre ; ou même qu'après y avoir été tant de fois victorieux, la seule reputation de ses armées seroit desormais suffisante de lui gagner des batailles & de lui apporter ses victoires. Il se trouve ainsi dans les temps des exemples qui font voir que, ce que l'on dit, que les armes sont journalieres, n'est pas toujours veritable. Cette maxime qui n'a pas eu lieu pour un Alexandre, pour les deux Césars, pour les Scipions, & pour d'autres semblables Conquerans, n'en a pas eu non plus à l'égard du jeune Xunchi, que l'on pourroit dire n'avoir été guérés moins vaillant que tous ces Heros. Au moins a-t'il paru aussi bien qu'eux, n'être né que pour les victoires & pour les conquestes.

Mais ce qui merite plus d'admiration, & qui pourroit être un rare exemple pour les grands Princes, est qu'on ne vit point que dans un âge si tendre & dans les plus épaisses tenebres de l'infidelité, tant de victoires eussent rendu ce jeune Prince ni plus vain ni plus superbe. Il faut pourtant avouër qu'il auroit été plus pardonnable à un Monarque si puissant, & en même temps si jeune, si vaillant, si heureux &

il ne paroïssoit  
ce grand País,  
combattre; ou  
tant de fois vi-  
on de ses armés  
de lui gagner  
porter ses victoi-  
s les temps des  
, ce que l'on  
naliers, n'est  
te maxime qui  
xandre, pour  
pions, & pour  
erans, n'en a  
jeune Xunchi,  
oir été guérés  
s Heros. Au  
u'eux, n'être  
pour les con-

d'admiration,  
exemple pour  
n ne vit point  
z dans les plus  
é, tant de vic-  
ne Prince ni  
l faut pour-  
plus pardon-  
ant, & en mê-  
t, si heureux  
&

& enfin né parmi une Nation barbare, & qui  
ne connoïssoit point la veritable Religion,  
d'avoir porté le faste de sa vanité aussi haut  
que tous ces autres Conquerans. Cepen-  
dant la Relation nous le fait connoître dans  
tous ses grands Exploits comme un prodige  
de modération. Elle marque qu'il n'at-  
tribuoit pas ses victoires à sa valeur, ni à  
sa puissance, ou au bon-heur de ses armes,  
mais seulement au souverain pouvoir du  
Dieu du Ciel, selon qu'il le pouvoit con-  
noître. Ainsi il disoit, que tout ce qu'il  
avoit fait, n'avoit été que l'execution de  
sa volonté & de ses ordres; Qu'à moins  
que le Ciel ne l'eût visiblement favorisé  
dans son entreprise, il étoit bien éloigné  
de se promettre le succès de ce qu'il avoit  
executé avec tant de facilité. Il en  
étoit tellement persuadé, qu'il rapportoit  
pour preuve de ce qu'il disoit, de certains  
prodiges qu'il ne doutoit point que le Ciel  
n'eût fait exprès pour rendre ses armes vi-  
ctorieuses. Il est vrai qu'il auroit pû ar-  
river que le Démon, pour aveugler de plus  
en plus ces misérables peuples, auroit agi  
d'une maniere extraordinaire en quelques  
evenemens que l'on rapportoit. Comme  
entr'autres choses, les Tartares assuroient  
qu'à leur entrée dans les terres de la Chine,  
ils avoient trouvé un gué en une riviere  
très-

très-profonde, qui jamais auparavant & depuis n'avoit été guéable, & beaucoup moins encore à l'endroit où l'armée des Tartares l'avoit passée. On l'appelle la Riviere jaune, à cause que ses eaux sont ordinairement fort troubles & meslées de beaucoup de limon. Elle a sa source hors de la Chine, où elle entre par la partie du Nort, & arrose ensuite quelques Provinces; mais elle y est par tout extrêmement grosse & profonde, & particulièrement à l'endroit où la Cavalerie & l'Infanterie même des Tartares la passa sans aucune difficulté.

La même chose arriva encore à ce Prince & à toute son armée, au passage d'une autre riviere. Ces grands fleuves sont assez communs dans toute la Chine, & ils sont en quelques endroits extraordinairement larges & profonds.

L'Empereur des Tartares concluoit de toutes ces aventures que le Ciel approuvoit assurément sa conquête, puisque pour le mettre en possession de cet Empire, il faisoit des choses si extraordinaires. Les Chinois, ce qui est merveilleux, en disoient autant, & que c'étoit un ordre d'en haut que l'Empire de la Chine passât en la puissance des Tartares. Ils le publioient hautement, & ils pretendoient effacer par là la honte

s auparavant &  
 , & beaucoup  
 où l'armée des  
 l'appelle la Ri-  
 es eaux sont or-  
 & mêlées de  
 a sa source hors  
 par la partie du  
 quelques Provin-  
 ut extrêmement  
 ticulièrement à  
 & l'Infanterie  
 ffa sans aucune

ncore à ce Prin-  
 u passage d'une  
 euves sont assez  
 ine , & ils sont  
 raordinairement

es concluoit de  
 e Ciel approu-  
 e, puisque pour  
 cet Empire, il  
 rdinaires. Les  
 eux, en disoient  
 ordre d'en haut  
 passât en la puis-  
 publioient haut-  
 effacer par là la  
 honte

honte de leur Nation , de s'être si lâche-  
 ment rendus à leurs agresseurs. Le Ciel, «  
 disoient-ils, en ordonnoit ainsi, & il fal- «  
 loit que la Chine fût détruite pour être «  
 désormais assujettie à un autre Maître, «  
 autrement les Chinois auroient mieux «  
 soutenu ceux qui les venoient attaquer, «  
 & ils ne se seroient pas laissé si miserable- «  
 ment reduire sous la domination de leurs «  
 ennemis. C'est ainsi que les vainqueurs «  
 & les vaincus prétendoient également qu'ils  
 ne faisoient que suivre le Ciel & obeïr à ses  
 ordres. Le Tartare y gagnoit sa cause; &  
 le Chinois y vouloit au moins trouver de-  
 quoi excuser sa lâcheté. C'est donc par  
 tout le monde que les hommes travaillent  
 ridiculement à accommoder Dieu avec  
 tout ce qui leur plaît. C'est par tout qu'ils  
 sont si amoureux de leurs contes & de leurs  
 mensonges , que pour les faire mieux va-  
 loir, ils ne craignent point de les autoriser  
 de la premiere raison, & de la souveraine  
 Verité même.

Au bruit de tant de victoires que le  
 jeune Xunchi venoit d'emporter dans la  
 Chine , toute la Nation des Tartares  
 Pinonda bien-tôt. Il n'y avoit plus de mu-  
 raille qui leur en fermast le passage, depuis  
 que ceux de leur Nation en avoient été  
 les Maîtres. Ainsi l'amour de la gloire où  
 ils



ils voyoient leurs compagnons, & le desir de venir partager encore avec eux quelques restes du pillage de tant de belles Villes & de riches Provinces ne les laissant pas en repos, ils y accouroient de tous côtez.

Le Roi avoit aussi besoin de tout ce monde. Outre qu'il étoit obligé de tenir de grosses garnisons dans les Villes & les Places fortes qui sont en très-grand nombre dans toutes ces Provinces; il ne l'étoit pas encore moins d'avoir de puissantes armées en campagne: les unes pour achever de reduire les peuples qui ne s'étoient pas encore soumis; & les autres pour s'assurer ce qui avoit déjà été gagné. Il n'étoit pas aussi moins important de prévenir les revoltes & les soulèvemens des peuples, qui sont assez ordinaires parmi de nouveaux Sujets, & encore chez une Nation, qui étant accoutumée à dominer, se voyoit alors reduite sous une domination étrangere.

Ce fut par cette consideration que le Tartare oblige plusieurs soldats Chinois des Provinces voisines de la Tartarie de prendre parti dans ses troupes. Ces peuples sont dans les armes, les plus belliqueux & les plus adroits de toute la Chine. Mais il y engagea particulièrement les principales familles de ces Provinces,

ns, & le desir  
c'eux quelques  
belles Villes &  
lailant pas en  
tous côtez.

in de tout ce  
obligé de te-  
ans les Villes  
en très-grand  
vinces; il ne  
voir de puissan-  
es unes pour  
es qui ne s'é-  
es autres pour  
été gagné.

important de  
s soulèvemens  
ordinaires par-  
encore chez  
ûtumée à do-  
uite sous une

ration que le  
soldats Chi-  
de la Tar-  
ses troupes.  
nies, les plus  
de toute la  
ticulierement  
s Provinces,  
&

& les personnes qui étoient plus confidérées dans tout ce pais. C'étoit pour avoir autant d'ôtages de la fidelité de ceux parmi lesquels ils pouvoient avoir plus d'autorité, à même temps qu'il grossissoit encore ses armées, & qu'il se mettoit en état d'achever au plutôt la conquête des autres Provinces plus éloignées; quoi qu'il donnât ordre cependant que les Commandans & les Officiers de ses troupes fussent toujours pris d'entre les Tartares.

Quant aux autres emplois du Gouvernement qui n'appartenoient point à la guerre, les Tartares y userent de moindres précautions à l'égard des Chinois, encore que ce fussent des Charges & des dignitez très-considérables. Ils y procédèrent en ces commencemens d'une manière propre à gagner les affections des peuples. Ils laisserent d'abord tous les Mandarins dans leurs Charges, & ils donnerent même des emplois plus considérables à ceux dont ils connurent mieux le mérite. Ce fut ce qui commença à rendre leur domination moins odieuse. Il est vrai que quelque temps après, ils ôtèrent ces Charges à quelques-uns; ils reformerent & limiterent le pouvoir & la juridiction des autres; & ils ne leur laissoient même quelquefois que la qualité & le nom, sans aucune autorité.

Ils

Ils ne trouvoient pas à propos de laisser plus long-temps les Chinois les Maîtres de la Justice & des châtimens des peuples, & ceux-ci meritoient sans doute cette punition, pour en avoir autrefois si mal usé. Car il étoit visible que l'Empire de la Chine & son Etat ne s'étoient perdus que parce que la garde des Loix & de la Justice y avoit été confiée, ou plutôt abandonnée à des Eunuques.

Pour le Charges de la Milice, les Tartares s'en vouloient moins fier aux Chinois; bien qu'ils ne laissassent pas en quelques rencontres de confier à ceux qu'ils en trouvoient capables, le commandement de quelques troupes. Mais il y avoit toujours quelque General, ou un autre Chef considerable des Tartares avec un gros plus nombreux, qui observoit ces troupes Chinoises, & avoit sur elles un commandement plus general & plus absolu.

L'Ordonance la plus fâcheuse que firent les Tartares, & qui toucha aussi plus sensiblement les Chinois, fut lors qu'ils leur commanderent de se vestir à la mode de Tartarie & de couper leurs cheveux. Ces peuples aiment extremement leur chevelure, qu'ils prennent aussi un soin particulier d'ajuster & de couvrir de parfums, & c'est generalement une des choses qu'ils estiment

os de laisser  
s les Maîtres  
s des peuples,  
ute, cette pu-  
ois si mal usé.  
Empire de la  
nt perdus que  
& de la Justi-  
tôt abandon-

ice, les Tar-  
aux Chinois;  
en quelques  
ux qu'ils en  
mmandement  
y avoit tou-  
un autre Chef  
un gros plus  
troupes Chi-  
mmandement

use: que firent  
aussi plus fen-  
ors qu'ils leur  
la mode de  
cheveux. Ces  
leur chevelu-  
in particulier  
ums, & c'est  
u'ils estiment  
da.

davantage pour paroître bien faits, de porter, comme s'ils étoient des femmes, des cheveux qui leur descendent jusqu'aux pieds. C'est pourquoi ce fut un ordre qui leur parut étrangement violent. Les Tartares cependant le jugeoient très-important. Ils prétendoient que la conformité des habits produiroit infailliblement plus de rapport & plus de conformité dans les esprits des personnes, en sorte qu'une domination étrangère leur paroîtroit moins étrange, aussi-tôt que toute cette diversité extérieure ne leur blefferoit plus les yeux. C'est la coûtume & l'usage qui rendent par tout les choses plus supportables. D'ailleurs comme la Chine enferme de grands païs, & qui ne pouvoient pas être conquis tout à la fois, ils voyoient qu'ils ne pouvoient éviter de grands inconvéniens, qu'en faisant ce discernement des peuples qui seroient soumis, d'avec ceux qui ne le seroient pas; & pour cela en obligeant les premiers à couper leurs cheveux, ils étoient désormais assez reconnoissables parmi les autres. Il ne restoit plus que de pouvoir aussi reconnoître les Chinois soumis d'avec les véritables Tartares. Ce discernement étoit encore nécessaire. Et parce qu'il n'étoit pas aisé de le faire, en les regardant seulement au visa-

ge, d'autant que ces peuples ont assez de ressemblance les uns avec les autres, on s'avisa de donner encore aux Chinois une marque particuliere. Ce fut que ceux qui feroient soumis, en se coupant les cheveux, ainsi que les Tartares, se laisseroient au milieu de la teste un toupet plus gros, à peu près comme on fait sur les galeres d'Europe, pour reconnoître les forçats Chrétiens d'avec les autres qui ne le font pas.

Les Chinois ne trouverent rien de plus rigoureux que ce commandement; & ils ne pouvoient se résoudre d'y obeir. Le Tartare voyant qu'ils y faisoient tant de façon, reïtera cet ordre, & enjoignit à tous, sans exception, d'y obeir sous peine de la vie. Pour lors il s'en trouva plusieurs qui aimèrent autant perdre la teste que leurs cheveux; car ils y apporterent tant de difficultez que leur resistance leur en coûta la vie. Ils voyoient assez à quelles extremités ils se reduisoient, & cependant par une sotté opiniâtreté ils aimèrent mieux perdre la vie que de se résoudre à demeurer sans cheveux.

s ont assez de  
s autres, on  
Chinois une  
que ceux qui  
t les cheveux,  
laisseroient au  
et plus gros,  
sur les galeres  
tre les forçats  
qui ne le font

rien de plus  
nent; & ils ne  
ir. Le Tartar  
tant de façon,  
t à tous, sans  
eine de la vie.  
plusieurs qui  
este que leurs  
erent tant de  
leur en coûta  
uelles extre-  
ependant par  
nerent mieux  
re à demeurer

CHA-

## C H A P I T R E V.

*Un des Oncles de Xunchi reduit la Ville & la Province de Nanchin.*

*La fuite & la mort d'un Roi de la Chine, qui y avoit été couronné.*

*Six des neuf Provinces du Midy sont soumises aux Tartares.*

**L**E jeune Xunchi, après avoir donné tous les ordres necessaires pour l'affermissement de son autorité parmi ses nouveaux Sujets, après avoir pourvû aux Charges de l'Etat, & établi de bonnes garnisons dans toutes les places des six Province du Nord, resolu de ne plus partir de sa Cour de Pequín, avoit remis à un de ses Oncles la conduite de ses armées, avec ordre de passer au plutôt à la conquête des autres Provinces. Ce Prince partit peu de temps après de Pequín avec de puissantes troupes, & marcha droit à la grande ville de Nanquin. Cette ville avoit été autrefois la Cour de l'Empire, & elle étoit encore la capitale d'une des meilleures Provinces de cet Etat.

C'étoit en cette Province, & en cette même Ville que les Mandarins avoient

couronné Empereur un Prince de la famille Royale. Ils avoient pensé, après avoir scû la mort de Zunchin, ne pouvoir rien faire de plus important pour l'Etat, que d'opposer ce Prince legitime à l'Usurpateur. C'étoit le remede le plus present qu'ils eussent pû trouver aux maux de leur Patrie. Ce nouveau Roi étoit fils d'un cousin germain de l'Empereur Zunchin, à la Cour duquel il avoit été élevé, & toujours considéré comme un Prince de la Maison Royale. L'Empereur même en avoit eu des soins très-particuliers dans le temps que rien ne troubloit encore la felicité de son Gouvernement.

Ce jeune Prince qui avoit assez d'esprit, s'étoit bien-tôt aperçu de quel côté l'orage seroit le plus à craindre. Comme le bruit étoit grand dès le temps de son Couronnement, que les Tartares s'avançoient avec de puissantes forces; c'étoit ce qui lui donnoit plus à penser que tout ce que Ly avoit encore entrepris. Il semble donc qu'il y auroit eu plus d'apparence que ce Prince n'auroit été couronné, qu'après que les Tartares eurent passé la muraille, & ce fut sans doute ce qui le porta à refuser alors le gouvernement, & l'éclat de la grandeur Royale. Mais les Mandarins lui firent de telles instances, &

les

e de la famille  
près avoir scû  
voir rien faire  
, que d'op-  
l'Usurpateur.  
présent qu'ils  
x de leur Pa-  
ils d'un cou-  
anchin, à la  
vé, & tou-  
Prince de la  
ur même en  
uliers dans le  
ncore la feli-

ffez d'esprit,  
el côté l'ora-

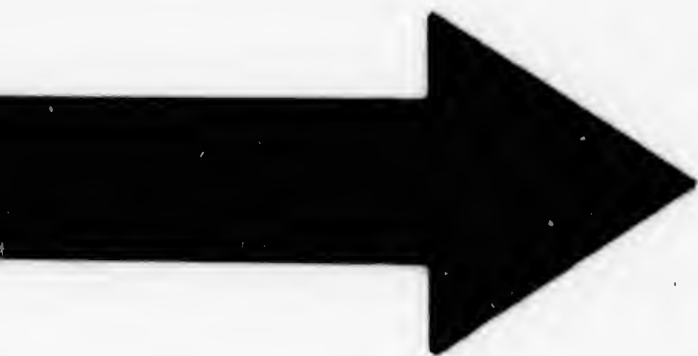
Comme le  
mps de son  
tars s'avan-  
ces; c'étoit  
fer que tout  
is. Il semble  
parence que  
nné, qu'a-  
passé la mu-  
ce qui le  
vernement,  
Mais les  
stances, &  
les

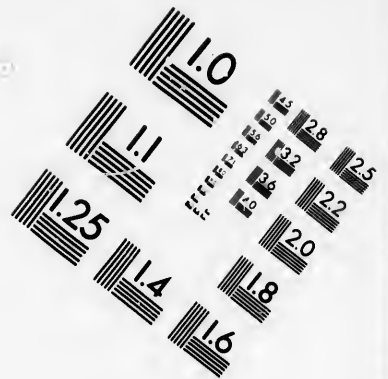
les gens de guerre lui promirent de leur côté tant de victoires, qu'il se vît à la fin comme forcé d'accepter la Couronne; encore qu'il pressentît que ce ne pourroit être qu'un poids qui l'accableroit bientôt.

Ce nouveau Roi prit lors qu'on le couronna, le nom de Hunguan, qui veut dire, Splendeur; Mais il eût fallu que pour être un Prince d'éclat & de splendeur, son Regne eût été plus heureux. Il ne manqua pas cependant, aussi-tôt qu'il eut la Couronne sur la teste, de donner tous les ordres nécessaires pour la conservation de son Etat & de ses Peuples. Il pourvût aux plus pressantes nécessitez de ses Provinces. Il fit travailler aux fortifications des Villes & des Places les plus importantes; & il mit généralement en bonne défense toutes ses Frontieres. Mais sur tout, il s'assura, autant qu'il pût, des passages, & n'omit rien pour fermer toutes les avenues à son ennemi. Parmi toutes ses troupes, il fit un choix particulier des Capitaines les plus vaillans, & des Soldats les plus aguerris. Il pensa encore à donner de nouveaux privilèges à ses Peuples, & à les combler de bien-faits. Il vouloit gagner entièrement les cœurs & les affections de sa Nation; & pour cela il avoit commencé à les traiter

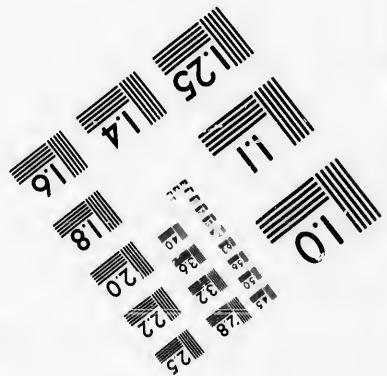
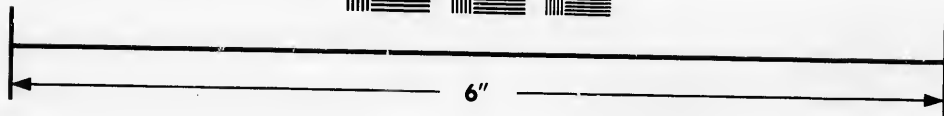
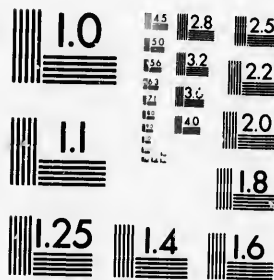








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

10  
1.5 1.8 2.0 2.2 2.5  
2.8 3.2 3.6  
4.0

10  
1.5 1.8 2.0 2.2 2.5  
2.8 3.2 3.6  
4.0

d'une maniere assez nouvelle à un Roi de la Chine; car il usoit même de familiarité avec eux, & il leur donnoit le premier l'exemple en tout ce qui pouvoit servir l'Etat. C'est ce qui le fit aimer davantage de ses nouveaux Sujets, qui lui promettoient aussi de le servir, & de lui obeïr avec toute la fidelité qu'il en pouvoit attendre.

Il y avoit quelque sujet d'esperer, que si le General Usangué n'eût pas si temerairement appellé le Tartare, toutes ces Provinces du Midy, qui font la plus grande & la meilleure partie de la Chine, eussent pû se maintenir sous l'obeïssance de leur legitime Prince. Il étoit assez puissant pour aller combattre l'Usurpateur; & il ne lui auroit pas été plus difficile, qu'il l'avoit été aux Tartares, de dissiper tous les vains projets de ce traître; ou il l'auroit même pressé de si près, qu'il l'auroit peut-être obligé de prévenir, par une mort volontaire, le châtiment que son attentat avoit merité.

Mais le Regne de ce nouvel Empereur ne devoit pas être si heureux, ni de si longue durée. Il gouverna un peu plus d'un an dans ces neuf Provinces du Midy; pendant que Xunchi étoit occupé à reduire sous sa domination les six Provinces du Nort & le Royaume de la Corée.

Ce

n Roi de la  
 amitié avec  
 l'exemple  
 État. C'est  
 de ses nou-  
 vent aussi de  
 toute la fi-

er, que si  
 temeraire-  
 ces Pro-  
 grande &  
 eussent pû  
 leur legi-  
 issant pour  
 & il ne lui  
 u'il l'avoit  
 as les vains  
 roit même  
 t peut-être  
 ort volon-  
 entat avoit

Empereur  
 i de si lon-  
 plus d'un  
 du Midy ;  
 é à reduire  
 es du Nort

Ce

Ce Conquerant, après avoir commencé à goûter les premiers fruits de sa victoire, n'avoit pour lors plus de troubles de conscience sur l'invasion entiere de cét Empire, non plus que sur la paix qui avoit été jurée avec la famille Royale de la Chine. Il ne considéra plus, qu'il pouvoit être de l'équité naturelle de laisser à ce Prince Chinois au moins la partie de l'Empire, où il avoit été élu Roi, & où le Tyran n'avoit point encore porté sa domination. Il sçavoit que Hunguan étoit reconnu publiquement pour un Prince du sang Royal. Mais la fortune & les victoires du Tartare lui avoient fait une autre conscience & une autre justice. Il tenoit enfin ses droits assez puissamment établis sur l'Empire entier de la Chine par la prétention qu'il avoit, que par le sang Royal, on ne devoit entendre que les descendans des Rois mêmes de pere en fils, en la maniere que cette Race s'étoit continuée dans les dix-sept Rois précédens. C'est ainsi qu'il vouloit qu'on dût expliquer le serment qui avoit été fait, en sorte qu'il prétendoit en être dégagé désormais, aussi bien que de toutes autres obligations à l'égard de ceux qui pourroient prétendre être de la famille Royale de la Chine.

Voilà quelle étoit pour lors la justice du

Tartare ; mais il n'y a pas sujet de s'étonner qu'un Prince barbare, un idolâtre, & un infidelle pouffât plus avant une conquête qui lui étoit deormais si facile, si glorieuse, & qui importoit tellement à sa grandeur & à ses interêts. Il avoit trop heureusement commencé pour demeurer au milieu d'une si noble carrière, & il alloit trop vite, pour pouvoir être arrêté par ces premières considérations, s'il avoit, ou s'il n'avoit pas droit ; s'il seroit, ou s'il ne seroit pas un juste observateur du serment de ses Peres, & de la paix qu'ils avoient jurée avec les Rois de la Chine.

Celui de ses Oncles, à qui il venoit de donner ses ordres pour le reste de sa conquête, faisoit donc avancer ses troupes pour se jeter dans la Province de Nankin. Il alloit droit au Roi de la Chine, qui y avoit été couronné, & il étoit chargé de faire toutes diligences pour se saisir de sa personne & lui ôter la Couronne avec la vie. C'étoient des raisons d'Etat, cruelles & barbares raisons, qui parce qu'elles vouloient que toutes les personnes qui pourroient être du sang Royal, fussent exclus des droits de succéder à l'Empire, vouloient encore que ce Prince, qui y avoit été appelé, fût digne

de.

sujet de s'é-  
 un idolâtre,  
 us avant une  
 mais si facile,  
 t tellement à  
 Il avoit trop  
 our demeurer  
 carriere, &  
 pouvoir é-  
 es considéra-  
 oit pas droit ;  
 un juste ob-  
 eres, & de là  
 c les Rois de

il venoit de  
 reste de sa  
 er ses troupes  
 nce de Nan-  
 de la Chine,  
 & il étoit  
 ces pour se  
 ter la Cou-  
 des raisons  
 raisons, qui  
 toutes les  
 e du sang  
 ts de succe-  
 ore que ce  
 fût digne  
 de

de mort. C'étoit enfin pour trancher au  
 plutôt tous les sujets de revolte, qui au-  
 roient pû troubler les Tartares dans la pos-  
 session de l'Empire de la Chine.

Le General des Tartares étant entré  
 dans cette Province, trouva en quelques  
 places une resistance d'abord assez ferme ;  
 mais qui ne persevera guères à la vuë de  
 ces grandes armées. Tout commença ainsi  
 à ployer sous le bon-heur & la valeur de  
 ses troupes, & depuis à mesure qu'il entra  
 plus avant dans le païs, il y trouva tou-  
 jours moins d'ennemis à combattre. Plu-  
 sieurs qui voyoient ce qu'il en coûtoit à  
 leurs voisins, pour avoir crû pouvoir  
 arrêter les victorieux, trouvoient qu'il  
 étoit plus sûr de ne se pas opiniâtrer  
 davantage. Ce Commandant avança donc  
 toujours sur sa route, jusqu'à ce qu'enfin,  
 après avoir fait ployer sous ses armes tout  
 ce qui s'étoit présenté d'obstacle à la mar-  
 che, il se vint mettre avec toute son armée  
 en presence de la grande ville de Nan-  
 quin.

L'Empereur Hunguan y étoit avec toute  
 sa Cour, où il maintenoit toujours toute  
 la splendeur de sa personne & de son nom.  
 Il reconnoissoit pourtant qu'il ne s'étoit  
 pas trompé, d'avoir tant apprehendé le  
 poids de la dignité Royale, & qu'il auroit



beaucoup mieux fait d'en être demeuré à un si honorable refus. Ce n'étoient plus ces Capitaines si vaillans , ni ces soldats qui faisoient tant les braves , lors que les Tartares étoient encore loin d'eux. C'étoit pourtant le temps qu'il avoit plus de besoin de leur resolution & de leur valeur ; & cependant au lieu de resolution & de fermeté il ne voyoit par tout que timidité & que foiblesse. Il voyoit même que ceux de ses Capitaine, desquels il s'étoit le plus assuré , avoient été défaits, & qu'ils avoient abandonné des postes où il auroit pensé qu'ils auroient dû soutenir tout autrement l'ennemi. Il resolut donc , se voyant si mal soutenu, de n'attendre pas l'assaut & la batterie des Tartares : ainsi il sortit de Nanquin en une nuit , & emmena avec lui les meilleures de ses troupes. Tout ce qu'il y avoit de personnes considerables suivirent après, en sorte qu'il n'y demeura que le menu peuple & une multitude de monde fort inutile pour la défense d'une Ville.

Au matin le Tartare vint reconnoître la place de plus près , & dans le temps qu'il dispoit les échelles pour donner l'assaut , il aperceut toutes les portes ouvertes. Il y entra sans tarder davantage , & sans tirer l'épée il se trouva le maître de cette Ville si forte, défenduë & couverte

de

re demeuré à  
 n'étoient plus  
 ni ces soldats  
 lors que les  
 eux. C'étoit  
 plus de be-  
 leur valeur;  
 olution & de  
 que timidité  
 ême que ceux  
 s'étoit le plus  
 qu'ils avoient  
 auroit pensé  
 out autrement  
 voyant si mal  
 faut & la bat-  
 t de Nanquin  
 c lui les meil-  
 ce qu'il y  
 bles suivirent  
 meura q le  
 de de monde  
 une Ville.  
 reconnoître  
 dans le temps  
 pour donner  
 es portes ou-  
 lavantage, &  
 le maître de  
 & couverte  
 de

de tant de murailles & de boulevarts,  
 que, selon la Relation, deux mille hom-  
 mes d'Europe auroient pû y soutenir  
 un Siege de plusieurs années contre une  
 armée très-puissante. Enfin le Tar-  
 tare n'eut qu'à se presenter, pour empor-  
 ter uné Ville d'une si vaste étenduë qu'un  
 homme à cheval pouvoit à peine faire en  
 deux jours le tour de sa premiere mu-  
 raille.

Ce General tout fier de sa victoire, mais  
 impatient que le Roi Hunguan lui eût  
 échapé, pouffe après, avec sa Cavalerie,  
 & sans se donner de relâche. Sa diligence  
 eut le succez qu'il souhaittoit : car il  
 joignit enfin ce malheureux Prince, &  
 comme il l'eût trouvé en desordre, &  
 sans qu'il eût pû se mettre en defense, par-  
 ce que la plûpart de ses gens l'abandonne-  
 rent, il l'eût bien-tôt en sa puissance. Le  
 Tartare, selon que plusieurs l'ont raporté,  
 lui fit perdre la vie à l'heure-même.

Ce fut la fin de la vie & de l'Empire de  
 ce Monarque, qui s'étoit fait appeller  
 Hunguan, Prince de splendeur & d'éclat ;  
 mais ce ne fut plutôt qu'un éclair qui dis-  
 parut après un peu de lueur. C'est bien-  
 tôt fait de tous ces faux brillans, qui ne  
 paroissent jamais mieux n'avoir été que de  
 vaines & de trompeuses apparences.

Après la mort de Hunguan, le victorieux revint à Nanquin. Il y établit pour Gouverneur & Vice-Roi de toute la Province un Mandarin Chinois, qui avoit été un des premiers Ministres de deux ou trois des derniers Rois de la Chine. On appelloit ce Mandarin d'un nom qui veut dire Singe ou Guenon, parce qu'il parloit ordinairement avec beaucoup d'action & de gestes des mains, de la teste & de la bouche. Il étoit cependant considéré de tous ceux de sa Nation, comme un grand homme d'Etat, & qui étoit très-habile & entendu dans le Gouvernement.

Le Tartare laissa à ce Mandarin le soin de toutes les affaires de cette Province; & après y avoir fait quelques recrues & donné assez peu de temps à ses troupes de se rafraichir, il passa de là à la conquête des deux Provinces plus voisines, celle de Schiamsi & celle de Fuquam. Il entra de l'une dans l'autre, & les reduisit en peu de temps avec le bon-heur & le succez ordinaire de ses armes. Quelques places firent comme ailleurs quelque résistance, mais mal conduite, & qui ne dura guères. Les autres profiterent du malheur des premiers, & se soumirent aussi-tôt au victorieux.

Ces trois Provinces se trouverent toutes assujetties aux Tartares en moins d'une années.

n, le victo-  
 établit pour  
 toute la Pro-  
 qui avoit été  
 deux ou trois  
 On appel-  
 qui veut dire  
 il parloit or-  
 action & de  
 de la bouche.  
 de tous ceux  
 grand homme  
 e & entendu

darin le soin  
 province; &  
 ruës & don-  
 troupes de se  
 onqueste des  
 s, celle de

Il entra de  
 it en peu de  
 uccèz ordi-  
 places firent  
 ance, mais  
 guères. Les  
 es premiers,  
 torieux.

erent toutes  
 s d'une an-  
 nés

née entiere, qui étoit la 1654. En-  
 suite le General deliberoit de faire avancer  
 ses troupes vers les trois autres, qui con-  
 finent aux premieres, qui étoient celles  
 de Honan, de Suchuen & de Cancheu, lors  
 qu'il apprit qu'il en étoit déjà le Maître,  
 sans qu'on eût été obligé de tirer l'épée.  
 Tous ces peuples étoient venus d'eux-mê-  
 mes presenter leurs soumissions, & deman-  
 der d'être receus sous le gouvernement des  
 Tartares. Ils témoignoient être plus prêts  
 d'obeir à tous les ordres qu'il plairoit à ce  
 Monarque de leur donner, qu'ils avoient eû  
 tout le loisir de reconnoître à combien de  
 maux ils s'exposeroient, en pensant arrêter  
 les progres d'un ennemi victorieux. Ils  
 avoient donc resolu de prévenir leur ruïne.  
 Et s'ils ne pouvoient pas, en se soumettant,  
 se garantir de tout ce qui est inévitable  
 dans la guerre, ils trouvoient au moins que  
 ce ne seroient que de legeres violences en  
 comparaison d'une guerre, où il n'y avoit  
 point de misericorde pour les vaincus.

## C H A P I T R E VI.

*Les Tartares trouvent de plus grands obstacles dans la Conquête des trois dernières Provinces.*

*Un Corsaire Chinois s'y étoit rendu très-puissant.*

*Quel étoit ce Corsaire.*

**D**ES quinze Provinces qui partagent tout le grand Etat de la Chine, il s'en trouva douze entièrement assujetties sous la puissance des Tartares en l'année 1645. Il en restoit encore trois pour achever la conquête entière de cet Empire, celle de Foquien, autrement appelée Chincheo, celle de Canton, & la dernière de Quanfi. Mais il y avoit plus à faire dans celle-ci, qu'il n'y avoit eu dans toutes les autres. Le voisinage où elles sont de la mer, la difficulté du país où il y a quantité de montagnes, & les peuples beaucoup plus belliqueux, particulièrement ceux de la Province de Foquien ou Chincheo, pouvoient donner pour lors plus d'emploi aux armes & à la valeur de leurs ennemis. Mais outre la difficulté des lieux & l'humeur guerrière des peuples, il se presentoit deux  
au-

*Grands obstacles  
dernieres Pro-*

*du très-puis-*

qui partagent  
Chine, il s'en  
sujetties sous  
année 1645.  
r achever la  
re, celle de  
Chincheo,  
de Quanfi.  
ans celle-ci,  
s les autres.  
la mer, la  
ité de mon-  
o plus belli-  
e la Provin-  
pouvoient  
i aux armes  
Mais ou-  
meur guer-  
ntoit deux  
au-

autres obstacles qui alloient arrêter plus de temps le reste de la victoire des Tartares.

Le premier, mais le moins considerable, fut un nouveau Prince du sang Royal, qui s'étoit retiré en ces Provinces, & avoit été couronné Empereur de la Chine en la ville de Foquien. Ce Prince se fit nommer en son couronnement Janvan. Tous ces noms signifient de grandes qualitez: l'on n'a point sceu ce que celui-ci vouloit dire. Mais si celui de Hunguan n'avoit été qu'un éclair, ce dernier ne pouvoit être qu'une exhalaison & une vapeur. Tous ces peuples ne faisoient guères de peur aux Tartares avec leur grand Empereur. Ils se persuadoient cependant qu'encore que leur nouveau Prince n'eût pas des forces pour reconquerir ce qui s'étoit perdu de la Chine, il pourroit néanmoins conserver ces trois dernieres Provinces où il étoit pour lors le Maître; & ils se tenoient plus hardis sur ce qu'il avoit auprès de lui un fameux Capitaine Chinois, qui passoit pour très-vaillant, & qui jusqu'alors avoit eu de fort heureuses aventures sur la mer & sur la terre.

Ce Capitaine pour lors si renommé dans la Chine fut le plus grand & dernier obstacle que les Tartares trouverent dans toute  
leur

leur conquête. Aussi furent-ils obligez de changer de conduite & de prendre de tout autres mesures à son égard. Au lieu que jusques-là, ils avoient seulement menacé & commandé aux peuples de se soumettre, sous peine de leur faire sentir leur indignation, ils ne dédaignerent pas contre leur coûtume, & voyant qu'ils gagneroient moins par la force, d'en venir à des propositions d'accommodement & jusqu'à des prieres avec un homme de nulle qualité, & un Pirate.

Cet homme, qui se fit craindre des Tartares, étoit Chinois de Nation, & s'appelloit Icoan; nom qui durant tout ce temps fit beaucoup de bruit, & même dans les païs assez éloignez. Il est assez curieux, pour connoître encore mieux l'état de la Chine, de sçavoir une partie des aventures de sa vie. Il étoit né en la Province de Foquien en un petit village sur le bord de la mer, proche la ville de Annay, de parens pauvres & aussi miserables que le pouvoit être ce petit lieu écarté. Il sortit fort jeune de son païs, pour trouver ailleurs, s'il pouvoit, quelque meilleure fortune. Comme il avoit de l'esprit, il ne désespéra pas de pouvoir parvenir un jour à quelque chose de grand. Mais pour cela il falloit voir le monde & se procurer de l'emploi.

Il vint donc à la ville de Macaô, & là il commença par ce que font beaucoup de jeunes gens de son âge & de sa sorte, qui fut de servir quelques Artisans & gens de métier, & ensuite quelques Marchands de sa Nation. C'étoit encore une petite fortune; aussi ne fit-il pas son compte d'en demeurer là. Comme il ne manquoit pas de bon sens, il se rendoit aussi tous les jours plus habile & plus capable de grandes choses. Il fut même instruit de nôtre Religion, & reçut le Saint Baptême en cette Ville. Il s'y fit nommer Gaspard. On ne sçait point le sujet qu'il pût avoir de prendre ce nom, si ce n'est qu'il lui pouvoit marquer quelque chose de grand & d'heureux.

Icoan cependant ou Gaspard, qui se voyoit à Macaô, toujourns peu accommodé, & de nulle considération, s'en retourna en son païs. Mais il n'y pouvoit, non plus qu'ailleurs, demeurer dans l'abaissement d'une vie méprisable. Il passa donc dans le Japon. Il y avoit pour lors grande liberté pour toutes les Nations qui y vouloient exercer le Commerce. Ce fut ce qui l'arresta. Il trouva de l'emploi auprès d'un riche Marchand Chinois de son païs, qu'il servit très-fidèlement & avec grand soin de ses affaires. Ce Marchand trouva de plus en plus.



plus ce jeune homme habile & parfaitement entendu dans le Negocé. Ainsi il ne fit point de difficulté de lui confier quelques vaisseaux & une partie de son bien pour aller trafiquer aux Royaumes de Cochinchine & de Cambaye. Gaspard s'acquitta si bien de sa commission, qu'il en rapporta à son Maître un très-grand profit, & acquit encore beaucoup de crédit pour lui. Depuis, sa reputation & la confiance que son Maître & plusieurs riches Marchands avoient en sa fidelité, augmentèrent toujours; ensorte que plusieurs ne craignoient point de lui confier à l'envi la meilleure partie de leur bien. Il partit une fois du Japon pour Cambay avec deux vaisseaux chargez de riches marchandises, dont son Maître & quelques autres Marchands lui donnoient la commission. Il arriva heureusement à Cambaye; & comme il y étoit occupé à décharger & à traiter de ses marchandises, il lui vint nouvelle que son Maître & tous, où la piûpart de ceux pour lesquels il negocioit, étoient morts de la peste, qui avoit cette année été très-grande dans le Japon, ensuite d'une famine qui avoit affligé tout ce païs.

C'étoit l'occasion de verifiser le Proverbe, qu'elle fait le larron. Gaspard ne l'auroit pas voulu plus favorable. Il étoit

Chrè-

Chr  
jusq  
long  
déro  
bien  
cont  
que  
re va  
faut  
être  
donc  
autre  
pour  
avoie  
ne p  
donn  
la Re  
suado  
devo  
Camb  
rendu  
là de  
plus à  
qui f  
mieux  
Manc  
Testa  
leurs  
malite  
puisse

e & parfaite-  
 ce. Ainsi il  
 confier quel-  
 de son bien  
 umes de Co-  
 Gaspard s'ac-  
 on, qu'il en  
 s-grand pro-  
 up de crédit  
 on & la con-  
 sieurs riches  
 é, augmente-  
 ieurs ne crai-  
 envi la meil-  
 rrit une fois  
 eux vaisseaux  
 , dont son  
 archands lui  
 arriva heu-  
 me il y étoit  
 de ses mar-  
 lle que son  
 e ceux pour  
 morts de la  
 très-grande  
 famine qui  
 r le Prover-  
 ard ne l'au-  
 . Il étoit  
 . Chré-

Chrétien. Mais sa Religion n'alloit pas  
 jusqu'à en faire les œuvres, ni à garder si  
 long-temps le commandement de ne pas  
 dérober. Il se lassa d'avoir été homme de  
 bien, & trop fidelle à ceux qui s'étoient  
 confiez en sa probité. On pourroit dire  
 que c'auroit été pour Icoan le temps de fai-  
 re valoir la maxime de Machiavel; Qu'il  
 faut être long-temps homme de bien, pour  
 être une bonne fois méchant. Icoan fit  
 donc le Testament de son Maître & de ces  
 autres Marchands, dans lequel il se porta  
 pour heritier universel de tout ce qu'ils  
 avoient d'effets dans ces deux vaisseaux. Il  
 ne pretendoit pas néanmoins pour aban-  
 donner la Loi de Dieu, renoncer encore à  
 la Religion Chrétienne; parce qu'il se per-  
 suadoit que les heritiers de ces Marchands  
 devoient bien lui laisser tout ce qui étoit à  
 Cambaye pour les services qu'il leur avoit  
 rendus. Il lui fut ainsi facile de ce côté-  
 là de rendre ses comptes: mais il y avoit  
 plus à faire avec les Mandarins de la Chine,  
 qui font compter avec les morts encore  
 mieux qu'avec les vivans. Les Seigneurs  
 Mandarins qui se font les Executeurs des  
 Testamens des deffunts, pour se faire aussi  
 leurs heritiers, observent de grandes for-  
 malitez de Justice, afin que personne ne  
 puisse rien détourner d'une succession, c'est  
 à-dire,

à-dire, afin qu'ils s'en puissent accommoder tous seuls. Gaspard, qui sçavoit toutes ces coutumes de son païs, jugea bien que s'il y retournoit, il y auroit bien des comptes à rendre. Les Mandarins avoient été très bien informez de tout le particulier de sa commission. Il crût donc que c'étoit à lui de donner un si bon ordre à ses affaires, que s'il avoit à mourir voleur, ainsi qu'il voyoit déjà sa vie & sa personne en dangers, ce ne fût pas au moins en son premier larcin & comme un voleur ordinaire, lui qui pourroit tenter encore une meilleure fortune & se faire un Capitaine de voleurs. Quelques connoissances, qu'il pouvoit avoir de la Religion Chrétienne, pouvoient lui donner de l'embarras. Mais il étoit riche en demeurant voleur; & il étoit misérable s'il falloit restituer: Outre que ces comptes avec les Mandarins de la Chine lui étoient fort importuns. Enfin en se reservant à compter une autrefois avec Dieu, il vit qu'il ne tiendrait qu'à lui de sortir pour lors d'affaire avec les hommes; & ce fut bien-tôt fait. Icoan ne se soucia guères de sa Religion. Il ne pensa plus qu'à sa fortune. Le plus seur, & le plus court pour cela, c'étoit de faire la vie & le métier d'un Pirate.

Icoan eut de toutes les marchandises

dou

dont  
tre,  
quoi  
Il se  
pouv  
rins c  
Le vo  
reuses  
suivar  
& au  
comp  
devin  
n'étoi  
il se m  
s'agiss  
reputa  
ce qu'  
humer  
de lui  
qui au  
formai  
Pou  
des co  
bien l'  
desord  
lors qu  
lui do  
d'autre  
mers d  
leurs c

accommoder  
 oit toutes ces  
 bien que s'il  
 des comptes  
 avoient été  
 particulier de  
 que c'étoit à  
 à ses affaires,  
 , ainsi qu'il  
 ne en dangers,  
 son premier  
 rdinaire , lui  
 ne meilleure  
 ne de voleurs.  
 pouvoit avoir  
 pouvoient lui  
 il étoit riche  
 oit miserable  
 ces comptes  
 ne lui étoient  
 réservant à  
 Dieu , il vit  
 sortir pour  
 ; & ce fut  
 ucia guères  
 plus qu'à sa  
 le plus court  
 & le métier  
 marchandises  
 dou

dont il se faisoit le propriétaire & le Maître, de quoi acheter des vaisseaux, & de quoi encore assembler une petite armée. Il se vit ainsi le chef d'une Escadre, qui pouvoit ôter toute envie aux Mandarins de la Chine de venir compter avec lui. Le voilà donc en mer, & avec tant d'heureuses aventures en peu de temps, que, suivant la Relation, les Barberouffes & autres habiles Corsaires n'ont eu rien de comparable à ce Pirate. Le nom d'Icoan devint autant fameux que redoutable. Il n'étoit pas moins vaillant que rusé; mais il se monroit sur tout très-liberal, lors qu'il s'agissoit de partager quelque prise. Cette reputation grossit encore son monde. Tout ce qu'il y avoit de gens perdus & de son humeur, venoient à l'envi se ranger auprès de lui, & le nombre de ses vaisseaux, qui augmentoit tous les jours, devint désormais une puissante flote.

Pour lors Icoan ne se borna plus à faire des courses sur les particuliers. Il avoit bien l'assurance d'aller charger & mettre en desordre les armées Navales de la Chine, lors qu'il sçavoit qu'elles se preparent à lui donner la chasse. On avoit vû assez d'autres Corsaires courir & écumer les mers de la Chine; mais ils ne continuoient leurs courses qu'autant de temps que les

vais-

vaisseaux du Roi tardoient à venir nettoyer ces côtes, ou le Roi lui-même proposoit tant de recompenses pour ceux qui apporteroient les testes de ces Pirates, qu'on ne tarδοit guères à les voir entre les mains des Soldats. Il arrivoit assez souvent que ces miserables se détruisoient les uns les autres, comme il arriva à celui qui en vint depuis aux mains avec Icoan : mais celui-ci se conduisit par tout avec tant d'ordre & de précaution, & il fut encore si bien servi de ses gens, qu'il ne se trouva ni forces ni ruses qui pussent avoir de l'avantage sur lui. Il se vit enfin le Maître des Mers de toute cette côte. Et ne voulant pas encore en demeurer là, parce qu'il falloit toujours de l'emploi à ceux qu'il commandoit, il se mit désormais à faire des descentes dans ces riches Provinces. Il pilla & saccagea les peuples, & porta par tout la desolation, sans trouver qui s'opposât à ses grandes forces. Elles étoient telles pour lors, qu'il pouvoit mettre plus de mille vaisseaux en mer. N'étoit-ce point là ce qu'on pouvoit appeller fortune? Icoan, qui n'étoit hier que le petit compagnon d'un miserable artisan, se voit aujourd'hui le Maître des mers, l'effroi & la terreur des peuples & des Provinces.

Le Roi, ou pour mieux dire les Rois de la  
Chi-

Chin  
nu d  
n'éto  
passo  
si ais  
peu d  
Esca  
bord  
dessu  
si bon  
& me  
envie  
à ce  
Le  
moie  
de ce  
te ma  
ruse  
mais  
fé.  
ruse a  
qu'il  
parlé  
qui o  
Provi  
passoi  
deux  
étaien  
n'entr  
maint

venir nettoyer  
 me proposoit  
 qui apportee  
 es, qu'on ne  
 les mains des  
 vent que ces  
 ins les autres,  
 a vint depuis  
 s celui-ci se  
 d'ordre & de  
 si bien servi  
 ni forces ni  
 antage sur lui.  
 lers de toute  
 as encore en  
 oit toujours  
 mandoit, il  
 escentes dans  
 & saccagea  
 a desolation,  
 ses grandes  
 r lors, qu'il  
 vaisseaux en  
 on pouvoit  
 n'étoit hier  
 n miserable  
 ni le Maître  
 des peuples  
 les Rois de la  
 Chi-

Chine, car ce Corsaire s'est mainte-  
 nu de la sorte sous le regne de plusieurs,  
 n'étoient que trop informez de ce qui se  
 passoit en ces côtes : Mais il n'étoit pas  
 si aisé d'entreprendre Icoan. Il se trouvoit  
 peu de braves qui voulussent approcher ses  
 Escadres de si près. Ses vaisseaux étoient  
 bordez d'une si belle artillerie, & il y avoit  
 dessus des gens tellement résolus, avec une  
 si bonne provision d'armes de toutes façons,  
 & même de feux d'artifice, qu'il ne prenoit  
 envie à personne de venir donner la chasse  
 à ce Pirate.

Le Roi cependant qui cherchoit tous les  
 moïens de faire quelque fin aux violences  
 de ce Corsaire, conceut une assez plaisan-  
 te maniere de le combattre. C'étoit une  
 ruse de guerre & d'Etat tout ensemble,  
 mais qui n'eut pas le succez qu'il avoit pen-  
 sé. Le bon-heur d'Icoan prévaloit sur la  
 ruse aussi bien que sur la force de tout ce  
 qu'il pouvoit avoir d'ennemis. Il étoit  
 parlé à la Cour d'un autre Corsaire  
 qui couroit encore les côtes de quelques  
 Provinces, qui faisoit le méchant & qui  
 passoit aussi pour un invincible. Ces  
 deux Pirates qui se voyoient quelquefois,  
 étoient convenus ensemble qu'aucun d'eux  
 n'entreprendroit rien sur l'autre ; & ils se  
 maintenoient par là. Le Roi eût donc la  
 pen-

pensée d'écrire à l'un & à l'autre ; & le fit effectivement : Mais sur tout, il donna ordre que ses Lettres leur fussent renduës fort secretement & en même temps , enforte que l'un ne pût sçavoir , lors qu'il recevoit sa Lettre , que son competeur en auroit reçu une pareille.

Le Roi mandoit à chacun de ces Corsaires ; qu'ayant été informé de sa valeur, il desiroit se servir de lui en une affaire importante au bien de son Etat. Pour cela il offroit à Icoan un pardon general & une abolition de tout le passé , le tenoit quitte de la restitution de tout ce qu'il se seroit approprié des biens du Roi , & lui promettoit que les particuliers porteroient leurs pertes en patience ; Que non seulement il le recevoit en sa grace , mais qu'il l'établiroit encore Capitaine general de toutes les côtes des Provinces où il avoit des vaisseaux ; lui donneroit la Charge de grand Mandarin ; & le combleroit enfin de faveurs & de recompenses ; mais que pour meriter toutes ces graces , il lui commandoit de joindre au plutôt ses forces pour courir sur l'autre Corsaire qui lui disputoit la mer ; qu'il lui importoit de ne souffrir pas plus long-temps cet ennemi de l'Etat ; & que c'étoit à lui à qui il vouloit bien donner ses ordres pour l'exterminer & pour le détruire.

La

La  
Cor  
pou  
ordo  
C  
bien  
effet  
& l'  
avec  
fante  
tôt a  
se dé  
que  
elle  
que  
prépa  
trouv  
avoir  
ruine  
L'  
tre de  
comp  
çeut f  
que r  
tant r  
qui l  
fortir  
fatigu  
diffic  
si pu

autre ; & le  
 at, il donna  
 ent renduës  
 emps , en-  
 , lors qu'il  
 compétiteur

de ces Cor-  
 e sa valeur,  
 e affaire im-

Pour cela  
 neral & une  
 enoit quitte  
 il se seroit  
 & lui pro-  
 porteroient  
 n seulement  
 is qu'il l'é-  
 al de toutes  
 it des vaif-  
 e de grand  
 a de faveurs  
 our meriter  
 mandoit de  
 courir sur  
 oit la mer ;  
 ir pas plus  
 t ; & que  
 donner ses  
 e détruire.

La

La Lettre que l'Empereur écrivoit à l'autre Corsaire contenoit la même chose ; Que pour le recevoir en sa grace , &c. il lui ordonnoit d'attaquer & de perdre Icoan.

On tenoit cette ruse de l'Empereur assez bien trouvée pour produire quelque grand effet. Il y avoit toutes les apparences que l'un & l'autre de ces Pirates recevrait ces offres avec joie , & que comme ces deux puissantes armées en viendroient ensuite bientôt aux prises , on s'attendoit , ou qu'elles se détruiraient toutes deux ; ou qu'encore que l'une demeurât victorieuse de l'autre , elle seroit pourtant tellement affoiblie , que l'Armée Navale de l'Empereur , qui se préparoit pour cette grande occasion , la trouvant en desordre , ne manqueroit pas d'en avoir bon marché , & d'achever ainsi la ruine entière de ces deux Pirates.

L'on n'a point sçû ce que produisit la Lettre de l'Empereur dans l'esprit du Corsaire compétiteur d'Icoan. Quant à celui-ci il reçut fort bien toutes ces belles offres ; & quelque ruse qu'il pût y avoir , il n'y avoit pourtant rien qu'il souhaitât davantage , que ce qui lui paroïssoit une voie honorable de sortir de tant d'embarras , comme sont les fatigues de la mer , & les perils , dont il est difficile qu'un homme poursuivi par un Roi si puissant , puisse toujours se garantir.

E

Au



Au moins il voyoit qu'en obeïssant à cét ordre, quelque disgrâce qui lui en pût arriver, il lui seroit honorable de s'être mis en état de bien servir son Maître; & que cependant s'il avoit le succez qu'il se pouvoit promettre, il seroit plus puissant que jamais & plus en état de revenir glorieux dans son païs, sans crainte d'avoir aucun compte à faire avec les Mandarins.

Voici donc Icoan devenu très-fidelle sujet de son Prince, après avoir reçu sa Lettre & cét ordre, qui pouvoit autant décréditer les armes d'un Roi de la Chine, qu'il relevoit davantage la gloire & la reputation de ce Pirate. Il lui restoit, pour meriter ces graces, de détruire son plus grand adversaire, & cét exploit n'importoit pas moins à ses propres affaires, qu'à celles du Roi & de tout l'Etat de la Chine. N'ayant plus personne qui lui disputât la mer, & qui le pût troubler dans ses entreprises, il se voyoit desormais en état de se faire craindre, & de se faire aimer de qui il lui plairoit.

C'est ainsi que ce Corsaire trouvoit par tout ses avantages: Mais soupçonnant avec raison, que celui qu'il devoit combattre, auroit pû recevoir le même ordre que lui; parce que tout ce jeu est assez ordinaire par-

éiffant à céc  
lui en pût  
le de s'être  
Maître ; &  
ce qu'il se  
plus puis-  
de revenir  
inte d'avoir  
les Manda-

és-fidelle fu-  
çu fa Let-  
tant décre-  
Chine, qu'il  
a reputation  
pour meriter  
s grand ad-  
portoit pas  
à celles du  
e. N'ayant  
la mer, &  
treprises, il  
de se faire  
le qui il lui

rouvoit par  
onnant avec  
combattre,  
re que lui ;  
dinaire par-  
mi

mi les politiques de la Chine, & ainsi  
surprenent moins ceux de la Nation, il crut  
qu'il n'y avoit point de temps à perdre  
pour sa bonne fortune, & que de la reso-  
lution il falloit passer à l'exécution au plû-  
tôt. Il donna donc à l'heure même ses  
ordres à son armée, & partit pour aller  
chercher son ennemi.

Il y alloit de tout pour Icoan en cette  
expédition ; c'est pourquoi il n'y oublia  
rien. Après avoir disposé l'ordonnance de  
ses vaisseaux, mis ses gens en ordre, &  
appareillé généralement toutes choses pour  
l'entreprise qu'il avoit resoluë, il fut se  
mettre ainsi en présence de son ennemi.  
Celui-ci avoit joint aussi toutes ses forces,  
sans doute pour le même dessein, mais il  
en avoit moins pressé l'exécution. Il se  
prépara cependant au combat, autant que  
la diligence de celui qui le venoit attaquer,  
lui en pouvoit donner de loisir. Mais  
Icoan, qui ne vouloit pas lui laisser la liber-  
té de s'étendre en mer, le ferra bien-tôt  
de plus près qu'il ne s'étoit attendu. Il le  
chargea en même temps avec toute l'ardeur  
dont lui & ses gens étoient capables.

Sur tout il ne se peut rien ajoûter  
à la conduite & à l'ordre qu'il maintint  
durant tout le combat, avec une fermeté &  
une présence d'esprit digne d'un excellent

Capitaine. La victoire fut assez long-temps disputée entre les deux partis avec toute la valeur & les grands exploits qu'il est aisé de s'imaginer, & sans doute que ce que l'on dit des combats des Corsaires; qu'ils font grand feu, mais qu'ils ne perdent que de la poudre, n'avoit pas lieu en cette rencontre. Ce fut véritablement une guerre sans quartier, une fierté de Corsaire contre Corsaire qui s'opiniâtra ou à perir ou à vaincre. Mais le bon-heur, ou plutôt la valeur & la conduite d'Icoan, le firent enfin le victorieux. Il sauta dans le vaisseau de son ennemi, le tua de sa main, lui coupa la teste. Ce fut là la victoire achevée d'Icoan, lors que son armée étoit encore assez en état de présenter une nouvelle bataille. Ceux des vaincus qui purent échaper des feux & des eaux se rendirent peu après sans beaucoup de peine. Ils prirent aussi parti en même temps avec le victorieux. C'étoient des gens qui ne changeoient ni d'état ni de fortune pour changer de Maître. Icoan grossit encore son armée de ces vaisseaux & de tout ce monde, & devint ainsi plus puissant encore & plus formidable. Il ne laissa pas pourtant de donner de nouveaux ordres, & de se tenir prest à tout ce que pourroient entreprendre ceux qui commandoient l'armée du Roi.

Tant

long-temps  
 avec toute la  
 il est aisé de  
 ce que l'on  
 qu'ils font  
 ent que de la  
 e rencontre.  
 e sans quar-  
 re Corsaire  
 à vaincre.  
 la valeur &  
 fin le victo-  
 de son en-  
 upa la teste.  
 Icoan, lors  
 z en état de  
 Ceux des  
 feux & des  
 s beaucoup  
 i en même  
 étoient des  
 t ni de for-  
 coan grossit  
 éaux & de  
 lus puissant  
 ne laissa pas  
 x ordres, &  
 pourroient  
 doient l'ar-

Tant de bon-heur & de conduite rendit cependant inutile tout ce qu'on avoit projeté à la Cour de la Chine. Icoan n'étoit que plus puissant & plus en état de se faire craindre que jamais. Il ne s'étoit point encore vû une armée si belle & un si grand nombre de vaisseaux sous son commandement. Aussi l'armée de l'Empereur qui le venoit chercher pour le combattre, pensant le trouver à demi vaincu, fit bien-tôt paroître tout un autre dessein, après l'avoir reconnu de plus près. Elle vint à Icoan, non pour l'attaquer, mais pour le congratuler & le feliciter de sa victoire. Cet homme rusé, qui sçavoit parfaitement bien dissimuler, ne fit pas non plus paroître qu'il se fût mis en état de les bien recevoir. Il descendit ensuite à terre, & vint présenter aux Vice-Rois la Lettre de l'Empereur, où il l'assuroit de ses grandes recompenses, s'il délieroit l'Etat du Corsaire qu'il venoit de défaire pour lors. Il leur presente sa teste, & leur fait voir encore ses vaisseaux & ses gens qui s'étoient rendus à sa discretion. Les Vice-Rois ne pouvoient pas refuser les honneurs & les dignitez que celui, qui les leur demandoit, tenoit déjà de la promesse si expresse de leur Maître. Icoan se met donc en possession de la charge de Capitaine general des côtes; & il est resolu de s'y

Tant

E 3

bien

bien maintenir, soutenu de ses puissantes forces & de tout ce monde qui le rendoit si redoutable.

Voilà donc la grandeur & la fortune du Corsaire puissamment établie. Le voilà riche, puissant, une personne illustre & d'une haute consideration parmi les peuples. De grand voleur le voilà grand Mandarin de la Chine; il est vrai qu'en ce pais-là voleur & Mandarin ne different guères. Mais cependant il n'est plus craint comme auparavant; il est aimé au contraire & reveré de toutes les Provinces, parce qu'il leur promet, qu'autant qu'il leur a fait de mal, autant va-t'il presentement les combler de prosperitez & de biens.

Il commence à rendre toutes ces mers libres pour le commerce, & il ne lui est pas fort difficile de les nettoyer de Pirates. Il n'avoit lui-même qu'à quitter la mer, parce qu'autant de Corsaires qui couroient ces côtes, avoient pris parti avec lui, & faisant partie de ses Escadres, ils demeuroient sous ses ordres & son commandement. Mais Icoan, aussi bien que ses gens, avoit trouvé trop d'attraits dans la vie de Pirate, pour ne reprendre pas la mer au plutôt. Il y avoit seulement cette difference qu'ils voloient pour lors sous les enseignes du Roi, & en faisant valoir son autorité: car  
par

puissantes  
rendoit si

fortune du  
Le voilà  
illustre &  
i les peu-  
rand Man-  
en ce pais-  
ent guéres.  
nt comme  
raire & re-  
parce qu'il  
a fait de  
t les com-

s ces mers  
lui est pas  
Pirates. Il  
mer, parce  
roient ces  
i, & fai-  
meuroient  
andement.  
ens, avoit  
de Pirate,  
plutôt. Il  
nce qu'ils  
eignes du  
rité : car  
par

par tout le monde il y a de ces honora-  
bles voleurs qui volent d'autorité Royale. Et  
c'étoit encore l'Empereur même qu'Icoan  
voloit desormais plus hardiment que les  
particuliers. Il ne sortoit point de vaisseau  
de la Chine chargé de marchandises pour les  
Royaumes voisins, qui ne lui payât ses  
droits, & ce qui étoit au-delà des droits:  
Et comme si Icoan eût été le Roi, les Mar-  
chands venoient prendre de lui des passe-  
ports qu'ils considéroient beaucoup plus  
que ceux du Roi. Ainsi le commerce de  
la Chine valoit incomparablement plus à  
cét Officier qu'au Prince même; outre  
qu'il faisoit encore charger un grand nom-  
bre de vaisseaux pour le Japon & les Philip-  
pines, des meilleures marchandises du país  
qu'il avoit pillées ou qu'il se faisoit vendre à  
très-bas prix. Ce negoce lui apportoit  
toutes les années des millions d'argent:  
Aussi avoit-il dans ses Palais des apparte-  
mens tout revestus de lames d'argent, qui  
lui étoit devenu aussi commun que les ma-  
teriaux les plus ordinaires.

L'Empereur de la Chine étoit très-mal sa-  
tisfait que le dessein qu'il avoit eu de perdre  
cet homme eût eu un si étrange succes. Il  
voyoit qu'au lieu d'avoir détruit ce Tyran,  
il n'avoit fait que le mieux établir & le ren-  
dre encore plus redoutable. Il pensoit donc

à le tirer de la mer , pour lui donner de l'emploi contre les Tartares de la frontière , qui faisoient pour lors des courses sur les terres de la Chine. Pour cét effet il le declara General de ses armées , & lui envoya ses ordres pour lever de nouvelles troupes dans ces Provinces , où il étoit Capitaine des côtes.

Il lui fit aussi délivrer de grandes sommes de deniers pour le payement & la subsistance de son armée. Mais les intentions de la Cour étoient de se défaire absolument de ce Tyran , soit en le faisant assommer par les Tartares , soit en lui faisant son procez , lors qu'étant entré plus avant dans les terres de l'Empire , il seroit plus aisé de s'assurer de sa personne.

Icoan obéit fidèlement aux ordres du Roi mais ce rusé Corsaire voyoit trop clair dans toute cette politique , pour ne pas la détourner encore à ses avantages. Il délivra des commissions , assemblea des troupes , fit des Capitaines auxquels il partagea la direction & la conduite de l'armée , & enfin il se mit en campagne. Cependant , il avoit des amis , lesquels , ainsi qu'il en étoit convenu avec eux , venoient mettre tout en alarme sur sa marche. Ils venoient publiquement lui donner des avis que des vaisseaux Hollandois & autres des ennemis de la Chi-

ne  
don  
Icoa  
dépl  
Auf  
de c  
fin la  
& fe  
ner  
tant  
qu'il  
C  
dres  
Roi  
lui-m  
voit  
nong  
solu  
Vice  
qui v  
étoier  
fâche  
voien  
de ne  
leur c  
Il vit  
là une  
& po  
il com  
d'autr

donner de  
la frontie-  
des cour-  
Pour cét  
armées, &  
er de nou-  
es, où il

es sommes  
ubstinance  
ons de la  
ument de  
ommer par  
n procez,  
les terres  
assurer de

es du Roi  
clair dans  
a détour-  
élivra des  
s, fit des  
rection &  
se mit en  
voit des  
t conve-  
en allar-  
ublique-  
vaisseaux  
e la Chi-  
ne

ne couroient & ravageoient les costes,  
dont l'Empereur lui avoit commis la garde.  
Icoan ne manquoit pas de témoigner son  
déplaisir & de paroître fort embarrassé;  
Aussi-tôt il donnoit avis sur avis au Ro-  
de ce qui se passoit à la côte. Il laissoit en-  
fin la guerre des Tartares à ses Lieutenans-  
& se remettoit aussi-tôt en mer, pour don-  
ner la chasse à ces Corsaires qui faisoient  
tant de ravages. C'étoit là toute l'envi-  
qu'il avoit d'approcher plus près de la Cour.

Cependant Icoan qui sçavoit que les or-  
dres qu'il recevoit, ne lui venoient pas d'  
Roi, parce qu'il ne gouvernoit pas pa-  
lui-même, mais de ses Ministres, conce-  
voit assez que c'étoient eux qui lui dé-  
nonçoient la guerre, & qui avoient res-  
solu sa perte. Il sçavoit aussi que le  
Vice-Rois & les Visiteurs où Intendants,  
qui venoient dans les Provinces où il étoit,  
étoient toujours prests de lui rendre d'  
fâcheux offices par les ordres qu'ils a-  
voient de ces Ministres de l'observer, &  
de ne le pas manquer, si le temps & le lieu  
leur donnoient quelque avantage sur lui.  
Il vit donc qu'il pourroit avoir de ce côté-  
là une assez fâcheuse guerre sur les bras,  
& pour échapper enfin à tant d'ennemis,  
il comprit, qu'il n'y auroit pas pour lui  
d'autre expedient, que de se refoudre à les



gagner & à les mettre tous dans ses intérêts. Ce n'étoit pas une chose si difficile. Il pouvoit fournir à tout : c'étoit en faisant de nouvelles exactions sur les Peuples. Il voioit bien qu'il feroit crier les pauvres qu'il opprimeroit ; mais au moins il appaisoit ceux qui le vouloient opprimer lui-même. Il falloit enfin qu'il fît son compte là-dessus , comme il le fit ; & si heureusement qu'il se vit en peu de temps un grand Ministre d'Etat. Ainsi il n'y eut désormais personne à la Cour qui fit la guerre à Icoan. On y étoit satisfait de lui , parce qu'il ne manquoit pas d'y envoyer de l'or , de l'argent & des perles ; & tout cela ne coûtoit guères à ce Pirate.

Les misérables Provinces ne cessoient de faire de grandes plaintes à la Cour des violences d'Icoan : Mais son or & ses perles ne laissoient guères d'entrée à leurs Memoires & à leurs Requestes , pour pouvoir venir jusqu'au Roi. Les Ministres & les Eunuques du Palais étoient tellement satisfaits des liberalitez de ce Corsaire , qu'il n'étoit plus de mention à la Cour de le traiter de Corsaire. C'étoit un fidelle serviteur du Prince ; & on ne parloit que de ses grands exploits & des services qu'il venoit de rendre à l'Etat. Chose étrange , mais si generale par toutes les Cours , que les Rois qui

qui  
leurs  
autre  
Prov  
sans  
qui  
plus  
pend  
de le  
miser  
n'avo  
parce  
Bien  
Icoan  
puis  
que  
Ceux  
viver  
ces.  
ce de  
que l  
doit.

qui devoient le mieux sçavoir l'état de leurs Peuples, sçachent moins que tous les autres l'oppression & la desolation de leurs Provinces. Ainsi les Peuples gémissoient sans remede sous les violences de ce Tyran, qui s'élevoit & s'affermissoit de plus en plus sur les ruines de tant de miserables, pendant que l'Empereur étoit bien éloigné de les soulager, puis qu'il ignoroit même leur misere & leurs plaintes, & que les Ministres n'avoient garde de les lui faire entendre, parce qu'ils profitoient de l'oppression. Bien loin de là ils faisoient entendre à Icoan qu'il volât toujours plus hardiment, puis qu'il voloit pour eux. C'est ainsi que les affaires des Rois se gouvernent. Ceux qui les servent moins fidellement vivent & se nourrissent de leurs Finances. Ils mangent le travail & la substance des Peuples, & ne se soucient guères que leur Maître s'acquite de ce qu'il leur doit.

## C H A P I T R E VII.

*Le Corsaire Icoan traite avec les Hollandois.*

*Different qu'il eut avec les Portugais de Macao, qui refuserent de lui rendre sa Fille qu'ils faisoient élever dans la Religion Chrétienne.*

*Le Tartare le fait solliciter de prendre parti dans ses Troupes.*

*Sa fidélité pour les Provinces de la Chine.*

**I**COAN, après s'être rendu si puissant sur Mer & sur Terre, encore qu'il ne le voulût pas paroître, eut aussi envie de se faire craindre des Hollandois de l'Isle Formose. Cette Isle est la terre la plus proche de la Province de Foquien que l'on y découvre aisément, lors que le Ciel est sans nuages. Il commença à faire des menaces aux Hollandois qu'il les chasseroit de ce lieu, s'ils ne s'en retiroient d'eux-mêmes : mais l'entreprise n'étoit pas si facile qu'il auroit pensé. Ce qu'il pouvoit, étoit de leur empêcher le commerce avec la Chine, & c'étoit déjà leur faire beaucoup de mal. Car il leur ôtoit le plus grand profit, & les meilleures affaires

fair  
Ind  
I  
en  
en  
poir  
ces  
gent  
rapp  
d'ab  
bien  
leur  
seux  
une  
nes  
les  
Holl  
qu'ils  
mi.  
ger d  
avec  
pouv  
comb  
peut é  
dépen  
Les  
Icoan  
ans en  
Par ce  
liberté

es Hollan-

tuais de  
rendre sa  
la Religion

endre parti

Chine.

si puissant  
core qu'il  
ussi envie  
andois de  
la terre

Foquien  
ors que le  
ça à faire  
qu'il les  
retiroient  
e n'étoit

Ce qu'il  
r le com-  
déjà leur  
eur ôtoit  
eures af-  
fares

fares qu'ils pussent faire en toutes les Indes.

Les Hollandois perdoient leur Tresor, en perdant cette liberté de venir trafiquer en la Chine ; parce qu'ils ne trouvoient point ailleurs, pas même en Europe, de ces precieuses Marchandises qu'ils chargent pour le Japon & autres lieux, d'où ils rapportent de l'argent. Aussi mépriserent-ils d'abord les defenses d'Icoan : mais ils eurent bien-tôt sujet de s'en repentir. Ce Corfaire leur brûla huit de leurs meilleurs Vaisseaux, trois en une rencontre & cinq en une autre. On a eu des nouvelles certaines de la perte de ces huit Vaisseaux, sans les autres dont on n'a rien appris. Les Hollandois ne s'apperceurent que trop qu'ils s'étoient fait un très-fâcheux ennemi. Pour cela, ils se resolurent de changer de conduite. Il n'y avoit rien à gagner avec Icoan par la force, mais l'argent pouvoit tout, & l'on sçait que qui peut combattre avec des armes d'or & d'argent peut être victorieux à moins de frais & de dépense.

Les Hollandois firent enfin la paix avec Icoan, en s'obligeant de lui payer tous les ans environ trente mille écus de tribut. Par ce moyen, il y avoit desormais toute liberté de trafiquer & de passer de la For-

mosé dans la Chine. La somme n'étoit pas excessive, en comparaison du grand profit qui leur revient de ce commerce; & cependant ce peu d'argent les rendoit bons amis d'Icoan. Depuis leur bonne intelligence, passa en une amitié si étroite, qu'il voulut bien leur donner le soin de l'éducation de son Fils. Il le leur envoya à Jacatra, qui est un de leurs établissemens dans les Indes Orientales; & il voulut qu'il fût ainsi élevé parmi eux, pour y apprendre autant qu'il se pourroit la politique de l'Europe, & ce qui s'y pratique dans les exercices de la Guerre.

On verra par la suite en quelle considération Icoan fut depuis parmi les Hollandois. Ils avoient fait tous leurs efforts, les dernières années avant la Guerre, pour empêcher le commerce des Portugais de Manile avec la Chine, & leurs Vaisseaux, qui pour cet effet croisoient sans cesse sur ces Mers, ne voyoient point paroître de Vaisseaux Chinois, dont ils ne se rendissent aussi-tôt les Maîtres. Mais pour lors si un Vaisseau avoit un passeport d'Icoan, ou qu'il fût chargé de quelques marchandises qui lui appartenissent, il passoit avec toute liberté, encore que ce Vaisseau allast en une terre de leurs ennemis, & qu'il apportât ainsi un notable préjudice à leur

Com-

ne n'étoit  
du grand  
commerce ;  
s rendoit  
ur bonne  
si étroite,  
e soin de  
ur envoya  
blissemens  
il voulut  
, pour y  
it la poli-  
pratique

e confide-  
s Hollan-  
s efforts,  
re , pour  
tugais de  
Vaisseaux,  
s cesse sur  
aroître de  
rendissent  
our lors si  
d'Icoan,  
marchan-  
ssoit avec  
sseau allast  
, & qu'il  
lice à leur  
Com-

Commerce. C'étoit tellement à la con-  
sideration d'Icoan qu'on en usoit de la  
sorte , que quand un autre Vaisseau auroit  
apartenu à l'Empereur de la Chine, & auroit  
été chargé de ses ameublemens , & des  
efets appartenans à la personne même de  
ce Prince, il n'auroit pas été moins pillé,  
& tous ceux qui auroient été dessus faits  
esclaves en même temps. Voilà comme  
Icoan étoit plus Empereur de la Chine par-  
mi les Hollandois que l'Empereur même.

Mais ce Corsaire ne pretendoit pas de-  
voir être moins considéré sur la Terre,  
& dans les Provinces de la Chine, que sur la  
Mer. L'Empereur lui devoit un jour vingt  
ou trente mille ducats de ses appointe-  
mens , qui lui devoient être payez des  
deniers royaux de Canton. Les Officiers de  
l'Empereur ne le satisfaisoient pas assez tôt.  
Il descendit à terre ; & encore qu'il  
y eût dans cette Ville plus de deux cens  
mille habitans , il y vint accompagné seu-  
lement de cinq ou six mille hommes de ceux  
en qui il se fioit le plus. Personne ne fut  
assez hardy pour lui empêcher l'entrée  
de cette Ville. Il n'y fit aucune vio-  
lence : Mais y étant avec ses gens,  
il se fit dresser un tribunal dans la place,  
fit appeler devant lui les Officiers du  
Roi avec les Notaires publics, & se fit  
payer

payer de tout ce qui lui étoit dû, en donnant par ces Notaires un receu aux Officiers du Roi. Il sortit ensuite de la Ville, y laissant toutes choses en ordre & en paix. Voilà comment en usoit Icoan, pour se faire payer de l'Empereur de la Chine.

Comme les Hollandois confideroient beaucoup plus la puissance de ce Corsaire que celle de l'Empereur même; c'étoit aussi à Icoan qu'ils envoyèrent desormais des Ambassades publiques, & non à la Cour de Pequín. Tous les honneurs & tous les présens se rendoient pour lors à Icoan. Ils lui firent même présenter un jour un Sceptre & une Couronne d'or, voulant par là lui donner envie de la royauté, & pour l'obliger à faire ce dernier pas, ils lui offroient encore tout ce qu'ils avoient de forces & de puissance. Jusques-là Icoan voulût pourtant demeurer fidelle sujet de son Prince; & le fit assez paroître dans la suite: car il ne fit jamais aucune ostentation du Sceptre, ni de la Couronne. Il les faisoit porter seulement parmi les autres meubles de sa garderobe, comme un présent qu'il estimoit, & qui lui étoit précieux, mais non pas pour en faire un ornement royal, & une marque de domination & de grandeur.

Mais

t, en don-  
aux Offi-  
e la Ville,  
ordre &  
soit Icoan,  
reur de la

nsideroient  
e Corsaire  
'étoit aussi  
ormais des  
non à la  
onneurs &  
our lors à  
esenter un  
anne d'or,  
vie de la  
re ce der-  
e tout ce  
puissance.  
demeurer  
e fit assez  
fit jamais  
ni de la  
seulement  
arderobe,  
, & qui  
pour en  
e marque

Mais

Mais ce qui auroit dû plus offenser l'honneur & la personne de l'Empereur c'est que depuis que ce Pirate étoit rentré dans l'obéissance, les Troupes & les Armées qu'il commandoit étoient celles du Prince, leur paye & leur subsistance provenoit de ses deniers, le Prince faisoit toutes les dépenses, & cependant Icoan en avoit les honneurs & le profit. C'étoit-là le malheur de la Chine de n'avoir pas des Ministres qui fissent paroître plus de zèle pour la grandeur & les intérêts de leur Souverain. L'argent d'un Pirate les avoit tous tellement corrompûs; que pouvant bien empêcher le commerce de la Chine aux Hollandois de Formose, & les obliger ainsi à recevoir plutôt les ordres du Roi que ceux d'un Corsaire, ils n'avoient cependant pensé à rien moins qu'à soutenir en cette occasion la puissance, & la majesté de leur M. Aussi étoit-ce seulement l'intention des Ministres de faire leurs affaires, & non pas celles de l'Etat & du Prince. Et ce n'est pas une chose fort extraordinaire dans les Cours des Rois, en sorte qu'on peut dire qu'il faut que les Princes souffrent de ne pas regner, ou qu'ils fassent si bien valoir leur autorité, que ce soit à ceux qui ne doivent qu'exécuter leurs



leurs ordres , à trouve bon que leurs Maîtres regnent & commandent.

Il faut dire aussi quelque chose d'un différent qu'Icoan eut avec les Portugais de Macaô. Il avoit toujours fait paroître de l'affection & de la considération pour cette ville, où il avoit demeuré si jeune, & lors qu'il ne se promettoit pas encore une fortune si élevée. Il arriva cependant une rencontre assez remarquable, où il fut prêt, ainsi qu'il en menaçoit, de faire de très mauvais traitemens à ses habitans. Le sujet fut tel. Etant au Japon dans les commencemens de sa fortune, il avoit eu une Fille bastarde qui pour lors fut baptisée & élevée dans la Religion Chrétienne. Depuis les Chrétiens ayant été chassés du Japon, elle en sortit comme les autres, & vint à Macaô. Elle y fut receüe chez des personnes charitables qui en prirent soin, & continuerent toujours de l'élever dans la pieté & aux exercices de nôtre sainte Religion. Icoan, qui apprit en ce tems là que sa Fille étoit à Macaô, envoya la demander comme un enfant qui lui appartenoit. On considéra la demande que faisoit ce Pere, mais on ne jugea pas qu'il fût à propos de lui remettre sa Fille, parce qu'elle étoit Chrétienne, & que pour lui,

chose d'un  
es Portugais  
fait paroître  
ration pour  
si jeune, &  
encore une  
pendant une  
il fut prêt,  
e très mau-  
Le sujet fut  
commence-  
u une Fille  
ée & élevée  
Depuis les  
du Japon,  
& vint à  
des person-  
soin, &  
er dans la  
inte Reli-  
ems là que  
la deman-  
ppartenoit.  
faisoit ce  
u'il fût à  
, parce  
que pour  
lui,

lui, encore qu'il eût été baptisé & qu'il eut fait profession d'être Chrétien, il vivoit cependant comme un infidelle, & n'avoit de société qu'avec des Infidelles. Néanmoins on fut bien-aise d'examiner cette affaire, autant qu'elle le meritoit, & il se fit pour ce sujet une assemblée d'Ecclesiastiques, & d'autres personnes pieuses, où il fut conclu qu'on ne devoit point rendre cet Enfant à son Pere. Icoan fit des menaces terribles; déclara qu'il viendrait assieger Macaô avec une armée de cinq cens ou mille vaisseaux; qu'il en feroit sortir sa Fille par force, après qu'il auroit perdu & ruiné tous ceux qui la lui retenoient; qu'il alloit dès-lors les reduire à la dernière nécessité, en leur empêchant les vivres & toutes les commoditez qui leur venoient de la Chine. Mais avec toutes ses menaces, on ne lui rendit point sa Fille, & Dieu ne permit pas qu'Icoan fit à la ville de Macaô tout le mal dont il la menaçoit.

On ne sçait point par quelle occasion il fut retenu. On fut seulement surpris d'apprendre quelque temps après qu'un vaisseau qui alloit de Macaô au Japon, s'étant perdu à la côte de la Chine où étoit Icoan, il avoit fait toute sorte de bons  
trai-

traitemens aux gens du vaisseau ; qu'il leur avoit envoyé aussi-tôt tout ce qui leur étoit necessaire ; qu'il leur avoit ensuite donné des passeports & toutes les autres suretez qu'ils avoient p  desirer pour s'en retourner en leur pa s ; & qu'après tout il n'avoit pas eu la pensée d'en retenir aucun , pour obliger ceux à qui il appartient de lui faire rendre sa Fille ; qu'il ne leur en avoit pas même parlé. Voilà où se termina toute la colere d'Icoan ; & depuis il a toujours laissé ceux de Maca  en repos.

Les Portugais, qu'il avoit si bien receus en cette occasion , remarquerent qu'il avoit une Oratoire assez curieuse , où étoient entre autres les Images de Nôtre Seigneur , de la Vierge, & de quelques Saints. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des marques de la piet  Chrétienne. C'est un témoignage seulement que ceux de cette Nation approuvent sans peine toute forte de Religion. Comme ils ne s'attachent point à croire l'unité d'un Dieu , ils reçoivent indifferemment une multitude de fausses Divinitez , & n'en arrestent point le nombre , étant libre à chacun de croire plus ou moins de Dieux. Ainsi parce qu'ils trou-

trou  
ils n  
enco  
Imag  
diffé  
JES  
Saint  
rent  
toute  
croy  
le fai  
lors  
ces I  
neur  
imag  
aucun  
se tro  
il e t  
timen  
nuren  
d'Ev  
mand  
vie  t  
ce m  
peu in  
mettar  
près d  
de l'er  
Les

trouvent tout bon en fait de Religion, ils ne font point de difficulté de mettre encore parmi leurs Pagodes quelques Images des Saints, mais sans faire aucune différence, ni rendre plus d'honneur à JESUS-CHRIST, à la Vierge & aux Saints qu'à leurs Idoles. Ils les considèrent tous comme leurs Dieux; & c'est-là toute leur Theologie. Il est même assez croyable, qu'encore qu'Icoan eût reçu le saint Baptême, il n'en sçavoit pas pour lors davantage. Car il ne parut point à ces Portugais qu'il en rendit plus d'honneur à JESUS-CHRIST, pour avoir son image. Ils ne lui virent pas faire non plus aucune action de Chrétien, encore que se trouvant pour lors avec des Chrétiens, il eût dû plutôt faire paroître quelques sentimens de Christianisme. Mais ils ne reconnurent pas qu'il eût même entendu parler d'Evangile, ni de Sacremens, ni de commandemens de Dieu & de l'Eglise; & sa vie étoit encore moins Chrétienne. Enfin ce miserable étoit, ou si impie, ou si peu instruit de ce qu'il avoit été, que mettant l'Image de JESUS-CHRIST auprès de ses Idoles, il donnoit également de l'encens aux unes & aux autres.

Les Portugais, après avoir reçu de ce Cor-  
faire

faire des traitemens si obligeans crurent qu'il leur importoit d'entretenir son amitié. Ils firent ainsi pour leurs affaires quelque traité avec lui, autant que la prudence & leurs besoins le requéroient. Ils sçavoient trop que c'étoit un ennemi terrible, un voleur habile, & qui souvent étoit leur voisin de fort près. Mais comme il avoit demeuré autrefois dans leur ville, ils crurent qu'il auroit toujours quelque sujet de les considérer. C'est pourquoi ils traiterent avec lui d'une manière fort honorable. Depuis ils se confièrent tellement en sa fidélité, qu'ils ne firent pas difficulté de lui commettre toutes leurs Marchandises, pour les transporter dans ses vaisseaux au Japon. Car les Portugais n'avoient plus la liberté du commerce en ce País là, depuis que les ports & les entrées en avoient été fermées à tous les Catholiques par de très severes Edits.

Icoan faisoit ainsi valoir le commerce des habitans de Macaô. Ce n'est pas qu'ils n'y vissent du peril. Ils n'avoient que trop de sujet de soupçonner que ce Corsaire ou ses gens pourroient s'accommoder quelque jour de toutes leurs marchandises, qu'ils en feroient quittes, pour dire qu'il se-

roit

roit  
Co  
dro  
dan  
qu'a  
ne  
dan  
perc  
toit  
se co  
l'aut  
cin  
mén  
qu'i  
merc  
moir  
PI  
quel  
puiss  
re.  
parm  
qu'il  
servi  
des M  
faiso  
de sa  
servi  
cette  
manq

ans crurent  
r son amié.  
ffaires quel-  
utant que  
s le requé-  
e c'étoit un  
ile, & qui  
fort près.  
ré autrefois  
auroit tou-  
considérer.  
avec lui  
Depuis ils  
elité, qu'ils  
i commet-  
pour les  
au Japon.  
s la liberté  
uis que les  
été fermées  
rès severes  
commerce  
t pas qu'ils  
t que trop  
e Corsaire  
commoder  
chandises,  
re qu'il se-  
roit

roit arrivé quelque naufrage, ou que des Corsaires auroient tout enlevé, & qu'il faudroit bien se payer de cette fourbe. Cependant Icoan y proceda avec tant d'honneur, qu'à ce qu'on a sçû de ce Marchands, il ne se trouva jamais le moindre mécomte dans ce qu'ils lui avoient confié. Ils s'apercevoient seulement que le profit n'étoit pas si grand, d'où ils jugeoient, qu'on se contentoit d'une partie pour laisser aller l'autre; encore attribuoient-ils ce larcin aux gens d'Icoan plutôt qu'à lui-même; Et ils en passioient par là; parce qu'ils aimoient mieux que leur commerce subsistât toujours, quoi qu'avec moins de profit.

Plusieurs années se passerent durant lesquelles il n'étoit parlé que de la grande puissance d'Icoan sur Mer & sur Terre. On pourroit le comter véritablement parmi les tyrans de la Chine; lors même qu'il ne laissoit pas de passer pour fidelle serviteur de l'Empereur, parce qu'il l'étoit des Mandarins, & que son or & son argent faisoient qu'on ne parloit plus à la Cour de sa tyrannie, mais seulement des grands services qu'il rendoit à l'Etat. Aussi dans cette grande autorité où il étoit, ne lui manquoit il plus, que de prendre encore  
le

le nom de Roi. Mais il ne l'estimoit pas nécessaire à sa fortune. Comme il étoit prudent, il voyoit assez que le nom de Roi ne pourroit que le rendre odieux & ruïner même ses affaires. C'est pourquoi il se contenta d'avoir obtenu de la Cour la dignité de Gaucum, qui est une des plus grandes & des premières dignitez de la Chine. Il est vrai, qu'encore qu'il eût toujours prétendu à cette charge, il n'en fut pourtant pourvû que sous les derniers Empereurs de la Chine, & lorsque le Tartare avoit déjà conquis une grande partie de cét Etat.

Après avoir vû jusqu'où arriva la fortune de ce Corsaire, il reste de voir comment il en usa. La Relation rend de grands témoignages de la fidélité qu'il conserva toujours pour les Princes de la Chine, qui fut telle qu'elle auroit pû servir d'exemple à plusieurs Grands de cét Etat. Car lors qu'il fut le plus puissant, non seulement il révera toujours les ordres & la personne de l'Empereur, mais conserva même toute sorte de respect pour tous les Princes de la Famille Royale. Icoan étoit beaucoup plus puissant que les usurpateurs Cham & Ly, s'il eût voulu prendre les armes contre son Prince. Tant

de

estimoit pas  
 comme il étoit  
 le nom de  
 odieux &  
 pour quoi  
 de la Cour  
 une des plus  
 gnitez de la  
 ore qu'il eût  
 ge, il n'en  
 les derniers  
 que le Tar-  
 de partie de

iva la fortu-  
 ir comment  
 e grands té-  
 il conserva  
 la Chine,  
 pû servir  
 de cet Etat.  
 issant, non  
 s ordres &  
 ais conserva  
 pour tous  
 ale. Icoan  
 at que les  
 eût voulu  
 nce. Tant  
 de

de monde dont il dispoit, & tant de  
 Thresors qu'il avoit acquis, lui donnoient  
 bien d'autres moyens de commencer & de  
 soutenir quelque grande entreprise. Mais  
 on peut dire qu'il avoit encore plus de  
 fidelité que de forces & de richesses.  
 Ainsi non seulement il demeura fidelle  
 sujet de son Roi, mais même au lieu  
 qu'après la mort de Zunchin, & lors que  
 les Tartares étoient déjà entrez dans la  
 Chine, il auroit pû mieux que jamais  
 prendre la Couronne, ainsi que plusieurs,  
 qui n'étoient pas si en état de se main-  
 tenir que lui, avoient fait; Ce fut lui  
 au contraire qui fit couronner dans la  
 Province de Foquien, le Prince dont nous  
 avons parlé. Ce fut lui qui entreprit de  
 le maintenir, & qui pour cet effet se vint  
 retirer auprès de sa personne, après lui  
 avoir assuré toutes les grandes forces qu'il  
 avoit sur Mer & sur Terre. Icoan  
 pouvoit enfin se servir de toutes ses trou-  
 pes pour conquérir lui-même un Etat &  
 une Monarchie; ou bien il pouvoit pren-  
 dre avec elles un parti très-avantageux  
 parmi les Tartares. Par là il assuroit de-  
 formais toute sa fortune, & il n'avoit plus  
 rien à craindre du côté de la Chine.  
 Mais ce qu'il devoit à ses Princes lui fut  
 plus



plus cher que sa fortune, & les suretez qu'il trouvoit avec le Tartare, & même que sa propre vie. Il vit assez qu'il hazardoit tout, en entreprenant de deffendre un Prince qu'il lui seroit très-difficile de maintenir contre de si puissans ennemis. Mais il semble que c'étoit-là l'occasion qu'il cherchoit de se montrer aussi fidelle serviteur d'un Roi de la Chine, qu'il avoit été grand Corsaire & grand voleur.

Icoan, qui se preparoit à avoir bien-tôt les Tartares sur les bras, s'étoit resolu de les attendre dans la Province de Foquien une des trois dernieres qui leur restoient à conquerir de tout ce grand Empire. Il avoit dans tous ces lieux grand nombre de troupes & de gens dont il avoit éprouvé la resolution sur Mer & sur Terre. Il mettoit encore à leur teste un Prince qui venoit d'être couronné Empereur de la Chine. Ce Prince & Icoan étoient les deux plus grands obstacles que les Tartares eussent trouvé jusqu'alors dans leur Conqueste, & ce fut aussi ce qui les fit penser à employer des caresses & des sollicitations auprès d'Icoan; eux qui en tant de lieux n'avoient employé que des menaces, pour faire tout fléchir sous leur puissance.

On

, & les sure-  
 le Tartare, &  
 Il vit assez qu'il  
 enant de deffen-  
 soit très-difficile  
 uiffans ennemis.  
 it-là l'occasion  
 rrer aussi, fidel-  
 a Chine, qu'il  
 & grand vo-  
 à avoir bien-tôt  
 s'étoit resolu de  
 nce de Foquien  
 leur restoient à  
 nd Empire. Il  
 grand nombre  
 ont il avoit é-  
 Mer & sur  
 à leur teste un  
 ouronné Empe-  
 rance & Icoan  
 ds obstacles que  
 jusqu'alors dans  
 t aussi ce qui les  
 areffes & des sol-  
 eux qui en tant  
 é que des mena-  
 r sous leur puis-  
 On

On n'a pas pû éviter cette digression, dans la nécessité de faire connoître, où étoient reduites les forces de la Chine, & quel étoit ce grand Capitaine que l'on esperoit être assez puissant pour sauver quelque partie de cet Etat de l'invasion des Tartares.

Il faut reprendre les progrès de ces Conquerants. Après avoir achevé en 1645. de reduire la ville & la Province de Nanquin, avec les deux autres plus proches de Schiamfi & de Huquan, les trois autres qui confinent à celles-ci, de Honam, de Suchuen & d'Ivana, s'étoient rendus volontairement, & toutes ces six Provinces avoient été ainsi assujetties en l'espace de huit mois. L'oncle du Roi, qui commandoit les armées, s'étoit ensuite retiré à Nanquin, où il avoit établi Vice-Roi un Mandarin Chinois. Mais comme le feu de la guerre étoit toujours fort allumé dans tout ce grand pais, ce Prince ne s'étoit pas tant retiré à Nanquin pour y passer la saison de l'hiver, comme pour aviser de là aux moyens de reduire les trois dernieres Provinces. Il estimoit cette expedition bien avancée, s'il pouvoit obliger le fameux Icoan à prendre parti parmi les Tartares, & il crût y devoir employer les prieres & les pro-  
 messes.

messes. Pour cét effet il lui fit écrire par le Chinois qu'il avoit établi Vice-Roi à Nanquin, une personne qu'Icoan pouvoit beaucoup considerer.

Ce Mandarin écrivoit en son nom, & comme à un ami à qui il se croyoit obligé de donner des avis importants. On sçavoit pourtant qu'il ne le faisoit que par l'ordre qu'il en avoit du Tartare. Le sujet de la Lettre étoit, de lui faire entendre qu'il ruïnoit ses affaires en prétendant s'opposer  
 „ au victorieux ; Que s'il le croyoit il  
 „ n'attendroit pas plus tard à lui remettre  
 „ les trois dernieres Provinces ; qu'il lui  
 „ donnoit sa parole & toutes les suretez  
 „ qu'il pouvoit souhaitter, qu'il obtiendrait  
 „ de ce Prince, qu'il le laissât Vice-Roi des  
 „ deux Provinces de Foquien & de Canton,  
 „ ou qu'il l'en établît même Souverain &  
 „ petit Roi, en reconnoissant seulement  
 „ qu'il tiendrait cét Etat de l'Empereur  
 „ des Tartares. Il est certain que le Souverain de ces deux Provinces n'auroit pas été un petit Roi, puis qu'elles tiennent bien autant de païs que toute l'Espagne; outre qu'elles sont les plus riches de la Chine, & que c'étoit le païs qui pouvoit le mieux accommoder Icoan, qui y avoit toutes ses forces, & toutes ses richesses.

Icoan

it écrire par  
Vice-Roi à  
oan pouvoit

n nom, &  
oyoit obli-  
s. On sça-  
que par l'or-  
Le sujet de  
endre qu'il  
nt s'opposer  
e croyoit il  
ui remettre  
; qu'il lui  
les suretez  
obtiendrait  
ice-Roi des  
de Canton,  
ouverain &  
t seulement  
l'Empereur  
que le Sou-  
n'auroit pas  
es tiennent  
l'Espagne;  
s de la Chi-  
pouvoit le  
y avoit tou-  
esses.

Icoan

Icoan fit à ce Mandarin une réponse, qui  
lui pouvoit faire connoître la fidelité qu'il  
étoit resolu de conserver pour son legitime  
Prince. Il lui mandoit qu'il n'étoit pas  
assez crédule pour se mettre entre les  
mains des voleurs, ni assez traître pour  
livrer sa Patrie à ses Tyrans; Que non  
seulement il ne remettroit pas les Pro-  
vinces dont il avoit entrepris la défense,  
mais qu'il étoit encore bien resolu d'em-  
ployer ce qu'il avoit de vie, de for-  
ces & de richesses pour mettre hors de  
toute la Chine ses Usurpateurs; que  
c'étoit son dessein, & qu'il s'attendit  
bien qu'il n'y perdrait pas de temps, &  
qu'il n'omettroit rien de tout ce qu'il  
jugeroit nécessaire pour en avancer l'ex-  
cution.

## C H A P I T R E VIII.

*Icoan demande du secours à l'Empereur du Japon qui le lui refuse.*

*Il soutient durant une année la guerre contre les Tartares.*

*Il est pris prisonnier & présenté à l'Empereur Xunchi.*

*Quelle fut la fin de ce Corsaire.*

**I**COAN voyoit assez ce qu'il avoit à faire, après la réponse qu'il avoit faite au Vice-Roi de Nanquin. Il s'attendoit de voir bien-tôt toute la colere & toute la puissance d'un ennemi victorieux venir son- dre sur lui. Il prépara donc tout ce qu'il avoit de forces pour bien soutenir celles de son ennemi, Et pour ne rien negliger, il crût devoir envoyer une Ambassade à l'Em- pereur du Japon pour lui demander du se- cours. Il conjuroit ce Prince de vouloir faire passer dans la Chine quelques troupes, de la valeur & de la fermeté desquelles il pût mieux s'assurer qu'il ne l'étoit des mi- lices de la Chine.

Cet Empereur du Japon est un Prince à peu près comme ceux de la Chine, tout en- seveli dans les delices. S'il sort pour aller  
quel-

III.

l'Empereur de

guerre contre

l'Empereur

il avoit à  
 avoit faite  
 s'attendoit  
 & toute la  
 venir son-  
 ue ce qu'il  
 ir celles de  
 egliger, il  
 ade à l'Em-  
 nder du se-  
 de vouloir  
 es troupes,  
 lesquelles il  
 oit des mi-  
 n Prince à  
 e, tout en-  
 pour aller  
 quel-

quelquefois à la chasse, ce n'est que dans son Palanquin, où il est comme dans une cage toute fermée de Crystal. Il prétend que c'est pour obliger ses peuples à avoir pour lui plus de respect & plus de vénération, plutôt que par crainte qu'ils ne le voyent. Ce Prince répondit donc à l'Ambassade d'Icoan; qu'il ne traitoit jamais qu'avec les Rois ses égaux; Que si le legitime Souverain de la Chine, Zunchin, lui avoit demandé lui-même du secours dans le tems qu'il en avoit besoin, il lui auroit envoyé de ses meilleures troupes, & en bon nombre; Qu'il seroit encore aussi disposé que jamais à les envoyer, si quelque Prince de ses legitimes Successeurs lui en faisoit la demande; mais que sur les instances d'un particulier, il ne le seroit pas; Que ces importantes résolutions étoient des affaires de Rois, & qui meritoient bien que des Rois en parlassent.

Le Japonnois n'étoit pas si déraisonnable dans sa réponse: Mais Icoan qui n'avoit pas pensé que ce Prince auroit dû le traiter avec tant de hauteur, n'étoit pas d'humeur à passer d'autres Offices qu'il auroit crû indignes de lui auprès des Grands de sa Cour. Il prétendoit qu'on y auroit dû autrement considérer celui qui se voyoit

l'appui & le soutien de l'Empire de la Chine, & qui pouvoit bien ainsi parler au nom de tout cét Etat, en des tems où il en étoit comme l'ame & la vie. C'est pourquoi il laissa là le Japonnois, & ne pensa plus qu'à bien préparer ses gens à recevoir les Tartares.

Ceux-ci, après avoir scû la resolution d'Icoan, virent qu'il n'y avoit point non plus de temps à perdre pour pousser leur victoire, mais qu'il étoit besoin d'y employer avec les forces toute la conduite qui seroit necessaire. Ils trouverent à propos avant toutes choses de se mieux assurer de la ville de Nanquin, & ce fût en y établissant une puissance superieure à celle du Mandarin qui en étoit Vice-Roi. Ils arresterent donc que celui des Oncles du Roi, qui venoit de conquerir ces six Provinces, seroit désormais sa demeure & tiendrait sa Cour dans cette grande Ville, & afin que ce fût avec plus d'éclat, & que ce Prince y eût toute l'autorité, ils lui donnerent le nom & la qualité de Roi. Ainsi la ville de Nanquin, qui avoit été autrefois la Cour & la demeure des Rois de la Chine, redevint la Cour d'un Roi des Tartares. Il parût pourtant que ce Prince, à qui on donnoit le nom de Roi, n'y prenoit pas plus d'autorité, que s'il n'en eût été que le Vice-roi seulement.

re de la Chi-  
rler au nom  
ù il en étoit  
pourquoi il  
la plus qu'à  
oir les Tar-

a resolution  
int non plus  
leur victoi-  
employer  
e qui seroit  
ropos avant  
r de la ville  
blissant une  
Mandarin  
terent donc  
qui venoit  
eroit desor-  
Cour dans  
ce fût avec  
y eût toute  
nom & la  
e Nanquin,  
z la demeu-  
nt la Cour  
ît pourtant  
le nom de  
orité, que  
seulement.

II

Il pourroit même y avoir eu de la méprise dans la Relation, en sorte qu'il n'auroit été effectivement que le Vice-Roi. La suite éclaircira cette remarque, qui paroît considérable.

Le Conseil du jeune Xunchi fit cependant deux choses assez importantes dans l'établissement de ce Prince. La première fut de mettre de justes bornes à la grande puissance d'un Mandarin Chinois, & qui étoit un homme d'Etat des plus habiles. L'autre étoit qu'en établissant l'Oncle du Roi dans cette grande Ville, on le tiroit par là honorablement du Commandement des Armées, pour laisser à un nouveau Chef la conquête des trois dernières Provinces. On voyoit que la guerre, où l'on alloit entrer, seroit plus rude & plus difficile qu'elle n'avoit été. C'est pourquoi, encore que ce Prince fût heureux & vaillant, néanmoins parce qu'un autre plus jeune, appelé Pelipaovan, étoit plus considéré dans les troupes, & plus habile dans tout l'art de la guerre, on jugea qu'il seroit plus important de le mettre à la tête des armées. On n'a point scû le nom de ce premier Oncle de l'Empereur; mais on pourroit dire de ce Pelipaovan, qu'il a été comme un Heros entre les Tartares, qui reconnoissoient que c'étoit à sa valeur & à ses sages Conseils que l'Em-



peréur son Neveu étoit redevable de ses victoires. C'étoit lui aussi qui s'étoit le plus employé à inspirer la valeur à ce jeune Prince & à porter son courage à ces grandes entreprises. Aussi les Tartares l'appelloient-ils le Conquerant de la Chine; & il n'estima pas cette qualité indigne de la part qu'il avoit à cette Conquête. Ce fut donc à ce Pelipaovan qu'on commit ce qui restoit de l'expédition, c'est-à-dire la réduction des trois dernières Provinces, où la guerre se préparoit à être plus rude que dans les autres, tant à cause de la difficulté du país plein de montagnes, que parce qu'il y avoit de puissantes troupes qui étoient résolues à se bien défendre.

Ce Prince receut volontiers ces ordres. Comme il ne desiroit rien avec plus d'empressement que de répondre à l'estime qu'on avoit de sa valeur, il n'y avoit rien aussi qui le satisfit davantage que de voir qu'il avoit désormais à vaincre, là, où la victoire seroit la plus difficile, & déjà il ne se faisoit qu'un jeu de tout ce qu'on y voyoit de difficulté & d'obstacles.

Il se mit donc en campagne au commencement de l'année 1646. à la tête d'une armée de deux cens mille hommes tous soldats choisis. Car il y avoit de l'émulation dans les troupes à qui serviroit sous ce Prince.

able de ses  
 qui s'étoit le  
 à ce jeune  
 ces grandes  
 'appelloient-  
 & il n'esti-  
 la part qu'il  
 t donc à ce  
 ui restoit de  
 duction des  
 la guerre se  
 dans les au-  
 té du país  
 qu'il y avoit  
 nt resoluës à

ces ordres.  
 plus d'em-  
 stime qu'on  
 en aussi qui  
 qu'il avoit  
 être seroit  
 iroit qu'un  
 de difficul-

commence-  
 l'une armée  
 ous soldats  
 tion dans  
 ce Prince.

Il

Il avoit cinquante mille hommes pour sa  
 Cavalerie, & cent cinquante mille de gens  
 de pied. Il faisoit aussi conduire pour l'ar-  
 tillerie cinq cens pieces de Canon avec tout  
 l'attirail nécessaire pour une grande entre-  
 prise. Entre plusieurs armées des Tartares  
 qui avoient jusqu'alors courû l'Etat de la  
 Chine, il s'en étoit bien trouvé d'aussi  
 nombreuses, mais non pas de gens aussi  
 bien-faits & aussi vaillans qu'étoient ceux  
 que commandoit Pelipaovan: aussi étoit il  
 besoin que les Tartares fissent pour lors  
 marcher leurs meilleures troupes. On ne  
 sçait pas bien le nombre de celles que  
 l'Empereur de la Chine & le General Icoan  
 commandoient: Mais il est certain qu'il y  
 avoit dans ces Provinces plus d'un million  
 d'hommes sous les armes, outre ceux qui  
 tenoient encore la mer; parce qu'outre les  
 vieilles troupes & les milices particulieres  
 d'Icoan, il s'étoit encore retiré des autres  
 Provinces dans celles-ci une multitude in-  
 nombrable de monde.

Pelipaovan entra premierement dans la  
 Province de Foquien, où il s'attendoit de  
 trouver de plus grands obstacles dans les  
 passages & les détroits des montagnes. Le  
 Prince qui y avoit été couronné, y jouis-  
 soit depuis six mois de toute la grandeur  
 de la Royauté. Icoan General de ses armées

s'y étoit auffi rendu avec ses meilleures troupes. Les armées ne tarderent guères à se joindre & à en venir aux mains. Mais on n'a pû ſçavoir les combats & les batailles qui ſe donnerent alors. Comme les deux partis étoient extraordinairement animez, il eſt aiſé de penſer qu'il y eut de grands faits d'armes de part & d'autre. Pelipaovan employa une année entiere à ſe rendre Maître de cette Province; & il reconnût qu'il n'avoit pas pris ſi mal ſes meſures, d'y avoir commencé la guerre avec ſon armée entiere, & lors que ſes gens étoient encore frais, & dans leur première chaleur.

C'étoit une entrepriſe hardie, & qui pouvoit même paroître préſumptueuſe, que ce General fût entré d'abord dans un païs, où il ſçavoit qu'on ſe préparoit le mieux à ſe défendre: Mais depuis on connût qu'il avoit eu raiſon. Les Villes & les Places de cette Province n'ouvrirent pas les portes comme ailleurs. On ſoutint par tout les attaques des Tartares; & on ne ceda que quand il n'y eut plus moyen de reſiſter. Quelque recherche cependant qu'on ait pû faire de ce que fit Icoan, on n'en n'a pû apprendre rien de particulier. On ſçait ſeulement qu'il ſe trouva en toutes les grandes occaſions, ſans tourner jamais viſage à ſes enne-

meilleures  
 guères à  
 ns. Mais  
 ts & les  
 Comme  
 inairement  
 y eut de  
 d'autre.  
 tière à se  
 ; & il ré-  
 al ses me-  
 uerre avec  
 ses gens  
 première  
 qui pou-  
 e, que ce  
 pais, où  
 niens à se  
 nût qu'il  
 les Plâtes  
 les portes  
 tout les  
 ceda que  
 e résister  
 on ait pû  
 a pû ap-  
 ait seule-  
 grandes  
 sage à ses  
 enne-

ennemis. Mais il tomba enfin entre leurs  
 mains & demeura prisonnier de guerre.  
 On ne sçait pas non plus, si ce fut dans un  
 combat, ou dans la défense de quelque pla-  
 ce. Il est toujours certain qu'il n'abandon-  
 na pas son poste, & que ce ne fut qu'après  
 avoir long-temps combattu qu'il rendit les  
 armes à un ennemi qu'il avoit si outrageu-  
 sement offensé.

Tout fut facile aux Tartares après la prise  
 d'Icoan. Comme il ne leur restoit plus  
 rien d'important dans cette Province que de  
 s'assurer de la personne du Roi, ce fut une  
 affaire bien-tôt achevée, & ainsi que la Ré-  
 lation en parle, ils ne tarderent guères à lui  
 ôter la vie. Il semble pourtant par la suite  
 qu'il se maintint encore assez de temps.  
 Cette particularité s'éclaircira en son lieu.

Quant à Icoan, on trouva à propos de  
 lui laisser la vie pour le présenter à l'Empe-  
 reur Xunchi. Ainsi nous ne verrons plus  
 que les disgraces de ce Favori de la fortune.  
 Celui, qui depuis si long-temps avoit été  
 comme enyvré de ses prosperitez, en alloit  
 appercevoir désormais la fragilité & le  
 mensonge. Mais Icoan, pour être tombé,  
 n'en fut pas plus abatû. Ses fers & sa pri-  
 son ne lui ôtèrent encore rien de sa fierté &  
 de son courage. Il voulut seulement pa-  
 roître extraordinairement animé contre les

Chinois ; & pour cela il prit aussi-tôt l'habit de Tartare. Il se fit couper les cheveux, & avec ce nouveau visage, il alla, comme s'il eût été encore le Maître de ses armées, présenter ses services au victorieux, & demander à prendre parti chez lui, avec toutes les milices qu'il prétendoit avoir encore en Mer & sur Terre. Voilà jusqu'où pouvoit aller la fierté & la fidélité d'un Pirate. Il n'y avoit plus de Prince, ni de Patrie pour Icoan. Mais il semble que cette assurance d'oser venir faire à son vainqueur des offres de ce qu'il lui venoit d'ôter, lors qu'il l'avoit fait son prisonnier, étoit assez hors de saison. Au moins, s'il ne devoit pas être plus constant, ni plus fidelle à sa Patrie, il-auroit pû paroître plus prudent & plus habile homme d'avoir fait ces offres dans les temps qu'elles lui pouvoient être plus avantageuses.

Le Tartare ne rejetta pourtant pas les offres d'Icoan. Il avoit besoin de vaisseaux & de gens de Mer pour réduire les deux dernières Provinces. Il n'étoit pas si aisé d'avoir si-tôt prêt tout l'équipage & l'armement d'une armée Navale, à moins qu'Icoan ne s'employât à rassurer ses gens, qui avoient pour lors un horrible éloignement pour les Tartares. On lui enleva néanmoins

tôt l'ha-  
les che-  
il alla,  
atre de  
au vic-  
rti chez  
il pré-  
Terre.  
fierté  
y avoit  
Icoan:  
e d'oser  
s offres.  
ors qu'il  
it assez  
e devoit  
elle à sa  
prudent  
fait ces  
uvoient  
s les of-  
aiffaux  
eux der-  
si aisé  
& l'ar-  
ns qu'I-  
ns, qui  
nement  
nmoins  
tous

PAR LES TARTARES. 135

tous ses trésors, si ce n'est qu'il en eût encore de cachez que l'on ne pût pas trouver. Ensuite on l'envoya prisonnier à Nanquin où étoit pour lors l'Oncle de l'Empereur. Quelque tems après il fut conduit à Pequim, où il fut présenté au jeune Xunchi.

Lors qu'Icoan fut devant ce Prince, on ne manqua pas d'y faire mention de la réponse qu'il avoit faite au Mandarin qui lui avoit écrit. On rapporta les termes injurieux avec lesquels il y parloit des Tartares, & comment il les appelloit des voleurs & des tyrans. On ne lui fit pas à la vérité un si grand crime de s'être mis en défense, & de s'être employé, autant qu'il avoit pû, pour maintenir le Roi qui avoit été couronné dans la Province de Foquien. On jugea que c'étoit une fidélité qu'il devoit à son Roi & à sa Patrie, & le jeune Xunchi, quelque irrité qu'il fût contre Icoan, n'eût pas de peine à reconnoître, qu'au lieu que la trahison plaît, & ne laisse pas de rendre les traîtres odieux, la fidélité au contraire, qu'on voudroit ne trouver pas si grande dans les ennemis, rend toujours leurs personnes estimables.

Icoan, qui vit les grandes plaintes que les Tartares faisoient de sa lettre, nia hardiment qu'elle fût de lui. Il soutint qu'il ne

ne l'avoit point écrite , ni rien de semblable ; Que c'étoit une piece supposée & avancée par ses ennemis , pour le rendre odieux à cette Cour , & y achever sa perte.

On passa un autre chef , où on prétendoit qu'il étoit criminel de Leze-Majesté , pour avoir , de son autorité , ouvert les mines d'Argent , & obligé par plusieurs violences les peuples à y travailler.

Icoan soutint n'avoir point fait ouvrir de mines d'argent ; que bien loin que l'argent qu'il avoit , eût été tiré des mines de la Chine sans la permission de l'Empereur , il lui en étoit venu au contraire des mines qui sont dans les terres du Roi d'Espagne & de l'Empereur du Japon , & par la permission de ces Princes. Il en convainquit à l'heure même ceux qui avoient prétendu lui faire un crime de son argent. Il est certain que cette grande quantité qu'il en avoit , lui étoit venue , comme il disoit , en partie du Japon par la voye de Nangasacke , & en partie du Mexique & du Perou , des mines du Roi d'Espagne , par les vaisseaux de Manile.

Après s'être justifié , comme il pût , sur ces chefs plus importans , on presenta une multitude de memoriaux & de plaintes sur les

CHINE

de sembla-  
supposée &  
le rendre  
achever sa

ù on pré-  
de Leze-  
torité, ou-  
gé par plu-  
à y tra-

fait ouvrir  
n que l'ar-  
s mines de  
mpereur, il  
mines qui  
agne & de  
permission  
à l'heure-  
u lui faire  
ertain que  
voit, lui  
partie du  
, & en  
des mines  
seaux de

pût, sur  
senta une  
aintes sur  
les

PAR LES TARTARES. 137

les vexations qu'il avoit faites dans les Provinces de la Chine. Et, ce qui est assez étrange, est que ceux qui les presentoient, étoient les mêmes Ministres des derniers Empereurs de la Chine, qui les avoient eux-mêmes retenus & empêchez d'être presentez au Roi, après avoir été gagnez par les presens d'Icoan. Ces traîtres étoient si impudens que de vouloir faire valoir auprès du Tartare, ce qui justifioit qu'ils s'étoient eux-mêmes vendus à Icoan. Et parce qu'ils lui avoient si bien fait acheter leur infidelité, qu'ils l'avoient obligé pour cela de dépouiller les Provinces, ils prétendoient le faire encore punir pour avoir dépouillé à leur profit ces mêmes Provinces. Il n'appartenoit qu'à des Rois de la Chine d'avoir de tels Ministres, & de là le Tartare pouvoit penser quels seroient auprès d'un Prince étranger, ceux qui avoient tant de fois trahi leur legitime Maître, & un Empereur de leur Nation. Que ces Rois & que ces Etats étoient à plaindre ! & que ceux d'entre ces peuples l'étoient encore, qui n'avoient pas dequoi acheter la faveur de ceux qui la faisoient si bien valoir auprès de tels Princes !

Quant à Icoan, il avoit encore dequoi contenter quelque temps ceux qui avoient  
crû



crû qu'il n'y avoit plus rien à attendre de lui. Il avoit caché des tresors que l'on n'avoit pas encore découverts. Ainsi, comme il sçavoit ce qui pouvoit donner une meilleure face à ses affaires, soit qu'il fût, ou qu'il ne fût pas coupable, il jugea qu'il falloit se résoudre à payer de nouveaux tributs à ses accusateurs. Il s'employa donc à racheter de nouveau la faveur de ces mêmes Ministres, que la politique & la douceur du gouvernement des Tartares avoient continué dans leurs premieres dignitez. Toutes les accusations cessèrent par ce moyen. Icoan redevint innocent à mesure qu'on receût son argent & ses presens. Il se trouva des témoins qui déposèrent pour sa justification; Et tout ce qui avoit été avancé contre lui, ne fut plus que de fausses suppositions & de noires calomnies. Enfin pour s'être déclaré liberal, il fut déclaré innocent & renvoyé pleinement absous. C'étoit-là la justice que l'argent de ce Pirate se faisoit rendre par les Ministres de la Chine.

Non seulement Icoan se trouva justifié, mais il fut de plus maintenu dans la dignité de Gaucum. Il y avoit pourtant de l'apparence que c'étoit pour autant de temps que son argent & ses liberalitez

du-

attendre de  
 s que l'on  
 . Ainsi,  
 oit donner  
 , soit qu'il  
 le, il jugea  
 er de nou-  
 Il s'em-  
 veau la fa-  
 , que la  
 vernement  
 dans leurs  
 les accusa-  
 Icoan re-  
 reçut son  
 trouva des  
 a justifica-  
 été avancé  
 ausses sup-  
 es. Enfin  
 fut déclaré  
 nt absous.  
 ent de ce  
 inistres de  
 a justifié,  
 ans la di-  
 ourtant de  
 autant de  
 liberalitez  
 du-

dureroient, & qu'après cela, il faudroit  
 se refoudre à perdre la dignité avec la  
 vie.

Le Tartare sçavoit aussi ce qu'il auroit  
 à faire, lors qu'il verroit qu'il ne pourroit  
 avoir aucun avantage à laisser vivre un  
 ennemi si déclaré, & qu'il venoit de traiter  
 si indignement. Icoan le dissimuloit au-  
 tant qu'il lui étoit possible: Mais il ne  
 paroissoit toujours que trop, qu'on ve-  
 noit de le dépouiller d'un grand pouvoir,  
 & de grands biens en même temps. Ce qui  
 lui restoit de sa Charge étoit un nom &  
 une qualité, qui lui laissoient quelques  
 honneurs, & rien autre chose. D'ailleurs  
 sa présence devenoit tous les jours moins  
 supportable à ceux, qui, outre qu'ils  
 voyoient qu'il n'y avoit tantôt plus rien  
 à tirer de lui, auroient encore fort sou-  
 haïté d'être défaits d'un témoin si irre-  
 prochable de leurs concussions. Enfin  
 l'infortuné Icoan étoit de routes parts  
 fort en danger de sa personne & de sa vie,  
 si ce n'est qu'il eût déjà succombé sous  
 les ruses de tant d'ennemis, comme  
 plusieurs l'ont crû. Voilà quel fut ce  
 Pirate, qui après avoir eu de si heureuses  
 aventures en sa vie, vit enfin que ses mau-  
 vais jours étoient restez les derniers.  
 Cet Apostat de la Religion Chrétienne,  
 ce

ce Tyran & cet oppresseur de tant de Peuples & de Provinces, alla rendre compte de ses faits en un temps, que toute sa fortune auroit pû donner autant de compassion à ceux qui voyoient sa chute, qu'elle avoit donné auparavant de jalousie & d'envie à ceux qui l'avoient vû si élevé.

Les Tartares s'étant rendus les Maîtres de la Province de Foquien, on peut dire qu'ils le furent en même temps de tout l'Empire de la Chine. Car quoi qu'ils ne fussent pas encore entrez dans les Provinces de Canton & de Quansi, ils y voyoient désormais si peu d'obstacle à leurs victoires, que tout cette expedition ne les embarassoit guères.

L'Empereur Xunchi ne tarda point à envoyer des Grands de sa Cour à son Oncle Pelipaovan pour le congratuler sur la réduction de cette Province & la prise du General Icoan que l'on y avoit beaucoup plus apprehendé. Il le fit aussi Vice-Roi de ces dernieres Provinces. C'est ce qui fait croire qu'il n'auroit pas donné la qualité de Roi à l'autre de ses Oncles qui résidoit à Nanquin. Il y a peu d'apparence que ce premier Prince, qui n'avoit pas le merite ni toutes les grandes qualitez de ce dernier, eût été fait Roi de ces Provinces, pendant que celui qu'on

ant de Peu-  
dre compte  
ue toute fa  
nt de com-  
ûte, qu'el-  
jalousie &  
si élevé.  
les Maîtres  
n peut dire  
ps de tout  
oi qu'ils ne  
les Provin-  
y voyoient  
s victoires,  
embarassoit  
da point à  
à son On-  
uler sur la  
la prise du  
beaucoup  
Vice-Roi  
est ce qui  
donné la  
Oncles qui  
eu d'appa-  
ui n'avoit  
des quali-  
Roi de  
lui qu'on  
ap-

appelloit le Conquerant de la Chine, & qui étoit beaucoup plus considéré à la Cour, n'eût été que Vice-Roi seulement de ces trois dernières. Il est même contre toute raison de penser que ce jeune Empereur auroit voulu partager ainsi sa nouvelle Monarchie, pour se faire des compagnons de sa grandeur, qui auroient pû être bien-tôt assez puissans pour la lui disputer toute entiere. Et il n'est que trop vrai que la gloire de regner ne se partage pas si aisément sur des considerations de parenté & d'affinité. Remus étoit encore plus proche parent de Romulus; & celui-ci n'épargna pourtant pas le sang d'un Frere, afin de n'avoir plus de Frere dans la Royauté. Ainsi tout ce qui auroit pû donner lieu de penser que ce premier Oncle de Xunchi auroit été Roi effectivement, seroit qu'il avoit dans ses Provinces des Vice-Rois qui dépendoient de lui: Mais Pelipaovan en avoit de même. Il falloit donc que ce ne fût pas une marque particuliere de Souveraineté, mais un ordre seulement que ces Princes avoient de la Cour, d'establis des Vice-Rois inferieurs, en se conservant toujours la superiorité, & toute l'autorité du gouvernement.

## CHAPITRE IX.

*Les Tartares passent dans la Province de Canton, où un Prince de la Chine s'étoit fait couronner Empereur,*

*Ces troupes entrent dans la Ville de Canton, en ayant trouvé les portes ouvertes.*

*Une Armée Navale de la Chine, qui y amenoit du secours, met le feu à la Cité.*

*Ordonnance que le Vice-Roi des Tartares fait publier dans Canton.*

QUOY qu'il y eût encore deux grandes Provinces à reduire, pour achever la Conqueste de toute la Chine, Peli-paovan, après la défaite & la prise d'Icoan, n'estima pas qu'il lui pût être glorieux de passer en personne à cette expedition, tant il y voyoit peu de difficultez & d'obstacles qui pussent ajoûter de l'éclat à ses premieres victoires. Il s'arresta ainsi dans la Province de Foquien pour pourvoir de là à tout ce qui seroit necessaire, pour reduire tout ce qui restoit de la Chine sous la puissance des Tartares. Il voulut commencer par la Province de Canton, où il  
fit

ince de Can-  
ne s'étoit fait

Ville de  
portes ou-

se, qui y  
le feu à la

Tartares fait

deux gran-  
pour ache-  
mine, Peli-  
se d'Icoan,  
glorieux de  
ition, tant  
& d'obsta-  
t à ses pre-  
nsi dans la  
rvoir de là  
pour re-  
Chine sous  
oulut com-  
on, où il  
fit

fit passer une armée de deux cens mille hommes, ainsi qu'il avoit fait l'année précédente dans celle de Foquien. Et comme si tous les peuples de Canton eussent été déjà assujettis aux Tartares, après avoir donné le commandement des Troupes à un General ou Vice-Roi des Armes qui avoit seulement le soin & la direction de la guerre, il établit encore un autre Chef qui prenoit la qualité de Vice-Roi des Lettres ou Intendant de la Justice, pour administrer le civil & apporter tous les Reglemens necessaires pour le gouvernement de cette Province.

Le General des troupes s'appelloit Ly, ainsi que le premier Tyran dont il a été fait mention au commencement de la Relation, & celui-ci ne cedoit guères en cruauté à l'autre. Ce furent aussi les violences de ce Commandant qui commencerent à rendre la domination des Tartares beaucoup plus redoutable à ces peuples. Jusques-là, ils avoient esperé quelque douceur de la moderation des victorieux, & de cette Justice si exacte qu'on leur disoit que le Roi & ses Oncles avoient fait observer par tout où ils avoient passé. Mais la maniere de proceder si violente de ce Vice-Roi leur fit perdre bien-tôt toute la bonne opinion qu'ils avoient eüe de ce nouveau gouvernement.

Quant

Quant au Chef de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, c'étoit un homme plus modéré & plus capable de commandement, qui s'employoit aussi en tout ce qu'il pouvoit pour maintenir auprès des peuples l'estime qu'ils avoient eüe de la bonté & de la clemence du Roi.

Comme cette Province est plus proche de Macao, d'où les Relations sont venuës à Manile, & de là ailleurs; on a été mieux informé de tout ce qui s'est passé de remarquable en sa réduction. C'est pourquoy par la maniere dont les Chinois s'y sont défendus, on pourra mieux voir quelle a été ailleurs la valeur & les grands faits d'armes, ou plutôt la mauvaise conduite & le peu de fermeté de toute cette Nation. Mais de ce que les Tartares y ont si maltraité les peuples, il ne s'ensuit pas qu'ils ayent fait par tout les mêmes ravages qu'ils ont fait dans ces dernières Provinces. Comme cette partie de la Chine étoit fort éloignée de la Cour & de la personne de l'Empereur, il est certain que quelques précautions que ce Prince y eut pû apporter, il ne fut pas possible de tenir les gens de Guerre dans une discipline si exacte. Ils n'y étoient pas payez comme auparavant, & pour les faire subsister, leur General, homme violent & emporté, leur donnoit le premier l'exemple de toute sorte de licence.

ou le Vice-  
nomme plus  
mandement,  
e qu'il pou-  
des peuples  
la bonté &

plus proche  
sont venuës  
a été mieux  
é de remar-  
st pourquoi  
s'y sont dé-  
quelle a été  
its d'armes,  
& le peu de  
ais de ce que  
s peuples, il  
par tout les  
ans ces der-  
partie de la  
Cour & de  
certain que  
ince y eut  
e de tenir les  
ne si exacte.  
me aupara-  
leur Gene-  
, leur don-  
ite sorte de  
licence.

licence. C'est ce qui a fait que la desola-  
tion a été incomparablement plus grande  
dans ces Provinces du Midy, qu'en tout le  
reste de l'Empire.

Cette nombreuse Armée que le General  
Ly commandoit, commença d'être en  
marche des les premiers jours de Janvier  
de 1647. Et comme c'étoit la coûtume  
des Tartares de venir fondre avec toutes  
leurs forces sur la Ville capitale de la  
Province, toutes les troupes se trouverent  
au dix-neufiéme de Janvier à une demy-  
journée de la ville de Canton. Il est aisé  
de s'imaginer la consternation où toutes  
choses y furent alors. Mais pour concevoir  
jusqu'ou peut aller la sottise ambition  
des hommes de se vouloir faire Rois,  
il faut sçavoir que dans cette Ville, qui  
ne pouvoit attendre, que de se voir bien-  
tôt sous la domination des Tartares, un  
nouveau Prince du sang Royal s'étoit fait  
couronner au mois de Decembre précédent  
grand Empereur de la Chine. Celui qui  
avoit vû que la Royauté de quelques  
jours venoit de coûter la vie à plusieurs  
plus puissans que lui, ne pouvoit encore  
perdre l'envie de se faire appeller grand  
Empereur, & tout son Etat étoit pour-  
tant compris dans la seule ville de Can-  
ton. Ses tributs & toute son épargne y  
étoient



étoient en de belles esperances. Ce que disoit un Roi de Cordouë: Aujourd'hui Roi, & mourir demain, fut l'avanture de ce Chinois, aussi bien que celle de ce Roi Maure. Il faut que l'Orgueil des hommes les aveugle bien, de leur faire croire qu'il y ait une felicité si grande à mourir le bandeau Royal sur la teste.

Ce grand Empereur de Canton avoit avec lui quelque Soldatesque mal équipée, autant que mal payée. C'étoient aussi tous gens bien résolus à fuir devant les Tartares, avant que d'en venir aux mains pour la défense de leur Prince. Ils s'étoient trouvez déjà en bien des occasions, parce qu'ils y avoient toujourns pris la fuite, & qu'ils s'étoient réservés sans doute pour cette dernière. Voilà qu'elles étoient les forces de cet Empereur, dont la Relation n'a point dit le nom, parce que ses victoires ne l'ont pas fort signalé.

Quant à la ville de Canton, on tient qu'elle étoit parfaitement bien fortifiée & les grandes richesses qu'il y avoit dedans faisoient fort souhaitter aux Tartares, qu'elle fît quelque sorte de résistance, pour avoir lieu d'y user du droit des armes. Ils sçavoient qu'il y avoit un grand commerce de toutes les Nations, & que plusieurs Marchands & même d'Eu-

Ce que  
aujourd'hui  
fut l'avan-  
ce celle de  
Orgueil des  
leur faire  
à grande à  
teste.

nton avoit  
mal equi-

C'étoient  
leur devant  
raux mains

. Ils s'é-

occasions,  
pris la fui-

sans doute  
elles étoient

nt la Rela-  
ce que ses  
é.

, on tient  
n fortifiée

y avoit de-  
ux Tarta-

de résistan-

u droit des

avoit un  
s Nations,  
& même  
d'Eu-

d'Europe y avoient comme en dépôt toutes leurs richesses. Ils se flattoient ainsi de pouvoir faire un riche butin, s'il se faisoit quelque résistance en une Ville si forte. Il y avoit bien alors deux cens mille habitans, qui se voyoient défendus de deux fortes murailles, accompagnées de leurs tours & boulevarts, & d'autres travaux en très bonne défense, & tous couverts de grosse artillerie. Il s'agissoit de maintenir un Roi qui venoit d'être nouvellement couronné, & qui avoit avec lui assez de monde. Quelques fuyards & quelques deserteurs qu'ils fussent pour la plupart, ils ne pouvoient pourtant pas être tous de mauvais Soldats. De plus, comme cette Ville est sur une grande Riviere, il y avoit encore au pié de ses murailles une puissante Flotte; Et c'étoient tous Vaisseaux bien armez, pourvus suffisamment de gens de guerre, & de toute sorte de munitions. Il y avoit enfin dans la ville de Canton du monde, des vivres, & toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siège: cependant, malgré tout ce qui pouvoit rendre une Ville imprenable, vingt Tartares seulement s'en rendirent les Maîtres. Ce n'étoient que quelques coureurs qui avoient pris le devant de l'Armée qui prirent eux seuls la grande ville

ville de Canton. Il ne s'est rien vû de pareil dans les Histoires.

L'Armée des Tartares étoit demeurée à une demi journée de la Ville , lors que ces vingt Cavaliers s'en détachèrent pour ce grand exploit : Car ces milices n'obéis- sent pas , & n'attendent pas d'être com- mandées, comme par tout ailleurs. Ceux- ci s'estant donc avancez jusques aux por- tes de la vieille Ville , qu'ils trouverent ouvertes , ils y entrèrent aussi-tôt , & coururent ensuite toutes les ruës , jusqu'à ce qu'ils furent à la Ville neuve, où ils en firent autant. Ils tiroient seulement quel- ques flèches de côté & d'autre , pour donner de la peur à ces habitans ; Et leur crioient cependant , que personne n'eût à se mouvoir ; que l'Armée étoit à leurs portes ; mais qu'ils ne devoient rien apprehender, s'ils vouloient demeurer en paix.

A peine avoit-on sçû dans la Ville l'ap- proche de l'Armée des Tartares, que la plûpart de la Soldatesque , au lieu de penser à se mettre en défense , abandonna aussi-tôt son poste & ses armes. Tous ces braves ne voulurent plus faire paroître les marques qu'ils portoient de gens de guerre. Ils quitterent leurs casques bordées de jaune , qui est la livrée ordi-  
naire

en vû de

demeurée

lors que

erent pour

es n'obeïf-

être com-

rs. Ceux-

s aux por-

trouverent

-tôt, &

, jusqu'à

, où ils en

ment quel-

e, pour

ans; Et

e personne

mée étoit

e devoient

t demeurer

Ville l'ap-

es, que la

u lieu de

abandonna

es. Tous

aire paroî-

t de gens

s casques

vrée ordi-

naire

naire des Soldats, & ayant jetté leurs armes, ils se vinrent jeter parmi le gros & la foule du peuple. L'Empereur de Canton se trouva seul dans son Palais, sans autres Gardes que le nombre de ses Femmes, & la compagnie de quelques Eunuques; bonnes troupes pour disputer la victoire aux Tartares. Dans cette extrémité, l'Epargne de ce Prince se trouva encore tellement vuide, & son credit si petit, qu'ayant besoin de trois mille écus, ils ne se pûrent trouver dans tous ses coffres, ni même encore dans la bourse de ses Officiers.

Ce petit nombre de Tartares couroit cependant les ruës & les places de la Ville, sans trouver personne qui les arrestast durant un assez long-temps. A la fin quelques Chinois qui s'amassèrent, en investirent quatre de ceux qui se tenoient le plus mal sur leurs gardes. Ils les prirent & les allerent presenter au Roi. Ce Prince, lors qu'il les vît, se mit sur son tribunal, & commanda qu'on les fit mourir en sa presence. Ce fut tout le sang qui fut répandu du côté des Tartares, & tout ce que leur coûta la défaite du Roi de Canton, & la prise de cette grande Ville.

Aucun de tous ces habitans ne pensoit

guères cependant à défendre sa Ville. Chacun n'étoit occupé que des moyens de sauver sa vie le mieux qu'il le pourroit. Pour cela, les riches & les Grands de la Ville trouvoient que leur plus grande feureté étoit de se déguiser en pauvres, & de se venir jeter en cét équipage parmi la foule & les plus misérables de la populace. DIEU soit louié, qu'il y ait des jours dans la vie, où le riche porte envie à la condition du pauvre. Comme c'étoit à ces riches que les Tartares en vouloient : car ce sont eux que l'on cherche toujours, & leurs ennemis aussi bien que leurs amis, c'étoit pour cela qu'ils se mettoient plus en peine de se bien cacher. Pour les pauvres qui n'avoient rien à perdre, ils demeuroient dans leurs maisons en toute feureté ; & là ils avoient pour lors le plaisir de se moquer de la fortune des riches, qui s'étoit mocquée si longtemps de leur misere. Il étoit cependant assez inutile à la plûpart de ceux qui avoient de grands biens de prendre tant de peine à se déguiser. La malice de la populace ne vouloit pas perdre une occasion si belle de se vanger, qui étoit de les faire connoître à ceux qui les cherchoient.

„ Qu'ils se montrent, disoit-on de toutes  
 „ parts, & qu'ils viennent enrichir les Tar-  
 „ tares

sa Ville.  
 es moyens  
 il le pour-  
 les Grands  
 plus grande  
 auvres, &  
 page parmi  
 e la popu-  
 qu'il y ait  
 riche porte  
 Comme  
 Tartares en  
 l'on cher-  
 aussi bien  
 la qu'ils se  
 en cacher.  
 rien à per-  
 maisons en  
 t pour lors  
 fortune des  
 si long-  
 cependant  
 ceux qui  
 re tant de  
 de la po-  
 e occasion  
 e les faire  
 erchoient.  
 de toutes  
 ir les Tar-  
 » tares

» tares, ces voleurs, qui ont vendu leur  
 » Roi, pour amasser tant de biens. Qu'ils  
 » viennent en rendre compte à leur nou-  
 » veau Maître. Ils nous oppriment, & ils  
 » se joiënt de nous depuis si long-temps.  
 » Mais il ne sera pas dit qu'ils soient de  
 » plus grands Seigneurs que nous; qu'ils ne  
 » soient que déguisez en pauvres, &  
 » que nous soyons toujours miserables;  
 » que ce soit eux qui nous ayent perdus,  
 » & que ce soit nous qui les sauvions.

L'Armée des Tartares arriva devant la  
 Ville à la fin du jour; & ce ne fut pas un  
 petit étonnement d'y trouver les portes  
 ouvertes, comme si ce n'eût plus été une  
 Ville ennemie. Tous ceux donc qui vou-  
 lurent y aller prendre leurs logemens, en  
 eurent la liberté; & ils y dormirent en  
 repos, sans qu'on leur demandât qui ils  
 étoient, ni ce qu'ils venoient faire. Les  
 Vice-Rois furent loger dans les Palais des  
 anciens Vice-Rois de la Chine, dont ils  
 s'accommoderent comme de leur propre  
 maison.

Le Roi de Canton se trouva ainsi déposé  
 de son Etat au quarante-quatrième  
 jour de son Regne. Il étoit resolu de ne  
 vivre pas plus long-temps, & pour cela,  
 on rapporte que lors qu'il se vît abandonné  
 de ses gens, il s'assit en son Trône Royal

avec encore assez de fierté, & toute la gravité qui étoit digne de sa personne. On pourroit se représenter ces Sénateurs de Rome, quand Brennus & les Gaulois la faccagerent. Ce Prince en cét état se haranguoit lui-même. „ Les Tartares, (di-  
 „ soit-il) sont dans ma Ville; & mes gens  
 „ m'ont abandonné. Il ne reste que de mou-  
 „ rir. Mais il faut au moins que je meure  
 „ comme un Roi. Je suis monté sur le  
 „ Trône, & il faut que ce soit sur le Trône  
 „ aussi que j'acheve de vivre. C'est-là que  
 „ je me veux satisfaire en envisageant encore  
 „ ma bonne & ma mauvaise fortune tout à  
 „ la fois. C'est-là que j'attendrai que le Ciel  
 „ dispose de moi, ainsi qu'il en a ordonné.  
 „ Je ne contredis point ses Arrests. Je ne  
 „ m'oppose point à ses ordres, &c. Quel-  
 „ ques-unes de ses Femmes qu'il avoit le plus  
 „ considérées, pour lui mieux témoigner  
 „ combien elles l'aimoient, se tuèrent en sa  
 „ presence. Estrange amour, où l'on se hait  
 „ plus que l'on n'aime! Pour le Roi, il  
 „ demeura sur son Trône jusqu'à la nuit.  
 „ Mais il ne fut pas d'avis d'y attendre la  
 „ mort plus long-temps. La peur ou le som-  
 „ meil l'en firent descendre, & il avoit rai-  
 „ son de ne se pas tant opiniâtrer à faire le  
 „ grave, en un temps où il voyoit que ce  
 „ seroit bien-tôt fait de toute sa gravité. Mais

oute la gra-  
 onne. On  
 enateurs de  
 Gaulois la  
 t état se ha-  
 raires, (di-  
 & mes gens  
 ue de mou-  
 ue jemeure  
 onté sur le  
 ur le Trône  
 'est-là que  
 eant encore  
 une tout à  
 que le Ciel  
 a ordonné.  
 est. Je ne  
 &c. Quel-  
 voit le plus  
 témoigner  
 érent en sa  
 on se haït  
 e Roi, il  
 à la nuit.  
 tendre la  
 ou le som-  
 avoit rai-  
 à faire le  
 it que ce  
 vité. Mais  
 en

en quelque posture que se pût mettre ce mal-heureux Prince, il ne pouvoit échapper long-temps à ses ennemis, qui le cherchoient trop soigneusement pour ne le pas trouver.

Cette même nuit une puissante Flotte de la Chine étoit entrée de la mer dans le canal de la Riviere, & ensuite étoit venue se présenter devant cette Ville, où elle emmenoit un secours très-considérable. Mais ces nouvelles milices, surprises d'apprendre que les ennemis en étoient déjà les Maîtres, ne firent qu'achever son desastre. Elles passerent à un tel excès de fureur, & contre les ennemis communs qui étoient dans la Ville, & contre ces habitans qui s'étoient rendus avec tant de lâcheté, qu'elles mirent le feu à la partie de Canton qu'on appelle la Ville neuve, ou la Cité, qui étoit le plus beau quartier de cette grande Ville. Le feu gagna tellement en peu de temps, que la plupart des maisons, qui n'étoient bâties que de bois, furent consumées dans cet embrasement. On tient qu'il fut si grand, qu'à la vieille Ville, qui étoit éloignée de la Cité de deux lieues, on vît durant toute cette nuit aussi clair qu'on auroit pû voir en plein midi. Quelques-uns crurent que les Tartares, apres avoir mis le feu à la Cité, en accusoient la

G. J.

flotte.



flotte des Chinois. Mais il y a peu d'apparence que ces victorieux eussent voulu perdre le fruit de leur victoire, en reduisant en cendres la plus belle partie de cette grande Ville. Ils n'avoient pas encore commencé à la saccager, ainsi qu'ils s'y étoient résolus, sans se soucier qu'ils eussent tort ou raison. La Flotte se retira ensuite, après s'être fait voir la nuit à la clarté de ce grand embrasement, & encore au commencement du jour, où l'on reconnût pour lors l'état pitoyable où étoit la plus grande partie de cette Ville.

Ce fut ensuite de ce desordre que commencèrent les violences & les emportemens furieux des Tartares, qui n'ont fait depuis qu'une affreuse ruine de toutes ces belles Provinces. Ils ne se mirent plus en peine des ordres & des défenses de l'Empereur Xunchi. C'étoit une des Ordonnances de ce Prince; que les Villes & Places qui ne seroient point défendues, c'est-à-dire, où les habitans n'auroient point combattu ni au dehors, ni au dedans de leurs murailles, ne recevoient aucun mauvais traitement. Qu'on y mettoit seulement un Gouverneur Tartare, & avec lui quelques troupes, s'il étoit nécessaire, pour y tenir garnison, afin que si les habitans venoient après à se revolter, il y eût de quoi les châtier & les

reduire par la force des armes. La ville de Canton n'avoit fait aucune résistance, & on n'avoit peut-être pas tiré un seul coup de canon de toute l'Artillerie qui étoit sur ses murailles. Quant à la mort de ces quatre Tartares qui y étoient venus tenter fortune si mal à propos, le Vice-Roi n'en avoit peut-être encore rien sçû, & quand même on lui auroit rapporté leur mort, il est certain que ces coureurs étoient entrez sans son ordre dans la Ville. Tout ce qui se fait sans ordre des Chefs d'un parti ne peut pas obliger ceux d'un autre parti à garder à cét égard aucun des ordres militaires établis par les Rois ou par ceux qui commandent leurs Armées.

Mais nonobstant toutes les défenses de l'Empereur, le Vice-Roi qui auroit voulu que la ville de Canton eût résisté pour être en droit de la piller, ne voulut pas, droit ou non droit, laisser échaper une si belle proye. Ce Commandant aussi emporté de son avarice que de sa cruauté, avoit déjà compté pour lui les richesses de Canton. Il se prepara donc un pillage, contre tous les ordres du Roi, & contre la parole qu'il avoit donnée lui-même, avant & après être entré dans cette ville, & pour commencer il fit afficher aussi-tôt qu'il fit jour, dans toutes les rues & places publiques,

plusieurs Ordonnances qui portoient. 1. Que nul des habitans n'eût à appréhender aucune violence, parce qu'il ne leur seroit point fait de dommage, en quoi que ce fût, 2. Que tous sans exception eussent à se couper les cheveux à la façon des Tartares, dans trois jours sous peine de la vie. 3. Que dans ces trois jours les Chefs des familles eussent à se présenter devant les Vice-Rois, & à porter par écrit leurs noms & ceux de toute leur famille très-exactement, en sorte que celui qui ne seroit point énoncé dans ce dénombrement, seroit tenu pour un ennemi, & un traître digne de mort. 4. Que chacun des artisans eût à reprendre sa vacation ordinaire, pour vivre de son art & de son travail, ainsi qu'avant l'entrée des Tartares. 5. Que le commerce & tout le negoce continuât comme auparavant; & pour cela que les lieux & maisons où s'assembloient les Marchands; les Boutiques, les Magasins, les Douïannes, les Comptoirs pour écrire & faire les affaires, & généralement toutes les places & lieux de trafic fussent ouverts pour l'utilité & la nécessité publique. Ce furent les Ordonnances que le Vice-Roi fit publier. Et voici ce qu'il en executa.

La  
La  
M  
Re  
L  
bita  
tes  
fac  
jour  
côte  
men  
qui  
perle  
prix  
com  
gées  
suite  
raisie  
Il n'  
gens  
discre

ient. 1. Que  
der aucune  
éroit point  
ue ce fût,  
ussent à se  
s Tartares,  
ie. 3. Que  
les familles  
Vice-Rois,  
& ceux de  
nt, en forte  
noncé dans  
û pour un  
de mort.  
à reprendre  
vre de son  
avant l'en-  
mmerce &  
ne aupara-  
& maisons  
; les Bou-  
annes, les  
es affaires,  
& lieux de  
tilité & la  
es Ordon-  
blier. Et

CHA-

## C H A P I T R E X.

*Les Tartares saccagent la ville de Canton.*

*Les Vice-Rois y établissent un nouveau gou-  
vernement.*

*Mort du Roi de Canton & de toute sa  
suite.*

*Reduction des autres places de la Pro-  
vince.*

**L**E 20. jour de Janvier de l'année 1647.  
ne fut pas un jour heureux pour les ha-  
bitans de Canton. Le Vice-Roi, après tou-  
tes ses belles Ordonnances y commença le  
sac & le pillage, qui continua durant trois  
jours. Les Tartares y trouvoient de tous  
côtés un si riche butin, qu'au commence-  
ment ils ne daignoient pas se charger de ce  
qui n'étoit point, ou or, ou argent, ou  
perle, ou musc, ou autres choses de grand  
prix. Depuis ils ne laisserent pas de s'ac-  
commoder des soyes, filées & à filer, ouvra-  
gées & en étofe, & non ouvragées; & en-  
suite de tout le reste, dont il prenoit fan-  
taisie à ceux qui pilloient de se saisir.  
Il n'y eut point d'autre quartier avec des  
gens qui vouloient que tout fût à leur  
discretion.

Il est pourtant vrai que comme il y a par tout de plus honnestes gens que les autres, il se trouva aussi parmi ces Tartares, quelques Capitaines, qui sont les personnes les plus qualifiées de cette Nation, qui traitèrent les habitans de Canton avec un peu plus d'humanité. Ils alloient seulement aux maisons des Mandarins, où l'on leur presentoit quelque somme d'argent, ou quelque autre chose d'une valeur considerable. Et lors qu'ils agréoiént ce present ou cette rançon, ils se retiroient sans faire d'autre recherche dans cette maison. C'étoit là ce que les Mandarins estimoient de plus obligeant, à cause qu'ils y gardoient très soigneusement leurs femmes. Le Tartare en sortant de cette maison, vouloit bien encore y laisser quelque signal qu'elle avoit été pillée, afin que d'autres n'eussent pas à venir la piller une seconde fois. Mais si d'ailleurs le present du Mandarin ne le satisfaisoit pas, faute d'être proportionné à ce qu'il avoit appris de ses richesses, ce miserable voyoit bien-tôt mettre tout en desordre dans sa maison. Il perdoit & son present & tout ce qu'il avoit de meilleur, ou au moins tout ce dont il plaisoit au Tartare de s'accommoder : Car dès ce moment il n'y avoit plus de misericorde. Il n'y avoit lieu dans la maison qu'il ne se fit ouvrir. Il vou-

loit

loit  
fai  
bien  
de  
voit  
il f  
plus  
proc  
qu'i  
servi  
dant  
enco  
pû f  
peup  
ger c  
donn  
res,  
sieurs  
n'en  
ques  
puffe  
mieux  
demeu  
tendo  
tant d  
beaucc  
Pou  
& le c  
nez à

e il y a par  
 es autres,  
 es, quel-  
 onnes les  
 ui traite-  
 e un peu  
 eulement  
 l'on leur  
 ent, ou  
 onfidera-  
 resent ou  
 ans faire  
 . C'étoit  
 t de plus  
 ient très  
 e Tartare  
 bien en-  
 elle avoit  
 fissent pas  
 Mais si  
 e le fati-  
 nné à ce  
 ce mise-  
 en desor-  
 son pre-  
 leur, ou  
 Tartare  
 ent il n'y  
 voit lieu  
 . Il vou-  
 loit

loit fouïller & chercher par tout, pour en  
 faire enlever tout ce qui lui plaisoit,  
 biens & personnes.

Ce fut ce qui obligea les Mandarins à faire  
 de grandes largesses de tout ce qu'ils pou-  
 voient avoir de riche & de précieux. Car  
 il falloit se résoudre à être liberal; & le  
 plus avare craignoit de ne paroître pas  
 prodigue en une occasion; où il voyoit  
 qu'il n'y avoit que la profusion qui lui pût  
 servir de sauve-garde. Il arrivoit cepen-  
 dant que quelques-uns ne se fauvoient pas  
 encore après tous les presens qu'ils avoient  
 pû faire. C'étoit un effet de la malice du  
 peuple, qui pour avoir le plaisir de se van-  
 ger de ses Mandarins, n'avoit pas craint de  
 donner de fausses informations aux Tarta-  
 res, où ils leur faisoient entendre que plu-  
 sieurs avoient beaucoup plus de bien qu'ils  
 n'en avoient en effet. C'est pourquoi quel-  
 ques presens que plusieurs des Mandarins  
 pussent faire, ils n'en étoient pas pour lors  
 mieux traittez; parce que les Tartares en  
 demeuroient à leurs memoires; & pre-  
 tendoient toujours que ceux qui avoient  
 tant de richesses, leur pouvoient donner  
 beaucoup davantage.

Pour les personnes de moindre condition  
 & le commun peuple, ils étoient abandon-  
 nez à la discretion des soldats; & comme  
 il

il n'y a guères à prendre parmi ce genre d'hommes, ces misérables habitans virent durant trois jours, où en est reduite une ville abandonnée au sac & au pillage. Après qu'on leur avoit ravi tout ce qu'ils avoient, ils voyoient qu'on n'en demeueroit pas encore là. C'étoient des excez & des violences qui mettoient toute la patience à bout. Comme les Chinois sont jaloux par dessus tous les peuples du monde, il n'y avoit rien qui leur fût plus sensible que de voir les Tartares enfoncer impudemment les appartemens ou plutôt les prisons & les cages où ils tenoient leurs femmes enfermées. Je dis des prisons & des cages, parce qu'on ne peut pas appeller autrement les lieux où ces femmes sont enfermées, tant elles sont resserées & gardées étroitement. C'est ce que l'on peut voir, quand les familles font quelques voyages sur les rivieres: Car pour lors on transporte les femmes dans des loges, dont les portes & les fenestres, qui sont assez petites, sont encore toutes garnies de jalousies de fil de fer, très-fortes & qu'il n'est pas aisé de forcer. Et pour les appartemens où elles sont dans les maisons de la Ville, il n'y a jamais de fenestres sur la ruë, ni d'aucun côté, où l'on les puisse voir. Avec toutes ces précautions, les Chinois ne croyent pas que leurs femmes soient

en-

enc  
par  
pou  
I  
n'é  
Tan  
& c  
tout  
s'eff  
Fille  
forte  
toute  
par  
Tart  
d'avo  
sons  
outra  
dans  
Qu'il  
leur f  
sans g  
voient  
après a  
prison  
ceux q  
à des r  
jour de  
rent ai  
nombre  
riches c

encore en fureté. Cela ne peut être que parce qu'il y a des choses qui se perdent, pour être trop bien gardées.

Mais toutes les jalousies des Chinois n'étoient guères d'usage pour lors. Les Tartares eurent bien-tôt brisé ces loges & ces prisons : Et comme on ne voyoit de toutes parts que des Peres & des Maris s'efforcer pour sauver l'honneur de leurs Filles & de leurs Femmes , parce que ces sortes de violences sont insupportables à toute la Nation ; on ne voyoit aussi par tout que meurtre & massacre. Les Tartares n'étoient pas encore satisfaits d'avoir mis tout en desordre dans les maisons des Chinois. Pour achever de les outrager , ils emmenôient leurs Femmes dans leur Camp , & leur disoient ; Qu'ils étoient venus en la Chine , pour leur faire voir le Ciel un jour en leur vie, sans grilles & sans jalousies ; qu'elles devoient pour lors respirer en toute liberté, après avoir été toute leur vie captives & prisonnières ; c'étoient là les railleries de ceux qui se donnoient du plaisir d'insulter à des miserables. On tient qu'au premier jour du sac de cette Ville, ils en emmenerent ainsi dans leur Camp un très-grand nombre , sans considerer davantage les riches que les pauvres ; les Dames de la

plus.



plus haute qualité étant reduites aussi bien que les autres à souffrir les dernières indignitez.

Ce n'étoient ainsi que meurtres & que violences dans toute la ville de Canton, pendant que d'un autre côté, on n'entendoit dans le Camp que les cris & les gemissemens des Femmes qui pleuroient leurs Peres, leurs Maris, leur honneur, leur liberté, leur patrie, & un nombre d'autres maux qui leur donnoient horreur de la vie & d'elles-mêmes. La populace dans cette desolation ne cessoit de crier & de se plaindre aux Vice-Rois; si c'étoit là ce qu'on leur avoit promis? Si c'étoit là l'assurance qu'ils avoient donnée, qu'il ne seroit fait aucun dommage à ceux qui se seroient rendus volontairement, ainsi qu'ils avoient fait, eux qui voyoient leur Ville & leurs familles ruinées, pour s'être si facilement rendus.

L'Intendant de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, faisoit assez connoître qu'il n'approuvoit pas tout ce desordre. Mais comme il n'en étoit pas le Maître, il ne se tourmentoit guères pour l'arrester. Le Vice-Roi des Armes s'en mettoit encore moins en peine. Il fit seulement publier de nouvelles Ordonnances, par lesquelles il défendoit aux Soldats d'entrer dans les

mai-

mai  
men  
Ma  
med  
Auf  
pour  
prem  
noit  
ce q  
Vice  
miers  
qu'ils  
leurs  
plus r  
seulen  
pas eu  
cela,  
dats p  
fister-  
Les  
ner au  
ses Sol  
d'avoir  
d'autre  
leur V  
faisoit  
n'étoit  
toient.  
que dur  
rien qu

s aussi bien  
nieres indi-

tres & que  
e Canton,  
on n'en-  
cris & les  
pleuroient  
honneur,  
n nombre  
nt horreur  
populace  
le crier &  
si c'étoit  
Si c'étoit  
ée, qu'il  
ceux qui  
nt, ainsi  
oient leur  
our s'être

Vice-Roi  
être qu'il  
e. Mais  
e, il ne  
ter. Le  
it encore  
t publier  
esquelles  
dans les  
mai-

maisons, & de faire aucun mauvais traite-  
ment aux habitans, sur peine de punition.  
Mais toutes ces défenses étoient des re-  
medes très-foibles pour de si grands maux.  
Aussi ne les faisoit-il que par politique, &  
pour amuser ces peuples. Car il étoit le  
premier infracteur de tout ce qu'il ordon-  
noit, par la part qu'il avoit au butin. Et  
ce qui faisoit encore mieux voir que les  
Vice-Rois étoient eux-mêmes les pre-  
miers coupables de ce desordre, c'étoit  
qu'ils faisoient porter publiquement dans  
leurs maisons tout ce qui se trouvoit de  
plus riche dans cette Ville. Ils vouloient  
seulement que l'on crût qu'ils n'avoient  
pas eu de quoi payer l'Armée, & que pour  
cela, ils avoient souffert que leurs Sol-  
dats pillassent & trouvassent de quoi sub-  
sister.

Les Chinois ne laissoient pas d'emme-  
ner au Vice-Roi des Armes plusieurs de  
ses Soldats, qu'ils accusoient devant lui  
d'avoir tué, d'avoir violé, & commis  
d'autres crimes qui remplissoient toute  
leur Ville de desespoir. Alors, il en  
faisoit faire quelque châtiment, mais ce  
n'étoit pas comme les crimes le meri-  
toient. Ainsi durant les trois jours  
que dura le pillage de Canton, il n'y eut  
rien qui y pût arrêter la violence & la  
fureur.

fureur. On tient qu'il y eut plus de quinze mille habitans massacrez ; & la plûpart au sujet de leurs Femmes , de leurs Filles , & de leurs Sœurs. Ni les biens , ni l'honneur en toute autre occasion , n'auroient pas obligé les Chinois à exposer si facilement leur vie. Mais il parut qu'ils vouloient bien perir pour la défense de leurs Femmes. C'est l'ascendant qu'elles ont par tout sur les hommes d'inspirer de la resolution aux plus timides.

Ce qui se passa en ces trois jours , fut la ruïne & la desolation où l'on a vû depuis cette grande Ville , dont les richesses surpassoient auparavant celles de plusieurs Royaumes. Après tout ce ravage , le General des Tartares disoit encore , qu'il auroit souhaitté , que ces habitans lui eussent fait quelque resistance , parce qu'il auroit eu sujet de les traiter avec moins de moderation. Mais si c'étoit là la moderation de ces Tartares , il est difficile de s'imaginer quelle auroit pû être leur severité & leur rigueur.

Après ces trois jours , où tout fut abandonné à la violence & au pillage , il parut que les Vice-Rois ne vouloient pas que le mal allât plus avant. Ils s'appliquerent pour lors à arrester l'insolence de leurs Soldats : Ce qui ne leur fut pas difficile ;

Et

Et  
 par  
 sent  
 auffi  
 Mai  
 cont  
 peu  
 souv  
 C'es  
 jours  
 de le  
 trou  
 dans  
 tous  
 n'y p  
 dez,  
 On c  
 viend  
 ainsi  
 Cant  
 ordin  
 grand  
 arrang  
 une g  
 autre  
 Les  
 rent p  
 eût to  
 dre.  
 sent a

plus de quinze  
& la plupart  
leurs Filles,  
as, ni l'hon-  
, n'auroient  
ofer si facile-  
t qu'ils vou-  
ensé de leurs  
qu'elles ont  
irer de la re-

s jours, fut  
on a vû de-  
les richesses  
de plusieurs  
ravage, le  
ncore, qu'il  
habitans lui  
, parcé qu'il  
avec moins  
t là la mode-  
e difficile de  
être leur se-

out fut aban-  
ge, il parut  
nt pas que le  
'appliquèrent  
nce de leurs  
pas difficile;

Et

Et on vît, par là, qu'il y a peu de desordres  
parmi des troupes que les Chefs ne puis-  
sent arrêter, s'ils veulent s'y employer  
aussi genereusement qu'il est necessaire.  
Mais souvent la licence commence &  
continuë, parce que les Chefs se soucient  
peu de faire en cela leur charge, & que  
souvent même ils autorisent les violences.  
C'est ce qui fait qu'ils n'ont pas tou-  
jours raison de prétendre qu'il n'y ait point  
de leur faute dans les desordres de leurs  
troupes. Pour remettre donc les choses  
dans l'ordre, on fit commandement à  
tous les Soldats de sortir de la Ville, & de  
n'y pas rentrer qu'ils ne fussent comman-  
dez, mais de demeurer tous dans le Camp.  
On devoit punir de mort ceux qui contre-  
viendroient. Les Tartares demurerent  
ainsi campez tout autour des murailles de  
Canton, sous des tentes de cuir, à leur  
ordinaire. Il y en avoit pour lors un si  
grand nombre, & toutes dans un si bel  
arrangement, qu'il sembloit que ce fût  
une grande Ville portative, & déjà une  
autre Canton.

Les plaintes & les violences s'appaïse-  
rent par ce moyen. Ce n'est pas qu'il n'y  
eût toujours que trop de sujets de se plain-  
dre. Il est difficile que les choses se pas-  
sent autrement dans les Armées. On le  
voit

voit dans celles de l'Europe, où s'il n'est pas possible d'arrêter des Soldats qui font toute leur fortune du brigandage, il est, encore bien moins possible de le faire parmi des barbares. Ce n'étoit plus cependant que modération, en comparaison de ce que l'on venoit de voir. Les miserables habitans de Canton commencent enfin à respirer; & tel se consoloit avec sa mauvaise fortune, de n'avoir pas été des plus malheureux. Etrange soulagement, mais qui fait pourtant qu'on prend son infortune en patience!

Il ne restoit plus qu'à admirer, ou plutôt à être touché de compassion de voir d'une part la hauteur & la fierté avec laquelle les Tartares traitoient les Chinois; & de l'autre les abbaissemens, où ceux-ci demeuroient devant leurs vainqueurs. A la moindre plainte que faisoient ces miserables, les Soldats Tartares élevoient la voix, ou plutôt c'étoit un tonnerre, & en même temps ils avoient la main au sabre. Les Chinois ne faisoient que baisser la tête & hauffer les épaules. Ils perdoient même la voix, & retenoient la respiration autant qu'ils le pouvoient; ou se prosternoient & demeuroient à genoux, pendant qu'ils cherchoient des complimens & des paroles obligantes

pour

où s'il n'est pas  
 plats qui font  
 gandage , il  
 possible de le  
 Ce n'étoit plus  
 en comparai-  
 de voir. Les  
 ton commen-  
 el se consoloit  
 de n'avoir pas  
 Etrange fou-  
 urtant qu'on  
 ce!  
 admirer , ou  
 ompassion de  
 la fierté avec  
 ent les Chi-  
 issemens, où  
 leurs vain-  
 te que fai-  
 tats Tartares  
 t c'étoit un  
 ils avoient la  
 ne faisoient  
 épaules. Ils  
 retenoient la  
 pouvoient ;  
 neuroient à  
 rchoient des  
 obligantes  
 pour

pour répondre aux outrages de leurs op-  
 presseurs. Ces miserables en venoient  
 quelquefois à des flatteries si impertinentes  
 qu'ils traitoient d'Altesse le dernier Soldat  
 de l'Armée; Et pour les Vice-Rois, ils les  
 qualifioient de Majestez & de Divinitez  
 s'ils le vouloient.

Lors que ces Commandans alloient par  
 la Ville , il y avoit toujours de leurs Gar-  
 des qui crioient au peuple à haute voix :  
 Etes-vous soumis au grand Roi des Tar-  
 tarres ; Les Chinois répondoient alors  
 plusieurs fois ; Qu'ils lui étoient très-  
 soumis ; Et donnoient pour cela toutes  
 les marques possibles de leur soumission.  
 Cependant le moindre soldat qui pas-  
 soit par la ruë ; traitoit comme un cro-  
 cheteur & un valet quelque Chinois que  
 ce fût qu'il rencontrât , fût-il des plus  
 qualifiez de la Ville. Il lui faisoit porter  
 son bagage & tout ce dont il étoit chargé.  
 Ainsi sans avoir d'autre autorité que la for-  
 ce, & une insolence de Tartare , il redui-  
 soit la patience du Chinois à lui rendre  
 les services les plus bas & les plus indi-  
 gnes. Mais quelle patience qui mettoit  
 ce miserable au desespoir ! Car les Chi-  
 nois , & sur tout les personnes de qualité  
 de cette Nation , sont tellement délicates  
 & ennemies de tout ce qui leur donne de  
 la

la peine, & les rend méprisables, qu'il n'y avoit rien qu'ils ressentissent davantage que ces insultes.

Les Vice-Rois, après avoir pourvû au gouvernement de la Ville par l'établissement de divers Magistrats, qui devoient rendre la Justice sous leur autorité, trouverent encore à propos de faire distribuer parmi le peuple de petits billets de papier de couleur, de la grandeur de deux doigts, où étoient écrites en caractères Chinois ces paroles : *Peuple sujet au Roi des Tartares.* Par le moyen de ces billets, qui étoient autant de formules de soumission & d'obéissance, & qu'on devoit avoir à la main, ou attachez à ses habits, le peuple pouvoit desormais aller & venir en toute seureté. Il y avoit d'autres billets pour les personnes de plus grande qualité. Ceux-ci étoient de la grandeur de la main en quarré, où les mêmes paroles étoient marquées, mais en de plus gros caractères; & ils n'étoient pas de papier comme les autres, mais de quelque étofe. Les gens de guerre avoient un grand respect pour tous ces billets, & particulièrement pour ces derniers. C'étoit là le privilege des Grands & des personnes les plus considérées de la Ville.

Après toutes ces seuretez établies, il ne restoit

isables, qu'il  
sent davantage

oir pourvû au  
par l'établisse-  
qui devoient  
torité, trou-  
aire distribuer  
lets de papier  
de deux doigts,  
eres Chinois  
*Roi des Tar-*  
s billets, qui  
de soumission  
voit avoir à la  
s, le peuple  
enir en toute  
illets pour les  
lité. Ceux-  
la main en  
roles étoient  
gros caracte-  
papier comme  
étoffe. Les  
respect pour  
ement pour  
privilege des  
s considérées

ablies, il ne  
restitoit

restitoit plus que de s'assurer encore de la per-  
sonne du Roi qui avoit été couronné à  
Canton. Jusques-là les Vice-Rois s'étoient  
contentez de sçavoir qu'il étoit dans la  
Ville; & ils y avoient mis une si bonne garde  
qu'il n'étoit pas possible que ce Prince ni  
aucun autre Chinois leur pût échapper.  
Ils firent pour lors toutes les diligences qui  
étoient nécessaires pour le trouver; & à la  
fin après avoir menacé de punir de mort  
ceux qui le tiendroient plus long-temps ca-  
ché, il leur fut découvert avec quelques-  
uns de ses plus confidens qui ne l'avoient  
pas encore abandonné. Les Tartares lui  
couperent la tête à l'heure même. Ce fut  
la fin de ce grand Monarque qui regna qua-  
rante-quatre jours. Gloire bien courte  
pour avoir tant coûté. Mais c'est à ce prix  
que se vendent les vanitez de la vie, qui  
ne laissent pas de trouver par tout des gens  
qui les font si bien valoir. On continua  
ensuite de faire mourir tous ceux qui se  
trouverent auprès de ce Prince. Leur crime  
étoit d'avoir osé conserver quelque fideli-  
té pour leur Roi. Et pour cela la politique  
des Tartares les condamnoit à mourir;  
cruelle politique qui rend plus condamna-  
bles ceux qui la suivent, que ceux qu'elle  
condamne.

Les choses ayant commencé de reprendre

H

leur



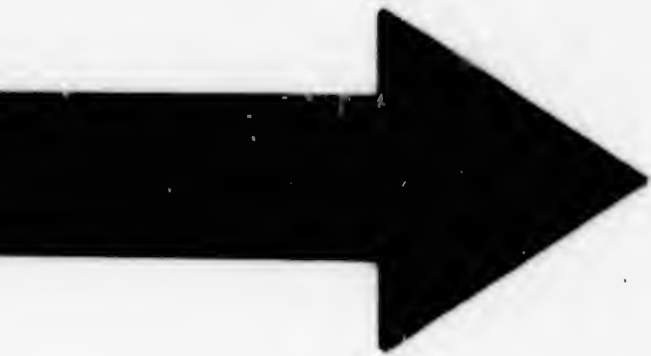
leur train ordinaire au dedans de la Ville selon la forme du gouvernement des Tartares, ou de celui qu'il leur plût d'y établir; ayant laissé, & changé ensuite, & depuis encore réformé les anciens Mandarins; toute l'application de ces nouveaux Maîtres fut de réparer les dommages que l'incendie avoit fait aux édifices de la Ville, & ceux que la fureur des gens de guerre avoit laissé aux lieux voisins de la campagne. On pourvût encore tout de nouveau au rétablissement & à la seureté du commerce, comme à faire que tous les artisans reprissent leurs métiers & leur exercice ordinaire, afin que chacun ne pensât qu'à s'employer désormais à sa vacation pour la nécessité & l'utilité publique.

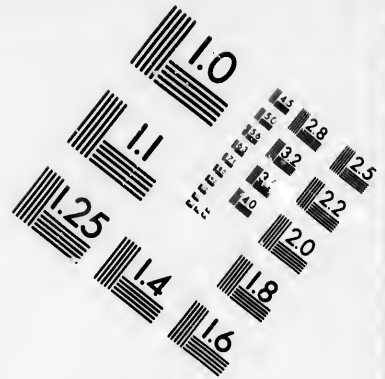
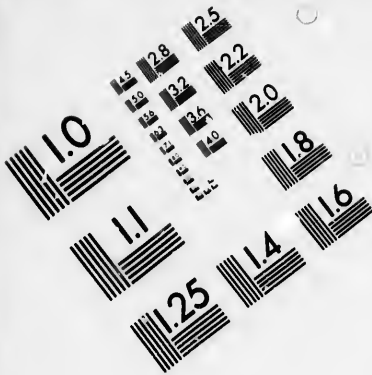
Il ne restoit plus aux victorieux que de réduire sous leur puissance les autres lieux & places de cette Province. Elle contient un assez grand nombre de belles Villes, dont les plus considérables, après Canton, sont Xaochin, Nanchium, & Hochicheu. Ils envoyèrent à toutes, à leur ordinaire, leur demander qu'elles eussent à se soumettre volontairement & en paix, ou qu'autrement l'armée iroit bien-tôt leur porter la guerre, & qu'il n'y auroit alors plus de quartier. La plupart se rendirent à cet ordre sans attendre la violence. D'autres se mirent

de la Ville se-  
des Tartares,  
établir; ayant  
depuis encore  
; toute l'ap-  
Maîtres fut de  
cendie avoit  
& ceux que  
oit laissé aux  
On pourvût  
blissement &  
omme à faire  
leurs métiers  
que chacun  
formais à sa  
l'utilité pu-  
ieux que de  
autres lieux &  
contient un  
elles, dont les  
nton, sont  
richeu. Ils  
dinaire, leur  
se soumettre  
u'autrement  
er la guerre,  
de quartier.  
ordre sans  
s se mirent  
en

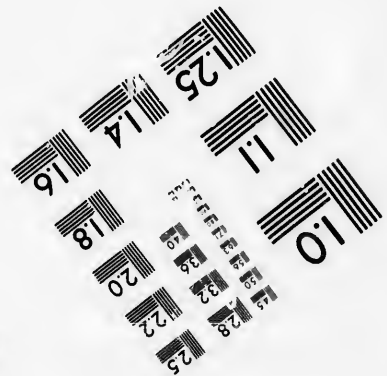
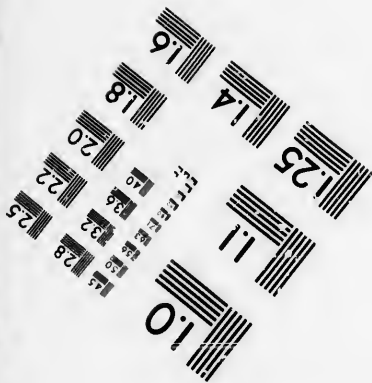
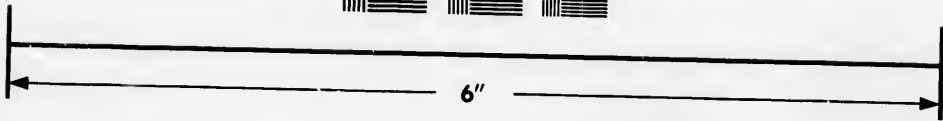
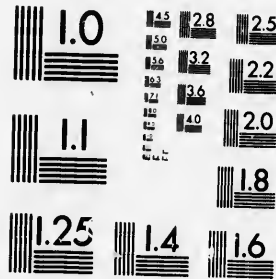
en état de se défendre, où elles ne gage-  
rent guères; & toutes se trouverent redui-  
tes en peu de temps. Celles qui résisterent,  
connurent bien qu'elles auroient mieux fait  
de profiter du temps, & de prévenir même  
le commandement qui leur étoit fait de se  
soumettre; puis qu'aussi-bien il falloit que  
de gré ou de force, elles reconnussent un  
nouveau Maître. Ainsi au premier refus  
qu'elles firent d'obéir, toute la campagne  
fut couverte de troupes, qui ne tarderent  
pas à leur faire sentir toutes les violences  
dont elles avoient été menacées. Les plus  
insolens de l'armée s'étoient jettes dans ce  
parti, sous des Chefs qui ne les animoient  
pas moins à tout ruïner & à tout perdre.  
Il n'y eut ni honneur ni justice, ni crainte  
de châtement qui pussent arrêter ces fu-  
rieux; & il n'y eut qu'à souffrir pour ceux  
qui avoient pris le parti de se défendre.  
Ce fut ainsi que les Tartares acheverent  
de conquérir cette grande Province, à l'ex-  
ception de la ville de Xaochin, qui ne pût  
encore se résoudre à reconnoître une si  
cruelle domination.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
14 28  
16 32  
18 22  
20  
18  
16

10  
11

## CHAPITRE XI.

*Les Chinois se défendent à Xaochin.*

*Gueyuan Roi de Quansi vient en cette Ville.*

*Il va de là au devant des Tartares, il les combat & les met en fuite.*

*Division entre les Chinois.*

*Ils sont défaits en un autre combat, & leur ville de Xaochin prise.*

**L**A ville de Xaochin est remarquable entre toutes les autres de la Chine pour être la première que l'on ait sçû avoir emporté quelque avantage sur les Tartares. Non seulement on y prit la résolution de se défendre, mais on alla encore au devant de l'ennemi, avant qu'il se fût approché de ses murailles; & on l'obligea de retourner en arriere après l'avoir battu & défait en pleine campagne. La ville de Xaochin est éloignée de Canton environ de trois journées. Elle est grande & assez forte tant par son assiette & sa situation que par plusieurs travaux qui la mettoient en état de se pouvoir défendre. Elle est située en une des extrémitez de la Province de Canton, du côté qu'elle confine à celle de Quansi, qui

qui étoit la dernière à conquérir des quinze, qui font tout le grand Empire de la Chine. C'étoit aussi une des trois dont Pelipaovan avoit entrepris la conquête, & qui devoient faire son Gouvernement.

Il y avoit dans cette Province de Quansi deux Rois nouvellement couronnez, tous deux Princes du Sang Royal de la Chine. C'étoit afin que les Tartares eussent par tout la gloire d'être les vainqueurs des Rois, & encore le plaisir de faire éprouver à tant de misérables, quel avantage il pouvoit y avoir à mourir une Couronne sur la tête. Mais ce qui pourroit donner à rire, est que ces deux Souverains avoient aussi une guerre ensemble, ou plutôt un procez sur la Jurisdiction & les droits que chacun prétendoit en cette Province. Ainsi ils ne pensoient guères à faire la part au Tartare, qui venoit pourtant s'emparer de tout, pour les mettre d'accord.

Un de ces deux Rois appellé Sinhianvan, étoit un jeune Prince âgé d'environ vingt ans, jeune d'années aussi bien que de résolution & de conduite. L'autre appellé Gueyvan, ne devoit pas être si jeune. La Relation n'a rien dit aussi de son âge; Elle marque seulement que c'étoit un homme vaillant, & qui jusques-là avoit été assez heureux dans les armes; & même que si les



Chinois l'eussent couronné dès les commencemens de la guerre, en sorte qu'il eût pû avoir le temps d'assembler des troupes, ainsi que plusieurs de ceux qui avoient été couronnez dans les autres Provinces, avoient fait; il auroit pû donner assez d'affaires aux Tartares; & les empêcher de venir si avant dans le pais.

Ce Gueyvan se mit donc en campagne; & bien resolu de faire teste aux ennemis; il alla les attendre à l'entrée de sa Province du côté qu'elle touche à celle de Canton. Ce fut la premiere fois que les Chinois osèrent aller au devant des Tartares; & ce fut ici le premier homme de la Chine, qui ne se contenta pas de les attendre, mais qui voulut encore les aller chercher, pour s'opposer à leur marche & pour les combattre. La ville de Xiaochin, qui est située comme nous avons dit aux confins des deux Provinces de Canton & de Quansi, étoit la seule de la Province qui ne s'étoit pas encore soumise aux Tartares. Gueyvan qui s'étoit avancé jusques-là envoya faire des offres à ces habitans de sa personne, de son credit, & de ses forces, & que s'ils vouloient le reconnoître pour Roi, il exposeroit toutes choses pour la defense de leur liberté. Ceux de Xiaochin reçurent assez bien les propositions de Gueyvan; & ils le recon-

nurent

nu  
en  
va  
tion  
qui  
C'e  
batt  
leur  
vivi  
C  
pes  
Il a  
soier  
gens  
gene  
doit  
mou  
te ar  
lui fa  
ter,  
tars  
donc  
Cont  
que  
Mais  
petit  
il se p  
retard  
me av  
avoit

es commen-  
qu'il eût pû  
roupes, ain-  
avoient été  
Provinces,  
r assez d'af-  
cher de ve-  
campagne; &  
ennemis; il  
Province du  
Canton. Ce  
nois oferent  
& ce fut ici  
, qui ne se  
mais qui vou-  
our s'oppo-  
combattre.  
uée comme  
eux Provin-  
étoit la seule  
pas encore  
n qui s'étoit  
des offres à  
son credit,  
vouloient le  
oferoit tou-  
leur liberté.  
sez bien les  
ils le recon-  
aurent

nurent aussi-tôt pour leur Roi. Il entra en même temps dans leur Ville, qu'il trouva très-bien pourvuë d'armes & de munitions, avec un grand nombre de milices qui y étoient accouruës de toutes parts. C'étoient des gens qui pretendoient combattre encore pour leur liberté & celle de leur Patrie, & perdre plutôt la vie, que de vivre Esclaves des Tartares.

Gueyvan avoit aussi d'assez bonnes troupes, qui entrerent avec lui dans la Ville. Il avoit entr'autres des soldats qui se faisoient appeller les Loups, qui étoient des gens desesperez & d'exécution. Il voyoit generalement dans tous ceux qu'il commandoit beaucoup de resolution, & plus d'amour de la liberté que de la vie. Toute cette ardeur, qui relevoit encore son courage, lui faisoit tout esperer, & pour en profiter, il se resolut d'aller combattre les Tartares, & sans perdre de temps. Il se mit donc en campagne. Les resolutions de ces Conseils de guerre n'étoient pas si secrettes que les Tartares n'en fussent informez. Mais ils ne pouvoient croire, qu'en un petit coin de cet Empire tout ruiné, il se pût former des entreprises qui düssent retarder leur victoire. Pelipaovan lui-même avoit tellement méprisé tout ce qu'il y avoit de resistance dans ces Provinces, qu'il

n'avoit pas voulu partir de Fochien. Il lui sembloit indigne de sa grandeur de paroître seulement en cette expedition. Et comme il vouloit bien en laisser la gloire au Vice-Roi de Canton, il s'étoit contenté de lui envoyer de nouvelles troupes, avec ordre qu'ayant pourvû à toutes les seuretez de sa Ville & de sa Province, il passât au plutôt avec une puissante armée à la ville rebelle de Xaochin, pour la faire obeïr avec toute la Province de Quansi. Il luy commandoit aussi de ne laisser en toute la Chine aucune teste couronnée, ni homme vivant qui pût pretendre à la Souveraineté.

Le Vice-Roi étoit parti de Canton avec une armée de près de deux cens mille hommes, Cavallerie & Infanterie. Il faisoit encore conduire une nombreuse Artillerie avec tout l'attirail nécessaire. Cependant il avoit remis au Vice-Roi des Lettres, la direction de toutes les affaires de la ville & de la Province de Canton, tant pour la paix que pour la guerre. Il lui avoit laissé aussi pour sa seureté toutes les milices qui lui étoient nécessaires. Cette grande armée ne manqua pas avant peu de jours de paroître à la vuë de la ville de Xaochin. Mais avant que d'approcher de plus près de ses murailles, elle rencontra celle de Gueyvan qui  
lui

chien. Il lui  
 leur de pa-  
 expedition.  
 laisser la gloire  
 toit contenté  
 oupes, avec  
 s les feuretez  
 il passât au  
 née à la ville  
 la faire obeir  
 ansfi. Il luy  
 en toute la  
 e, ni hom-  
 à la Souve-

Canton avec  
 mille hom-  
 . Il faisoit  
 se Artillerie  
 Cependant  
 Lettres, la  
 le la ville &  
 pour la paix  
 it laissé aussi  
 ces qui lui  
 de armée ne  
 de paroître  
 Mais avant  
 ses murail-  
 ueyvan qui  
 lui

lui monstroit toutes les apparences d'en  
 vouloir venir aux mains. C'étoient de bel-  
 les & de nombreuses troupes, & qui étoient  
 déjà en ordre de bataille. Les Tartares en  
 les voyant crurent qu'ils ne devoient avoir  
 que du mépris de toute cette fierté si peu  
 ordinaire aux Chinois, & comme cette  
 belle montre ne leur paroissoit qu'une  
 vaine audace qui seroit bien-tôt tres-  
 mal soutenuë, ils ne marchanderent point  
 à les joindre, & à les aller charger en gros,  
 & assez en desordre à leur ordinaire. Ils  
 s'attendoient de les rompre dès ce premier  
 choc sans aucune difficulté, ou plutôt par-  
 ce qu'ils les avoient tant de fois batus,  
 ils les tenoient pour des gens qui étoient  
 déjà défaits. Cependant cette premiere at-  
 taque ne leur réussit pas comme ils avoient  
 pensé. Les Chinois ne faisoient pas pour-  
 lors beaucoup de bruit. C'étoit de rage  
 & de honte de se voir ainsi méprisez de  
 ces barbares. Mais lors qu'ils furent aux  
 mains avec ceux qui les venoient charger,  
 ils leur monstrent qu'ils sçavoient com-  
 battre. Sur tout la Cavalerie des Tar-  
 tares trouva les piques de ces Chinois si  
 fermes & si ferrées qu'elle vît bien qu'elle  
 ne les enfonceroit pas si-tôt. On en  
 vint de là aux lances & aux sabres, où les  
 Chinois ne montrèrent pas encore moins

de fermeté & de valeur que les Tartares. Ils ne faisoient pas de décharges de traits ni de flèches, mais ils faisoient de toutes parts un grand feu, & de rudes décharges de leur artillerie. Le choc étoit enfin très-rude, & soutenu vigoureusement de part & d'autre. Aucun des Chinois ne lâchoit encore pied, par où ceux qui avoient crû leur victoire si assurée, commençoient déjà à s'appercevoir que ce n'étoit pas une Loi, qu'un parti fût toujours vaincu & l'autre toujours victorieux. Le champ cependant commençoit à se couvrir de Tartares morts & blessez; & ce n'étoit presque que leur sang qui couloit de toutes parts. Les Chinois avançoient toujours, sans pourtant se pouvoir encore imaginer qu'ils eussent la victoire de leur côté. Les Tartares ne pouvoient non plus se persuader qu'ils fussent défaits; tant les hommes veulent donner d'autorité à la coutume qu'ils estendent sur ce qu'ils appellent eux-mêmes fortune & hazard. Ce fut ainsi que, dans cette celebre bataille où l'Espagne ne vit jamais de victoire mieux disputée, Cesar ne pouvoit concevoir que le jeune Pompée l'eût défait.

A la fin néanmoins, les Tartares aussi bien que les Chinois crurent à ce qu'ils voyoient de leurs yeux. Ceux-là se trou-

verent



tarda guères à mettre la division parmi eux, & à les sacrifier ainsi à la vengeance de leurs ennemis.

Il s'étoit trouvé dans cette grande bataille des Soldats des deux Provinces de Canton & de Quansi. Ceux de la première étoient déjà à Xaochin, lors que Gueyvan y fut reconnu pour Roi. Les uns & les autres s'étoient également signalés dans cette grande journée. Cependant quand on en vint dans la ville aux louanges & aux applaudissemens, ni les uns ni les autres ne voulurent plus reconnoître d'égalité. Chacune de ces milices prétendoit avoir mis elle seule les Tartares en fuite, & qu'elle pourroit bien encore elle seule faire teste à ce redoutable ennemi. C'étoit là la fierté de la Nation; & ce fut aussi ce combat de gloire & de louanges qui commença à former deux partis, mais qui ne subsisterent guères ni l'un ni l'autre.

Le Tartare piqué au vif de sa déroute, étoit tout occupé des moyens d'effacer une tache qui pouvoit décrediter la gloire de ses Armes. Ainsi sans perdre de temps il reprit la campagne au premier jour, animé extraordinairement contre la Ville de Xaochin. Il reconnût qu'il n'avoit été battu le jour précédent, que pour s'être

on parmi eux,  
ance de leurs

grande ba-  
Provinces de  
x de la pre-  
a, lors que  
r Roi. Les  
galement si-  
ée.. Cepen-  
la ville aux  
ns, ni les  
plus recon-  
ces milices  
les Tartares  
bien encore  
ntable enne-  
Nation; &  
gloire & de  
er deux par-  
uées ni l'un

sa déroute,  
ns d'effacer  
iter la gloire  
re de temps  
emier jour,  
tre la Ville  
u'il n'avoit  
que pour  
s'être

s'être tenu trop assuré de sa victoire, & avoir ainsi trop inconfidément méprisé son ennemi. C'est pourquoi, il prit garde pour lors à prendre mieux ses avantages. Il mit son Armée en bataille dans l'Ordonnance qu'il jugea la plus à propos, & il donna tous les ordres nécessaires pour attaquer & pour rompre plus sûrement son ennemi.

Les Chinois ne manquèrent pas de venir se présenter à un nouveau combat, mais ils n'étoient pas en si grand nombre que le jour précédent. Les milices de ces deux Provinces en étoient demeurées sur le point d'honneur, & elles prenoient bien le temps de le disputer. Ceux de Canton soutenoient toujours opiniâtrément qu'on leur devoit tout l'honneur de la victoire. Sur cela, ceux de Quansî qui n'avoient pas crû devoir souffrir cet affront, avoient refusé de se présenter au combat. „ Si vous avez vaincu tous seuls „ les Tartares, disoient-ils à ceux de Can- „ ton, vous pouvez bien les vaincre encore „ tous seuls une seconde fois. Les voici „ qui vous présentent une nouvelle victoi- „ re. Retournez donc les combattre, & „ puis revenez conter en suite vos triom- „ phes à votre Ville.

Gueyvan avec tout son credit ne pût



accorder ce différent. Il voyoit le malheur qui menaçoit son Armée & la Ville. Mais, comme c'étoit un Roi de grace, & qui avoit besoin de ceux de qui il tenoit sa grandeur, pour se maintenir, il ne commandoit pas si absolument, parce qu'il n'étoit pas si absolument obéi. Les Soldats de Canton furent donc tous seuls se presenter à un second combat. Les Tartares venoient à eux extraordinairement animez, & en si bon ordre, que les milices de ces deux Provinces n'auroient pas trouvé peu d'affaires à soutenir cette premiere attaque. On avoit ainsi à peine commencé à combattre, qu'on vit bientôt de quel côté étoit la victoire. Les braves Cantonistes prirent la fuite pour regagner au plus vite les murailles de Xaochin. Mais le malheur fut que les Tartares qui les chargeoient toujours, entrerent aussi meslez parmi eux dans leur Ville.

Gueyvan, qui se vit aussi mal obéi de ceux qu'il venoit de mener au combat que de ceux qui n'avoient pas voulu le suivre, surpris que ces premiers eussent pris si lâchement la fuite, & que les autres pour se vanger de ceux de Canton & de Xaochin se fussent mis si peu en peine de les venir soutenir comme ils le pouvoient,

ne

oyoit le mal-  
e & la Ville:  
Roi de grace,  
de qui il te-  
ntenir, il ne  
ent, parce  
t obeï. Les  
nc tous seuls  
ombat. Les  
xtraordinaire-  
dre, que les  
es n'auroient  
ôutenir cette  
ainsi à peine  
on vit bien-  
toire. Les  
fuite pour  
murailles de  
fut que les  
t toujours,  
ux dans leur  
nal obeï de  
combat que  
u le suivre,  
ent pris si  
autres pour  
& de Xao-  
peine de les  
pouvoient,  
ne

ne pensa plus qu'à s'échapper lui-même de la fureur des Tartares. Il sçavoit qu'ils ne perdroient pas de temps pour le pouvoir avoir entre leurs mains. C'est pour-quoi il n'en perdit pas aussi pour se mettre en seureté, & il se retira ainsi au plus vite dans sa Province.

Comme les Tartares qui étoient entrez à Xaochin tout furieux, ne respiroient que de se gorger du sang de leurs ennemis, cette miserable Ville ne fut aussi-tôt qu'une cruelle boucherie. Le massacre continua durant plusieurs jours, & les victorieux qui se trouvoient offensez en tant de manieres, par sa resistance, par sa revolte, par la presumption qu'on avoit eüe de leur venir presenter le combat, & par la victoire qui avoit décredité leurs armes, & répandu tant de sang de leur Nation, firent toute la vangeance qu'ils crurent devoir satisfaire leur colere & leur rage. Cette mal-heureuse Ville ne devoit pas, après des commencemens assez heureux, avoir avancé elle-même son infortune & sa ruïne.

Gueyvan, après s'être retiré en sa Province de Quansi, fut bien-tôt d'accord avec le Roi Sinhianvan qui y étoit demeuré. Ils ne furent pas d'avis ni l'un ni l'autre que leurs differens partageassent leurs

leurs forces , dont ils avoient également besoin contre un ennemi si puissant. Chacun donc ne pensa qu'à se bien fortifier dans le détroit de sa Souveraineté. Mais à peine ces deux Monarques étoient-ils réunis ensemble , qu'on vit encore paroître deux nouveaux Rois dans cette même Province. C'étoient deux hommes qui n'avoient rien de recommandable pour leurs qualitez , ni pour leur naissance. Aussi toute leur Souveraineté ne consistoit-elle qu'en trois ou quatre Villes qui les reconnoissoient pour leurs Rois. C'étoit ainsi que la grandeur Royale autrefois si reverée dans la Chine , étoit devenue commune à l'ambition des personnes les plus basses. On comptoit donc quatre Rois dans la seule Province de Quansi , & ce pouvoient bien être des Rois de cartes ou de theatre , mais qui ne laissoient pas d'avoir tous de hautes prétensions.

On tient que les deux derniers de ces Rois étoient des Mandarins, qui après avoir tiré tout ce qu'ils avoient pû d'argent de ces peuples , sous prétexte de se preparer à faire la guerre , voyant qu'on ne pouvoit plus souffrir leurs extorsions , avoient enfin crié liberté. Ils crurent pour lors ne pouvoir mieux arrêter les plaintes de ces

mise-

at également  
issant. Cha-  
rien fortifier  
été. Mais à  
étoient-ils  
encore pa-  
dans cette  
deux hom-  
ommandable  
leur naissan-  
été ne con-  
quatre Villes  
leurs Rois.  
Royale au-  
étoit de-  
des per-  
pptoit donc  
province de  
n être des  
mais qui ne  
hautes pré-  
ers de ces  
après avoir  
l'argent de  
é preparer  
ne pou-  
voient  
ur lors ne  
es de ces  
mise-

miserables, qu'en témoignant qu'ils étoient tout prêts de mourir pour la Patrie, & pour la vanger de ses Tyrans; Qu'ils offroient pour cela leurs vies & leurs personnes, mais qu'il falloit aussi qu'ils fussent couronnés Rois de la Chine. Le peuple s'y accorda; & ainsi au lieu de plaintes, on n'entendit plus que des acclamations. Mais ces fourbes ne se soucioient guères ni de la Patrie ni de sa liberté. Comme ils virent qu'ils avoient fait des avances trop hardies, & qui passoient leurs forces, ils ne tarderent guères à abandonner leur Couronne. Ils s'aviserent seulement; pour tirer toujours quelque profit de leur grandeur, de l'aller remettre entre les mains des Tartares, auxquels ils abandonnerent en même temps ceux qui venoient de les établir leurs défenseurs. Il ne doit pas sembler ainsi si étrange que cette miserable Nation n'ait pû éviter sa ruïne parmi tant de trahisons & de fourbes. Le regne de ces deux Monarques dura donc environ autant de temps que des Acteurs en employent à une Comedie, & ceux-ci ne jouerent pas si mal leur personnage. Ils assemblerent tout ce qu'ils avoient pû piller, qui faisoit un butin assez riche, & se retirerent ainsi chargez des dépouilles de ceux qu'ils

qu'ils avoient opprimez & vendus à leurs ennemis. Les habiles gens sçavent se tirer d'affaire, & il n'y a que les mal-avidez, & les innocens qui demeurent misérables.

Les autres Rois Gueyvan & Sinhianvan, qui étoient des Princes du sang, quoi qu'en des degrez assez éloignez du dernier Empereur, demeurèrent plus fidelles à leur Nation. Comme ils avoient des sentimens plus nobles, ils se resolurent aussi à n'avoir & dans la vie, & à la mort que la même fortune de ceux qui les avoient reconnus pour leurs Princes. Le Tartare marchoit donc contre ces deux Souverains. Il étoit déjà entré dans la Province de Quansi, où il avoit emporté en peu de temps la grande ville de Vecheu. Il y trouva quelque resistance, mais qui fut à l'ordinaire tres-funeste pour ceux qui avoient entrepris de se défendre. La Ville fut pillée & saccagée. On y épargna seulement, autant qu'il se pût, le sang & la vie des habitans, parce que la resistance n'y avoit pas été fort opiniâtrée, en sorte que s'il y eut quelque meurtre, ce fut seulement par les accidens qu'il n'est pas possible d'éviter dans une Ville saccagée par des barbares.

Les Tartares passerent ensuite aux autres Villes

Vil  
auc  
On  
tre,  
arme  
les  
celle  
des  
l'Ar  
devar  
voya  
nieres  
vinc  
aupar  
de no  
avoit  
conqu  
été en  
receu  
ché à  
Il fa  
bruit  
pagne  
velle v  
pris la  
le Vice  
& oblig  
mitez  
pour at  
état de

vendus à leurs  
 savent se ti-  
 les mal-avi-  
 meurent mise-

& Sinhianvan,  
 sang, quoi  
 ez du dernier  
 fidelles à leur

nt des senti-  
 solurent aussi  
 la mort que  
 i les avoient

Le Tartare  
 deux Souve-  
 dans la Pro-  
 emporté en  
 de Vecheu.

e, mais qui  
 pour ceux  
 rendre. La

On y épar-  
 pût, le sang  
 que la resi-  
 opiniâtrée,  
 meurtre, ce  
 qu'il n'est  
 Ville facca-

aux autres  
 Villes

Villes de cette Province, dont il n'y eut aucune qui n'ouvrit les portes aussi-tôt. On se pressoit d'autant plus de se soumettre, qu'on y avoit avis qu'une nouvelle armée de Tartares, qui étoit entrée dans les Provinces voisines, s'avançoit vers celles-ci à grandes journées. C'étoient des Troupes qui venoient pour renfort à l'Armée qu'on avoit sçû avoir été défaite devant Xaochin. Mais le Vice-Roi envoya ordre pour lors au General de ces dernières troupes de se retirer dans les Provinces, où elles avoient été commandées auparavant; parce qu'il n'avoit pas besoin de nouvelles forces, & que celles qu'il avoit, étoient suffisantes pour achever de conquérir la Province, quand elle auroit été encore plus grande. Ce General ayant reçu cet ordre, fit prendre une autre marche à son Armée.

Il faut remarquer qu'il courut depuis un bruit que Gueyvan avoit repris la campagne; & qu'après avoir emporté une nouvelle victoire sur les Tartares, il avoit repris la ville de Vecheu, où étoit pour lors le Vice-Roi; qu'il l'avoit ensuite poussé, & obligé de se retirer aux dernières extrémités de la Province, où il s'étoit arrêté, pour attendre du secours & se remettre en état de regagner ce qu'il avoit perdu.

Il n'a pourtant pas été possible de sçavoir, si cette nouvelle étoit bien véritable, & ainsi on n'y la pas eu beaucoup de creance. Mais quoi qu'il en soit, il est certain que Pelipaovan avoit fait passer dans cette Province de si puissantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie, & qu'au bruit de la résistance qui s'y faisoit, il y étoit encore accouru de toutes parts un si grand nombre de Tartares, qu'il n'étoit guères possible que les Chinois y pussent avoir de grands avantages.

L'on n'a pas été informé non plus de ce que firent toutes ces grandes Armées dans cette Province. On apprit seulement qu'après qu'elles se furent débordées dans tout ce pais, comme des torrens qui renversent & emportent tout ce qu'ils trouvent d'obstacle, il n'y eut plus rien qui résistât désormais à la cruauté des victorieux. C'est ce qu'en rapportoit la Relation qui en étoit écrite vers la fin de 1647. Mais elle ne marquoit point d'autre particularité, sinon qu'il n'y avoit plus de Rois ni de Royaume, depuis que les deux Princes y étoient morts les armes à la main pour la défense de la Patrie. Ils n'avoient pas pû faire autre chose pour empescher l'oppression de leurs peuples. Mais ils n'en étoient pas plus soulagez, encore que des

Rois

Rois  
pour  
de c  
gran  
tient  
moir  
qu'ils  
dès l  
Tarta  
qui c  
encor  
les T  
Mais  
qu'au  
ge, n  
un Ga  
Ce  
vince  
queste  
rendit  
compo  
à l'âge  
verain  
tarie, l  
d'une f  
leurs te  
font pr  
Etat. T  
en moir  
ce qu'o

Rois donnassent ainsi leur sang & leur vie, pour tâcher de conserver quelque partie de cét Etat. Gueyvàn n'y gagna qu'un grand nom & une grande reputation, qu'on tient ne devoir jamais mourir dans la mémoire des Chinois, aussi bien que le regret qu'ils avoient de ne l'avoir pas fait Roi dès les commencemens de l'irruption des Tartares. Il y a eu cependant des Chinois qui ont prétendu que ce Gueyvàn étoit encore vivant, & qu'il avoit même chassé les Tartares de la Province de Quansi. Mais il n'est pas aisé de trouver ailleurs qu'au Royaume de Castille un Dom Pelage, ni ailleurs qu'au Royaume d'Arragon un Garcia Ximenes.

Ce fut avec la reduction de cette Province que les Tartares acheverent la conquête de la Chine; & le jeune Xunchi se rendit le maître des quinze Provinces qui composent ce grand Empire. Ce Prince à l'âge de treize à quatorze ans, fut le Souverain de ces trois puissans Etats, la Tartarie, la Chine & la Corée, qui quoi que d'une si vaste estenduë, ayant néanmoins leurs terres contiguës les unes des autres, sont presentement réunis en un même Etat. Tous ces grands pais furent conquis en moins de quatre années; en sorte que ce qu'on a dit autrefois d'Alexandre, se

pour-

de sçavoir,  
eritable, &  
p de creance.  
ft certain que  
ans cette Pro-  
de Cavalerie  
uit de la refi-  
oit encore ac-  
grand nombre  
nères possible  
oir de grands  
on plus de ce  
Armées dans  
lement qu'a-  
ées dans tout  
qui renver-  
ils trouvent  
n qui resistât  
victorieux.  
Relation qui  
647. Mais  
re particula-  
s de Rois ni  
eux Princes  
main pour  
avoient pas  
escher l'op-  
lais ils n'en  
ore que des  
Rois



pourroit bien dire en nos jours des Tartares, qu'ils n'ont pas tant fait des conquestes, qu'ils ont couru & volé par le monde. Il est certain que quand ces grandes Armées n'auroient fait que passer, il leur auroit bien fallu autant de temps, qu'elles en ont employé à conquérir tant de pais. Et si Alexandre avoit connu quelque autre Xunchi avant lui, il auroit pû avec autant de raison lui envier, ce que Cesar envia depuis à Alexandre. Cesar s'affligeoit de n'avoir pas commencé en un âge où Alexandre avoit déjà tout fait; mais ce Conquerant auroit bien eu autant de sujet de se plaindre qu'il n'auroit encore rien fait en un âge où nous apprenons que Xunchi a terminé une si glorieuse conqueste. Aussi, si ce Prince vit long-temps, & qu'il marche toujours à aussi grandes journées, il faudra, ou que le Monde se fasse plus grand, ou qu'il s'en découvre quelque nouveau; puis que selon les vastes projets dont ce jeune Conquerant se flattoit après sa victoire, la Terre étoit déjà trop petite, pour donner de justes exploits à son grand courage.

CHAP.

Troub  
M  
Quelq  
les  
D'aut  
Un qu  
suis  
com

I L y  
I ac  
que  
sur la  
Ces p  
ceux  
Fochie  
leveren  
eurent  
per les  
Mais à  
la Mer  
fut un  
qu'il n  
pas, q  
Chinois  
toutes

des Tartares  
 conquêtes,  
 le monde  
 grandes Armées  
 ur auroit bien  
 es en ont em-  
 is. Et si A-  
 autre Xunchi  
 autant de rai-  
 nvia depuis à  
 de n'avoir pas  
 exandre avoit  
 uerant auroit  
 plaindre qu'il  
 un âge où  
 a terminé  
 Aussi, si ce  
 qu'il marche  
 és, il faudra,  
 grand, ou  
 nouveau, puis  
 ont ce jeune  
 victoire, la  
 pour donner  
 courage.

## CHAPITRE XII.

*Troubles dans les Provinces voisines de la Mer.*

*Quelques Princes de la Chine se retirent dans les Montagnes.*

*D'autres traittent avec les Tartares.*

*Un qui s'étoit caché avec les Bonzes, & ensuite s'étoit fait connoître au Vice-Roi, est conduit dans la Tartarie.*

**I**L y eut, après la conquête de la Chine  
 achevée, de quoi occuper encore quel-  
 que temps les forces des victorieux  
 sur la Mer aussi bien que sur la Terre.  
 Ces peuples nouvellement assujettis, &  
 ceux particulièrement des Provinces de  
 Fochien, de Canton & de Quansi, se sou-  
 leverent en divers endroits. Les Tartares  
 eurent moins de peine à retenir ou à dissi-  
 per les partis qui demeurèrent dans le Pais.  
 Mais à l'égard des autres rebelles, qui prirent  
 la Mer, ou coururent les rivieres, ce leur  
 fut un étrange embarras, & où ils croyoient  
 qu'il n'y auroit jamais de fin. Ce n'est  
 pas, que tout ce que pouvoient faire les  
 Chinois, leur fit beaucoup de peur, mais  
 toutes leurs courses ne laissoient pas de  
 leur

leur donner toujours bien de l'ennui & de la fatigue. Ces Coureurs ne se contentoient pas de donner de la peine aux Tartares ; ils ravageoient encore ceux de leur propre païs , & pilloient les terres des Princes voisins, & des alliez de la Chine.

Pour les autres Provinces plus avancées dans le païs, & plus proches de Pequin où étoit la Cour de l'Empereur , il n'y eut aucun soulevement , depuis que ces peuples se furent soumis. On y demeura en paix , comme s'il n'y fût arrivé aucun changement : Mais pour les trois de Fokien, de Canton & de Quansi, comme elles sont plus éloignées de la Cour, & que les troupes qui y avoient été commandées, y avoient par toutes leurs violences donné une aversion terrible de la nouvelle domination, il n'étoit pas possible d'y remettre les choses dans l'ordre & dans la paix. Il est vrai que quant à la Province de Quansi, on n'a pas scû ce qui y auroit pû entretenir la guerre, ainsi que dans les deux premières, si ce n'est qu'on prétendoit que Gueyvan s'y maintenoit toujours, & que pour mieux prendre ses avantages, il se retiroit avec ses gens dans les montagnes. Mais il étoit assez difficile que ce Prince pût résister long-temps. Assiégré, comme il étoit

de  
d'en  
renc  
succ  
pou  
O  
main  
dans  
alors  
le C  
après  
qu'il  
fend  
tars.  
Chine  
neanm  
de Ta  
croire  
differe  
tes, c  
mier T  
auparav  
cette I  
Roi qu  
même  
Provinc  
tend aff  
environ  
Tartare  
rence c  
de

l'ennui & de  
ne se con-  
eine aux Tar-  
ceux de leur  
des terres des  
de la Chine.

plus avancées  
s de Pequin  
reur, il n'y  
puis que ces  
n y demeura  
arrivé aucun  
trois de Fo-  
ansi, comme  
la Cour, &  
nt été com-  
es leurs vio-  
terrible de la  
toit pas pos-  
dans l'ordre  
ue quant à la  
pas scû ce qui  
guerre, ainsi  
, si ce n'est  
an s'y main-  
micux pren-  
iroit avec les  
Mais il étoit  
pût résister  
omme il étoit  
de

de toutes parts, d'un si grand nombre d'ennemis, il ne pouvoit éviter d'être rencontré des uns ou des autres, & de succomber bien-tôt, n'ayant pas de forces pour se défendre.

On disoit aussi que le Roi Tanvan se maintenoit encore avec quelques troupes dans la Province de Foquien, où étoit alors Pelipaovan. C'étoit le Prince que le Corsaire Icoan y avoit fait couronner après la mort de l'Empereur Zunchin, & qu'il avoit entrepris de soutenir & de défendre contre toutes les forces des Tartares. On disoit donc que ce Roi de la Chine étoit encore vivant. La Relation néanmoins qui l'appelle Luvan, au lieu de Tanvan, donneroit d'abord lieu de croire que c'auroient été deux Princes differens. On voit cependant par les suites, que ce ne pouvoit être que le premier Tanvan, qui fut couronné six mois auparavant que les Tartares entraissent en cette Province. Car elle marque que ce Roi qui se soustenoit toujours, étoit le même qui avoit gouverné en paix cette Province l'espace de six mois; ce qui s'entend assez de Tanvan, qui fut couronné environ ce temps-là, avant l'arrivée des Tartares. Et il n'y auroit guères d'apparence que depuis qu'ils auroient été les

maîtres de ce Pais, on y eût couronné aucun Prince, qui y eût pû regner en paix, non pas six mois, mais un demi jour seulement. Il ne pouvoit donc y avoir d'autre Roy que ce Tanvan, qu'on avoit crû mort, sur ce qu'il n'avoit plus parû après la prise d'Icoan. Mais on a averti en cét endroit de la Relation, qu'il seroit encore fait quelque mention de lui. Il se pourroit faire aussi que ce Prince auroit eu ces deux noms, qui auroient quelquefois donné lieu d'en parler, comme de deux personnes differentes. Enfin les Chinois prétendoient que ce Prince étoit encore vivant, & qu'il s'étoit retiré dans les montagnes, où il se maintenoit, en changeant souvent de poste & de retraite. Ils disoient aussi qu'il avoit avec lui le fils d'Icoan, & qu'il n'étoit alors plus de mention du Pere. Ce jeune homme, de la maniere qu'ils en parloient, rendoit de grands services à ce Prince. On tient qu'effectivement il étoit très-vaillant, & qu'il avoit une grande reputation, tant parce qu'il étoit fils d'Icoan, que pour avoir appris des Hollandois à Xacasia tous les exercices de l'art militaire, ainsi qu'il se pratique dans l'Europe.

C'est là l'état où l'on disoit qu'étoit alors la Province de Foquien. Mais il est dif-

diff  
étoit  
affair  
roît  
que  
men  
d'In  
Cant  
Chin  
res.  
bruit  
n'éto  
étoier  
ce ma  
soient  
fer en  
cette  
plus q  
encore  
ment a  
si bas &  
d'oser t  
Tyran  
ger de  
& leurs  
C'a  
que les  
& plus  
croyoier  
lieu de

it couronné  
 u regner en  
 ais un demi  
 oit donc y  
 van, qu'on  
 n'avoit plus  
 Mais on a  
 ation, qu'il  
 ntion de lui.  
 e ce Prince  
 qui auroient  
 rler, com-  
 ntes. Enfin  
 ce Prince  
 l s'étoit re-  
 l se mainte-  
 poste & de  
 il avoit avec  
 it alors plus  
 ne homme,  
 t, rendoit  
 On tient  
 aillant, &  
 tion, tant  
 e pour avoir  
 sia tous les  
 nsi qu'il se  
 ir qu'étoit  
 Mais il est  
 dif.

difficile de croire que Pelipaovan, qui y  
 étoit si puissant, y laissât long-temps les  
 affaires aller de la sorte. C'est ce qui pa-  
 roît par la même Relation, qui marque  
 que ce Conquerant faisoit passer incessam-  
 ment de puissantes troupes de Cavalerie &  
 d'Infanterie de cette Province en celle de  
 Canton, d'où il paroît que ce Roi de la  
 Chine ne lui donnoit pas de grandes affai-  
 res. Ce qui donnoit donc lieu à tous ces  
 bruits qui n'avoient pas grand fondement,  
 n'étoit autre chose que la confusion où  
 étoient les Chinois de leur lâcheté. Dans  
 ce mauvais état de leurs affaires, ils di-  
 soient tout ce qu'ils pouvoient, pour pas-  
 ser encore pour gens de cœur. Mais toute  
 cette fierté ne leur servit guère, non  
 plus que quelques efforts qu'ils pouvoient  
 encore faire pour ne paroître pas enriere-  
 ment abattus. La vérité est, qu'ils étoient  
 si bas & si hors d'état de se relever, que  
 d'oser tourner seulement la teste contre leurs  
 Tyrans, n'étoit autre chose que de les obli-  
 ger de nouveau à ne pas épargner leur sang  
 & leurs vies.

C'a été dans la Province de Canton  
 que les Tartares ont trouvé plus d'affaires  
 & plus d'exercice, depuis même qu'ils en  
 croyoient être les maîtres & il y avoit  
 lieu de croire que les choses pourroient

aller encore plus loin. La ville de Huchicheu est une des plus considerables de cette Province. Ce fut là qu'une conspiration éclatta tout d'un coup contre les Tartares. On en avoit fait chef un Roi que l'on y avoit couronné pour ce dessein. C'étoit un fameux voleur, & c'étoit tout ce qu'il avoit de considerable. On ne laisse pas de considerer les voleurs, jusqu'à en faire des Souverains, après qu'ils sont devenus puissans. Ceux de Huchicheu y furent très mal-heureusement trompez. Ils avoient pris les armes, croyant bien que ceux des autres Villes en feroient autant, en l'absence du Vice-Roi, qui étoit allé mener quelques troupes dans la Province de Quansi. Mais toutes ces autres Villes demurerent en paix, & elles firent sagement. Celle-ci, qui se declara si mal à propos, connût bien-tôt son mal-heur & sa faute. Le voleur qu'elle avoit fait Roi, demeura voleur comme il étoit. Il vola seulement avec plus d'autorité ce miserable peuple, qu'il disoit obligé de soutenir sa grandeur, & de là il entreprit de voler aussi, s'il pouvoit, les Tartares. Pour cela, il traita avec eux, & convint de leur vendre sa Couronne & son Etat de la ville de Huchicheu. Il se vint donc

ville de Hu-  
nsiderables de  
u'une conspi-  
p contre les  
chef un Roi  
pour ce des-  
leur, & c'é-  
confiderable.  
r les voleurs,  
ains, après  
s. Ceux de  
nal-heureuse-  
pris les ar-  
ux des autres  
l'absence du  
ener quelques  
Quansi. Mais  
neurerent en  
t. Celle-ci,  
os, connût  
à-faute. Le  
oi, demeura  
vola seule-  
ce miserable  
é de toute-  
entreprît de  
les Tartares.  
x, & con-  
ronnie & son  
i. Il se vint  
donc

donc rendre chez le Vice-Roi des Lettres qui gouvernoit la Province en l'absence du Vice-Roi des Armes. Il lui remit tous ses Ornemens Royaux; & ce Vice-Roi de son côté le receut avec tous les honneurs & tous les bons traitemens qu'il pouvoit esperer.

L'honesteté de ce Tartare, qui avoit si bien reçu celui qui s'étoit venu rendre à lui, fit prendre resolution à un Prince de la famille Royale de traiter pour lui un pareil accommodement. Il étoit demeuré caché dans la Province, où il n'avoit pas voulu recevoir aucune marque de la dignité Royale, encore qu'il la meritât mieux que le Roi de Huchicheu. Il avoit preferé la Couronné de Bonze, qui lui servit aussi quelque temps à cacher sa qualité. Car il étoit reconnu de toute la Nation pour un des veritables Princes du sang: Mais parce qu'il voyoit le peril qu'il y avoit à être Roi, il ne s'empressa pas de se faire rendre cet honneur. Il se retira pourtant dans la ville de Canton, où il demeura jusqu'à ce que les Tartares en fussent assez près. Alors, il trouva qu'il lui seroit plus seur de se retirer ailleurs, & s'en alla dans une retraite des Bonzes. Il y fut bien reçu; ces Solitaires qui parurent très-touchés de son infortune, lui promirent



de le cacher avec tout le secret qu'il pouvoit esperer. Pour cela , ils lui couperent les cheveux , & ne lui en laisserent qu'une Couronne , qui est celle que j'ai dit, qu'il préfera à toute autre. Ils le vestirent encore d'un habit de Bonze. C'est ainsi qu'on nomme plusieurs miserables que le Demon retient en quelques lieux écartez , où ils vont pour mieux honorer ses idoles. Ce Prince avoit vécu jusqu'alors dans cette retraite assez bien caché ; & les Bonzes lui avoient gardé une entiere fidelité, n'y en ayant aucun qui l'eût été découvrir aux Tartares : Mais il ne laissoit pas d'être toujours en allarme. Il ne croyoit pas qu'une affaire pût long-temps demeurer secrette parmi tant de monde. Car quelquefois il ne se trouve pas moins de cinq cens ou mille personnes dans une de ces retraittes de Bonzes , qui font la plûpart gens à qui il ne faut pas trop se fier , à cause qu'ils font profession d'une étrange vertu. Ce Prince donc , qui sçût que le Vice-Roi étoit une personne si honnête & de si bonne foi , resolut , après lui avoir fait parler par quelques-uns de ses amis, de se presenter devant lui. Il y vint ; & le Vice-Roi ne manqua pas de le recevoir , & de le traiter avec tous les honneurs qu'il pouvoit souhaitter. Mais toutes ces  
careffes

ret qu'il pou-  
lui couperent  
fferent qu'une  
j'ai dit, qu'il  
stirent encore  
ainfi qu'on  
ue le Demon  
artez, où ils  
idoles. Ce  
rs dans cette  
& les Bonzes  
fidelité, n'y  
découvrir aux  
it pas d'être  
croyoit pas  
ps demeurer  
. Car quel-  
moins de cinq  
une de ces  
ont la plûpart  
pp se fier, à  
une étrange  
i scût que le  
i honnête &  
rès lui avoir  
ses amis, de  
vint; & le  
le recevoir,  
es honneurs  
is toutes ces  
careffes

careffes ne le rendirent pas plus assuré qu'on n'attenteroit point sur sa personne; parce que jusques-là les Tartares avoient toujours fait mourir tout autant de Princes de la Chine qu'ils en avoient pû découvrir. Il est vrai qu'ils n'en avoient point encore vû d'autre que lui venir ainsi sur leur bonne foi se mettre entre leurs mains, & ce fût peut être par cette consideration, que pour s'assurer de lui, ils jugerent seulement le devoir faire conduire dans la Tartarie. Mais toujours courut il un très-grand risque qu'on ne s'assurât encore mieux de sa personne en lui ôtant la vie. Etrange justice qui fait un crime à un homme du mal-heur de ceux de son sang qui ont perdu une Couronne & un Empire!

## C H A P I T R E XIII.

*Estat des Portugais de Macaô.*

*Ils étoient demeurez neutres entre les Chinois  
& les Tartares.*

*Leur crainte que les victorieux ne fissent quel-  
que entreprisé sur leur Ville.*

*Ils en furent mieux traittez qu'ils ne pen-  
soient.*

**A** VANT que de sortir de la Chine, pour voir ce qui se passoit parmi les Rebelles qui s'étoient jettez en Mer, il est à propos de rendre raison de l'état où étoient alors les Portugais de Macaô. C'est une place qu'ils ont dans les terres de la Chine, & qui est une des meilleures & des plus riches habitations qu'ils ayent en toutes les Indes. La ville de Macaô est située en une presque Isle, éloignée d'environ quarante lieuës de Canton, dont on en peut faire trente sur une belle & grande Riviere, & pour les dix autres, on prend ordinairement la Mer. Macaô est assez connu par les Relations & les Voyages qu'on y fait de plusieurs endroits de l'Europe. On sera bien-aise seulement de sçavoir en quelle disposition

pou-

## XIII.

*entre les Chinois*

*ne fissent quel-*

*qu'ils ne pen-*

*de la Chine;*

*se passoit par-*

*ent jettez en*

*ndre raison de*

*Portugais de*

*u'ils ont dans*

*ui est une des*

*es habitations*

*des. La ville*

*presque Isle,*

*e lieuës de*

*ire trente sur*

*& pour les*

*ment la Mer.*

*es Relations*

*plusieurs en-*

*ra bien-aise*

*e disposition*

*pou-*

pouvoient être ses habitans dans ce grand changement d'un Etat, duquel ils sont toujours en dépendance. La ville de Macaô ne sçauroit subsister que par la paix & la bonne intelligence qu'elle doit avoir avec la Chine, & avec celui qui en est le maître. Car outre les grands profits qu'elle tire du commerce qu'elle a dans tout cét Etat, ce qui fut le sujet pour lequel il y a environ cent ans qu'elle fut bâtie, & ce qui l'a agrandie & enrichie toujours depuis; elle ne peut encore avoir ses vivres que de la Chine. Ainsi sans qu'il y ait d'Armée qui l'assiège, ni qui vienne forcer & renverser ses murailles, il faudra qu'elle perisse, autant de fois que ceux de la Chine voudront se donner la patience de la reduire par le manquement des choses necessaires. Tout le terrain de Macaô n'est qu'une grande masse de rochers. Ses champs, ses vignes, ses oliviers, & généralement tout son necessaire est dans la Chine. Il faut que tout lui vienne de là; & elle ne peut recevoir d'ailleurs, ni par mer ni par terre, ce qu'elle a besoin pour subsister chaque jour.

C'est aussi pour toutes ces raisons que les Portugais se sont toujours conduits fort discrettement avec les Chinois, & il leur

a été assez nécessaire d'user de prudence & de circonspection, pour se maintenir si long-temps parmi une Nation, qui n'a pas sa pareille au monde en défiances & en ombrages. Cependant les Portugais ont si bien vécu avec ces peuples, qu'ils en étoient considérez comme de véritables Chinois; & ils sont seuls de tous les étrangers avec lesquels ils se soient pû refoudre d'avoir quelque sorte d'ouverture & de confiance. Aussi s'en est-il peu fallû que, ce que les Chinois ont témoigné d'amitié à ceux de Macaô, n'ait été cause de la ruine de cette Ville. Car plusieurs fois on y a été tout prêt de se déclarer pour eux contre les Tartares. On y est cependant demeuré dans la neutralité durant toute cette dernière guerre, après avoir considéré combien il avoit été perilleux d'avoir voulu autrefois secourir les Chinois contre de si puissans ennemis; & ce qui se voit par les Relations de la Chine. Mais dans la révolution générale de cet Etat, le péril étoit encore infiniment plus grand: car comme tous les Rois, qui se faisoient couronner dans la Chine, ne manquoient pas de demander aussi-tôt l'assistance & le secours de Macaô, il se trouvoit toujours plusieurs de ces habitans assez portez à entrer dans ce nouveau parti. Et ce fut ce qui

arri-

de prudence & se maintenir si on, qui n'a pas de défiances & les Portugais ont des soupçons, qu'ils en ont de véritables de tous les étrangers. On ne pouvoit pû résou- lution & de l'ouverture & de peu fallût que, l'absence d'amitié étoit cause de la plusieurs fois on déclara pour eux. Il est cependant duré pendant toute l'année sans avoir confidés. On se méfioit d'avoir les Chinois contre eux. Mais dans l'Etat, le péril étoit grand : car on ne se faisoit pas de confiance & l'on ne pouvoit toujours se porter à en- t. ce fut ce qui arriva

arriva particulièrement à l'égard du Prince qui fut couronné à Canton. Comme il y avoit eu de tout temps une très-étroite correspondance entre ces deux Villes, ceux de Macaô ayant toujours reçu beaucoup de biens de ceux de Canton, il sembloit pour cette raison, que les Portugais ne devoient pas abandonner leurs amis en leur besoin. Cependant on demeura d'accord que tout le secours qu'on pourroit donner ne serviroit de guère, & qu'il ne laisseroit pas d'attirer infailliblement la ruïne de Macaô. C'est pourquoi on demeura dans la résolution de ne se commettre pas avec de si redoutables ennemis. Il est bon de penser aux choses plus d'une fois; & celui qui ne veut pas avoir si-tôt à se repentir, ne doit pas se résoudre si-tôt.

Le Tartare estima tellement la prudence de ceux de Macaô, de ne s'être point déclarés contre lui dans cette guerre, que ce fut depuis la seule considération qui l'empêcha de rien entreprendre sur leur Ville. Ce n'est pas que l'on n'y fût toujours en de grandes allarmes. On sçavoit que le Vice-Roi d'Armes de Canton étoit très-puissant, & que c'étoit encore un homme entreprenant, qui ne faisoit pas connoître ses desseins, & dont on ne pouvoit s'assurer, pour être de très-mauvaise foi. On le voyoit

voit encore paroître très-souvent en mer avec un grand nombre de vaisseaux. Il alloit, disoit-il, donner la chasse aux Corsaires de la Chine, le long de cette côte; mais il approchoit cependant assez près de la ville de Macaô. D'ailleurs on entendoit que les Soldats de l'armée des Tartares disoient hautement qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à piller Macaô, & que rien ne les en pouvoit empêcher. Enfin le Vice-Roi, qui n'étoit pas moins ardent que ses gens à faire quelque entreprise qui lui fût également profitable & honorable, ne laissoit guères les habitans de Macaô en repos sur les intentions qu'il pouvoit avoir. Mais entre plusieurs choses qu'on avoit à apprehender dans cette grande Ville, il y en avoit deux qui sembloient rendre sa ruine inévitable.

La première étoit le bruit qu'il y avoit des trésors, & des grandes richesses de Macaô. Il y en avoit eu effectivement en d'autres temps : Mais alors les misères & les guerres y avoient mis les choses en un autre état. Toute l'opulence de cette Ville consistoit dans un grand nombre de riches & de précieuses marchandises que ses habitans tiroient toutes les années de la Chine, pour transporter de là dans le Japon & les Philippines, où ils chargeoient en  
suite

uvent en mer  
iffeaux. Il al-  
se aux Corfai-  
e cette côte;  
assez près de  
s on entendoit  
s Tartares di-  
oient pas beau-  
d, & que rien  
Enfin le Vice-  
ns ardent que  
epriſe qui lui  
onorable, ne  
Macaô en repos  
ouvoit avoir.  
qu'on avoit à  
de Ville, il y  
rendre sa rui-

qu'il y avoit  
heſſes de Ma-  
ment en d'au-  
miſeres & les  
ſes en un au-  
le cette Ville  
bre de riches  
iſes que ſes  
années de la  
à dans le Ja-  
nargeoient en  
ſuite

ſuite l'argent en barre. Mais depuis huit  
ans tout ce commerce n'alloit plus. On  
n'avoit pû rien enlever de la Chine à cauſe  
des guerres. Il n'y avoit plus auſſi de li-  
berté de venir aux Philippines, depuis la  
rupture du Portugal avec la Caſtille, &  
l'Empereur du Japon avoit encore interdit  
aux Chrétiens par des défenſes très-rigou-  
reuſes toute ſorte de commerce dans ſes  
Etats. Ainſi tout manquoit alors aux  
habitans de Macaô : Car pour toute autre  
commerce qu'ils pouvoient avoir ailleurs,  
le profit en étoit peu conſiderable, & il  
n'étoit guères poſſible de faire quelque  
choſe ſans l'argent du Japon & de Manile.  
Tant s'en faut donc que Macaô fût alors ſi  
riche, qu'au contraire, depuis huit années  
que le trafic n'alloit plus, tout y étoit dans  
une telle miſere qu'on ne croyoit pas que  
cette grande Ville pût encore ſe maintenir  
long-temps.

C'eſt l'état où en ſont aſſez ſouvent re-  
duites toutes les Villes & Colonies qui s'é-  
tablirent dans les Indes. Comme toutes  
leurs moisſons & leurs recoltes conſiſtent  
dans le transport & le débit de leurs mar-  
chandises; en deux ou trois années que ce  
commerce vient à manquer, tout y eſt bien-  
tôt dans la neceſſité & la miſere. C'eſt  
encore l'état où l'Eſpagne même ſeroit  
bien-



bien-tôt, si les flotes manquoient quelques années à y arriver. Car on peut dire que ce n'est pas tant la rosée du Ciel que l'eau de la mer qui lui donne la fertilité par le grand nombre des vaisseaux qui la lui apportent de si loin. Il est pourtant vrai que ces Villes marchandes se remettent aussi en peu de temps & sans beaucoup de peine, & qu'il ne faut que deux ou trois bonnes années, où le trafic revient à valoir, pour y revoir aussi-tôt l'abondance. C'étoit là aussi la seule esperance qui restoit aux habitans de Macaô.

Cependant quelque pauvreté qu'il y eût en cette Ville, on ne laissoit pas de l'estimer toujours tres-riche, parce qu'elle l'étoit en effet peu d'années auparavant, lors qu'en l'année 1640. il y étoit venu de l'argent du Japon en si grande quantité que les droits du Roi qui se payent à dix pour cent, monterent cette année à plus de quatre cens mille écus. Il falloit ainsi qu'il y en eût pour plus de douze millions, ce qui surpassoit tout ce qui arriroit toutes les autres années du Japon, & même on ne comptoit pas encore celui qui y venoit de Manile, d'où il est venu quelquefois plus de trois millions pour une année. Ce que l'on disoit donc des richesses de Macaô, étoit ce qui la menaçoit davantage de sa ruine. Car

le

ient quelques  
peut dire que  
el que l'eau de  
é par le grand  
lui apportent  
vrai que ces  
t aussi en peu  
eine, & qu'il  
nnes années,  
pour y revoir  
it là aussi la  
x habitans de

é qu'il y eût  
s de l'estimer  
qu'elle l'étoit  
nt, lors qu'en  
de l'argent du  
ue les droits  
r cent, me  
quatre cens  
qu'il y en  
ons, ce qui  
it toutes les  
on ne com-  
t de Manile,  
plus de trois  
que l'on di-  
ô, étoit ce  
ruine. Car  
le

le Tartare, qui se laissoit assez aisément persuader de ce bruit, sans s'en informer davantage, croyoit qu'effectivement il y avoit de grands tresors cachez : ainsi il ne doutoit point qu'il ne fût riche pour jamais, s'il pouvoit piller cette Ville.

L'autre chose, qui pouvoit donner beaucoup d'apprehension aux habitans de Macaô, étoit de sçavoir que le dessein d'entreprendre sur leur Ville, étoit une affaire qui n'avoit pas besoin d'être resoluë au Conseil de l'Empereur. Ils voyoient que tout ne dépendroit que des caprices du Vice-Roi, homme ambitieux, entreprenant, & enfin victorieux, & qui commandoit des gens qu'il avoit accoutumés aux outrages, & aux violences. Ils étoient ainsi en de continuelles craintes qu'ils ne vissent bien-tôt les Tartares attaquer leurs murailles, & entreprendre le sac & le pillage de leur Ville. D'un côté, il ne leur étoit pas possible de résister sans se perdre, & ils ne pouvoient pas d'un autre côté ne pas faire tous leurs efforts pour se défendre, ce qui étoit rendre encore leur perte inévitable.

Macaô étoit très-bien fortifiée, & pourvuë de quantité de bonne artillerie. Ses habitans, aussi bien que les Soldats qui y étoient, étoient tous gens de cœur,

venus de l'Europe. Ils ne prétendoient pas se rendre aux premiers traits d'arc des Tartares , comme avoient fait les Chinois. Ils vouloient au moins leur faire acheter leur victoire , & soutenir le mieux qu'ils pourroient , l'honneur de leur Nation, en ne se rendant pas si facilement à des Barbares qui entendoient si peu à faire la guerre. Enfin ils étoient résolus de faire bien connoître aux Tartares', que s'ils gagnoient tant de victoires , c'étoit qu'on ne les leur disputoit guères , & qu'ils ne devoient pas s'attendre de marcher par tout le monde à aussi grandes journées qu'ils avoient fait dans la Chine.

Mais d'un autre côté Macaô ne pouvoit résister qu'elle ne perît infailliblement. Le Tartare étoit le maître de la Chine, & comme on a dit, qu'il faut, pour avoir des vivres , qu'elle dépende de celui qui domine sur cet Etat ; on voyoit que n'y ayant pas lieu d'en attendre d'ailleurs , ni aucun secours qui la pût garantir d'un si puissant ennemi, ce seroit bien une nécessité, lors qu'on seroit pressé de plus près, de demander à faire quelque accommodement. Pour cela , il auroit fallu se résoudre à ouvrir les portes au Vice-Roi , & à se remettre à sa bonne foi.

Mais

prétendoient  
rs traits d'arc  
voient fait les  
moins leur  
, & souîte-  
t, l'honneur  
endant pas si  
qui enten-  
e. Enfin ils  
en connoître  
voient tant de  
es leur dispu-  
oient pas s'at-  
le monde à  
avoient fait

caô ne pou-  
t infâillible-  
maître de la  
l'il faut, pour  
nde de celui  
yoit que n'y  
ailleurs, ni  
ntir d'un si  
une necessi-  
plus près, de  
nmodement.  
e résoudre à  
, & à se re-

Mais

Mais ce Barbare, qui, pour être éloi-  
gné de six cens lieuës de la Cour, ne  
s'étoit guères soucié de tous les ordres  
que l'Empereur avoit donnez pour arrester  
la licence des troupes, se seroit encore  
bien moins mis en peine de piller & de fac-  
cager, & de faire tout le mal qu'il auroit  
pû à Macaô. Cependant quelque peril  
qu'il y eût à le recevoir, on en voyoit  
encore un plus grand à ne le recevoir pas.  
Enfin le salut de Macaô ne dépendoit que  
de la misericorde des Tartares : c'est à  
dire, de gens qui n'en avoient guères,  
qui ne reconnoissoient point de Loi, ni  
d'autres obligations que celles qu'il leur  
plaisoit de s'imposer à eux-mêmes, qui  
ne traittoient encore que rarement avec  
les Etrangers, & qui le faisoient toujours  
de telle sorte, qu'ils pensoient bien dès lors  
à ne rien observer de tout ce qu'ils pro-  
mettoient.

Les Portugais avoient ainsi tout à  
craindre des Tartares, qui leur faisoient  
tous les jours mieux connoître le mal  
qu'ils leur pouvoient faire. Ils venoient  
souvent se faire voir assez près de leur  
Ville, tantôt du côté de la mer, & tan-  
tôt de celui des terres par où elle tient  
à la Chine. Et comme ils étoient les  
maîtres du país, à l'exception de cette  
place

place seulement , il sembloit à ses habitans que les Tartares trouveroient toujours trop de raisons pour croire qu'une seule Ville ne devoit pas laisser imparfaite la conquête qu'ils avoient faite d'un si grand Empire.

**DIEU** cependant, qui sçait bien garder une Ville , lors que toute autre puissance a veillé fort inutilement à sa garde , fit voir qu'il vouloit conserver Macaô au milieu de tant de perils. Encore qu'il ne doive rien à ses créatures , il paroît pourtant qu'il ne laisse pas de vouloir bien reconnoître de petits services qu'elles lui rendent , & d'en faire ses dettes , bien que ce soient ses bien-faits. La Ville de Macaô avoit servi à recevoir & à former un grand nombre de fideles ouvriers qui étoient allez de là servir les Eglises du Japon, de la Chine, & quelques autres répandues parmi plusieurs Nations idolâtres. Cette Ville avoit ainsi contribué à faire connoître le nom de **DIEU** parmi beaucoup de peuples , & on pourroit dire qu'elle avoit été une sainte Academie, & comme une glorieuse arène où plusieurs saints Athletes s'étoient exercez pour aller combattre de là l'Idolatrie, & remporter la couronne de Martyre. Il n'y avoit pas encore dix ans que **DIEU** avoit

oit à ses habitans  
ent toujours trop  
d'une seule Ville  
parfaite la con-  
e d'un si grand

çait bien garder  
autre puissance  
à sa garde,  
onservir Macaô  
perils. Encore  
s créatures, il  
laisse pas de  
de petits servi-  
& d'en faire ses  
t ses bien-faits.  
ervi à recevoir  
mbre de fideiles  
de là servir les  
hine, & quel-  
armi plusieurs  
ille avoit ainsi  
re le nom de  
peuples, & on  
été une sainte  
rieuse arène où  
toient exercer  
l'Idolatrie, &  
artyre. Il n'y  
e DIEU avoit  
cou-

couronné en un seul jour plus de soixante  
Martyrs de ceux qui étoient partis de  
Macaô. Il plût donc à la Divine Providen-  
ce pour reconnoître, s'il est permis, de par-  
ler ainsi, les services, & les merites de cette  
Ville, de la preserver du peril où elle étoit.  
Et il est vrai, que le DIEU des Chré-  
tiens étoit comme obligé pour la gloire  
de son nom, d'y proteger ses fideles. Les  
Eglises marquées ci-dessus, & celles en-  
core de plusieurs autres Royaumes dépen-  
doient de Macaô pour avoir des Ministres,  
& de dignes ouvriers qui y vinsent planter  
& affermir la Foi. Ainsi, en perdant  
Macaô, ils perdoient comme la source ou  
le canal d'où leur venoient toutes leurs  
instructions & leurs consolations. On peut  
dire que sans elle c'étoit fait en quelque sorte  
de la plûpart de ces nouvelles Eglise.  
Il n'y avoit plus de Missions ni d'Evangile  
pour ces lieux, & la gloire du nom de  
DIEU alloit en quelque façon demeurer  
obscurcie parmi ces peuples.

Mais enfin par l'assistance de DIEU,  
ceux de Macaô commencerent à n'avoir  
plus tant de peur des Tartares. On sçût  
qu'ils avoient dit, qu'ils ne vouloient  
point de guerre avec leur Ville, qu'ils vou-  
loient au contraire que le commerce con-  
tinuât entre les deux Nations, ainsi qu'il  
se

se faisoit auparavant avec les Chinois. Et pour une seureté encore plus grande, ils envoyèrent peu de temps après à Macaô un acte autentique, par lequel ils declaroient que toutes les affaires du commerce seroient restablies comme auparavant, & que pour cela, ils donnoient dès lors tout pouvoir & seureté aux Portugais de venir à Canton, pour tout ce qui concerneroit le negoce, & de même toute liberté aux Tartares de porter toute sorte de denrées & de marchandises à Macaô.

Les Portugais furent alors dans la pensée d'envoyer une Ambassade aux Viceroyes de Canton, ou s'il eût été nécessaire à l'Empereur même, afin d'établir la paix & la liberté du commerce, de la maniere la plus solemnelle & la plus propre pour en rendre toutes les sûretés inviolables. Mais ils considererent que toute cette côte de Mer & les Rivieres mêmes étoient tellement couvertes de Pirates, qu'il n'y auroit pas eu de sûreté pour leur Ambassade, à moins que de l'escorter d'une puissante Flotte, & ils n'étoient pas en état de mettre en Mer un si grand équipage. On eut cependant de nouvelles esperances que les affaires iroient toujourns de mieux en mieux. Les Tartares témoignoient être extrêmement satisfaits que les Portugais ne se

fuf

les Chinois. Et plus grande, ils après à Macaô un quel ils declaroient du commerce se paravant, & que dès lors tout pour gais de venir à i concerneroit le liberté aux Tart de denrées & de lors dans la pen ssade aux Vice-ût été nécessaire d'établir la paix de la maniere us propre pour tez inviolables. toute cette côte nes étoient telle- qu'il n'y auroit Ambassade, à d'une puissante en état de met- page. On eut erances que les hieux en mieux. être extrême- portugais ne se fus-

ussent point declarez contre eux pour les Chinois, & ils vouloient pour cela leur faire voir par toutes sortes de reconnois- sances & de civilitez, combien ils les esti- moient dignes de leur amitié. Ce fut ainsi que DIEU preserva la ville de Macaô; & a toujours continué de la proteger. Car DIEU n'est pas comme les hommes qui commencent, & qui se lassent bien- tôt de faire du bien. Les hommes s'é- puisent, ou perdent patience. Mais DIEU est également riche & patient. Et les premiers bien-faits sont comme des marques, ou plutôt comme des gages & des assurances, qu'il en prepare toujours de nouveaux.



## C H A P I T R E XIV.

*Les Tartares se mettent en Mer & combattent les Corsaires de la Chine.*

*Un accommodement qu'on avoit proposé est rompu par la mauvaise foi du Vice-Roi.*

*On connoit ce qu'est un Chinois.*

*Le genie naturel de cette Nation.*

**L**ES Tartares avoient ainsi reduit sous leur puissance toute la terre ferme de la Chine ; mais ils n'étoient pas encore les maîtres des Mers. Il faut les y voir aux mains avec les Corsaires Chinois. Ils n'y auront pas peu à faire , & ils ne viendront pas si aisément à bout de ces nouveaux habitans d'autant de Villes flottantes , qu'ils avoient de différentes escadres de vaisseaux qui courroient & écumoient toutes ces côtes. Mais avant que d'entreprendre les Corsaires , les Tartares vouloient encore se rendre les maîtres de l'Isle de Hainam.

On découvre tout le long de la coste de Canton un grand nombre de petites Isles, qui , pour n'être séparées du continent que par des rivieres , ou n'être souvent que de grands

## E XIV.

*Mer & combats  
ine.*

*avoit proposé  
e foi du Vic-*

*ois.*

*ion.*

ainsi réduit sous  
la terre ferme de  
nt pas encore les  
ut les y voir  
s Chinois. Ils  
& ils ne vien-  
nt de ces nou-  
Villes flottant  
erentes escadres  
& écumoient  
vant que d'en-  
s Tartares vou-  
naîtres de l'Isle

de la coste de  
e petites Isles,  
continent que  
ouvent que de  
grands

grands rochers inhabitez, & peu éloignez du rivage, sont estimées être encore de la terre ferme de la Chine. Entre toutes ces Isles il s'en trouve une plus considerable, appelée Hainam, éloignée d'environ quarante lieuës de la Ville de Canton, mais si proche néanmoins de la terre ferme de cette Province, qu'on la découvre sans peine d'un bout à l'autre dans le beau temps. Le terroir en est très fertile, & produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. On y fait encore la pêche des perles qui s'y trouvent en assez grand nombre, & il en vient quantité d'autres choses rares & curieuses, qui sont marquées dans les Relations de la Chine. Toute l'Isle n'est pas habitée, & ceux qui l'habitent ne sont pas non plus d'une même Nation. Il y a en la partie du Midy un peuple fort grossier, qui ne reconnoît point les Chinois, & ne veut avoir affaire avec eux qu'en ce qui regarde le negoce & le commerce. En la partie du Septentrion, il y a un assez grand nombre de Chinois. On y voit trois Villes, huit villages, & plusieurs autres maisons & habitations séparées, & c'est cette partie de l'Isle qui est la plus peuplée & la plus riche.

Le Tartare vouloit encore se faire recon-  
noi-

noître en cette Isle , en sorte qu'il ne restât plus de Ville ni d'habitation de Chinois où il ne fût le Souverain & le Maître. On donna pour cela les ordres à un General qui y passa avec une puissante Armée Navale , & nonobstant le peu de connoissance que les Tartares eussent encore de la Mer , toute cette Isle fut bientôt reduite avec la même facilité que l'avoit été tout le reste de la Chine. Ce General y établit une bonne garnison avec un Gouverneur Tartare , & repassa en suite en la Province de Canton , chargé de gloire & de richesses , car il avoit trouvé à profiter dans cette Isle. Cependant pour reconnoître ses services , quelque bien payé qu'il fût déjà par le butin qu'il avoit fait , on lui donna la charge de Capitaine General des Mers , que les Chinois appellent le Haitaô , & ce Commandant , pour faire sa charge , se remit aussi-tot en mer avec une Armée de six-vint vaisseaux.

C'étoit son dessein , après avoir conquis l'Isle de Hainam , de nettoyer toutes ces Mers de Corsaires. Ils faisoient d'étranges ravages sur toutes ces costes , & principalement dans la Province de Canton , qui , comme le plus riche & le plus beau país de toute la Chine , donnoit aussi plus d'envie à ces Coureurs d'y venir tout

porte qu'il ne re-  
 vitation de Chi-  
 erain & le Maï-  
 les ordres à un  
 e une puissante  
 stant le peu de  
 res eussent en-  
 e Isle fut bien-  
 e facilité que  
 la Chine. Ce  
 garnison avec  
 repassa en sui-  
 n, chargé de  
 il avoit trouvé  
 Cependant pour  
 lque bien payé  
 u'il avoit fait,  
 apitaine Gene-  
 ois appellent le  
 , pour faire sa  
 a mer avec une  
 avoir conquis  
 yer toutes ces  
 oient d'étran-  
 tes, & prin-  
 e de Canton,  
 z le plus beau  
 noit aussi plus  
 y venir tout  
 rava-

ravager. Les Tartares étoient bien réso-  
 lus d'exterminer toute cette Nation, mais  
 quelques efforts qu'ils fissent, il ne leur  
 étoit pas aisé de venir si-tôt à bout de  
 cette entreprise. Cette guerre Navale  
 leur parût même étrangement pénible  
 dans ces commencemens, où ils n'étoient  
 pas encore fort habiles-gens de Mer. Car  
 les Tartares, ceux du Nort principalement  
 qui ont conquis la Chine, n'avoient vû  
 la Mer que depuis qu'ils avoient traversé  
 tout ce grand État. Et ainsi, dans le peu  
 d'expérience qu'ils en avoient, la seule  
 pensée de combattre sur cet élément leur  
 donnoit de la peur. Les gens de cœur  
 cependant ne laissent pas de combattre  
 par tout. Les Romains n'entendoient pas  
 mieux la mer en la première guerre qu'ils  
 eurent avec les Carthaginois, où ils fu-  
 rent obligez de chercher un vieux vaisseau  
 de Carthage, pour en faire construire sur  
 le modèle. Et cependant ils se rendirent  
 habiles, & peu de temps après, ils eu-  
 rent un si grand nombre de vaisseaux  
 qu'Auguste & Antoine en avoient en la  
 bataille d'Actium plus que tous les Car-  
 thaginois n'en avoient eu en plusieurs an-  
 nées. De même les Tartares se firent  
 bien-tôt à toutes les fatigues de la mer.  
 Ils n'y furent plus malades, ni en peine  
 de

de la maniere dont ils auroient à combattre, & à aller en course, & ils eurent même de très-habiles pilotes.

Les Corsaires Chinois ne courroient pas les Mers seulement. Ils entroient dans les Rivieres qui sont en tous ces lieux très-larges & très-profondes. Les premiers qui commencerent à infester ces costes, étoient quatre Chefs de Pirates fameux qui s'étoient partagez en quatre Escadres, en chacune desquelles on tenoit qu'il y avoit plus de dix mille hommes. La plupart étoient sur ces Rivieres, d'où ils pilloient & enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver à ceux qui habitoient l'un & l'autre bord. Et ils ne se soucioient gueres de faire à ceux de leur Nation plus de maux que ne leur en avoient jamais fait les Tartares.

Ceux-ci cependant crurent qu'il leur seroit plus avantageux de gagner ces Corsaires, & pour cela, ils leur firent proposer qu'ils oublieroient tout le passé, s'ils vouloient entendre à quelque accommodation. Les Pirates ne refuserent point cette proposition. Comme ils ne trouvoient tantost plus rien à piller, ni sur leurs amis, ni sur leurs ennemis, ils étoient assez contens de ne faire pas davantage la guerre. Mais le Vice-Roi de

roient à combat-  
& ils eurent mê-

ne courroient pas  
entroient dans les  
s ces lieux très-

Les premiers,  
fter ces costes,

Pirates fameux  
quatre Escadres,

n tenoit qu'il y  
mmes. La plû-

es, d'où ils pil-  
ce qu'ils pou-

habitoient l'un  
ne se soucioient

leur Nation plus  
voient jamais fin-

ûrent qu'il leur  
gagner ces Cor-

s leur firent pro-  
ut le passé, s'il

quelque accomm-  
e refuserent par

me ils ne trou-  
piller, ni sur

s ennemis, il  
ne faire pas de

le Vice-Roi de  
Ta

Tartares n'étoit pas de son costé si bien disposé à faire la paix : ainsi l'amitié, qu'il avoit promise aux Pirates, ne dura guères. Dans le temps qu'on traittoit de tout cét accommodement, deux Chefs des Corsaires étoient descendus en terre pour conclurre ce qui pourroit également satisfaire l'un & l'autre parti. Mais, comme il y eut encore quelque chose, dont on ne convint pas, le Vice-Roi usant alors de violence, arresta ces deux Capitaines. Ensuite, il leur fit commandement, sous peine de perdre la vie, d'obliger tous les autres Corsaires de se venir rendre à sa discrétion. Ce procedé si déraisonnable n'auroit pas été approuvé de Xunchi qui n'entendoit pas que ses Capitaines traitassent de si mauvaise foi. Mais ce Vice-Roi, comme on a remarqué, n'étoit pas une personne à garder de plus justes mesures. C'étoit un homme emporté & violent, & qui n'entendoit pas davantage raison. On dit aussi qu'il n'étoit pas Tartare, mais Chinois de la Province de Loatum voisine de la Tartarie, & que la plûpart de ses Soldats étoient Chinois comme lui, qui tâchoient pourtant de passer par tout pour de veritables Tartares. On auroit quelque peine à croire que les Tartares eussent voulu donner à un Chinois le

commandement d'une si puissante armée, & dont la plûpart des Soldats étoient encore Chinois, & peu de gens approuvoient cette conduite de faire un si grand nombre de Soldats de ses ennemis, pour leur donner encore un si grand pouvoir en des Provinces si éloignées. Mais ce que l'on pourroit dire, est que, comme ces Chinois de Loatum étoient éloignez de plus de six cens lieuës de Canton, & fort proches voisins de la Tartarie, ils connoissoient mieux les Tartares, parmi lesquels ils étoient souvent, que ceux de Canton, avec lesquels ils n'avoient aucun commerce. Ainsi ils regardoient les uns plutôt comme des gens de leur país, que les autres, qu'ils ne connoissoient que de loin, & pour en avoir entendu parler. C'est ce qui pourroit faire trouver moins étrange que ce Vice-Roi eût été Chinois, aussi bien que la plûpart de ceux qu'il commandoit. Car, comme ceux de cette Province regardoient ceux d'un autre comme des Etrangers, les Tartares apprehendoient beaucoup moins que ceux-ci se revoltassent en un país si éloigné de celui où ils auroient laissé leurs peres, leurs enfans, leurs femmes, & le reste de leur famille comme en ostage, & en la puissance des garnisons

Tar-

Ta  
qu  
Let  
Pro  
été  
don  
plus  
fa N  
C  
reur  
ufoit  
étoit  
de le  
c'est  
mem  
ceux  
qu'il  
manie  
autres  
ou qu  
comm  
auron  
ainsi c  
besoin  
dernie  
font au  
teur.  
l'esclav  
qu'il p

puissante armée,  
soldats étoient  
de gens ap-  
de faire un si  
de ses ennemis,  
si grand pou-  
gnées. Mais  
est que, comme  
toient éloignez  
e Canton, &  
artarie, ils con-  
es, parmi les  
, que ceux  
ls ils n'avoient  
ils regardoient  
gens de leur  
e connoissoient  
ir entendu par  
it faire trouver  
-Roi eût été  
la plûpart de  
Car, comme  
gardoient ceux  
Etrangers, les  
aucoup moins  
en un pais si  
auroient laissé  
leurs femmes,  
e comme en  
des garnisons  
Tar-

Tartares qui y assûroient leur nouvelle con-  
quête.

On disoit aussi que le Vice-Roi des  
Lettres étoit encore Chinois de la même  
Province de Loatum, mais on n'en a pas  
été si assûré comme du Vice-Roi des Armes,  
dont la cruauté donnoit en cela d'autant  
plus d'horreur que c'étoit contre ceux de  
sa Nation qu'elle s'animoit davantage.

Ce n'étoit par aucun ordre de l'Empe-  
reur des Tartares, ni pour lui plaire qu'il  
usoit de toutes ces violences. Ce Prince  
étoit bien éloigné de les commander, ou  
de les agréer, ou de les permettre. Mais  
c'est le naturel des Chinois d'être extrê-  
mement fiers, & même à l'égard de  
ceux de leur Nation. Et c'est pour cela  
qu'il n'y a presque point de milieu dans leur  
maniere de proceder les uns à l'égard des  
autres. Il faut, ou qu'ils soient des Rois,  
ou qu'ils soient des esclaves. Ils adoreront  
comme un DIEU, un homme dont ils  
auront besoin; & ils fouleront aux pieds,  
ainsi qu'un ver de terre, un autre qui aura  
besoin d'eux. Ou ils rampent dans la  
derniere bassesse; ou ils traittent ceux qui  
sont au dessous d'eux, avec la derniere hau-  
teur. Le pauvre ne se regarde que comme  
l'esclave du riche; & le riche fait autant  
qu'il peut le petit Roi, & le petit Tyran.



Mais ce qui est merveilleux , est que chaque particulier puisse si bien faire l'un & l'autre personnage selon la fortune où il se trouve. Car si un de ces misérables vient en peu de temps à avoir quelque bien & quelque credit , il est surprenant de le voir aussi-tost faire le riche & le grand Seigneur, autant que s'il n'avoit été autre toute sa vie. Et il en est de même du riche s'il devient pauvre. Ils sont admirables à s'accommoder à l'état où ils se trouvent, quelque nouveau qu'il leur puisse être.

Voilà l'humeur & le genie de la Nation des Chinois, qui est d'être durs & sans misericorde à l'égard de ceux qui dépendent d'eux. C'est ce qui est bien opposé au naturel des Tartares, & ce qui faisoit encore mieux voir que le Vice-Roi des Armes de Canton, & ceux de ses Soldats qui étoient les plus emportez, étoient autant de véritables Chinois. Les Tartares, pour leur humeur, approchent plus de plusieurs peuples de l'Europe. Ils sont assez ardents & prompts à se courroucer, & leur colere même s'emporte quelquefois, lors qu'on leur résiste, particulièrement en ce qui regarde leurs plaisirs. Car alors ils n'entendent plus raison, & c'est ce qui a souvent fait perdre la vie à plusieurs  
Chi

est que cha-  
en faire l'un &  
fortune où il  
ces miserables  
avoir quelque  
est surprenant  
le riche & le  
s'il n'avoit été  
n est de même  
e. Ils sont ad-  
l'état où ils se  
qu'il leur puis-

de la Nation  
e durs & sans  
eux qui dépen-  
est bien opposé  
ce qui faisoit  
Vice-Roi des  
de ses Soldats  
tez, étoient  
s. Les Tartar-  
approchent plus  
ope. Ils sont  
bourroucer, &  
quelquefois,  
culièrement en  
s. Car alors  
& c'est ce qui  
ie à plusieurs  
Chis

Chinois qui vouloient empêcher qu'ils ne leur enlevassent leurs femmes. Mais ces desordres sont assez ordinaires dans toutes les Armées de l'Europe. Les Tartares au reste, n'aiment pas à répandre le sang pour leur plaisir. Ils n'ont pas l'ame meurtriere jusqu'à ce point & sont encore plus éloignez de blesser & d'outrager ceux qui ne les auroient point offensez, ou qui ne se mettroient point en état de leur résister & de se défendre, comme faisoit par tout le Vice-Roi, & ceux qu'il commandoit qui ne cessoient de faire des massacres par tout. Pour cela, on prenoit garde que les plus retenus & les plus raisonnables de ses Soldats étoient de véritables Tartares, qui passoient aussi pour vaillans & pour gens de cœur; pendant qu'on regardoit la cruauté des autres qui n'avoient aucune raison, comme des marques de leur bassesse & de leur lâcheté.

Aussi le Vice-Roi avec toute sa fierté, n'en a-t'il pas mieux servi l'Empereur des Tartares: car on fait par tout fort mal les affaires qu'on entreprend de porter à la dernière rigueur; au lieu qu'une autre maniere de proceder plus genereuse & plus honneste en fait plus que tous les emportemens & les violences. On domte & on

reduit par la force les animaux qui n'ont point de raison : Mais les hommes qui peuvent se glorifier d'être raisonnables, meritent bien qu'on employe des paroles, des raisons , & des prieres mêmes pour les persuader. Ainsi on ne croiroit pas les maux que produisit la mauvaise conduite du Vice-Roi dans l'entreprise qu'il fit de reduire les Corsaires par la force. Ils couroient , comme on a dit, les Mers & les Rivieres , au nombre de quarante mille partagez en quatre Escadres : mais ils avoient déjà cessé toutes sortes d'hostilités , & s'étoient comme rendus aux offres qu'on leur avoit faites de la paix , & deux de leurs Chefs étoient descendus à terre pour conclurre ce dont on étoit demeuré d'accord , lors que le Vice-Roi, homme sans foi & sans parole , les fit arrester. Ce qu'il leur demandoit, sous peine de perdre la vie , d'obliger tous les autres Corsaires de se soumettre , n'avoit ni sens ni raison. Il n'étoit pas en leur pouvoir de reduire les autres , & ce n'étoit pas là la paix qu'on leur avoit offerte. Aussi la mauvaise foi de ce Vice-Roi commença-t'elle d'allumer un embrasement , que ni lui ni beaucoup d'autres n'éteignirent pas si-tôt, encore qu'ils fussent au milieu des eaux.

maux qui n'ont  
 es hommes qui  
 re raisonnables,  
 pye des paroles,  
 res mêmes pour  
 ne croiroit pas  
 mauvaise con-  
 entreprise qu'il  
 es par la force,  
 a dit, les Mers  
 bre de quarante  
 scadres : mais ils  
 sortes d'hostili-  
 endus aux offres  
 la paix, & deux  
 scendus à terre  
 n étoit demeuré  
 e-Roi, homme  
 fit arrester. Ce  
 peine de perdre  
 autres Corsaires  
 ni sens ni rai-  
 ur pouvoir de  
 n'étoit pas là  
 erte. Aussi la  
 oi commença-  
 ment, que ni  
 éteignirent pas  
 au milieu des

Il

Il n'y a point de taureaux ni de tygres  
 irritez, il n'y a point de serpent qu'on  
 presse du pied, qui devienne plus fu-  
 rieux, que ces Pirates le furent, en appre-  
 nant le procédé du Vice-Roi. Il ne leur  
 manquoit plus que de sçavoir conduire  
 leur colere, & d'exécuter avec autant de  
 fermeté les résolutions qu'ils prenoient,  
 qu'ils étoient prompts & ardens à les faire  
 paroître. Ils recommencerent leurs pre-  
 mières hostilités, plus forts & en plus grand  
 nombre que jamais. Car cette dernière  
 violence du Vice-Roi avoit mis l'allarme  
 par tout, en sorte qu'on ne voyoit de tou-  
 tes parts qu'embarquemens & vaisseaux qui  
 couroient les Mers & les Rivieres. On  
 tient qu'il y en avoit plus de deux mille.  
 On ne sçait pas le monde qui étoit dessus :  
 Mais le nombre en étoit par tout très-  
 grand. Et quand il n'y auroit eu que cent  
 personnes sur chaque Vaisseau, tant Mari-  
 niers que Soldats, c'étoient deux cens mil-  
 le hommes sur ces deux mille Navires; ce  
 qui faisoit un nombre formidable, & qui  
 passe celui des Flottes ordinaires. Le  
 dessein de tout ce monde étoit de délivrer  
 le païs de la tyrannie des Tartares, qui  
 leur devenoit plus terrible & plus redou-  
 table depuis la trahison du Vice-Roi. Un  
 mal-habile Ministre rendoit ainsi toute la

K 5

Na-

Nation odieuse, quelque estimable qu'elle pût être d'ailleurs.

Le Vice-Roi, pour ne pas reconnoître qu'il auroit mal agi, ne témoigna pas se mettre fort en peine de tout le grand appareil des Corsaires. C'étoit son humeur d'être bien-aisé qu'il y eût toujourns des occasions de faire paroître sa valeur, & d'en faire naître encore, afin de n'en pas manquer. Il étoit vaillant à la verité, & assez heureux dans ses entreprises, mais sa cruauté & sa mauvaise foi déreditoient & rabattoient bien tout ce qui pouvoit lui acquérir de la gloire.

Le  
C  
g  
L  
q  
p  
Ils  
sa  
L  
  
L  
la vo  
me i  
jours  
une  
tez c  
suite  
s'emb  
il s'a  
guerr  
A l'ex  
monte  
de re  
au pe  
cette

A CHINE  
estimable qu'elle

pas reconnoître  
moigna pas se  
le grand appa-  
son humeur  
tôjours des  
sa valeur, &  
in de n'en pas  
la verité, &  
prises, mais sa  
dèreditoient  
ui pouvoit lui

PAR LES TARTARES. 127

CHAPITRE XV.

*Le Vice-Roi brûle les Vaisseaux des Corsaires ; & ils reviennent en plus grand nombre, pillent & ravagent le Pais, & contraignent les Chinois de quitter l'habit de Tartare qu'ils avoient pris.*

*Ils attaquent la Ville de Canton, d'où il sont repoussez par le Vice-Roi des Lettres.*

LE Vice-Roi de Canton, étoit engagé à reduire deormais les Corsaires par la voye des armes. C'est pourquoy, comme il voyoit leurs forces grossir tous les jours, il se hastia aussi de mettre en Mer une Armée de cinquante Vaisseaux, montez chacun de seize pieces de Canon. En suite, après avoir donné ses ordres, il s'embarqua avec ceux de ses Soldats, dont il s'assûroit le plus. Ils alloient à une guerre, dont ils avoient peu d'experience. A l'exemple cependant du Vice-Roi, ils monterent sur les Vaisseaux, avec beaucoup de resolution de suppléer par leur valeur au peu d'intelligence qu'ils avoient de cette nouvelle maniere de combattre.

K 6.

L'em-

CHA-

L'embarquement fut prompt, & se fit avec tant de secret, que les Corsaires n'en eurent aucun avis. Ainsi le Vice-Roi à la faveur de sa bonne fortune les surprit dans le canal d'une Riviere, où la multitude de leurs Vaisseaux leur fût plutôt un embarras, qu'un avantage sur le petit nombre de ceux qui les venoient combattre. Comme ils se trouverent surpris, il ne leur fut pas possible de s'estendre en Mer, comme ils auroient voulu, pour envelopper leur ennemi. Cependant les Tartares, quelques apprentifs qu'ils fussent sur la Mer, vinrent à eux en si bon ordre, & choquerent les premiers qu'ils trouverent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent bientôt hors d'état de combattre. Le reste n'ayant pas eu le temps de se reconnoître, ni de se mettre en aucune ordonnance, n'eut pas même lieu de pouvoir faire une retraite, ni de prendre la fuite. Car le Vice-Roi tenoit l'embouchure de la Riviere, & leur fermoit par là le passage. Pour achever au plutôt sa victoire, il ne tarda point à mettre le feu à leurs Vaisseaux, & dans ce desordre, ceux qui ne voyoient pas où se sauver, acheverent eux-mêmes leur déroute. Car ce ne fut plus qu'une confusion de gens qui se jetoient dans la Mer pour gagner s'ils pouvoient

& se fit avec  
 saires n'en eu-  
 Vice-Roi à la  
 es surprit dans  
 multitude de  
 ôt un embar-  
 tit nombre de  
 attre. Com-  
 il ne leur fut  
 Mer, comme  
 velopper leur  
 artares, quel-  
 t sur la Mer,  
 e, & choque-  
 uverent avec  
 mirent bien-  
 re. Le reste  
 reconnoître,  
 ordonnance,  
 voir faire une  
 uite. Car le  
 chure de la  
 là le passage.  
 toire, il ne  
 à leurs Vais-  
 ceux qui ne  
 acheverent  
 ar ce ne fut  
 ns qui se jet-  
 ner s'ils pou-  
 voient

voient un des bords du Fleuve, & de toute cette grande multitude, il n'y eut que ceux-là qui échappèrent de l'embracement.

Le Vice-Roi, après avoir vû sa victoire assurée, tâcha seulement de conserver cent des meilleurs de leurs Navires, & acheva de brûler le reste. De là il revint triomphant à Canton, où s'étoit fait l'embarquement, & pour marque de triomphe, il faisoit tirer après lui les cent vaisseaux des Corsaires. Ce ne furent à son arrivée que cris de joye de toute cette Ville qui le faisoit comme son Libérateur, & comme celui qui ôtoit désormais toute l'apprehension qu'elle avoit de ces Pirates.

Il est étrange cependant que les Chinois de Canton applaudissent ainsi aux Tartares, sur la victoire qu'ils venoient d'emporter contre les Chinois, qui combattoient pour la liberté de la Nation, & il y avoit bien quelque sujet de penser que toutes ces acclamations n'étoient que des feintes & de basses complaisances de la servitude de ces peuples. Il est pourtant certain que leur joye étoit véritable, & que sans déguisement ils felicitoient les Tartares de leur victoire. La raison qu'ils en avoient, étoit à cause des maux horribles qu'ils



souffroient de ces Corsaires. Car ils courroient & les Mers & les Terres ; ils desoloient & les Villes & la Campagne , & ne donnoient aucun relâche aux peuples de toute cette Province , qui étoient tous alors soumis aux Tartares. Sans ces Pirates, après avoir souffert tous les maux où en font reduites des Villes pillées & saccagées par des barbares , chacun commençoit à regarder désormais sa mauvaise fortune, comme une tempeste qui étoit tantôt passée. On laissoit les morts avec les morts, & tout ce qu'on avoit souffert, étoit regardé comme une chose où il n'y avoit plus de remede. On ne voyoit dans tout le païs que des testes rases , & tout le monde vêtu à la Tartare. Bon gré, mal gré, il avoit falu recevoir la Loi du victorieux. Enfin, en se laissant désormais gouverner en repos, il n'y avoit plus de grands maux à souffrir du côté des vainqueurs.

Mais si c'étoit fait avec les Tartares, ce n'étoit pas encore fait avec les Pirates. C'étoient de nouveaux Tyrans & d'autres Barbares qui venoient sans cesse renouveler tous les maux que ces miserables peuples avoient jamais pû souffrir. Ils ne les outrageoient au commencement que par des injures & par des reproches ; Qu'ils étoient des lâches & des traîtres

Car ils cour-  
 rres ; ils deso-  
 mpagne , & ne  
 ux peuples de  
 i étoient tous  
 ans ces Pirates,  
 maux où en  
 es & saccagées  
 commençoit à  
 aisé fortune,  
 oit tantôt pas-  
 c les morts , &  
 étoit regardé  
 voit plus de re-  
 le país que des  
 de vêtu à la  
 , il avoit falu  
 . Enfin, en  
 r en repos, il  
 à souffrir du

les Tartares,  
 ec les Pirates.  
 ns & d'autres  
 cesse renou-  
 es miserables  
 ffir. Ils ne  
 cement que  
 reproches ;  
 des traîtres  
 d'a-

d'avoir abandonné leur Roi & leur Patrie  
 à des Tyrans , comme si eux-mêmes eus-  
 sent fait choix de ces nouveaux Maîtres.  
 Des injures , ils en venoient aux coups,  
 & à tous les mauvais traitemens qu'ils  
 pouvoient. C'étoit une fureur & une  
 rage qui passoit tout ce qu'avoient pû en-  
 core faire les Tartares. Ils les obligeoient  
 après tout de reprendre le premier habil-  
 lement de Chinois , & pour les faire  
 mieux reconnoître , ils leur faisoient por-  
 ter leurs couleurs & leurs livrées. Enfin,  
 après avoir tout pillé & tout saccagé , ils  
 se fortifioient en quelques postes , où ils  
 prétendoient se bien défendre contre les  
 Tartares , mais ce n'étoit que pour leur  
 donner lieu de venir piller & saccager une  
 seconde & une troisième fois ces misera-  
 bles habitans : car le Vice-Roi n'avoit  
 pas plutôt scû ce qui s'étoit passé en ces  
 lieux , qu'il y revenoit faire plus de mal  
 que jamais , & s'il arrivoit que les Cor-  
 saires fissent quelque résistance , c'étoit  
 alors qu'il s'animoit encore davantage.  
 Comme il s'opiniastroit à emporter tout  
 ce qu'il entreprenoit , tost ou tard il en  
 demouroit le victorieux & le maître , &  
 pour les Pirates, lors qu'ils voyoient, qu'ils  
 ne pouvoient pas défendre ceux qu'ils de-  
 voient si bien maintenir, ils reprenoient la  
 Mer,

Mer, & abandonnoient de la sorte ces miserables à la rage d'un ennemi, qui ne s'attendoit pas de trouver encore de la résistance parmi des gens qu'il croyoit ne devoir pas avoir seulement la force de se mouvoir. Ainsi, comme il ne trouvoit plus de Corsaires, dont il se pût vanger, il punissoit les innocens pour les coupables. Il ne lui plaifoit pas d'entendre d'autre raison. C'étoit assez que sa rage & sa fureur lui fissent des criminels de ces miserables.

Les Corsaires revenoient jusqu'à deux & trois fois faire changer d'habits aux peuples de la Province de Canton, & autant de fois les Tartares suivoient après eux, qui ne se laissoient point de renouveler toutes les cruautés & les inhumanitez qui se pouvoient exercer contre des rebelles. C'étoit donc là le sujet qu'avoient les peuples de toutes les Villes & habitations qui étoient le long de ces rivages, de faire paroître tant d'avefion des Corsaires, & en suite tant de joye de leur defaite, dans la pensée qu'ils en seroient deormais délivrez : car à l'égard des Tartares, après ce qu'ils en avoient souffert, il leur sembloit qu'ils n'avoient plus de mal à leur faire. Ils leur témoignoient ainsi autant qu'ils pouvoient la

part

de la sorte ces  
 nemi, qui ne  
 encore de la  
 u'il croyoit ne  
 la force de se  
 e il ne trouvoit  
 se pût vanger,  
 our les coupas  
 pas d'entendre  
 ez que sa rage  
 iminels de ces

jusqu'à deux  
 d'habits aux  
 Canton, &  
 suivoient après  
 oint de renou-  
 les inhumana-  
 cer contre des  
 le sujet qu'a-  
 les Villes &  
 long de ces  
 nt d'aveu sion  
 nt de joye de  
 e qu'ils en fe-  
 car à l'égard  
 ls en avoient  
 r'ils n'avoient  
 s leur témoi-  
 pouvoient la  
 part

part qu'ils prenoient en leur victoire. Et ce fut pour cela qu'ils donnerent tant d'applaudissemens au Vice-Roi à son entrée à Canton, lors qu'ils le virent revenir victorieux de leurs plus redoutables ennemis.

La grande déroute de ces Corsaires arriva peu de temps après la réduction de la ville de Canton. On ne l'a néanmoins rapportée qu'après avoir achevé la conquête entière de la Terre ferme de la Chine, pour garder quelque ordre dans ces guerres de Terre & de Mer, que les Tartares ont euës avec les Chinois. Les Tartares avoient pris la ville de Canton le 20. Janvier 1647. & après avoir employé quelques jours à pourvoir à tout ce qui étoit nécessaire pour le gouvernement de cette Ville, & de toute la Province, le Vice-Roi se mit alors en mer, où il emporta cette grande victoire sur les Pirates, vers la fin de Février de la même année. De là, comme il ne trouvoit plus d'ennemis à combattre dans toute cette Province, il étoit passé à la ville de Xiaochin pour s'en rendre le maître, & de tout ce qui tenoit encore dans la Province de Quansi. Ce fut là que Gueyvan défît les Tartares, sans pourtant que ce Prince tirast aucun profit de sa victoire : car le Vice-Roi

Roi demeura victorieux en un second combat, & ensuite maître de la ville Xaochin.

Ce fut aussi en ce même temps que Pelipaovan, qui étoit comme le Prince Souverain de ces Provinces, rappella le Vice-Roi de Canton, de la Province de Quansî, dont il lui avoit auparavant comme la conquête. Il prit le prétexte que sa présence étoit nécessaire en la Province de Canton, pour y réduire les Corsaires: Car, comme la Relation en parle, ce Vice-Roi y étoit de retour au commencement d'Avril de 1647. & il ne paroît plus qu'il retournât depuis à la conquête de Quansî. Ce fut ainsi un autre General qui acheva de réduire cette Province, jusqu'à ce que Gueyvan ne tint plus la campagne. Les Tartares qui n'étoient pas accoutumés à perdre des batailles contre les Chinois, avoient été sensiblement touchés de la déroute du Vice-Roi à Xaochin; & Pelipaovan, qui étoit comme le Roland de la Tartarie, l'avoit été plus que tout autre, ce qui l'obligea de rappeler ce Commandant. On croit aussi qu'il n'auroit pas recouvré si-tôt les avantages qu'il avoit perdus dans cette déroute, s'il n'en eût témoigné ses ressentimens, en donnant aussi-tôt d'autres ordres, pour le gou-

second com-  
la ville Xao-

ne temps que  
le Prince Sou-  
pella le Vice-  
ce de Quansi,  
nt comme la  
te que sa pre-  
Province de  
les Corsaires:  
arle, ce Vice-  
mmencement  
roit plus qu'il  
te de Quansi.  
al qui acheva  
isqu'à ce que  
pagne. Les  
ccoutumez à  
es Chinois,  
chez de la  
in; & Peli-  
Roland de la  
e tout autre,  
e Comman-  
n'auroit pas  
qu'il avoit  
s'il n'en eût  
en donnant  
our le gou-  
ver-

vernement de cette Province de Quansi.

Dans le temps que le Vice-Roi des Armes de Canton étoit éloigné de sa Province, le gouvernement pour les affaires de la paix & de la guerre en avoit été remis au Vice-Roi des Lettres. C'étoit une personne plus sage & plus intelligente dans les affaires, mais sur tout, tres zelée pour le service de son Prince, & capable de maintenir son autorité parmi ses nouveaux Sujets. Il n'étoit pas moins vaillant que son Collegue, encore qu'il ne fût pas si fier ni si ardent. Il avoit avec lui des troupes de Cavalerie & d'Infanterie, autant qu'il en pouvoit avoir besoin pour la sûreté de sa personne, & pour tenir la Province en paix. Cependant les Corsaires devenus encore plus furieux depuis leur derniere déroute s'étoient ralliez, & se tenoient prests pour quelque grand exploit; & pour lors, comme ils scûrent que le Vice-Roi des Armes étoit occupé ailleurs avec la meilleure partie des troupes, ils crûrent que le Vice-Roi des Lettres ne pourroit pas défendre la ville de Canton, avec le peu de monde qui lui restoit. Ils prirent donc la resolution de la venir attaquer. Ils en approcherent un soir à une heure de nuit, & d'abord ils mirent le feu à un grand nombre de Vaisseaux qui étoient  
sur

sur la Riviere, dont une partie étoit aux Tartares, & l'autre aux habitans de la Ville. L'embrasement fut si grand en peu de temps, que ce fut pour tous ceux qui en étoient proches un grand jour, au lieu d'une nuit. Tout ce qui se trouva de Vaisseaux, tant au port que sur la Riviere fut consumé, à la réserve de quelques-uns qui étoient à couvert sous l'artillerie d'un boulevard, dont on n'osa pas approcher de si près.

Les Corsaires, qui tenoient leur victoire assurée, croyoient déjà en faire les feux de joye, & pour faire mieux connoître qu'ils étoient les maîtres de la Ville, ils envoyèrent faire sçavoir à ses habitans qu'ils y alloient venir mettre tout à feu & à sang, & qu'ils n'y laisseroient teste d'homme vivant, pour leur apprendre ce qu'ils avoient gagné de se rendre aux Tartares, contre la fidelité qu'ils devoient à leur Roi & à leur Patrie.

Les habitans de Canton, se crurent alors perdus; mais au moins se résolurent-ils à se bien défendre. Ils soutinrent vigoureusement ceux qui les venoient attaquer. Les Chinois, particulièrement ceux de la Province de Foquien, dont il y en avoit alors plusieurs à Canton, se battirent comme des gens extraordinairement animez.

Ils

partie étoit aux  
habitans de la  
si grand en  
pour tous ceux  
grand jour, au  
qui se trouva de  
sur la Riviere  
de quelques-uns  
l'artillerie d'un  
pas approcher de

leur victoire  
faire les feux  
eux connoître  
la Ville, ils  
ses habitans  
tout à feu  
différoient teste  
r apprendre ce  
ndre aux Tar-  
ils devoient à

crurent alors  
folurent-ils à  
nrent vigou-  
ient attaquer.  
t ceux de la  
il y en avoit  
attirent com-  
ment animez.  
Ils

Ils l'étoient d'autant plus, que comme il y a une jalousie mortelle entre les peuples de ces deux Provinces, ils sçavoient que les Corsaires étoient tous de celle de Canton.

Ce fut aussi en cette occasion que la valeur & la prudence du Vice-Roi des Lettres, firent voir que ceux qui sont dans les charges & les emplois des affaires civiles ne laissent pas de sçavoir encore gagner des victoires. Ce qu'il fit d'abord, fut de rassurer ce peuple qui se croyoit perdu, & pour cela, il leur ordonna de se retirer dans leurs maisons, & d'y dormir en toute assurance. „ C'est mon affaire, „ (leur dit-il) de pourvoir à vôtre sûreté. „ Reposez-vous-en donc sur mes soins. „ J'ai mes Soldats, que je vais ranger en „ bataille entre vôtre Ville & les Corsaires. „ Et je m'assûre qu'ils n'approcheront pas „ si près de vos murailles, tandis qu'un seul „ des Tartares pourra se conserver la vie. Ne „ croyez donc pas qu'ils nous l'ôtent si aisément. A l'heure même pour faire mieux voir combien il se tenoit seur de ses forces, il sortit de son Palais, & voulut qu'on en laissast les portes ouvertes, & sans aucune garde. Il fut de là aux portes de la Ville, qu'il fit toutes ouvrir. Il y mit en chacune des Capitaines dont il sçavoit qu'ils  
les



les défendroient bien. Il fit ensuite retirer tous les embarras des rués & des places, afin que la Cavalerie pût aller & venir sans trouver d'obstacle qui l'arrêtast. Après avoir pourvû ainsi au dedans de la Ville, il monta à cheval, & s'en alla à la teste de ses gens se ranger sur le rivage, résolu d'y bien recevoir les assaillans. On ne tarda guères à escarmoucher. Ce fut avec assez de chaleur de part & d'autre. L'artillerie & la mousqueterie faisoient grand feu des deux costez : Mais sur tout celle des boulevarts de la Ville, qui coula à fond en peu de temps plusieurs Barques & Navires des Corsaires, avec grande perte de leurs gens. Ces Assaillans, qui n'avoient pas prévû qu'on les dût si bien recevoir, ne penserent pas à pousser plus avant leur entreprise. Ils se retirerent, ou plutôt ils prirent la fuite, & ce ne fût pas une petite joye pour ces habitans; non plus que de voir qu'ils avoient un Gouverneur aussi capable de défendre leur Ville, qu'il l'étoit d'y maintenir l'ordre & la justice.

On a remarqué qu'entre les Navires qui furent brûlez en cette rencontre par les Corsaires, il se trouva un vaisseau d'un Roi tributaire de la Chine, qui avoit maintenu la liberté de ses peuples en payant tous les  
trois

fit ensuite reti-  
 ués & des pla-  
 pût aller & ve-  
 qui l'arrestast.  
 au dedans de la  
 & s'en alla à  
 sur le rivage,  
 les affaillans.  
 moucher. Ce  
 part & d'autre.  
 eterie faisoient  
 Mais sur tout  
 lle, qui coula  
 sieurs Barques  
 avec grande  
 illans, qui n'a-  
 s dût si bien  
 à pouffer plus  
 se retirèrent,  
 e, & ce ne  
 ces habitans;  
 oient un Gou-  
 ndre leur Vil-  
 r l'ordre & la

s Navires qui  
 ontre par les  
 seau d'un Roi  
 toit maintenu  
 yant tous les  
 trois

trois ans un tribut assez mediocre, pour  
 marque seulement d'hommage & de recon-  
 noissance. Ce vaisseau qui alloit pour lors  
 porter le tribut à Pequim, se trouva malheu-  
 reusement dans le port de Canton. Il y  
 avoit environ six vingts personnes avec  
 l'Ambassadeur, dont il y en eut quarante qui  
 furent noyez ou brûlez, dix ou douze au-  
 tres furent faits Esclaves par les Corsaires,  
 qui les mirent aussi-tôt à la rame pour  
 les aider dans leur retraite; & les soixante  
 & dix autres échaperent à la nage. Les  
 Tartares les receurent avec assez d'humani-  
 té, & leur donnerent tout ce dont  
 ils eurent besoin jusqu'à ce qu'ils eussent  
 trouvé moyen de s'en retourner en toute  
 seureté en leur país.

## C H A P I T R E XVI.

*Témoignage que plusieurs Nègres Chrétiens rendent de leur Religion en présence des Tartares.*

*Dieu les conserve ensuite dans un Combat.*

*Les Corsaires continuent à ravager le País.*

*Le Vice-Roi des Armes les chasse d'une place, où ils s'étoient mis en défense.*

*Il ruine ce lieu & tout le País voisin.*

**I**L se trouva parmi les troupes qui descendirent la ville de Canton contre les Corsaires, plus de deux cens Nègres de différentes nations, qui étoient tous Chrétiens, & qui s'étoient sauvés de Macaô, où ils étoient esclaves, dans les terres de la Chine. Ces Nègres au commencement de la guerre étoient au nombre de plus de trois cens, & ils avoient tous porté les armes sous le fameux Icoan contre les Tartares. Ce Corsaire, qui se fioit beaucoup plus en eux qu'aux Chinois, les avoit toujours tenus auprès de lui, & ils le servirent aussi avec toute la valeur & la fidélité qu'il en pouvoit attendre, jusqu'à ce qu'il fut défait par le Tartare, où alors une partie mourut les armes à la main auprès

*Nègres Chrétiens  
en présence des*

*en Combat.*

*à gagner le País.*

*à l'asse d'une place,*

*voisin.*

troupes qui dé-  
font contre les  
Nègres de dif-  
fèrents tous Chré-  
tiens de Macaô,  
sur les terres de  
de commencement  
un nombre de plus  
qui ont tous porté  
le combat contre les  
Nègres se fioit beau-  
coup, les avoit  
& ils le ser-  
voient & la fidé-  
rité, jusqu'à ce  
qu'ils furent, où alors  
ils se firent à la main au-  
près

près de sa personne. Ceux qui restèrent, & qui pouvoient être pour lors environ deux cens, prirent parti avec le victorieux, & se trouverent ainsi avec les autres troupes dans la ville de Canton. Le Vice-Roi qui vit faire plusieurs belles actions à ces Nègres dans le combat où il repoussa les Corsaires, voulut, aussi bien que plusieurs autres Tartares, leur en donner des loüanges publiques, & ne se contentant pas de louer & d'estimer leur valeur, il voulut même leur faire un festin. C'est là qu'on vit ces Nègres donner des marques de leur Religion, que la Relation n'a pas crû devoir ômettre. Comme le Vice-Roi leur avoit fait servir plusieurs viandes: „ Seigneur, dirent-ils, vôtre Excellence sçaura que nous sommes Chrétiens Catholiques, & que la sainte Eglise Catholique ordonne à ses enfans de ne point manger de chair durant le Carême, qui est un temps de quarante jours en chaque année. Comme nous sommes presentement dans ce temps, que nous appellons Carême, nous ne pouvons pas manger de ces viandes que vôtre Excellence nous fait présenter. Nous estimons & nous ressentons beaucoup l'honneur que vôtre Excellence nous fait, mais nous lui demandons qu'elle nous permette d'obeir aux ordonnances saintes

L

„ de

„ de nôtre Religion. Car nous pouvons  
 „ dire que nous reverons tellement la sain-  
 „ teté de nos Loix, que nous croyons être  
 „ obligez de mourir plutôt que de man-  
 „ quer à les observer.

Encore que cette particularité ne paroisse pas fort importante pour cette Histoire, on n'a pas laissé de la rapporter, comme une chose qui peut faire voir à des Chrétiens quelle est la grandeur de leur Religion, qui forme des courages & des sentimens si nobles en des sujets qui sont par eux-mêmes méprisables. Des Heretiques, qui tiennent pour une ceremonie inutile, & pour un abus l'abstinence des viandes que l'Eglise ordonne en certains temps, pendant qu'ils prétendent être des reformateurs dans la Religion, pourroient apprendre la Religion de ces Nègres. Au moins reconnoîtront-ils avec eux, qu'étant le propre des Vautours, des Corbeaux, & d'autres animaux, de vivre de carnage, les hommes, qui sont créés pour une vie plus noble, ont bien raison de s'abstenir en certains temps de ce que leurs goûts & leurs appetits demandent. C'est ce que les Tartares reconnurent aussi par leur seule lumiere naturelle, quelque obscure qu'elle fût en des Barbares qui n'ont point de DIEU ni de Religion. Le Vice-

r nous pouvons  
ellement la sain-  
ous croyons être  
ôt que de man-

larité ne paroif-  
cette Hiftoire,  
porter, comme  
oir à des Chrê-  
r de leur Reli-  
rages & des fen-  
ets qui font par

Des Heretiques,  
remonie inutile,  
nce des viandes  
certains temps,  
être des re-

on, pourroient  
es Nègres. Au  
ec eux, qu'étant  
des Corbeaux,  
ivre de carnage,  
és pour une vie  
on de s'abstenir  
que leurs goûts

. C'est ce que  
aussi par leur  
quelque obscur-  
bares qui n'ont  
igion. Le Vice-

Roi

Roi ne comprenoit pas d'abord ce que  
vouloient dire les Nègres. Mais après  
avoir fçû la raison qu'ils avoient de ne  
point manger de chair, il les en esti-  
ma davantage, & donna de nouvelles  
louanges à leur foi & à l'obeïffance qu'ils  
rendoient à leur Religion. Les autres Tar-  
tares en firent de même, & témoignèrent  
qu'ils estimoient encore plus le discours  
des Nègres, que tout ce qu'ils avoient fait  
dans le combat.

DIEU ne laiffa pas auffi la generofité  
de ces Chrétiens fans recompense. Il fit  
peu de temps après un miracle en leur  
faveur, & les Tartares l'observerent, &  
y applaudirent à la gloire de la religion  
Chrétienne & Catholique. La chose ar-  
riva de la sorte. Les Corsaires, quatre  
jours après qu'ils furent repouffez de  
Canton, y revinrent donner un nouvel  
assaut, avec encore plus de fierté & plus  
de fureur qu'ils n'y étoient venus aupara-  
vant. Au lieu que la plûpart n'avoient  
alors combattu que de dessus leur Vais-  
seaux, ils descendirent à terre cette der-  
niere fois, & s'avancerent avec toutes leurs  
forces pour forcer la Ville. Les Tartares  
les souûtinrent à leur ordinaire. Ils étoient  
encore commandez par le Vice-Roi des  
Lettres. Le combat fut opiniâtre égale-  
ment

ment de part & d'autre , depuis le commencement du jour jusqu'à midi ; & il demeura un grand nombre de morts sur la place , parce que ce ne fut durant tout ce temps qu'un grand feu de toute l'artillerie, joint à une gresle continuelle de flèches & de traits.

Les Nègres , qui combattoient parmi les Tartares , ne manquèrent pas de bien soutenir l'estime qu'on avoit de leur courage , & pour faire encore quelque chose de glorieux à la Religion qu'ils avoient professée , ils voulurent au milieu même de tant de braves & de si vaillans Soldats, se signaler encore , & paroître toujours par tout où le peril étoit le plus grand. La victoire demeura enfin aux Tartares. Les Corsaires se retirèrent en desordre dans leurs Vaisseaux , & prirent la fuite. On vit en suite le champ tout couvert de sang & de morts de toutes parts. Les Tartares aussi bien que les Corsaires y avoient bien perdu du monde. Il n'y eut que les Nègres , qui s'étant tous rassemblés , parurent avoir été invulnérables en cette journée. Il n'y en avoit pas un seul de blessé , ni d'offensé en aucune sorte. On ne voyoit pas seulement que les armes des ennemis les eussent touchés , & ils étoient cependant au nombre de deux cens

depuis le com  
midi ; & il  
de morts sur la  
durant tout ce  
oute l'artillerie,  
elle de flèches

battoient parmi  
nt pas de bien  
it de leur cou-  
quelque chose  
qu'ils avoient  
milieu même  
aillans Soldats,  
roître toujours  
le plus grand.  
aux Tartares.  
en defordre  
rèrent la fuire.  
out couvert de  
arts. Les Tar-  
aires y avoient  
y eut que les  
assemblez, pa-  
bles en cette  
as un seul de  
ne forte. On  
que les armes  
chez, & ils  
bre de deux  
cens

cens qui avoient combattu dans le plus grand feu, & où l'orage des flèches & des bales de mousquet avoit fait perir plus de monde. C'étoit un étonnement extraordinaire aux Tartares qui étoient tous témoins de toutes leurs belles actions, & ce prodige ne donna pas peu de credit parmi eux à la religion des Chrétiens.

Les Negres ne manquerent pas de reconnoître cette faveur qu'ils venoient de recevoir de DIEU. Ils allerent à l'heure même, du lieu où s'étoit donné le combat, sans quitter leurs armes, lui en rendre graces dans l'Eglise que les Peres Jesuites ont en la Ville de Canton. Il plût ainsi à DIEU de manifester sa gloire en ne differant pas plus long-temps de donner quelque recompense à la fidelité que ces nouveaux Chrétiens avoient fait paroître pour l'observance des loix de son Eglise. Ce n'est pas que DIEU fût redevable à ceux-ci de ce miracle. DIEU ne doit rien à aucune de ses creatures qui sont toutes elles-mêmes en tant de manieres ses redevables & ses esclaves.

Dix jours après cette seconde dérouté des Corsaires devant Canton, qui arriva au commencement d'Avril de 1647. il parut devant cette Ville une Armée Navale des milices qu'avoit autrefois com-  
mandé



mandé le fameux Icoan. C'étoit une partie de celles dont il avoit fait offre aux Tartares, lors qu'il fut arresté, comme on a dit plus haut. Il n'y avoit pas plus de soixante & dix Vaisseaux, mais qui étoient tous en très-bon état, pourvûs de tout ce qui étoit nécessaire, & avec un grand nombre de Soldats & de bons hommes de Mer. Tous ces gens se venoient présenter aux Tartares avec leurs Vaisseaux pour servir dans la guerre qu'ils avoient alors contre les Corsaires. Ce n'étoit pourtant que la moindre partie des milices d'Icoan. Tout le reste qui avoit pû s'échapper des Tartares, étoit allé se rendre avec les autres Corsaires. Dans le temps que cette Flotte arriva devant Canton, le Vice-Roi des Armes revenoit de la Province de Quansi, comme nous avons vû que Pelipaovan l'en avoit rappelé. Et il n'eut plus depuis d'autre emploi que contre ces Pirates qui lui donnerent aussi assez d'affaires, pour lesquelles Pelipaovan ne pouvoit rien faire de plus à propos que de le rappeler.

A peine donc le Vice-Roi étoit-il arrivé à Canton, qu'il eut avis que les Corsaires, qui s'étoient rejoints, avoient fait une descente, où ils s'étoient rendus maîtres d'une grande Ville, appelée Xunté,  
éloi-

éloi-  
fait  
ils  
dr  
Vi  
ord  
qua  
se  
d'I  
que  
tout  
tôt  
Sold  
bien  
pas  
de s  
qu'il  
Ce f  
nois  
pour  
étoie  
d'aut  
qu'ils  
des g  
qu'ils  
les T  
leur p  
brûler  
faire  
fortun

C'étoit une par-  
 fait offre aux  
 sté, comme on  
 roit pas plus de  
 mais qui étoient  
 survûs de tout  
 avec un grand  
 ons hommes de  
 e venoient pre-  
 leurs Vaisseaux  
 qu'ils avoient  
 . Ce n'étoit  
 tie des milices  
 roit pû s'échap-  
 se rendre avec  
 le temps que  
 nton, le Vice-  
 a Province de  
 s vû que Peli-  
 Et il n'eut  
 que contre ces  
 ussi assez d'af-  
 novan ne pou-  
 pos que de le  
 i étoit-il arri-  
 s que les Cor-  
 , avoient fait  
 t rendus mal-  
 pellenée Xunté,  
 éloi-

éloignée d'une journée de Canton ; Qu'ils  
 faisoient de plus fortifier cette Ville, où  
 ils paroissoient bien résolus de se défen-  
 dre. C'étoit assez pour revoir bien-tôt le  
 Vice-Roi en campagne. Il donna donc  
 ordre au même temps de tenir prests cin-  
 quante Vaisseaux. Mais, il ne voulut point  
 se servir d'aucun des Vaisseaux des gens  
 d'Icoan, parce qu'il vouloit qu'on sçût  
 que sa valeur se pouvoit bien passer de  
 tout ce secours étranger. Il fut ainsi aussitôt  
 en Mer avec ceux de ses meilleurs  
 Soldats, & il se promettoit de traiter si  
 bien les Corsaires, qu'il ne leur prendroit  
 pas une autrefois envie de le venir visiter  
 de si près. Il n'étoit pas encore bien loin,  
 qu'il rencontra cent de leurs barques.  
 Ce sont des Vaisseaux de guerre des Chi-  
 nois assez grands ; mais de peu de force  
 pour pouvoir soutenir un combat. Ils  
 étoient la plûpart chargez de paille, &  
 d'autre matiere propre pour le dessein  
 qu'ils avoient de venir brûler les Vaisseaux  
 des gens d'Icoan, sur ce qu'ils sçavoient  
 qu'ils étoient venus prendre parti avec  
 les Tartares. Mais ils avoient mal fait  
 leur partie. Les Vaisseaux qu'ils vouloient  
 brûler étoient en sûreté, & ils se vinrent  
 faire brûler eux-mêmes : Car la bonne  
 fortune du Vice-Roi les aborda tout à

propos pour se servir contr'eux de ce qu'ils portoient pour aller brûler leurs ennemis.

Le Vice-Roi tout glorieux de cét avantage qui s'étoit ainsi présenté, sans qu'il lui en eût coûté beaucoup de peine, ni beaucoup de temps, poursuivit sa route, pour joindre le gros des Corsaires. Il trouva qu'en effet, ils s'étoient rendus maîtres de la ville de Xunté, qu'ils s'y étoient renfermez, & qu'ils faisoient mine de s'y vouloir bien défendre. Il se jette donc à terre, & sans perdre le temps, ni consulter autre chose que sa colere, il fait donner l'assaut. Les Corsaires à cette premiere attaque, braverent toute sa fierté, & l'obligerent de penser avec un peu plus de loisir, comment il se prendroit à une seconde. Il y revint peu de temps après, avec plus d'ordre, & toujours aussi ardent & aussi animé. Il ne gagna pourtant rien en ces deux assauts, & il y perdit au contraire beaucoup de monde.

Ce Tartare se desespéroit de se voir si bien soutenu, & tellement mal-traitté de je ne sçai quels brigands. Les Chinois, aussi bien que les Tartares, ne leur donnoient point d'autre nom, encore qu'ils combattissent pour leur Patrie, contre des

Usur-

entr'eux de ce  
 brûler leurs  
 eux de cét avan-  
 té, sans qu'il  
 de peine, ni  
 rsuivit sa rou-  
 ros des Cor-  
 effet, ils s'é-  
 ville de Xunté,  
 , & qu'ils fai-  
 bien défendre.  
 sans perdre le  
 chose que sa  
 t. Les Cor-  
 raque, bra-  
 obligerent de  
 loisir, com-  
 conde. Il y  
 vec plus d'or-  
 t & aussi ani-  
 n en ces deux  
 aire beaucoup  
 de se voir si  
 nal-traitté de  
 les Chinois,  
 ne leur don-  
 ncore qu'ils  
 , contre des  
 Usur-

Usurpateurs. Mais, c'est par tout, que les plus forts sont toujours du meilleur parti. Cependant le Vice-Roi, avec toutes ses victoires ne sçavoit tantôt plus où il étoit, de voir qu'une seule Ville, où il n'y avoit ni Roi, ni Chef considerable qui y commandât; mais défenduë seulement de quelques voleurs, lui eût soutenu deux assauts, & tué déjà un grand nombre de ses meilleurs Soldats. Il demeura néanmoins resolu de l'emporter où d'y perir. Les Tartares par leur fermeté étoient ainsi toujours les victorieux, & les Chinois toujours les vaincus, pour n'être pas fermes ni constans dans ce qu'ils entreprennent.

Le Vice-Roi donna donc un troisième assaut, & ce fut avec tout le feu & la vigueur dont lui & ses gens étoient capables. Les Corsaires se défendirent mal, parce que la plûpart avoient déjà eu la pensée de faire retraite. Les Tartares entrèrent enfin dans la Ville, dont ils ne firent bien-tôt qu'un lieu de desolation & d'horreur. Ils crûrent que ce n'étoit pas assez de piller & de saccager à leur ordinaire, s'ils ne faisoient encore main basse sur tout ce qu'il y avoit de monde, tant des habitans que de ceux qui s'y étoient retirés, ou d'autres que les Corsaires y avoient

avoient fait entrer par force. Il en fut massacré une multitude innombrable. Mais parce que le Vice-Roi ne se tenoit pas encore bien vangé par la ruine de cette grande Ville, il envoya, pour décharger le reste de sa colere, piller & ruiner dix autres bourgs ou villages voisins; quoi qu'ils n'eussent rien contribué à la rebellion de cette place.

Le sac & le pillage de la Ville de Xunté fut extrêmement riche, à cause que plusieurs, qui s'attendoient qu'elle se pourroit mieux défendre, y avoient apporté tout leur bien. Les Tartares en profitèrent, & se trouverent encore les maîtres des Vaisseaux des Corsaires. Ils en prirent les meilleurs, dont ils grossirent leur Flotte, & mirent le feu aux autres qui étoient en grand nombre.

Cependant tant de cruauté que les victorieux exerçoient, & sur ceux mêmes qui ne leur en donnoient aucun sujet, ne faisoient que leur soulever de nouveaux ennemis, qui voyoient qu'il leur valoit autant mourir que de souffrir davantage. C'étoit pour la troisiéme fois que ceux des environs de Xunté avoient été successivement pillés des Tartares & des Pirates. Il est certain que si l'Empereur eût eu connoissance de toutes les

ce. Il en fut  
 nombrable. Mais  
 se tenoit pas  
 ruine de cette  
 pour décharger le  
 z ruiner dix au-  
 ins; quoi qu'il  
 la rebellion de

Ville de Xunte  
 cause que plu-  
 qu'elle se pour-  
 avoient apporté  
 ares en profite-  
 encore les maîtres  
 s. Ils en pri-  
 s grossirent leur  
 autres qui étoient

hautez que les  
 ur ceux mêmes  
 aucun sujet, ne  
 r de nouveaux  
 r'il leur valoit  
 frir davantage  
 fois que ceux  
 oient été suc-  
 artares & de  
 e si l'Empe-  
 de toutes les

veux

vexations de ces peuples, il auroit fait  
 châtier le Vice-Roi, pour n'y avoir pas  
 apporté un meilleur ordre. Mais par le  
 credit que ce Commandant avoit à la Cour,  
 l'Empereur sçavoit seulement qu'il lui  
 prenoit des Villes, & ne sçavoit pas,  
 qu'il ruïnoit & desoloit tout le païs.  
 ainsi, au lieu d'entendre qu'on se plaignît  
 de ce côté là de ses violences, il voyoit  
 qu'on y consideroit ses merites & ses ser-  
 vices. C'est ce qui a encore fait croire  
 que ce Vice-Roi étoit plutôt un Chi-  
 nois déguisé, qu'un Tartare naturel, parce  
 que cette maniere de faire la guerre & de  
 faire valoir ses victoires, revient bien  
 mieux aux Chinois, qu'aux veritables  
 Tartares.

## C H A P I T R E XVII.

*Les Corsaires sont redoutables au Vice-Roi.*

*Ils prennent la ville de Tunquam, où ils font plusieurs assauts.*

*Ils la rendent par composition.*

*Cruauté des troupes du Vice-Roi.*

**L**Es Corsaires n'en laissoient pas davantage le Vice-Roi en repos. Il avoit beau les défaire. Ils n'en revenoient que plus puissans & en plus grand nombre, en suite de ses cruautéz, qui ne reduisoient pas tant ces peuples, qu'elles lui en faisoient de nouveaux ennemis. Pour une barque qu'ils perdoient, il leur en revenoit trente, & au lieu d'un homme ils en trouvoient cent & deux cens. Ce sont les termes de la Relation, qui marque encore que les hommes sembloient pleuvoir tout armés sur les Mers & les Rivieres, tant elles étoient couvertes de vaisseaux & de monde. Les uns y venoient chercher un refuge, ne pouvant plus voir toutes les cruautéz qui se faisoient dans leur país: les autres y venoient vanger s'ils pouvoient, la mort de leurs peres, de leurs enfans, ou d'au-

ables au Vice-

am, où ils sou-

e-Roi.

ient pas davan-  
repos. Il avoit  
revenoient que  
nd nombre, en-  
reduisoient pas  
lui en faisoient  
ur une barque  
revenoit trente,  
en trouvoient  
t les termes de  
encore que les  
ir tout armés  
es, tant elles  
ux & de mon-  
hercher un re-  
oir toutes les  
s leur païs: les  
ls pouvoient,  
urs enfans, ou  
d'au-

d'autres de leurs proches, la perte de leur<sup>s</sup> biens & celle de l'honneur de leurs fem- mes, de leurs filles, & de leurs sœurs; Une multitude d'autres qui ne sçavoient plus où aller achever une vie si dure, se consoloient de pouvoir trouver avec les Corsaires ou une mort plus douce, ou une vie moins miserable. Au moins lors qu'ils étoient en Mer, respiroient-ils quelque moment de bon temps; Et ils ne desespé- roient pas de pouvoir faire quelque grand exploit, qui les vangeroit à la fin des Tar- tares.

Le Vice-Roi témoignoit bien aussi qu'il n'avoit pas dessein de donner aucun relas- che à ces miserables. Il se remit donc en Mer, bien résolu de n'en laisser échap- per un seul. Et comme il eut avis qu'ils étoient entre Lantao, qui est une petite Ile vis à vis de Macaô, & la ville d'Ans- fan, il prit trois fois en une semaine cette route pour les aller joindre. Il revint pour- tant toujours sans les avoir rencontrés. On tient que pour lors il n'avoit pas tant d'envie de les trouver, encore qu'il les cherchât. C'est un stratagème dont les gens habiles usent quelquefois. Le bruit étoit grand que les Corsaires étoient ex- traordinairement puissans, que toute leur Armée étoit en très bon ordre, & qu'il



y avoit sur leurs vaisseaux des gens desesperez & résolus à vaincre ou à perir, après avoir vendu chèrement leur vie. C'est pourquoi comme le Vice-Roi n'estimoit pas qu'il lui fût pour lors si avantagieux de faire une telle rencontre, il étoit revenu jusqu'à trois fois, sans avoir trouvé, ou plutôt sans avoir cherché ceux qu'il n'avoit guère envie de trouver.

Une fois enfin, qu'il étoit prêt de rentrer dans la ville de Canton, il eut avis que les Corsaires venoient de s'emparer d'une place, éloignée de deux journées de cette Ville. Ce fut alors une nécessité de remettre en Mer. Il retourna donc à l'heure même avec un grand nombre de vaisseaux, & de monde, & vint se présenter devant cette Ville. Là il trouva que l'alarme qu'on lui avoit donnée étoit fausse; & il revint très-faché, comme il disoit, de n'avoir point trouvé d'ennemis à combattre. Mais peut-être qu'il n'étoit pas si affligé qu'il le vouloit paroître. C'étoient des ruses d'un homme qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il eût peur.

Cependant le nombre & les forces des Pirates augmentoient tous les jours, & la Relation rapporte que cette multitude n'étoit pas moins innombrable que les fables de la Mer. Ces effroyables Armées

des gens desef-  
ou à perir, a-  
leur vie. C'est  
Roi n'estimoit  
si avantageux  
il étoit revenu  
r trouvé, ou  
x qu'il n'avoit

it prêt de ren-  
il eut avis que  
emparer d'une  
nées de cette  
ecessité de re-  
donc à l'heure  
de vaisseaux,  
senter devant  
alarme qu'on  
& il revint  
oit, de n'a-  
à combattre.  
pas si affligé  
c'étoient des  
oit pas qu'on

es forces des  
jours, & la  
e multitude  
e que les fa-  
bles Armées  
ne

ne cessoient de courir & d'infester de tou-  
tes parts la Province de Canton. C'étoit  
pour le Vice-Roi plus d'exercice qu'il n'en  
vouloit. Aussi ne se montroit-il pas si  
ardent, ni si resolu qu'il l'avoit été. Il  
voyoit par sa propre experience qu'il se-  
roit obligé d'user d'une autre conduite. Et  
c'étoit aussi où le portoient les Conseils du  
Vice-Roi des Lettres, qui étoit une persor-  
ne prudente, & qui voyoit mieux que lui  
ce qu'il y avoit à faire avec les Pirates. Ces  
deux Chefs convinrent donc d'employer  
desormais en cette guerre plus de circon-  
spection & de prudence, que de fierté &  
de chaleur. Ils posèrent des gardes aux  
portes de toutes les Villes de cette Pro-  
vince, où il n'y en avoit aucune aupara-  
vant. Là, on examinait tous ceux qui  
entroient & sortoient; parce qu'on sça-  
voit que les Corsaires avoient des intel-  
ligences dans toutes ces Villes, & que  
leurs Partisans s'y employoient puissam-  
ment pour faire bien-tôt éclater une puis-  
sante Conspiration. Ainsi les Tartares  
qui se mocquoient auparavant de tout ce  
que pouvoient faire les Chinois, ne se  
tenoient plus si assurés, quelque vail-  
lans qu'ils fussent. Ils en avoient su-  
jet, parce que la Ligue des Corsaires  
étoit une hydre effroyable, qui au lieu  
de

de sept-testes , en avoit plus de sept-cens mille.

Ils trouverent aussi à propos de faire un nouveau dénombrement de tout le peuple des Villes , & particulièrement de celle de Canton. Ils vouloient reconnoître , s'il s'en trouveroit plus ou moins qu'il n'y en avoit sur les premiers rôles , pour ordonner en suite qu'aucun Chef de famille ne pourroit avoir chez lui plus de Domestiques que ce qu'ils en marqueroient ; ce qui étoit précisément ce qui pouvoit être nécessaire à chaque famille.

Cette guerre des Corsaires avoit rempli tout le païs de calamitez & de misères , où les Tartares n'avoient pas moins leur part que les autres. Les terres étoient demeurées incultes & abandonnées , & il ne se trouvoit même personne à la Campagne qui osât porter aux Villes le peu qu'ou pouvoit avoir recueilli ; parce que de quelque côté qu'on y allât , on ne pouvoit éviter , ou la rencontre des Corsaires par eau , ou celle des Tartares par terre. Comme les païsans ne se soucioient donc point de porter des vivres dans les Villes , la disette & la cherté y furent aussi-tôt très-grandes. Les Soldats , par la permission du Vice-Roi , se débanderent alors dans la Campagne ,

pour

de sept-cens

s de faire un  
out le peuple  
t de celle de  
onnoître, s'il  
qu'il n'y en  
pour ordon-  
de famille ne  
de Domesti-  
eroient ; ce  
pouvoit être

avoit rempli  
& de mi-  
avoient pas  
Les ter-  
tes & aban-  
it même per-  
ât porter aux  
voir recueil-  
é qu'on y al-  
ou la rencon-  
ou celle des  
ne les païsans  
de porter des  
te & la cher-  
andes. Les  
Vice-Roi,  
Campagne,  
pour

pour voir de prendre des vivres par tout où ils pourroient. Ce fut ce qui acheva de ruiner tout le païs. Et si d'ailleurs quelques païsans, pour sauver quelque chose de ceux qui les tourmentoient, s'enhardissoient de le porter aux Villes, il arrivoit encore qu'ils n'y étoient pas plutôt entrez à travers tous les dangers des chemins, qu'ils étoient pris pour ramer dans les Vaisseaux de la Flote. Ou souvent même avant que d'y être entrez, les Corsaires les avoient déjà arrêtez pour le même sujet. Car il y avoit des deux côtez un nombre prodigieux de Vaisseaux qui vont tous à rame & à voile; & il leur étoit besoin pour cela de se pourvoir d'un grand nombre de rameurs.

Mais comme toutes ces Violences ne se pouvoient faire sans qu'il y eût beaucoup de meurtres & de massacres dans tout le païs; car la desolation de cette Province demanderoit une Histoire entiere, l'air y devint tellement infecté, qu'ou vît bientôt naître de toute cette corruption une très-cruelle peste. Ces miserables peuples furent ainsi affligez de guerre, de peste, & de famine. C'étoient tous les maux à la fois, dont un seul auroit été suffisant pour ruiner cette belle Province; Aussi de la plus riche, de la plus abondante, & de la

la plus délicieuse qu'elle étoit de toute la Chine, elle ne demeura pour lors, & l'on pourroit dire qu'elle n'est encore aujourd'hui, qu'une triste ruine de ce qu'elle fut autrefois, & tout ce mal, à ce qu'on prétend, n'est venu que de la mauvaise conduite du Vice-Roi des Armes. Cét homme emporté desespéra ces peuples par sa cruauté, & non content de donner l'exemple du mal, il en donna encore la licence à ses troupes, qui ne manquèrent pas de s'emporter aux dernières violences. J'ay remarqué plus haut qu'il s'appelloit Ly, & que ce fut le nom du premier Tyran qui commença le bouleversement de ce grand Etat & reduisit l'Empereur Zunchien à se faire mourir. Ainsi le nom de Ly sera remarquable dans la Chine pour y avoir été celui de deux Tyrans si fameux. Cependant les Chinois prétendent que le nom de Ly dans les deux Lettres, dont il est composé, marque de grandes qualités d'esprit & de vertu. Mais le Vice-Roi, pour avoir un si beau nom, n'en avoit pas une meilleure réputation; & on lui auroit bien pû dire, ce qu'un Soldat dit autrefois à Alexandre, qu'il prit un autre nom, ou qu'il fit d'autres actions.

Ce Commandant qui étoit revenu  
quel-

étoit de toute la  
 lors, & l'on pour-  
 core aujourd'hui,  
 ce qu'elle fut au-  
 , à ce qu'on pré-  
 la mauvaise con-  
 armes. Cét hom-  
 es peuples par ses  
 nt de donner l'es-  
 onna encore la li-  
 ne manqueraient  
 rnières violences,  
 aut qu'il s'ap-  
 nom du premier  
 bouleversement  
 uisit l'Empereur  
 r. Ainsi le nom  
 dans la Chine  
 deux Tyrans si  
 Chinois pré-  
 dans les deux  
 sé, marque de  
 & de vertu:  
 voir un si beau  
 meilleure repu-  
 en pût dire, ce  
 s à Alexandre,  
 qu'il fit d'au-  
 étoit revenu  
 quel-

quelques jours auparavant si mécontent  
 de n'avoit point trouvé d'ennemis à com-  
 battre, ni sur la Mer ni sur le Terre, eut  
 bien-tôt sujet de sortir de sa mauvaise  
 umeur. On vint pour cela lui donner la  
 nouvelle que les Corsaires avoient fait u-  
 ne descente en un lieu éloigné de deux  
 journées de Canton, où ils s'étoient ren-  
 dus maîtres de la Ville de Tunquam.  
 C'étoit une place des mieux pourvues :  
 & des mieux fortifiées de toute la Provin-  
 ce. On lui rapportoit qu'ils y commen-  
 çoient encore de nouveaux travaux, &  
 qu'ils se mettoient en état de faire bien  
 du mal à ceux qui les attaqueroient, sans  
 en recevoir d'eux au dedans de leurs mu-  
 railles. Les Chinois sont ingenieux & ai-  
 ment le travail; il étoit encore entré  
 un grand nombre de Corsaires dans cette  
 place. Comme ils avoient pris garde,  
 qu'en toutes les attaques les Tartares ve-  
 noient à l'assaut tous decouverts, & sans  
 penser à faire aucuns travaux qui püssent  
 les empêcher d'essuyer le feu de toute  
 l'artillerie d'une place, ils mirent les dé-  
 fenses de la leur en état qu'il ne prit pas  
 envie à leurs ennemis d'en approcher de si  
 près. Ils percerent pour cela leurs mu-  
 railles d'un grand nombre de creneaux &  
 de meurtrières en la manière qu'on voit  
 les

les grands Vaisseaux de guerre ouvert de tous côtez pour l'artillerie. Ils ouvrirent encore plusieurs embrasures , & laisserent d'amples ouvertures depuis le pied de la muraille jusqu'au haut, toutes remplies de canon rangé l'un sur l'autre par estage, ainsi qu'il est disposé sur les Vaisseaux de guerre.

Le Vice-Roi n'eut pas plutôt reçu cet avis, qu'il se mit en Mer avec une puissante Armée. On n'a pas scû le nombre des Vaisseaux. Comme il se promettoit sûrement de terminer bien-tôt cette guerre, il y vint pour cela avec ses plus grandes forces. Il se presenta devant la ville de Tunquam. Mais 'quoi qu'il eût mis ses gens à terre, resolu de donner l'assaut aussi-tôt, tout cet arrangement de Canonieres & d'ouvertures, si bien remplies d'artillerie & de monde, ne lui plut pas, non plus qu'à ceux qui devoient attaquer cette place avec lui. Neanmoins comme il n'étoit pas acoûtumé à témoigner de la peur, lui qui se glorioit de mettre les montagnes où étoient les vallées, il ne manqua pas de donner avec sa chaleur ordinaire le signal de l'attaque. Les Tartares vinrent ainsi à l'assaut avec beaucoup de resolution, mais ils n'approcherent pas si-tôt de la muraille, qu'ils

guerre ouvert de  
ie. Ils ouvrirent  
res, & laisserent  
puis le pied de la  
toutes remplies de  
autre par estage,  
les Vaisseaux de

s plutôt recu cé  
r avec une puis  
as scû le nombre  
e il se promettoit  
n-tôt cette guer-  
ec ses plus gran-  
a devant la ville

moi qu'il eût mis  
donner l'assaut  
gement de Can-  
si bien rem-  
monde, ne lui  
à ceux qui de-  
avec lui. Nean-  
pas acôûtumé à  
ui qui se glori-  
gnes où étoient  
pas de donner  
e signal de l'at-  
nt ainsi à l'assaut  
n, mais ils n'ap-  
muraille, qu'ils

ne reconnoissent qu'elle étoit [d'autant  
mieux fermée & mieux défendue, qu'il y  
voit un plus grand nombre d'ouvertures.  
Alors toute cette artillerie fit un horrible  
massacre de ces assaillans, qui étoient ve-  
nus se presenter jusqu'à la bouche du Ca-  
non, n'ayant pas pensé qu'il dût être en-  
core si bien préparé à les recevoir, &  
pour ne leur laisser pas grand temps de pen-  
ser à la retraite, il partit encore de tous  
ces creneaux un orage si furieux de bales &  
de flèches, que tout le fossé ne tarda guère  
à se remplir de morts & de blessez, sans  
que ceux du dedans receussent aucune  
perte.

Le Vice-Roi s'opiniâtra à donner ainsi  
plusieurs assauts durant les premiers jours  
qu'il fut devant Tunquam. Mais il ne  
put que perdre son temps, son credit & son  
honneur; Et il ne pût pour tous ses efforts  
gagner la moindre partie de la muraille.  
Il eut alors besoin de toute sa bonne For-  
tune pour se pouvoir soutenir. Car il y  
perdoit l'esprit, & ne sçavoit plus quelle  
mesure, ni quelle resolution prendre. Il  
ne voyoit qu'il ne pouvoit rien avancer, ni  
par la force, ni par la ruse, & que cepen-  
dant il perdoit sa reputation & sa dignité  
même, s'il ne sortoit avec honneur de  
cette entreprise. Il commença donc à



envisager ses Affaires d'une manière un peu moins fiere qu'à son ordinaire. Et comme il reconnut qu'il lui manquoit déjà plusieurs de ses meilleurs Soldats, & que ceux qui lui restoit, n'étoient ni en assez grand nombre, ni assez vaillans pour l'emporter sur les assiegez, il envoya demander du secours au Vice-Roi des Lettres & en même temps de la grosse Artillerie pour battre la place avec des Canoniers Europeens.

Ces Canoniers que demandoit le Vice-Roi, étoient huit ou dix personnes d'Europe, qui étoient venues peu d'années auparavant de la Ville de Macaô au service des Chinois contre les Tartares. Depuis comme ils avoient vû le mauvais état des Affaires de la Chine, ne sçachant que de venir en une des extrémitez de cet Empire, où ils étoient à plus de six cent lieues de Macaô, ils s'étoient résolus à prendre parti avec les Tartares. Et alors ils leur rendoient des services qui les faisoient fort considerer de toute cette Nation. Ce qui est aussi remarquable est que les Tartares, qui avoient scû qu'ils étoient passez de Macaô au service des Chinois, n'en avoient pas voulu pour ce la plus de mal aux Portugais. Ils consideroient que ce peu de personnes n'étoient

pour

ne manière un peu  
inaire. Et com-  
i manquoit déjà  
Soldats, & que  
étoient ni en af-  
ffez vaillans pour  
il envoya deman-  
-Roi des Lettres  
grosse Artillerie  
ec des Canoniers

mandoit le Vice-  
personnes d'Eu-  
peu d'années au-  
Macaô au service  
artares. Depuis  
mauvais état de  
sçachant que de  
itez de cet Em-  
plus de six cen-  
étoient résolus à  
artares. Et alors  
vices qui les fai-  
toute cette Na-  
emarquable est  
oient scû qu'il  
à au service de  
s voulu pour ce  
ugais. Ils con-  
e personnes n  
pou

pouvoit pas passer pour une Nation qui se  
fût déclarée contr'eux, mais que c'étoient  
seulement quelques aventuriers & Soldats  
de fortune qui s'étoient jettez dans les  
troupes de la Chine. Il arriva même que  
ces Canoniers ayant informé plus parti-  
culièrement les Tartares de l'état où étoit  
Macaô, ceux-ci leur firent connoître qu'ils  
aimoient les Portugais, & généralement  
toutes les Nations de l'Europe. Et com-  
me ils eurent depuis beaucoup de crédit  
parmi les Tartares, à cause des grands  
services qu'ils leur rendirent, ils ne man-  
querent pas non plus ce moyen de ren-  
dre de très-bons offices aux habitans de  
Macaô.

Le Vice-Roi des Lettres reçut à un  
soir la Lettre de son Colleague; & le len-  
demain matin, il ne manqua point de faire  
partir un nombre de troupes considéra-  
ble pour aller à son secours, avec les Ca-  
noniers, l'artillerie, des munitions, &  
des vivres, sans que la difficulté d'avoir  
aussi-tôt des Vaisseaux & de l'équipage,  
apportât aucun retardement à sa diligen-  
ce. Cependant ce secours qui devoit  
se rendre par Mer, devoit être assez puis-  
sant, pour n'être pas arrêté par quelque  
escadre de Corsaires, si elle se trouvoit  
sur sa route. C'est avec cette promptitude  
que

que marchent les secours de Tartarie, qui ne font pas si long-temps à s'apprêter que ceux d'Espagne, qui n'arrivent souvent que lors qu'une place est déjà rendue, ou qu'une entreprise n'est plus en état de s'exécuter. On peut bien dire de l'Espagne, sur les des-avantages qu'elle a eu quelquefois pour avoir été trop de temps à délibérer ; que ses trop lentes résolutions n'ont servi qu'à l'exposer à la raillerie des autres Nations qu'elle sçavoit être les plus jalouses de sa grandeur & de sa gloire.

Le secours ne fut pas plutôt arrivé, que le Vice-Roi fit dresser de puissantes batteries, qui battirent aussi-tôt sans relâche, & avec un horrible fracas. L'artillerie des assiégés ne faisoit pas moins de feu de son côté. Les Tartares vinrent ensuite à un nouvel assaut, où ceux de la place, non seulement les repoussèrent de leurs murailles, mais ayant fait une puissante sortie les mirent encore en fuite, & les menerent battant jusqu'à leurs Vaisseaux, & pour s'y retirer plutôt, ils se mettoient à l'eau jusqu'au cou.

Ce fut ici que les Chinois eurent une fois le plaisir de se moquer des Tartares. „ Ils furent donc, (disoient-ils) ces victorieux & ces invincibles ! Ils courent pour gagner leurs Vaisseaux. Ces conquérans

de Tartarie, qui  
s'apprêter que  
ent souvent que  
duë, ou qu'une  
de s'exécuter.  
l'Espagne, sur  
eu quelquefois  
ps à délibérer ;  
ons n'ont servi  
des autres Na-  
es plus jalouses  
e.

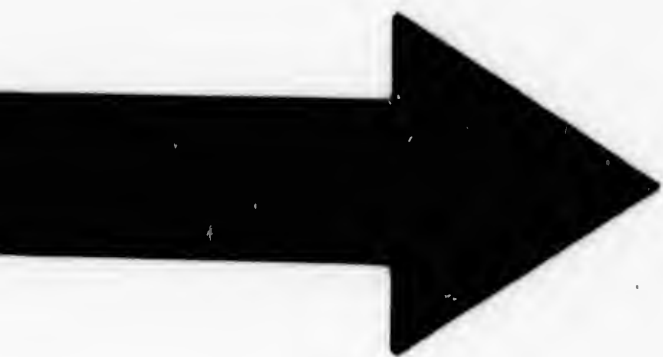
tôt arrivé, que  
uissantes batte-  
sans relâche, &  
artillerie des as-  
de feu de son  
t ensuite à un  
place, non seu-  
eurs murailles  
e sortie les mi-  
menerent bat-  
, & pour s'y  
ent à l'eau ju

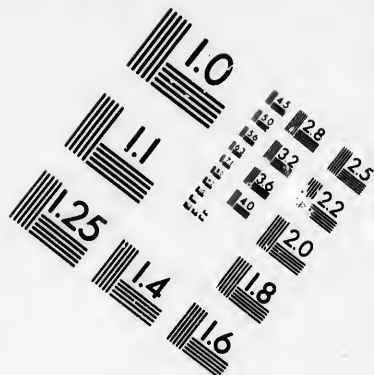
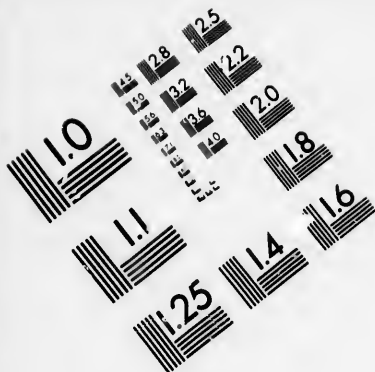
ois eurent un  
r des Tartares  
-ils) ces victo-  
Ils courent re  
Ces conquérans

de la Chine osent bien tourner le dos  
devant les Chinois ? Ces railleries s'adres-  
soient au Vice-Roi, & il falloit avoir  
patience pour cette heure, quelque em-  
proffement qu'il eût de s'en vanger au plû-  
tôt. Il n'y perdit point de temps, car  
après avoir repris ses Soldats, d'avoir pris  
si lâchement la fuite, il les anima à effa-  
cer au plûtôt une tache qui auroit desho-  
noré toute la Nation. Il remit donc à  
terre, & à l'heure même donna ordre à ses  
Canoniers de mettre si bien les pièces en  
batterie, qu'il eût sujet d'en être satis-  
fait. L'exécution suivit bien-tôt cet or-  
dre, & le Canon se trouva pointé avec  
tant de justesse, qu'en peu de temps ils  
eurent demonté plusieurs pièces de l'artil-  
lerie des assiégés. Ils continuerent tou-  
jours, & mirent tout le reste en si mau-  
vais état, qu'il ne fut deormais d'aucun  
usage.

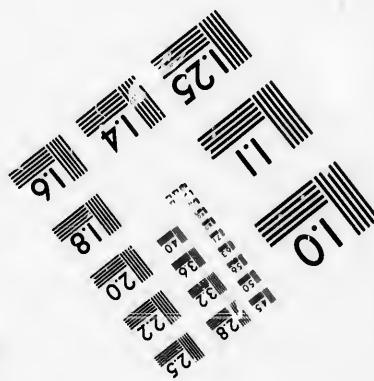
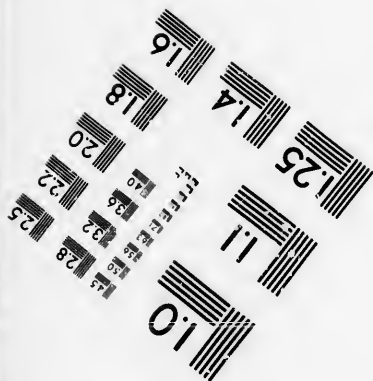
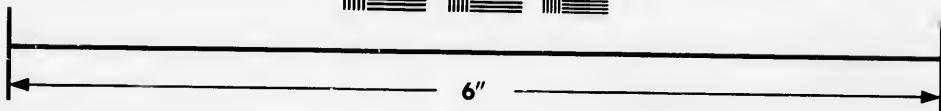
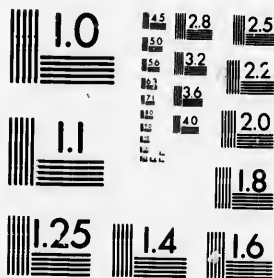
Les Corsaires, qui commencerent à per-  
dre courage alors, donnerent sujet au  
Vice-Roi de reprendre de meilleures espe-  
rances. Mais il eût bien désiré après  
tout, qu'on en eût pû venir à quelque ac-  
commodement. Il avoit reconnu tant de  
vaillance & tant d'adresse en ceux qui dé-  
fendoient cette place, qu'il auroit voulu ne  
pas pousser aux dernières extrémités, &  
les







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503





les Corsaires qui avoient jetté tout leur feu , n'auroient pas moins souhaitté de capituler & de s'échaper par quelque composition. Ils envoyerent eux-mêmes offrir au Vice-Roi de lui remettre la place , pour y mettre telle garnison & tel Gouverneur qu'il lui plairoit , aux conditions seulement, que ni lui ni le reste de ses troupes n'y entreroient point. Le Tartare , qui avoit fort engagé sa reputation & son credit en cette Affaire, ne souhaittoit que d'en sortir avec quelque honneur. Il receut ainsi & avec joye toutes ces conditions. Il disposa la garnison & le Gouverneur Tartare qu'il vouloit laisser dans cette place , pour l'y faire entrer le jour suivant. Cependant les Corsaires ne crurent pas devoir trop se fier à la parole du Vice-Roi , & ainsi, dans la crainte qu'il ne trouvât que trop de prétextes pour se vanger de leur résistance ils resolurent de prendre la fuite cette même nuit. Tous ceux de cette Ville qui étoient en âge de porter les armes le suivirent , & il n'y demeura que les femmes, les vieillards , les enfans , & d'autres personnes inutiles pour la guerre.

Le Tartare attendoit le matin l'heure qu'on ouvrît les portes de la Ville pour faire entrer la garnison: Mais elles étoient

ent jetté tout  
 pas moins sou-  
 échaper par quel-  
 oyèrent eux-mê-  
 de lui remettre  
 elle garnison &  
 lairoit, aux con-  
 qui ni le reste de  
 point. Le Tar-  
 agé sa reputa-  
 Affaire, ne sou-  
 ec quelque hon-  
 avec joye tou-  
 disposa la gar-  
 artare qu'il vou-  
 , pour l'y faire  
 Cependant les  
 voir trop se fier  
 & ainsi, dans  
 ât que trop de  
 e leur resistance  
 e la fuite cette  
 de cette Ville  
 ter les armes le  
 ura que les fem-  
 ans, & d'autre  
 guerre.  
 e matin l'heur  
 e la Ville pour  
 mais elles étoien

déjà toutes ouvertes, & la Ville abandon-  
 née à sa discretion. Il y entra sans faire  
 de violences, ni aucun mauvais traite-  
 ment aux personnes qui s'y trouverent.  
 Il ne lui étoit pas naturel d'être si mo-  
 déré, sur tout après avoir été irrité au  
 point qu'il l'avoit été devant cette place.  
 Aussi pour ne pas oublier ce qu'il étoit, il  
 ne manqua pas de décharger une partie  
 de sa colere sur quelques bourgades voisi-  
 nes qu'il envoya piller & saccager. Les  
 cruautés qui s'y firent, furent si horribles,  
 qu'elles irritèrent plus que jamais toute  
 cette Province contre le Vice-Roi. Une  
 de ces Bourgades voulut se mettre en dé-  
 fense, & elle se rendit pourtant à la fin  
 sur la promesse qu'il n'y seroit fait aucun  
 dommage. Mais les troupes qui y entre-  
 rent violèrent bien-tôt par une trahison  
 la parole qu'on avoit donnée. Ils com-  
 mençoient à mal-traitter ces païsans;  
 lors que ceux-ci, desesperez de voir qu'on  
 observoit si mal ce qu'on leur avoit pro-  
 mis, reprirent les armes & chargerent les  
 Tartares. Ils en tuèrent dans la fureur  
 où ils étoient, un assez grand nombre, &  
 mirent en fuite les autres, qui se retire-  
 rent avec ce qu'ils pûrent emporter de  
 leur butin sur une éminence voisine. Le  
 Vice-Roi leur envoya du renfort pour  
 M 2 ache-

achever de reduire ces païsans , mais ils s'étoient déjà sauvez en un lieu où l'on ne leur pouvoit pas faire beaucoup de mal. Cependant ces troupes se débänderent dans les lieux voisins , où elles pillèrent & massacrerent ces miserables peuples, qui étoient déjà soumis , comme s'ils eussent été des ennemis déclarez , ou des sujets rebelles. Le Vice-Roi voyoit tout ce desordre , & se contentoit de dire que n'ayant pas de quoi payer son armée, il ne pouvoit pas la faire subsister autrement. Ainsi ceux qui souffroient, avoient beau se plaindre.

*Dij*  
*a*  
*C*  
*Les*  
*t*  
*Les*  
*Chin*  
*A*

**L**  
 les g  
 autan  
 n'éto  
 de're  
 cette  
 aux C  
 ce au  
 un jo  
 rieur  
 parla  
 (c'ét  
 encor  
 miers  
 même  
 quois

ans, mais ils  
 lieu où l'on  
 coup de mal.  
 anderent dans  
 lerent, & maf-  
 s, qui étoient  
 ffent, été des  
 jets rebelles.  
 defordre, &  
 yant pas de-  
 pouvoit pas la  
 infsi, ceux qui  
 aindre.

## CHAPITRE XVIII.

*Discours du Vice-Roi des Lettres, ou Intendant de la Justice, sur les cruantez de son Colleague.*

*Les Corsaires donnent toujours bien de la fatigue aux Tartares.*

*Les Chinois deviennent meilleurs Soldats.*

*Chinois du Nord bien differens de ceux du Midy.*

**L**E Vice-Roi des Lettres qui sçavoit assez les maux horribles que faisoient les gens de guerre, en avoit de la douleur autant que les Chinois mêmes. Mais il n'étoit pas en son pouvoir d'y apporter de remede. Il voyoit même que toute cette violence ne faisoit pas tant de mal aux Chinois, qu'elle apportoit de préjudice aux affaires des Tartares. Il en ouvrit un jour son cœur au Pere Sambiasé, Supérieur des Jesuites de Canton, auquel il en parla en ces termes. Le rebelle Cham, (c'étoit le Chef des Corsaires, qui avoit encore le même nom qu'un des deux premiers Tyrans, quoi que ce ne fût pas la même personne, Les Chinois remarquoient assez cette conformité de noms

de ceux qui avoient commencé, & de ceux qui continuoient toujours de ruïner leur Empire. Car le Vice-Roi des Armes s'appeloit Ly, & le Chef des Corfaires Cham,)

» Le rebelle Cham, (disoit donc le Vice-  
 » Roi des Lettres, commande des Armées  
 » de voleurs sur Mer: & Ly, c'est à  
 » dire, le Vice-Roi des Armes, commande  
 » d'autres Armées de voleurs sur Terre.  
 » Les uns ne font pas de moindres maux  
 » que les autres. La Province est toute ruï-  
 » née; tout y est dans la dernière desola-  
 » tion, & je ne sçai plus ce que tout de-  
 » viendra, ni ce que nous deviendrons nous-  
 » mêmes. Tout se revolte, & tout conspire  
 » contre nous; il y en a sujet. Je tâcherai,  
 » pour moi, de m'acquitter de la charge où  
 » l'Empereur des Tartares veut que je le  
 » serve. Je le servirai avec fidélité, & jus-  
 » qu'à perdre la vie, plutôt que de man-  
 » quer à mon devoir. Enfin j'y perirai,  
 » Mais ce qui est toyable, est que ma  
 » mort ne remettra pas les affaires. On ver-  
 » ra seulement, après qu'on aura versé mon  
 » sang, & que Ly mon Collegue disposera  
 » luy seul de la Province, de quelle manie-  
 » re il se prendra à faire vivre ses Soldats,  
 » & à empêcher la ruïne des peuples.

C'étoit ainsi que le Vice-Roi de Lettres témoignoit son déplaisir sur ce qui se  
 pas-

mencé, & de ceux  
rs de ruïner leur  
i des Armes s'ap-  
(Corfaires Cham,)  
oit donc le Vice-  
mande des Armées  
& Ly, c'est à  
Armes, commande  
oleurs fur Terre.  
e moindres maux  
nce est toute ruï-  
a dernière defola-  
s ce que tout de-  
leviendrons nous-  
, & tout conspire  
tujet. Je tâcherai,  
rde la charge où  
s veut que je le  
c fidelité, & jus-  
tôt que de man-  
enfin j'y perirai,  
ble, est que ma  
affaires. On ver-  
n aura versé mon  
ollegue disposera  
de quelle manie-  
ivre ses Soldats,  
des peuples.  
ce-Roi de Let-  
ir fur ce qui se  
pas-

passoit. Il auroit encore mieux valu qu'il  
s'en fût aussi bien expliqué au Roi son  
Maître, qui n'étoit pas si bien enfermé,  
ni d'un abord si difficile que l'étoient les  
Rois de la Chine. Il se pouvoit faire aussi  
qu'il lui en eut écrit. Mais ce que le  
Vice-Roi des Armes écrivoit de son  
côté à la Cour, y tournoit bien les cho-  
ses d'un autre biais. Il y faisoit entendre  
qu'il étoit bien contraint d'user de quel-  
que rigueur, mais que ce n'étoit qu'à l'é-  
gard des Corfaires rebelles, & non pas con-  
tre les peuples scûmis. Et comme à la Cour  
on s'ennuyoit fort de toute cette guer-  
re si opiniâtre des Corfaires, on ne cro-  
yoit pas que toute la rigueur, dont il pou-  
voit user, fût un si grand mal. On trou-  
voit au contraire qu'on ne pouvoit rien  
faire de plus à propos, que de commettre  
cette expedition à un homme aussi fer-  
me & aussi ardent qu'étoit ce Vice-Roi.  
Cette maniere de prendre les choses étoit  
fort propre à augmenter le mal, & à  
faire perdre toute esperance de remede.  
Ceux qui oppriment les autres, trou-  
vent toujours qui leur applaudit; & ceux  
qui sont opprimez, ne trouvent point  
qui prenne leur défense. On est mal  
informé de la verité, parce qu'on ne l'é-  
coute pas, ou qu'elle ne se presente pas

pour se faire connoître. La fourbe enfin , & le mensonge triomphent partout , parce que par tout ils negocient plus habilement , & trouvent des gens qui les écoutent avec moins de peine. Et c'est ainsi que les Etats se troublent , se bouleversent , & se perdent à la fin , sans qu'on puisse dire souvent , s'il y a , ou s'il n'y a pas de la faute des Princes qui les gouvernent.

Cependant le Vice-Roi ne pouvoit finir avec les Corsaires de la Chine. Ils le tenoient en de continuelles allarmes , & ils ne se lassoient point de le tourner & de le tourmenter d'une maniere capable de lui renverser l'esprit. Ils venoient quelquefois le chercher jusqu'aux portes de Canton , où après avoir tout ravagé durant toute la nuit , au matin il ne trouvoit plus personne. Comme leurs Vaisseaux étoient beaucoup plus legers que ceux de son Armée, ils osoient bien les venir attaquer tantôt par la prouë & tantôt par la poupe. Ils lui donnoient l'allarme d'un côté , & tandis qu'il les y alloit chercher, ils executoient ce qu'ils avoient projeté d'un autre côté. A peine étoit-il retourné de leur donner la chasse, qu'ils se retournoient au même lieu , d'où il ne faisoit que de les chasser. Car pour  
pren-

e. La fourbe  
riomphent par-  
s negocient plus  
des gens qui les  
eine. Et c'est  
blent, se boule-  
fin, sans qu'on  
a, ou s'il n'y a  
es qui les gou-

ne pouvoit fi-  
Chine. Ils le  
allarmes, &  
le tourner &  
maniere ca-  
rit. Ils ve-  
cher jusqu'aux  
avoir tout ra-  
au matin il ne  
Comme leurs  
plus legers que  
nt bien les ve-  
oüe & tantôt  
oient l'allarme  
y alloit cher-  
avoient pro-  
eine étoit-il  
r la chasse,  
e lieu, d'où  
. Car pour  
pren-

prendre mieux leurs avantages, ils avoient par tout de très fidelles espions. Il arrivoit ainsi qu'ils executoient toujourns une partie de ce qu'ils entreprenoient, tandis que le Vice-Roi se trouvoit joié & abusé par tout. C'étoit un exercice divertissant pour cet homme ardent, qui prétendoit devoir tout emporter par sa fougue & par ses caprices. Il n'y avoit que les miserables peuples de toute cette Province qui se trouvoient toujourns du mauvais parti. C'étoient eux qui avoient toute la décharge de la fureur des uns & des autres. Aussi tant de grandes & belles Villes qui étoient le long de toute cette côte, ont-elles été toutes ruinées, leurs places & leurs bâtimens n'ayant plus été depuis que de tristes mazures & les restes d'un pitoyable débris. Elles demeurèrent desertes & abandonnées de leurs habitans, parce que la plupart y avoient été tuez & massacrez, & que le reste avoit autant aimé tout quitter, pour se retirer plus avant dans le país.

Les Tartares souffroient bien aussi une partie des maux qu'ils faisoient. Outre l'affront qu'ils avoient de voir que les Corsaires se joiassent d'eux & les fatigassent pour leur plaisir, ils manquoient encore souvent de toutes les choses necessaires. Ils croyoient qu'ils ne cesseroient



jamais de s'embarquer & de se desembarquer, ce qui étoit pour eux un exercice fort nouveau & où ils ne pouvoient guères bien s'accoutûmer. Le Vice-Roi prit en une de ces courses un Corsaire qui avoit la reputation d'être plus vaillant que tous les autres. Il le prit au dépourvû, & par quelque lâcheté de ceux qui étoient avec lui, qui l'abandonnerent. Il le mena à Canton, où il le fit percer de flèches dans la place. Ce n'étoit qu'une legere perte pour les Corsaires, qui avoient parmi eux assez de gens aussi vaillans que celui qu'on venoit de faire mourir; & de leur côté les Tartares n'en tiroient pas de plus grands avantages, que celui qui croiroit diminuër la Mer, en ôtât quelque goutte d'eau.

Il n'y avoit que vingt-quatre heures que le Vice-Roi étoit de retour à Canton après la prise de ce Corsaire, qu'il donna ordre qu'on remît en Mer. Il se trouva aussi-tôt sur son vaisseau, d'où il fit mettre à la voile, sans vouloir marquer autrement la route qu'il vouloit tenir. Il en usoit souvent de la sorte, pour laisser moins de lieu aux espions des Corsaires de reconnoître ses desseins. Et comme il ne croyoit pas encore quelquefois prendre assez de précaution, il prenoit bien-

lui-

de se desbar-  
 eux un exercice  
 pouvoient gué-  
 Le Vice-Roi prit  
 n Corsaire qui a-  
 plus vaillant que  
 au dépourvû, &  
 ceux qui étoient  
 ent. Il le mena à  
 er de flèches dans  
 une legere perte  
 oient parmi eux  
 s que celui qu'on  
 & de leur côté  
 ent pas de plus  
 celui qui croiroit  
 n ôtant quelque

gt-quatre heures  
 retour à Canton  
 ire, qu'il donna  
 r. Il se trouva  
 d'où il fit met-  
 r marquer autre-  
 t tenir. Il en  
 e, pour laisser  
 ns des Corsaires  
 Et comme il  
 quelques fois pren-  
 il prenoit bien-  
 lui-

lui-même le gouvernail de son vaisseau ,  
 d'où il marquoit la route qu'il ordonnoit  
 à toute son Armée de suivre. Cét homme  
 avoit effectivement de grandes qualitez  
 pour la guerre, où il étoit infatigable, &  
 ne se donnoit point de repos. Mais il per-  
 doit souvent par ses manieres d'agir vio-  
 lentes & cruelles, beaucoup plus qu'il ne  
 gaignoit par toutes les fatigues. Aussi a-  
 t'on sçeu qu'en ces derniers combats les  
 Tartares avoient eu souvent du desavan-  
 tage, & que le Vice-Roi lui-même avoit  
 été batu & défait plusieurs fois; ce qui  
 avoit rendu les Corsaires beaucoup plus  
 hardis qu'auparavant, & augmenté enco-  
 re leur nombre & leurs forces. On rap-  
 porte aussi qu'ils s'étoient rendus dans tou-  
 te cette Province les maîtres d'un grand  
 nombre de bourgades, du villages, d'ha-  
 bitations, & de Villes mêmes qui s'étoient  
 soumises auparavant aux Tartares, sans  
 que le Vice-Roi eût pû emporter sur eux  
 aucun avantage considerable, ni par Mer,  
 ni par Terre, encore qu'il menât contre  
 eux de puissantes troupes de pied & de  
 cheval.

On peut reconnoître par là, que si les  
 Chinois avoient été bien exercez dans les  
 armes, ils auroient pû être d'aussi bons  
 Soldats qu'il y en a au reste du monde.

Ce sont communément des hommes puissans, vigoureux, qui ont beaucoup d'adresse & d'industrie, qui supportent les fatigues, aiment le travail, & paroissent par tout les ennemis mortels de l'oïseté; ce qu'on remarque particulièrement dans les Provinces frontieres de la Tartarie où ils ont plus souvent la guerre. C'est encore ce qu'en rapportent des personnes d'Europe, qui disent leur avoir vû faire des choses extraordinaires, & qu'ils n'auroient pû croire, s'ils n'en avoient été spectateurs. On tient aussi que les Tartares ne se seroient pas rendus maîtres de ces premieres Provinces avec tant de facilité, s'ils n'avoient trouvé ces peuples dans la division & les troubles d'une guerre civile; n'ayant, au lieu de legitime Souverain, que des Tyrans qui avoient mis cét Etat en une horrible confusion à la faveur des differentes factions de fidelles & de rebelles. Mais comme ils trouverent ces peuples si peu en état de faire une grande resistance, & qu'au contraire ils fortifierent encore leurs troupes d'un grand nombre de Chinois qui prirent parti parmi eux avec leur General Usangué, il arriva de là que ce qui devoit leur coûter plus de sang & plus de fatigue, fut ce qui leur donna moins de peine dans toute leur conquête.

Pour

es hommes puis-  
 beaucoup d'a-  
 supportent les  
 ail, & paroissent  
 tels de l'oïsveté;  
 ulièrement dans  
 e la Tartarie où  
 erre. C'est encore  
 onnes d'Europe,  
 faire des choses  
 ls n'auroient pu  
 été spectateurs.  
 tartares ne se fe-  
 de ces premieres  
 cilité, s'ils n'a-  
 dans la division  
 civile; n'ayant,  
 erain, que des  
 ét Etat en une  
 eur des differen-  
 e rebelles. Mais  
 euples si peu en  
 resistance, &  
 ent encore leurs  
 de Chinois qui  
 ec leur General  
 e ce qui devoit  
 plus de fatigue,  
 s de peine dans

Pour

Pour les Chinois des Provinces du Mi-  
 dy qui sont plus éloignées de la Tartarie,  
 ce sont des hommes mols & effeminez par-  
 dessus tous ceux de l'Asie. Ce qui a  
 fait en partie la mollesse de ces peuples, &  
 qui a été aussi une des causes de la perte  
 de leur Empire, & le fera toujours de  
 tout autre Etat, a été la profonde paix où  
 toutes ces Provinces étoient depuis un  
 long temps. Il y avoit des siecles entiers  
 qu'on n'y avoit entendu parler de guerre  
 que dans les Relations & les Histoires. On  
 y étoit si peu instruit de la navigation,  
 qu'on ne connoissoit les tempêtes & les  
 naufrages qu'en peinture. Cette nation, qui  
 se mettoit ainsi si peu en peine des armes  
 & de la guerre, passoit toute sa vie dans  
 les aises & les plaisirs. Le vice & le cri-  
 me étoient toute son occupation, sans que  
 la honte ou les châtimens pussent arrêter  
 ces desordres. Et comme elle ne confi-  
 deroit que les biens & les commoditez de  
 la vie presente, aussi n'avoit-elle point de  
 Dieu, ni de Religion, ou du moins n'en a-  
 voit-elle qu'une qui ne l'empeschoit guères  
 de s'abandonner à toutes ses passions.

Mais on pourroit dire encore, que ce  
 n'auroit pas tant été la paix & la mollesse  
 qui auroit ruiné l'Empire de la Chine, que  
 le peu d'estime que toute cette Nation fai-  
 soit

soit de la profession des armes & des gens de guerre. Les Chinois ne confideroient que les lettres & les sciences. Et c'est pour cela qu'un seul de leurs gens de lettres, s'il lui en avoit pris fantaisie, auroit comme foulé aux pieds une vingtaine de Capitaines, qui auroient encore été obligez de souffrir en patience ce mauvais traitement. Il alloit toujours avec les Generaux qui commandoient les Armées, un Mandarin de lettres duquel ils dépendoient tous. C'étoit à ce Mandarin que toute l'Armée obeïssoit; c'étoit lui qui donnoit les ordres, & non les Generaux. C'étoient encore tous des gens de lettres qui tenoient les deux Conseils de guerre de cet Etat. Et ceux-là seulement y entroient qui étoient les plus capables de discourir sur le texte d'une loi, & non pas ceux qui auroient mieux scû dresser l'ordonnance d'une bataille.

On avoit prévu il y avoit long-temps les mauvaises suites de cette maniere de gouverner. Les Histoires imprimées depuis plusieurs années en la Chine, en donnoient des avis qui meritoient bien qu'on y fit quelque attention. Mais tous ces avis ne seroient guères à ceux qui ne pouvoient pas croire le mal que lors qu'ils ne pourroient plus y apporter de remede.

On

On  
dan  
re.  
mise  
leur  
y fa  
trop  
à esp  
& l  
qui  
res c  
n'aur  
raill  
du c  
étoie  
ceux  
se vo  
ils ju  
impo  
vice  
ne de  
à scû  
qu'ils  
une p  
donne  
la Ch  
trouv  
qu'au  
nemis.  
On

es & des gens  
confideroient  
es. Et c'est  
rs gens de let-  
ntaisie, auroit  
vingtaine de  
core été obli-  
e mauvais trai-  
vec les Gene-  
Armées, un  
s dépendoient  
rin que toute  
lui qui don-  
eneraux. C'é-  
le lettres qui  
guerre de cét  
t y entroient  
de discourir  
pas ceux qui  
l'ordonnance

t long-temps  
e maniere de  
nprimées de-  
ine, en don-  
t bien qu'on  
ais tous ces  
ceux qui ne  
e lors qu'ils  
de remede.  
On

On ne daignoit point à la Chine entrer dans les exercices & les emplois de la guerre. On laissoit cette profession à quelques miserables qui ne sçavoient que faire d'ailleurs. Et ceux-ci ne pensoient guères à y faire une grande fortune. Ils sçavoient trop qu'il n'y avoit ni honneur, ni profit à esperer dans les Armées; parce que l'un & l'autre étoient pour les gens des lettres, qui faisoient beaucoup mieux leurs affaires de quelques mots d'une loi, qu'ils n'auroient fait en gagnant de grandes batailles. Aussi ceux qui venoient à avoir du commandement dans les troupes en étoient pour l'ordinaire peu capables. Et ceux qui l'auroient été, de desespoir de se voir si indignement traités de ceux dont ils jugeoient les emplois beaucoup moins importants, abandonnoient bien-tôt le service & leurs charges sans se mettre en peine des interêts du Prince de l'Etat. On à sçû même que des Generaux avoient dit, qu'ils auroient mieux aimé aller attaquer une place des Tartares, que de venir donner un Memorial à la Cour du Roi de la Chine, & qu'ils craignoient plus de se trouver devant un de leurs Mandarins, qu'au milieu d'une embuscade de leurs ennemis.

On ne peut nier que ce desordre n'ait perdu

perdu l'Etat de la Chine. Les Tartares l'ont dit plusieurs fois. Et ce fut pour cela qu'ils prirent d'abord une maniere de gouverner toute opposée. Car encore qu'ils scûssent que l'une & l'autre extrémité étoit vicieuse, ils crurent néanmoins que pour s'arrêter dans un juste milieu, il étoit comme nécessaire de passer de l'un de ces extrêmes à l'autre. Ce fut aussi ce que les Chinois firent de leur côté. De si mauvais Soldats qu'ils étoient auparavant par leur mollesse, & le peu d'estime qu'ils avoient pour les armes, ils devinrent à la fin tous Soldats & tous gens de guerre; & tous ceux qui ne voulurent pas se soumettre, aux Tartares abandonnerent tellement leurs delicatesses, qu'ils ne respirerent plus que les armes. Tout leur honneur & toute leur gloire ne fut plus que celle qu'ils espererent d'acquérir par leurs grands exploits. Enfin les Chinois, quoi que bien tard, firent voir que naturellement ils ne manquoient ni de courage, ni d'adresse pour la guerre. Et dans ces dernières rencontres où ils se font vûs aux mains plusieurs fois avec les Tartares, les Relations rapportoient, qu'ils se mocquoient presentement de leurs arcs & de leurs flèches, qu'ils étoient beaucoup plus sûrs de leurs mousquets & de leurs arquebuses, qu'ils char-

Les Tartares  
Et ce fut pour  
né maniere de  
Car encore

autre extremi-  
ent neanmoins  
uste milieu, il  
ffer de l'un de  
e fut aussi ce  
ur côté. De si  
nt auparavant  
d'estime qu'ils  
devinrent à la  
de guerre; &  
s se soumettre,  
ellement leurs.  
nt plus que les  
& toute leur  
qu'ils espere-  
nds exploits.  
ne bien tard,  
ils ne man-  
l'adresse pour  
ères rencon-  
ains plusieurs  
relations rap-  
ent presente-  
léches, qu'ils  
leurs mous-  
qu'ils char-

geo-

geoient & déchargeoient très-habilement  
qu'ils se servoient aussi avec beaucoup d'a-  
vantage de la pique & de la pertuisane,  
& qu'ils avoient encore tout l'usage  
qu'on peut avoir de la grosse artillerie.  
Mais ç'a été le mal-heur des Chinois de  
ne s'être pas plutôt mis en état de faire  
quelque grande déroute de leurs enne-  
mis.

Ils n'ont pas manqué de ré-  
pandre par tout, & de faire bien valoir  
les moindres avantages qu'ils ont eus dans  
ces dernieres guerres. Les Tartares fai-  
soient bien aussi tout ce qu'ils pouvoient  
pour maintenir la reputation de leurs ar-  
mes: Mais la Renommée à trop de  
langues pour les pouvoir faire taire tou-  
tes. Cependant les peuples des Villes sou-  
mises, d'où l'on a scû ce qui se passoit a-  
lors, ne se remuoient en aucune sorte. On  
y étoit plutôt comme interdit, & dans  
un silence qui faisoit douter; si c'étoit  
la crainte, ou quelque esperance, qui  
y suspendissent les esprits. On voyoit  
quelque chose qui pouvoit faire esperer la  
liberté. Mais on voyoit aussi qu'il y  
avoit beaucoup à apprehender que les  
Corsaires n'entraissent plus avant dans le  
païs. Car ils attiroient avec eux les ar-  
mes des Tartares, & en même temps tous  
les



les maux qui avoient ruiné & deserté toutes les Villes qui étoient voisines de ces Mers.

Le Vice-Roi Ly n'étoit pas non plus satisfait de voir que les choses n'alloient pas comme il l'auroit souhaitté. Il faisoit bien tout ce qu'il pouvoit pour empêcher que le mal ne devinst plus grand. Mais les Corsaires étoient en si grand nombre, & tellement répandus de toutes parts, qu'il ne pouvoit ni être par tout, ni mettre sur pied autant de troupes qu'il auroit falu. Car il voyoit qu'à toute rencontre, il auroit eu besoin d'employer des Armées entieres. Ainsi tout ce qu'il pouvoit faire, en attendant du secours, étoit de les tenir le plus loin de Canton qu'il pouvoit, pour demeurer par la toujour le Maître de la Mer. Il eut avis, un jour, qu'ils venoient de prendre une place peu éloignée de cette Ville. Il ne manqua pas d'y aller aussi-tôt avec deux fameux Capitaines de Mer, & une Armée de cent soixante & dix Vaisseaux. Il menaçoit à son ordinaire d'aller couvrir la Terre & les Mers du sang des Corsaires. Mais toute cette colere ne se déchargea que sur des misérables qui ne pensoient guères à prendre part à sa querelle. Les Pirates qui avoient été avertis qu'il ve-

é & deserté tous  
voisines de ces

oit pas non plus  
choses n'alloient  
uhaitté. Il fai-  
uvoit pour em-  
inst plus grand  
nt en si grand  
ndus de toutes  
i être par tout,  
de troupes qu'il  
qu'à toute ren-  
oin d'employer  
nsi tout ce qu'il  
tu secours, étoit  
e Canton qu'il  
par la toujours  
at avis, un jour  
dre une place  
Ville. Il ra-  
tôt avec deux  
, & une Armée  
iffesaux. Il me-  
aller couvrir la  
des Corfaires  
e se déchargea  
ni ne pensoient  
querelle. Les  
vertis qu'il ve-  
noit

noit à eux, avoient saccagé & abandonné  
aussi-tôt cette place. C'étoit-là tout le  
divertissement qu'ils prétendoient de don-  
ner pour cette fois à ce Conquerant, qui  
vertant ensuite tout son feu sur cette  
miserable place, la reduisit en cendre, afin  
qu'elle ne servît plus une autrefois de re-  
traite aux Corfaires.

## C H A P I T R E. XIX.

*Les Corsaires emportent auprès de Canton, un petit Fort dont ils avoient gagné une partie de la Garnison.*

*Le Vice-Roi des Lettres découvre une nouvelle trahison de la Garnison d'un autre Fort.*

*De quelle maniere il punit les Traïtes.*

**L**ES Corsaires après, avoir été chassés du voisinage de Canton, laisserent quelque temps cette Ville en repos, mais non pas le Vice-Roi qu'ils tenoient tous les jours sur pied d'un côté ou d'un autre. Un jour qu'il s'étoit un peu éloigné pour poursuivre quelques-unes de leurs Escadres, d'autres ne manquerent pas de revenir aussi-tôt à Canton. Ce fut le soir du quatrième Aoust de 1674. qu'environ soixante & dix de leurs barques mouillèrent au piéd de la muraille d'un des boulevards de la Ville. Ils s'étoient assurés d'une partie de ceux qui gardoient ce fort, & ainsi, ils ne furent reconnûs qu'au lever du Soleil; alors il se fit plusieurs décharges de l'artillerie de cette place. Comme les Traïtes avoient fait

XIX.

ès de Canton, ne  
t gagné une par  
écouvre une non  
rnison d'un an  
es Traites.

voir été chassés  
nton, laisserent  
en repos, mais  
s tenoient tou  
ou d'un autre  
a peu éloigné  
s-unes de leur  
nquerent pas de  
a. Ce fut le  
e 1674. qu'en  
e leurs barques  
a muraille d'un  
. Ils s'étoient  
x qui gardoient  
ne furent re-  
leil; alors il  
e l'artillerie de  
raîtres avoient  
fait

ut croire aux autres Soldats que c'étoient  
es Vaisseaux du Vice-Roi qui revenoient  
e course, personne n'y avoit donné l'a-  
rme plutôt. Mais les Corsaires qui at-  
quoient ce fort par plusieurs endroits,  
n furent bien-tôt les Maîtres. La plû-  
art de ceux qui le gardoient passerent  
ussi-tôt du côté des victorieux, & quit-  
nt l'habit de Tartares, prirent le capot  
ordé de jaune, & la toque de même  
culeur, qui est habillement de teste des  
soldats Chinois. Les autres, qui n'en fi-  
nt pas autant, furent taillez en pièces.  
y avoit dans ce Fort une grande quan-  
d'artillerie, & d'autres différentes ar-  
es, avec de la pondre, & toute sorte de  
unitions. Les Corsaires prirent une  
rtie des petites pieces pour armer leurs  
vaisseaux, & jetterent les autres dans la  
riviere. Pour les grosses qu'ils ne  
puvoient pas enlever si aisement, ils les  
irent en état de ne leur plus faire de mal.  
e Fort ne devoit pas être si proche de  
Ville, puis qu'on n'y entendit point le  
ruit de l'artillerie, & qu'on ne scût qu'il  
oit été attaqué, qu'à huit heures du  
atin, lors qu'un enfant qui s'en étoit  
hapé, en vint apporter les premières nou-  
elles.

Le Vice-Roi des Lettres, qui comman-  
doit

doit alors dans Canton, ne pût croire cette surprise, qu'il n'en eût été mieux informé par ceux qu'il y envoya. Ils ne tarderent pas à lui venir rapporter que les Corsaires étoient les Maîtres du Fort & qu'ils ne perdoient point de temps pour se mettre en état de s'y bien défendre. Le Vice-Roi sortit aussi-tôt avec un grand nombre de milices de pied & de cheval bien resolu de regagner ce poste. Il y vint à l'escalade plusieurs fois & donna plusieurs assauts, où il fut tousjours combattu avec beaucoup de feu de part & d'autre. Il y demeura ainsi beaucoup de monde, mais toujours plus du côté des Tartares qui venoient à la charge à leur ordinaire tout découverts. Les Corsaires obligerent enfin les Tartares de se retirer, sans pouvoir remporter alors aucun avantage. Il paroît néanmoins, encore que la Relation ne le dise pas, que depuis les Corsaires abandonnerent ce Fort pour reprendre la Mer, comme ils avoient déjà fait en d'autres lieux, & ils témoignoiént assez n'avoir pas envie de le garder, lorsqu'ils en retirèrent une partie de l'artillerie & mirent en pieces le reste. D'ailleurs le Vice-Roi des Armes, qui revenoit à Canton avec son Armée, n'auroit pas manqué d'employer ses forces pour les déloger de

ne pût croire cet  
 t été mieux in-  
 voya. Ils ne  
 rapporter que les  
 aîtres du Fort  
 point de temp  
 s'y bien défen-  
 it aussi-tôt avec  
 ces de pied &  
 regagner ce po  
 e plusieurs fois  
 s, où il fut tou  
 coup de feu de  
 eura ainsi beau  
 jours plus de  
 ient à la charge  
 verts. Les Cor  
 Tartares de se re  
 rter alors aucu  
 moins, encor  
 pas, que depuis  
 nt ce Fort pour  
 ils avoient dé  
 ils témoignoie  
 le garder, lon  
 ie de l'artillerie  
 e. D'ailleurs le  
 revenoit à Can  
 roit pas mauqu  
 les déloger de

ce poste. Mais quelque victorieux qu'il  
 fût revenu, il ne parut point qu'il eût fait  
 aucun exploit de ce côté là.

Cependant le Vice-Roi des Lettres,  
 qui vit l'ennemi si près de lui, se tint  
 soigneusement sur ses gardes. Et com-  
 me il soupçonnoit que les Corsaires au-  
 roient des intelligences dans la Ville,  
 ainsi qu'ils y en avoient en effet, il fut  
 assez heureux pour surprendre un Espion,  
 qui étoit un valet du General des Cor-  
 saires. Il le fit mettre à la question, où  
 il confessa qu'il y avoit effectivement une  
 conjuration contre les Tartares, & que le  
 Chef & le principal entremetteur étoit le  
 grand Colaô. C'étoit une des premieres  
 dignitez de la Chine, & au dessus de cel-  
 le de Vice-Roi. Ce Colaô, appelé Chim,  
 étoit alors sur un des Vaisseaux de ceux  
 qui venoient de prendre le Fort, où il en  
 attendoit un grand nombre d'autres avec  
 quantité de milices qui avoient toutes juré  
 de perir, ou de remettre la Chine en sa  
 premiere liberté.

Depuis ce jour le Vice-Roi des Lettres,  
 aussi bien que les autres Magistrats de la  
 Ville, prit garde encore de plus près à  
 ne pas se laisser surprendre. Pour cét ef-  
 fet, ils ordonnerent à la garde de toutes  
 les portes des Capitaines, dont ils se pou-  
 voient

voient le plus assûrer, & le Vice-Roi lui-même voulut garder la principale. Il ne laissoit pas d'aller & de venir par la Ville, & de visiter encore jour & nuit les Gardes des autres portes qu'il exhortoit par son exemple, autant que par ses paroles, à veiller sur des ennemis qui ne dorment pas. Il commanda aussi d'autres Capitaines, avec les meilleurs Soldats de leur Compagnies pour garder quelques postes aux lieux où il prévoyoit que les ennemis pourroient plutôt attaquer la Ville.

La diligence infatigable de ce Gouverneur, en suite de la déposition de l'Espion des Corsaires, fit qu'on arresta encore quelques Chinois qu'on pouvoit soupçonner d'avoir part à la conspiration. Ceux-ci étant à la question, avouèrent sans peine que tout ce que l'Espion avoit dit étoit véritable; Qu'on avoit effectivement conspiré de livrer la Ville aux Corsaires; Que le Fort, où ils étoient entrez les derniers jours, leur avoit été rendu par la trahison de ceux qui le gardoient; Qu'il en devoit autant arriver d'un autre Fort proche de celui-là, où deux cens Soldats de la Garnison se préparoient encore de les faire entrer. Tout ce remuement ne donnoit pas peu d'embarras au Vice-Roi

des

le Vice-Roi  
principale. Il  
venir par la  
jour & nuit  
es qu'il exhor-  
nt que par ses  
ennemis qui ne  
nda aussi d'au-  
meilleurs Soldats  
garder quelques  
voit que les  
attaquer la

de ce Gouver-  
on de l'Espion  
arresta encore  
voit soupçon-  
ation. Ceux-  
erent sans pei-  
n avoit dit é-  
effectivement  
ux Corsaires ;  
entrez les der-  
é rendu par la  
loient ; Qu'il  
un autre Fort  
x cens Soldats  
ent encore de  
remuément ne  
s au Vice-Roi  
des

des Lettres, mais par son esprit, il vint à bout de tout. Il est certain que l'habileté de cet homme arrêta plus de maux, & conserva plus de Villes aux Tartares, que le Vice-Roi des Armes n'en pouvoit conquérir avec toute sa valeur, & il n'y a pas moins d'habileté à conserver les choses, qu'il y en a à les réduire, ou à les établir la première fois.

Le Gouverneur de Canton, apprenant qu'il y avoit une trahison dans cet autre Fort, s'y rendit en diligence ; mais sans faire connoître qu'il en eût rien sçû. Il y entra au contraire, avec le visage d'un homme qui paroissoit fort satisfait. Il dit en suite aux Soldats, que, parce que c'étoit le temps de faire bonne garde, d'autant que l'ennemi étoit très-proche ; il vouloit bien aussi, pour les y obliger encore davantage, les gratifier de quelque augmentation de leurs appointemens, & les faire mettre de nouveau sur l'Etat ; qu'ils vinssent donc faire enregistrer & recevoir paiement les uns après les autres. Ils se présentèrent pour cela, d'autant plus contents, qu'ils figuroient que leur trahison étoit plus cachée, & que le Vice-Roi qui seul pouvoit les apprehender, leur faisoit cette largesse pour les obliger à le mieux



servir. Car de l'air & de la maniere qu'il leur parloit, ils ne voyoient rien qui leur pût donner de l'ombrage. Ils entroient donc par une porte, où ils recevoient quelque argent de leur paye; & de là, ils sortoient par une autre, où ils étoient aussi payez de leur trahison. Le Vice-Roi avoit mis en cette dernière des gens assurez, qui avoient le secret, & toute la resolution pour se bien acquitter de l'ordre qui leur étoit donné. Ainsi, à mesure que les Traîtres y arrivoient les uns après les autres, ils trouvoient ceux-ci qui les poignardoient, & leur coupoient la gorge. Toute cette execution se trouva si habilement conduite, que les deux cens conjurez, qui devoient livrer le Fort, perdirent tous la vie, sans qu'aucun eût pû rien appercevoir de l'infortune de son compagnon. La garde de ce Fort fut commise en suite à de nouveaux Officiers, & à de nouveaux Soldats, qui étoient en plus grand nombre, & dont on s'assuroit mieux que des premiers. Cela n'étoit pas si mal expliqué pour un homme de lettres; & on pourroit dire que si tous les Juris-consultes de la Chine eussent été aussi habiles que celui-ci, le Roi & son Etat ne se seroient pas peut être perdus si tôt.

maniere qu'il  
rien qui leur  
Ils entroient  
cevoient quel-  
& de là, ils for-  
s étoient aussi  
e Vice-Roi a-  
s gens affurez,  
te la resolution  
l'ordre qui leur  
mesure que les  
uns après les  
ci qui les poi-  
ient la gorge.  
trouva si ha-  
les deux cens  
ivrer le Fort,  
qu'aucun eût  
fortune de son  
de ce Fort fut  
eaux Officiers,  
, qui étoient  
dont on s'affû-  
s. Cela n'étoit  
homme de let-  
que si tous les  
ine eussent été  
le Roi & for-  
être perdus si

On

On connaît bien cependant de quelle importance il étoit que le Vice-Roi eût usé de la diligence, & de toute la resolution qu'il avoit fait paroître en cette expedition. Car, à peine avoit-on achevé de punir ces Traîtres, qu'outre les soixante Vaisseaux des Corsaires qui étoient au pied du premier Fort, on vit paroître une nouvelle Flote de plus de deux cens voiles. C'étoient ceux auxquels les Conjurez devoient livrer la place. Ceux-ci qui s'apperçurent bien qu'il n'y avoit plus rien à faire, approcherent de la Ville tout enragez, & menaçant qu'ils y alloient mettre tout à feu & à sang, & qu'ils n'y laisseroient point d'homme vivant. Les Tartares, qui n'étoient pas moins préparés à les recevoir, furent aussi-tôt à eux, comme ils descendoient de leurs Vaisseaux. Et là, on en vint aux mains, où le choc fut rude de part & d'autre. Les Tartares eurent à la fin l'avantage. Les Assaillans se retirerent, mais à quelque distance de la Ville seulement, & hors de la portée du canon. Ils prirent-là poste, d'où ils tinrent en suite toute la Ville investie du côté de l'eau. C'étoit le plus grand mal qu'ils pûssent faire alors à ceux de Canton; parce qu'étant les maîtres de la Riviere, ils leur empeschoient

les vivres qu'ils ne pouvoient recevoir d'ailleurs.

Le Vice-Roi, qui se trouvoit assiégé de toutes parts d'ennemis couverts & déclarés, & encore dans un temps où le Vice-Roi des Armes étoit éloigné, & avoit avec lui les meilleurs Soldats de l'Armée, jugea qu'il devoit employer plus que jamais toute son adresse pour se maintenir. Il crût pour cela se devoir assurer du Frere & du Cousin du grand Colaô, qui étoit le chef des Conjurez. Il les fit arrêter, & il les obligea en suite d'écrire au Calaô : Que s'il ne se retiroit de devant la Ville avant trois jours, ils étoient condamnés à perdre la teste. Il fit encore venir les anciens Mandarins, auxquels il ordonna de demeurer tous auprès de sa personne, pour s'employer par leur credit & par toutes les voyes imaginables, à porter le Colaô à se retirer d'avec les rebelles, & à laisser la Ville en repos. Si le Vice-Roi ne menaçoit que pour faire peur, il ne pouvoit être encore blâmé. Mais s'il prétendoit exécuter ses menaces, il n'y a point de doute qu'il ne fût dès lors déraisonnable & injuste. Il exigeoit de ces prisonniers ce qui n'étoit pas en leur pouvoir, & il les condamnoit même à la mort, sans qu'ils fussent

ent recevoir

voit assiéger  
verts & dé-  
temps où le  
loigné, &

Soldats de  
oit employer  
resse pour se  
ela se devoir  
in du grand  
es Conjurez.  
igea en fuire  
ne se retiroit  
s jours, ils  
la teste. Il

Mandarins,  
irer tous au-  
employer par  
voyes imagi-  
e retirer d'a-  
la Ville en  
menaçoit que  
voit être en-  
ndoit execu-  
nt de doute  
nable & in-  
nniers ce qui  
& il les con-  
ns qu'ils suf-  
fent

sent coupables. Il n'y a point de Loy qui commande l'impossible. Quel crime donc, de ne le pas faire? Or, il n'étoit pas au pouvoir de ces prisonniers de faire ce que ce Gouverneur vouloit. Aussi le Colaô, & les autres Conjurez, qui n'avoient pas ignoré qu'ils exposoient la vie de leurs proches, aussi bien que la leur propre, n'avoient pas crû devoir abandonner pour cela leur entreprise. Ce procedé cependant du Vice-Roi mit l'épouvante dans toute la Ville, où chacun des habitans demeuroit en grand silence dans sa maison, en attendant quelle seroit la fin de toutes ces trahisons.

## C H A P I T R E XX.

*Allarme dans Canton , à l'approche des Corsaires.*

*Consternation de ses habitans.*

*Le Vice-Roi des Armes arrive , & met les Assaillans en fuite.*

*Recherche, & punition des Conjurez.*

*Resolution d'un Capitaine Chinois.*

*Sa mort, & ses loüanges.*

**O**N ne vît pas que le Vice-Roi des Lettres gagnât rien à faire le mauvais. En laissant la justice , pour user de la violence, comme son Collegue qu'il avoit blâmé tant de fois , il ne fit que grossir encore les forces & le nombre de ses ennemis. Ainsi, à peine avoit-il commencé d'employer tous ces moyens violents pour mettre sa Ville en sûreté , qu'il vît fondre sur lui un plus grand nombre de Barques & de Vaisseaux de Corsaires. Au lieu de soixante qui étoient venus au pied du premier Fort , & des autres deux cens qui s'étoient approchez du second, on pouvoit compter alors plus de mille Vaisseaux devant & aux environs de cette Ville. Et toute cette nombreuse Armée

fai-

XX.

*proche des Cor-**ve, & met les**juvez.**ois.*

Vice-Roi des

à faire le mau-

, pour user de

allegue qu'il a-

il ne fit que

le nombre de

e avoit-il corn-

es moyens vio-

n sûreté, qu'il

grand nombre

x de Corsaires.

oient venus au

les autres deux

nez du second,

plus de mille

virois de cette

mbreuse Armée

fai-

faisoit par les continuelles décharges de son artillerie une si effroyable tempête, qu'il sembloit dans Canton que tout allât renverser. Le son des cloches, le bruit des tambours, les mugissemens de l'air, & l'agitation generale de tous les Elemens tenoient encore leur partie dans cét horrible concert. Mais pour s'imaginer quel pouvoit être tout ce tintamarre, il faut en seressouvenant du bruit du canon de quelques vaisseaux marchands seolement, ou d'autres qui font en leur bord quelque feste ou réjouïssance, considerer que c'étoit ici celui de l'artillerie de plus de mille vaisseaux qui tiroit sans relasche. Que c'étoit le remuëment des armes, & de tous les instrumens de guerre de deux puissantes Armées qui s'animoient à qui jetteroit la terreur parmi leurs ennemis; & que c'étoit encore le resonnement d'un nombre infini de cloches, dont les differens sons de bas, de haut, d'enroué, d'aigu, & de perçant, assourdissoient les oreilles de tous ceux de la Ville, & des environs.

Les habitans de Canton tenoient pour cette fois leur Ville perduë, & la peur qu'ils avoient des Corsaires depuis leurs dernieres menaces, leur en avoit laissé de si horribles images, que quelques Chinois

qu'ils fussent , & de leur même país , ils ne pouvoient les regarder que comme autant de monstres & de demons. Tout leur recours étoit d'envisager desormais les Tartares, comme leurs protecteurs & leurs vangeurs. Toute la Ville étoit sous les armes par les ordres du Vice-Roi , qui fit encore un commandement que personne n'eût à paroître qu'avec l'habit de Tartare , sous peine de perdre la vie. Il ordonna pour cela à tous les Commandans des Escadres de punir de mort à l'heure même, ceux qu'ils trouveroient en habit de Chinois. Il fit retirer les embarras des ruës , afin que la Cavalerie y pût aller & venir , sans trouver d'obstacle. Les portes , les boulevarts, & toutes les murailles étoient encore couvertes de monde , qui ne cessoit de faire de continuelles décharges de mousquets & de arquebuses , pour faire toujours bñne mine devant les ennemis. Mais tout d'un coup , on fut bien surpris de voir arriver le Vice-Roi des Armes. Il revenoit , conduit de sa bonne fortune, avec son Armée saine & entiere , & entroit ainsi dans la Ville au son des clairons & des trompettes. Il n'avoit point rencontré les ennemis , parce que la plupart étoient alors de l'autre côté de la

Ville;

même païs, ils  
 que comme au-  
 demons. Tout  
 visager deormais  
 rs protecteurs &  
 e la Ville étoit  
 ordres du Vice-  
 commandement  
 paroître qu'avec  
 peine de perdre  
 ur cela à tous les  
 es de punir de  
 x qu'ils trouve-  
 nois. Il fit  
 s, afin que la  
 enir, sans trou-  
 , les boulevarts,  
 étoient encore  
 i ne cessoit de  
 rges de mous-  
 pour faire tou-  
 s ennemis. Mais  
 bien surpris de  
 es Armes. Il  
 bonne fortune,  
 antiere, & en-  
 u son des clai-  
 l n'avoit point  
 ce que la plû-  
 e côte de la  
 Ville;

Ville; & il ne les aperceut qu'après qu'il fut passé. Ils s'étoient retirez dans un détroit où ils étoient couverts de quelques montagnes, qui empeschoient qu'on ne les pût voir.

Les Corsaires ne furent pas de leur côté moins surpris de revoir le Vice-Roi, & toute sa Flote, lors qu'ils l'avoient crû si loin d'eux. Et parce qu'ils se trouvoient fort en desordre, & peu en état de donner une bataille, ils n'oserent pas aller à lui, ni l'attendre, encore qu'ils fussent les plus forts. La première résolution qu'ils prirent, qui n'est pas pour l'ordinaire la plus genereuse, ce fut de prendre la fuite. Quelques-uns de leurs Vaisseaux commencerent à se retirer assez en desordre; & les autres qui crurent en devoir faire autant, suivirent aussi-tôt avec tant de precipitation, qu'ils ne tirent pas la moindre piece de leur artillerie sur les gens du Vice-Roi. Il venoit à eux avec une satisfaction incroyable de tout le peuple de Canton, qui se prepa- roit à voir le jeu & le spectacle des Vais- seaux avec autant de sûreté, qu'il en avoit eu de frayeur peu de temps aupara- vant.

Les fuyards dans l'empressement où ils étoient, laissent les plus beaux & les plus



plus grands de leurs Vaisseaux pour être trop pesans & ne pouvoir pas suivre les autres, sur lesquels ils retirèrent les Soldats, les gens de Mer, & ce qu'ils purent sauver de l'équipage. Le Vice-Roi qui ne perdoit point de temp, les poursuivit à toutes voiles. Mais il ne lui fut pas possible de les joindre. Leurs Vaisseaux étoient incomparablement plus legers, leurs Chiormes aussi plus délibérées, mieux en haleine, & infiniment meilleures que celles des Tartares, qui n'étoient que de misérables païsans qu'on ne retenoit que par violence.

Le Vice-Roi revint, après leur avoir donné la chasse quelque temps. Il se faisoit pour lors des Vaisseaux qu'ils avoient laïsez, & ramena de la sorte sa Flotte, toute glorieux & triomphant dans la Ville. Il y fut reçu comme son libérateur, & ce lui qui lui étoit comme venu du Ciel pour la secourir en un besoin si pressant. Le Vice-Roi des Lettres qu'il venoit de tirer d'un assez fascheux embarras, vint aussi au devant de lui, & il l'accompagna par toutes les ruës de la Ville, qu'il traversa au milieu d'une foule de monde, qui ne se pouvoit lasser de lui applaudir. Les places & les ruës où il passa, encore qu'il fit assez grand jour, étoient toutes éclairées de

flam-

seaux pour être  
ir pas suivre les  
tirerent les Sol-  
ce qu'ils purent  
Vice-Roi qui ne  
poursuivit à tou-  
fut pas possible  
aiffeaux étoient  
ers, leurs Chior  
mieux en ha-  
eures que celles  
t que de mise-  
etenoit que par

après leur avoir  
mps. Il se saisit  
ils avoient lais-  
sa Flotte, tout  
ns la Ville. Il  
berateur, & ce-  
du Ciel pour  
pressant. Le  
l venoit de tirer  
as, vint aussi au  
mpagna par tout-  
qu'il traversa au  
nde, qui ne se  
dir. Les places  
ore qu'il fit as-  
tes éclairées de  
flam-

flambeaux ; & ce n'étoit par tout qu'o-  
deurs & parfums qu'on brûloit pour  
lui rendre honneur, comme s'il eût été  
quelqu'une de leurs pagodes & de leurs  
idoles qu'on eût promené par la Ville.  
Mais à quel personnage donnoient-ils  
de l'encens ? & que ne font point faire la  
nécessité & la flatterie à des misérables !

En suite de toutes ces réjouissances pu-  
bliques, les Vice-Rois s'employèrent à la  
recherche des complices de la conjuration.  
Ce n'étoit pas ici celle de Catilina. Il ne  
s'agissoit que de délivrer sa patrie, & non  
pas de l'opprimer. On fit cependant des  
perquisitions très-exactes. Les Chinois sont  
ordinairement habiles à cacher & à dissi-  
muler les affaires de leur Nation, & ils ne  
parlent qu'avec retenue, même des choses  
les moins importantes. Celui qui auroit  
découvert un secret, deviendroit aussi-tôt  
un ennemi public, & toute la Nation  
le persécutoit. Cependant, lors qu'ils sont  
à la question, les premières douleurs leur  
font bien-tôt dire tout ce qu'ils savent.  
Ils s'aiment trop pour aimer leurs amis, au  
point de souffrir quelque chose de pénible  
pour eux, & ils ne prétendent pas que  
cette amitié leur coûte si cher.

On n'eut donc pas plutôt commencé à  
donner la question aux premiers qui fu-

rent arrêter, qu'on sçût aussi-tôt tous ceux qui étoient de la conspiration. Il y en avoit qui étoient simplement complices & consentans, & d'autres qui en étoient les négociateurs & les chefs. Les Tartares ne tarderent point à couper les testes des uns & des autres. C'est le supplice ordinaire dont ils punissent les criminels, sans faire différence des crimes ni des personnes. Il suffit qu'ils ayent mérité la mort.

On prit garde encore de plus près, en suite de cette première exécution, à faire bien garder les portes de la Ville. Pour cela on y établit de nouveaux Capitaines avec des Soldats d'une fidélité reconnue. On usa aussi de toutes les circonspections imaginables à fermer & à ouvrir les portes, en diversifiant tous ces moyens qu'on employoit, pour s'assurer, si elles demeuroient bien fermées, afin de mieux faire connoître à ceux qui pourroient penser à quelque nouvelle trahison, qu'on ne manquoit de se tenir bien sur ses gardes. On punissoit de plus très-soigneusement tous ceux qui entroient & sortoient de la Ville, & on vouloit sçavoir tout ce que l'on en enlevoit.

Toutes ces précautions, aussi-bien que la mort si précipitée des conjurez, tenoit le monde tout interdit, & faisoit qu'on ne

sça-

i-tôt tous ceux  
 n. Il y en avoit  
 mplices & con-  
 étoient les ne-  
 Les Tartares ne  
 s testes des uns  
 pplice ordinaire  
 nels, sans faire  
 personnes. Il  
 mort.  
 plus près, en  
 ution, à faire  
 Ville. Pour  
 ux Capitaines  
 elité reconnue.  
 circonspections  
 vrir les portes,  
 ens qu'on em-  
 s demeuroient  
 faire connoître  
 ser à quelque  
 manqua.  
 s. On  
 eusement tou.  
 nt de la Ville,  
 e que l'on en  
 aussi-bien que  
 jurez, tenoit  
 isoit qu'on ne  
 sca-

sçavoit que dire & que penser dans la Ville.  
 Chacun de ces habitans étoit toujours dans  
 la peur que quelqu'un, qui lui voudroit du  
 mal, ne l'allât dénoncer entre les conjurez;  
 Car il n'étoit pas besoin d'autre procédure  
 pour faire perdre la vie à un homme; &  
 il y a bien sujet de croire, qu'un grand  
 nombre de personnes très innocentes furent  
 traitées comme les plus coupables. C'est  
 une sorte de vengeance assez ordinaire à  
 cette Nation, que des misérables s'aillent  
 pendre à la porte de leurs ennemis, pour  
 faire connoître par là qu'ils meritoient  
 un pareil châtimement, si l'on leur faisoit  
 justice. C'est à ce prix que ces lasches  
 achettent quelquefois la satisfaction d'une  
 vengeance. Chacun donc des habitans  
 de Canton demouroit durant ces mauvais  
 jours comme prisonnier dans sa maison.  
 On avoit seulement les yeux & les oreilles  
 à ce qui se passoit; mais il ne falloit rien  
 dire. A peine même osoit-on ouvrir la  
 bouche dans les lieux les plus retirez du  
 logis. On ne s'y expliquoit que par ges-  
 tes, & en haussant les épaules. Et c'étoit  
 dans ces temps fascheux le meilleur expedient  
 qu'il y eût pour éviter de plus grands  
 maux.

Quoi que les Chinois disent bien-tôt  
 tout ce qu'ils sçavent, lors qu'ils font à  
 la question ; il y a pourtant par tout des  
 hommes rares & qui peuvent passer pour  
 des prodiges à l'égard des autres. C'en est  
 un assez grand, qu'un homme seul ose  
 bien être constant & genereux parmi une  
 multitude de lasches & de timides. C'est  
 ce qui arriva dans le grand nombre des  
 Chinois qui furent dénoncez comme chefs  
 ou complices de la conjuration. Un Capi-  
 taine Chinois, non d'entre les Corsaires,  
 mais de ceux qui avoient commandé dans  
 le pais, & qu'ils appellent des Mandarins  
 d'armes, fut mis à la question ; & inter-  
 rogé s'il sçavoit quelque chose de la con-  
 juration, & des Conjurez. Il répondit ;  
 „ Qu'il en sçût, ou qu'il n'en sçût pas,  
 „ qu'il n'étoit pas un homme à vouloir fai-  
 „ re mourir aucun de ceux de sa Nation  
 „ par les mains de ses ennemis ; qu'on n'ap-  
 „ pelloit pas une conjuration, la résolution  
 „ que pouvoient avoir faite ceux d'un mê-  
 „ me pais de s'unirensemble contre leurs Ty-  
 „ rans, pour delivrer leur patrie de l'op-  
 „ pression ; Qu'à la verité, si c'étoit-là ce  
 „ qu'ils appelloient une conjuration, il é-  
 „ toit le premier de tous les Conjurez qu'il  
 „ y eût dans l'Empire, & qu'il auroit  
 „ donné

issent bien-tôt  
 qu'ils font à  
 t par tout des  
 t passer pour  
 très. C'en est  
 nme seul ose  
 ux parmi une  
 mides. C'est  
 nombre des  
 comme chefs  
 n. Un Capi-  
 es Corsaires,  
 nmandé dans  
 es Mandarins  
 ; & inter-  
 e de la con-  
 Il répondit ;  
 en sçût pas,  
 à vouloir fai-  
 de sa Nation  
 qu'on n'ap-  
 la résolution  
 eux d'un mé-  
 tre leurs Ty-  
 trie de l'op-  
 c'étoit-là ce  
 ration, il é-  
 conjurez qu'il  
 qu'il auroit  
 „ donné

„ donné de bon cœur sa vie pour faire reüssir  
 „ sir cette conjuration. Què c'étoit-là ce  
 „ qu'il avoit à dire, & ce qu'il sçavoit  
 „ fort bien. Ces paroles si fermes & si bien  
 dites ne plaisoient pas aux Tartares, qui n'é-  
 roient pas accoûtumés à entendre ce lan-  
 gage parmi les Chinois. Et parce qu'ils é-  
 roient les maîtres, ils firent aussi-tôt un cri-  
 me d'un discours si libre & si vigoureux.  
 Ils ordonnerent donc qu'on préparât une  
 plus rude question, & dirent à ce Capitai-  
 „ ne ; Qu'il reservât cette fierté pour le  
 „ temps où l'on le ferreroit de plus près,  
 „ & où tout son courage lui seroit pour  
 „ lors fort nécessaire.

Il ne fut pas plus touché de leurs raille-  
 ries, que de leurs menaces. Ce n'étoit pas  
 un homme qu'il fallût mesurer sur le reste  
 des Chinois, & Rome même dans le temps  
 de ses Catons, n'auroit pas eu un nombre  
 bien grand de semblables personnages. C'é-  
 toit le malheur de la Chine, de n'avoir pas  
 eu plusieurs Capitaines comme celui-ci, qui  
 auroient bien empesché les Tartares d'en-  
 venir si avant. On lui donna de nouveau  
 la question, qui fut extraordinairement ru-  
 de. Il la souffrit avec une fermeté toujours  
 égale, sans changer de sentimens, & non pas  
 même de visage. Plusieurs Chinois qui

jugeoient combien ils étoient éloignez de donner un si genereux exemple , étoient tous de mauvaife humeur , de voir tant de fermeté en un homme de leur Nation. Mais les Tartares enrageoient de trouver un Chinois qui se mocquât d'eux , & de tous les maux qu'ils lui faisoient souffrir. Ils se faschoient d'avoir affaire à un homme invincible , & qui ne vouloit pas se rendre au milieu de toutes les douleurs. Il leur disoit toujourns fortement & dans le temps qu'ils le tourmentoient davantage ;  
 „ Qu'ils se tourmentoient eux-mêmes in-  
 „ utilement ; qu'il étoit tout resolu de  
 „ mourir dans les tourmens , & non une  
 „ fois seulement , mais plusieurs, s'il avoit  
 „ autant de vies qu'il en voudroit donner  
 „ pour le service de son legitime Souve-  
 „ rain , & de sa Patrie ; Qu'il croyoit  
 „ bien qu'elles seroient très-heureusement  
 „ perduës , ou plutôt glorieusement em-  
 „ ployées , pour rendre à sa Patrie un de-  
 „ voir si legitime & si indispensable à un  
 „ homme de cœur.

Les Vice-Rois firent venir sa femme & son fils , ils les lui presentèrent avec menaces qu'ils les alloient faire mourir en sa presence , s'il ne leur declaroit les conjurez. Ils vouloient voir si ce qu'il y a

de

t éloignez de  
 mple , étoient  
 le voir tant de  
 leur Nation.  
 nt de trouver  
 ât d'eux , &  
 faisoient souf-  
 ir affaire à un  
 ne vouloit pas  
 les douleurs.  
 ment & dans  
 nt davantage ;  
 ux-mêmes in-  
 out resolu de  
 & non une  
 urs, s'il avoit  
 droit donner  
 itime Souve-  
 Qu'il croyoit  
 neureusement  
 usément em-  
 Patrie un de-  
 pensable à un  
 sa femme &  
 ntèrent avec  
 e mourir en  
 roit les con-  
 e qu'il y a  
 de

de plus tendre à un pere & à un mari ne  
 lui pourroit pas amollir le courage. Ils  
 croyoient , qu'encore qu'il ne se souciât  
 pas de perdre la vie, il seroit peut-être  
 touché, que des personnes qu'il devoit le  
 plus aimer, la perdissent à son sujet.  
 Mais à peine les eut-il vûs devant lui,  
 que se moquant encore des Tartares, &  
 regardant d'un œil fier son fils & cette  
 femme : „ Celle que vous m'amenez ici  
 „ dit-il, n'est pas ma femme legitime. Non,  
 „ ma femme n'a pas été assez malheureuse  
 „ pour se trouver entre les mains des Tar-  
 „ tares. Il y a plusieurs jours que je lui  
 „ ay moy-même ôté la vie à la priere quel-  
 „ le m'en fit. Je ne pouvois me plaindre  
 „ qu'elle n'eût pas conservé son honneur &  
 „ le mien ; & elle pouvoit être satisfaite de  
 „ l'estime que je faisois de sa fidelité. Mais  
 „ nous ne nous trouvions pas en sûreté  
 „ parmi toutes vos violences. C'est pour-  
 „ quoi nous ne voulûmes pas laisser plus  
 „ long-temps en peril ce qui étoit à elle  
 „ & à moi de plus precieux que la vie.  
 „ Vous pouvez donc faire tout ce qui  
 „ vous plaira de cette femme , qui n'est  
 „ point celle que j'ai legitiment épousée,  
 „ & à laquelle mon honneur, ni mon des-  
 „ honneur, n'est point attaché. Pour ce  
 „ jeune homme que vous me presentez, je  
 „ recon-



„ reconnois qu'il est mon fils. Mais il se-  
 „ roit aussi peu au monde que ma femme,  
 „ si l'on ne me l'avoit ôté des mains. Je  
 „ crains donc si peu de le voir mourir,  
 „ que vous me satisferez au contraire de  
 „ lui ôter la vie au plutôt. Qu'il meure,  
 „ je vous en conjure ; Otez-lui la vie,  
 „ ou laissez-moi la liberté de la lui ôter  
 „ moi-même. Je mourai content, quand  
 „ je sçaurai qu'il n'aura plus à vivre sous  
 „ une domination de Tyrans ; qu'il ne  
 „ pourra pas lui-même être un traître à sa  
 „ Patrie ; & qu'il ne pourra plus encore  
 „ ni voir, ni souffrir les trahisons & l'op-  
 „ pression qu'elle souffre.

Ce pere ne pût pas répandre le sang  
 de son fils, & il n'obtint pas non plus de  
 ses bourreaux qu'ils le fissent mourir. Il  
 n'avoit point d'armes, ni la liberté de s'en  
 servir. Mais il y a apparence, qu'il auroit  
 bien-tôt executé tout ce qu'il disoit, s'il  
 l'avoit pû, & peut-être quelque chose  
 de plus barbare, dont il n'y auroit  
 qu'un infidelle & un idolatre qui fût  
 capable, qui auroit été d'arracher avec  
 plaisir le cœur & les entrailles de son  
 fils.

Ce qu'a fait autrefois Caton, cet hom-  
 me tant vanté dans l'antiquité, semble  
 beaucoup moindre, que ce qu'auroit fait ce

Capi-

Capi-  
 que  
 main  
 souff  
 bien  
 des r  
 Tyra  
 „ ch  
 „ vo  
 „ ran  
 „ lib  
 „ qu  
 „ il p  
 „ me  
 mand  
 protec  
 recom  
 trie,  
 Chine  
 même  
 souffi  
 ferait  
 que la  
 disgra  
 même  
 Les  
 d'estin  
 ou ils  
 ils le r  
 leur pa

fil. Mais il se-  
que ma femme,  
des mains. Je  
e voir mourir,  
au contraire de  
Qu'il meure,  
Ostez-lui la vie,  
é de la lui ôter  
ontent, quand  
us à vivre sous  
ans; qu'il ne  
e un traître à sa  
rra plus encore  
ahisons & l'op-

épandre le sang  
pas non plus de  
nt mourir. Il  
a liberté de s'en  
ce, qu'il auroit  
u'il disoit, s'il  
quelque chose  
il n'y auroit  
latre qui fut  
l'arracher avec  
railles de son

on, cet hom-  
aité, semble  
u'auroit fait ce  
Capi-

Capitaine Chinois. Caton eut dans Uti-  
que assez de resolution pour mourir de sa  
main. Mais il n'en eut pas assez pour  
souffrir la mort de son fils. Il voulut  
bien au contraire l'envoyer à Cesar avec  
des recommandations. Et il disoit à ce  
Tyran : „ Que pour lui, il avoit fait  
„ choix de mourir, parce qu'il ne pou-  
„ voit pas se résoudre à vivre sous des Ty-  
„ rans, après avoir vescu dans une Patrie  
„ libre depuis de si longues années. Mais  
„ que pour son fils, comme il étoit jeune,  
„ il pourroit bien avec le temps s'accoutu-  
„ mer à la servitude. ” Qu'il le lui recom-  
mandoit, & le prioit de le recevoir en sa  
protection. Au lieu donc que ce Romain  
recommandoit son fils au Tyran de la Pa-  
trie, & en faisoit dès lors un esclave, ce  
Chinois au contraire étoit résolu d'ôter lui-  
même le vie au sien, afin qu'il n'eût à  
souffrir ni la tyrannie, ni l'esclave. Ce ne  
seroit donc pas une exagération de dire  
que la Chine a eu aussi dans ses dernières  
disgraces des hommes extraordinaires, &  
même plus que des Catons.

Les Vice-Rois auroient dû faire plus  
d'estime de ce Chinois si genereux. Mais  
ou ils ne le considererent pas, ou plutôt  
ils le regarderent d'une telle maniere, qu'il  
leur parut même redoutable. Et ce fut peut-  
être

être ce qui les obligea à ne laisser pas vivre plus long-temps un tel ennemi. Ils firent retirer son fils & sa femme, auxquels il paroît qu'ils ne firent aucun mauvais traitement, & le lendemain ils le firent mourir. Cét événement a été une chose fort celebre parmi les Chinois. On approuve par tout les belles actions, & parmi les lâches mêmes. Mais c'est un très-grand mal qu'on loüe le bien, & qu'on y porte même de l'envie, sans qu'on se mette davantage en peine de l'imiter & de le fuivre.

On scût peu de temps après par le bruit qui se répandit de cette mort, que ce Capitaine étoit un de ceux qui commandoient les troupes du Roi Gueyvan. Ce Prince, qui s'étoit retiré dans les montagnes, l'avoit envoyé par les Villes de la Chine, pour y animer les peuples à la liberté, & à se déclarer contre l'ennemi commun. Et c'est ce qu'il faisoit alors, leur faisant aussi entendre que Gueyvan seroit à leur teste, & les commanderoit comme le Roi & le legitime successeur de l'Empire de la Chine. Cette negotiation n'eut pas pour lors un succes plus heureux. Cét exemple d'une rare fidelité fit connoître seulement que Gueyvan, qui devoit être un des meilleurs Princes de

tous

laisser pas vivre  
 l'ennemi. Ils firent  
 me, aufquels il  
 un mauvais trai-  
 s le firent mou-  
 une chose fort  
 On approuve  
 & parmi les la-  
 un très-grand  
 qu'on y por-  
 u'on se mette  
 miter & de le

après par le  
 e mort, que  
 eux qui com-  
 Roi Gueyvan.  
 dans les mon-  
 les Villes de  
 es peuples à la  
 ontre l'ennemi  
 l faisoit alors,  
 que Gueyvan  
 commanderoit  
 me successeur  
 Certe negotia-  
 succez plus  
 e rare fidelité  
 Gueyvan, qui  
 s Princes de  
 tous

ous ceux qui venoient d'être couronnez  
 dans cet Etat, n'auroit pas pû employer  
 un plus digne Ministre pour le servir con-  
 tre ses ennemis. Sa valeur & son coura-  
 ge, qui lui ont merité de grandes louân-  
 es parmi tous ceux de sa Nation, ont  
 donné lieu aussi de parler ici avec un  
 peu plus d'étenduë de ses dernieres avan-  
 ces.

## C H A P I T R E XXI.

*Les Corsaires prennent quelques places, & viennent attaquer Canton.*

*Le Vice-Roi les défait en mer.*

*Mauvaise conduite des Chinois, qui ne faisoient qu'irriter les Tartares, & diminuoient ce qui leur restoit de forces.*

**I**L faut achever de rapporter ce que l'on a pû sçavoir de ces Corsaires, qui ne se lassoient point de donner tous les jours de nouvelles fatigues à leurs ennemis. Le Vice-Roi des Armes y perdoit toutes ses mesures. Cét homme, qui sembloit ne devoir jamais se lasser de se voir les armes à la main, avoit trouvé des gens qui pouvoient le satisfaire & sur la mer & sur la terre. Ils venoient encore à se rendre maîtres de trois ou quatre des meilleures places de la Province de Canton, où ils se maintenoient malgré toute la colere de ce Tyran, & tout ce que pouvoient faire les Tartares pour les en chasser. Ils tenoient de plus quelques autres Villes assiegées, qu'ils pressoient de fort près. Mais ils étoient encore bien plus puissans sur la Mer, où ils étoient

très-

## E XXI.

ques places, & r  
mon.

ser.

nois, qui ne fa  
taires, & conf  
it de forces.

porter ce que l'o  
Corfaires, qui n  
er tous les jour  
urs ennemis. L  
y perdoit tou  
omme, qui fem  
lasser de se vo  
trouvé des gen  
e & sur la me  
oient encore d  
s ou quatre de  
rovince de Can  
ent malgré tou  
n, & tout c  
Tartares pour le  
de plus quelque  
qu'ils pressioie  
oient encore bie  
, où ils étoient  
trè

très-mal satisfaits d'avoir les derniers jours  
precipité si inconsidérément leur retraite,  
eux qui avoient alors beaucoup plus de  
monde & plus de forces que le Vice-Roi.  
Ils ne tarderent donc pas à le rejoindre,  
& à venir donner en même temps une  
nouvelle alarme à la ville de Canton. Ils  
vinrent mouïller au pied du premier Fort  
qu'ils avoient pris peu de temps aupara-  
vant. Et de là aux yeux & en la présence  
du Vice-Roi, ils firent à ces habitans leurs  
menaces ordinaires. L'approche de ces gens  
qui paroïssent toujours de si redoutables  
ennemis, remit incontinent le trouble &  
l'émotion dans la Ville. Les Tartares n'é-  
toient pas moins embarrassés de voir tant  
de Corfaires fondre de toutes parts, &  
qui avoient par tout de si grandes & de si  
puissantes forces. Toute la Ville se mit  
sous les armes comme les autres fois, &  
demeura toute la nuit avec un bruit  
de tintamarre épouvantable. Les Cor-  
faires n'en faisoient pas moins au dehors  
que les Tartares au dedans, qui mettoient  
en ordre leur Cavallerie, & crioient assez  
haut de tous côtez. Les Soldats étoient  
chacun en leur poste sur les murailles &  
aux portes de la Ville, & les Capitaines  
faisoient par tout de continuelles rondes.  
On ne garde pas parmi ces barbares un  
aussi

aussi grand silence, qu'en faisant les rondes & les gardes dans les Armées disciplinées de l'Europe. Ce n'est au contraire qu'un résonnement continuel d'armes, de voix & d'instrumens de guerre. Ceux même qui sont en sentinelle & en garde, ne cessent toute la nuit de décharger leurs armes, au lieu que dans l'Europe on ne manqueroit pas en une telle occasion de prendre l'allarme au premier coup de mousquet. Mais ce sont des barbares, & qui le sont encore plus dans leur maniere de faire la guerre, qu'il semble qu'il n'y ait que le bruit qui les assure & les rende vaillans. Ce peut être parce que le bruit & la voix tiennent pour l'ordinaire lieu de compagnie. Et ceux-ci aussi pour se rendre plus assurez les uns les autres, crient plus haut, & font davantage de bruit.

Ly, dès que le jour commença à paroître, resolut d'aller combattre en Mer les Corsaires. Et comme il sçavoit que pour cette fois ils en voudroient venir aux mains, & qu'ils l'attendoient pour cet effet, il se disposa aussi pour les aller attaquer avec une puissante Flote. Il ne tarda point à faire mettre à la voile & à aller à eux. Il les trouva qu'ils s'étoient déjà mis en ordre & en état de combattre. Il fit de même le partage & l'ordonnance de

faisant les rondes  
 mées disciplinées  
 contraire qu'un  
 armes, de voix &  
 Ceux même qui  
 de, ne cessent tou-  
 armes, au lieu que  
 ueroit pas en une  
 l'allarme au pre-  
 Mais ce sont des  
 encore plus dans  
 terre, qu'il fem-  
 uit. qui les assure  
 peut être parce  
 nent pour l'or-  
 e. Et ceux-ci  
 ffurez les uns les  
 & font davanta-  
 commença à pa-  
 mbattre en Mer  
 e, il sçavoit que  
 roient venir aux  
 doient pour cet  
 ur les aller atta-  
 lote. Il ne tarda  
 voile & à aller  
 ils s'étoient déjà  
 e combattre. Il  
 l'ordonnance de  
 fes

les Vaisseaux, & donna aussi-tôt le signal  
 de l'attaque. On se choqua rudement de  
 part & d'autre. Le combat fut sanglant,  
 & la victoire long-temps disputée par-  
 cha tantôt d'un côté, & tantôt d'un  
 autre.

Les Tartares combattoient avec plus de  
 valeur & plus d'ordre, & se maintenoient  
 mieux. Mais les Corsaires avoient de  
 l'avantage, ayant beaucoup plus de mon-  
 de; outre que, comme leurs Vaisseaux é-  
 toient plus legers, ils revenoient plus fa-  
 cilement & plus souvent à la charge; &  
 leur grand nombre s'étendant davantage  
 en Mer ils venoient encore envelop-  
 per, & charger leurs ennemis devant &  
 derriere. Il est certain, que s'ils eus-  
 sent été aussi unis, & aussi bien d'ac-  
 cord entre eux, que l'étoient les Tartares,  
 cette journée, & plusieurs autres en suite  
 auroient pû être pour eux. Mais com-  
 me ce n'étoient que gens ramassés & par-  
 tagés en différentes Escadres, les diffé-  
 rens Chefs, qui les commandoient, n'a-  
 voient pas entre eux toute la bonne in-  
 telligence qui auroit été nécessaire. Ils  
 avoient bien un General, mais ils n'en re-  
 connoissoient que la qualité, & ne lui  
 obéissoient qu'autant qu'il leur plaisoit,  
 & non pas comme à un Chef qui auroit  
 eu



eu une puissance souveraine & absoluë ;  
 & ainsi, si au milieu de la meslée , il pre-  
 noit fantaisie à quelqu'un de ces Chefs  
 d'Escadre, qui avoit moins de cœur, de  
 se retirer , il le faisoit avec toute sa trou-  
 pe, ainsi que Cleopatre laissa autrefois les  
 Vaisseaux d'Antoine ; & de là , il arrivoit  
 qu'encore que les autres Escadres sou-  
 tintissent toujourns assez valeureusement le  
 combat , toute leur valeur cependant é-  
 toit à la fin obligée de plier. Car d'a-  
 bord que les Tartares appercevoient quel-  
 ques vaisseaux des Corsaires prendre la  
 fuite, ils ne cessoient de crier victoire, &  
 qui les animoit à donner encore avec  
 plus d'ardeur sur les autres, qui ne pen-  
 soient pas encore à se retirer. Dans ce  
 peu d'union , & cette mauvaise in-  
 telligence qu'il y avoit parmi les Corsai-  
 res, une seule de leurs Escadres n'eut pu  
 plutôt commencé à fuir , que ce ne fut  
 plus dès lors qu'un désordre & une dé-  
 route generale. Les Tartares assurés au-  
 si-tôt de leur victoire, ne manquerent pas  
 de les pousser ; & c'étoit-là le mal-heur  
 des Chinois , qu'étant aussi habiles à  
 fuir que les Parthes autrefois, ils ne l'é-  
 toient pas autant à combattre, & à gagner  
 des victoires en fuyant. Ce fut là le suc-  
 ces de cette grande bataille , où les Cor-

e & absoluë ;  
 meslée , il pre-  
 de ces Chefs  
 de cœur , de  
 toute sa trou-

ffa autrefois les  
 e là , il arrivoit  
 Escadres sou-  
 leureusement le  
 ur cependant é-  
 er. Car d'a-  
 ercevoient quel-  
 aires prendre le  
 rier victoire, e-  
 er encore ave-  
 es, qui ne pen-  
 irer. Dans c-

e mauvaise in-  
 armi les Corfa-  
 cadres n'eut p-  
 , que ce ne f-  
 rdre & une d-  
 artares assûrez au-  
 e manquèrent p-  
 it-là le mal-he-  
 e aussi habiles  
 refois, ils ne p-  
 attre, & à gagn-  
 Ce fut là le fu-  
 lle , où les Co-  
 fait

saïres furent mis en fuite , & les Tartares  
 à leur ordinaire eurent tous les avantages  
 de la victoire.

On à sçû que ces Corsaires avoient  
 eu plusieurs autres rencontres avec les Tar-  
 tares pareilles à celle-ci , mais ce ne seroit  
 jamais fait que de vouloir les dire toutes :  
 outre que, comme c'est presque par tout  
 la même chose , la Relation n'en pour-  
 roit être, qu'ennuyeuse. Il est certain,  
 pour dire quelque chose en general de la  
 guerre de ces Pirates , qu'ils se don-  
 noient bien de l'exercice fort mal à pro-  
 pos. Ils ne consideroient pas que ce n'é-  
 toit ni le temps ni la saison de faire con-  
 noître à leurs ennemis qu'ils étoient en-  
 core en état de se faire craindre. Aussi  
 pendant qu'ils ne faisoient que les en-  
 gager à être davantage sur leurs gardes ,  
 & pour cela à demeurer sous les armes,  
 & à tenir toujourns de puissantes Armées  
 en campagne , bien loin de leur faire  
 beaucoup de mal , ou de remporter quel-  
 que avantage qui pût donner l'esperance  
 de la liberté à leur Patrie , ils ne fai-  
 oient au contraire , que consumer ce qui  
 pouvoit leur rester de forces , & se met-  
 tre ainsi , en ruinant leur país , en état  
 de ne pouvoir jamais rien entreprendre  
 contre leurs Tyrans. Car, quand même

ils auroient remporté quelque grande victoire sur le Vice-Roi, qu'ils l'auroient taillé en pieces avec toute son Armée, & qu'ils auroient par ce moyen reconquis la Ville & la Province de Canton, ils auroient bien dû s'attendre d'avoir bientôt sur les bras de nouvelles Armées de Tartares, qui ne les auroient pas laissé jouir long-temps de leur victoire. Et si elles ne venoient pas alors, ce n'étoit que parce que tout cét armement des Corsaires ne passoit pas à la Cour pour une guerre fort considerable. On croyoit que c'étoient seulement quelques mutins & quelques coureurs qui pouvoient bien donner quelque occupation au Vice-Roi, mais qui meritoient peu les soins de l'Empereur des Tartares, non plus que la presence de Pelipaovan, le Conquerant de la Chine, sous le gouvernement duquel étoit cette Province.

Il auroit donc été plus avantageux à ces Chinois de laisser les Tartares goûter quelque temps les délices & les douceurs de la Chine. Il y a apparence qu'ainsi qu'il arriva autrefois à Annibal à Capouë, ils n'auroient pas été après cela des hommes invincibles, comme auparavant. Il falloit laisser r'allentir l'ardeur d'un ennemi victorieux. Et s'ils ne vouloient pas attendre

qua

qua  
les  
les  
mo  
tro  
méc  
fero  
des  
rien  
velle  
trais  
pag  
& à  
& p  
pas t  
trie,  
mais  
Enfi  
Espa  
se re  
que  
dit,  
confe  
temp  
qu'il  
ne po  
dres  
trouv  
plum  
renaît

la grande vic-  
 ils l'auroient  
 son Armée,  
 moyen recon-  
 de Canton,  
 e d'avoir bien-  
 es Armées de  
 pas laissé jouir

Et si elles  
 roit que parce  
 es Corsaires ne  
 ne guerre fort  
 t que c'étoient  
 s & quelques  
 n donner quel-  
 Roi, mais qui  
 de l'Empereur  
 e la présence de  
 de la Chine,  
 quel étoit cette

s avantageux à  
 Tartares goûter  
 & les douceurs  
 ce qu'ainsi qu'il  
 à Capoué, ils  
 ela des hommes  
 vant. Il falloir  
 n ennemi victo-  
 ent pas attendre  
 qua

quatre-vingts dix ans, ainsi qu'autrefois  
 les Tartares avoient été autant de temps  
 les Maîtres de la Chine, ils devoient au  
 moins leur donner le loisir de retirer leurs  
 troupes, laisser repasser ces puissantes Ar-  
 mées, & obliger de plus en plus ceux qui  
 seroient restez, à être moins sur leurs gar-  
 des, dans la croyance qu'il n'y auroit plus  
 rien à craindre pour eux dans leur nou-  
 velle conquête. Mais d'engager au con-  
 traire leur ennemi à tenir toujourns la cam-  
 pagné, à avoir sans cesse les armes aux mains,  
 & à devenir ainsi tous les jours plus fier  
 & plus insolent de ses victoires, ce n'étoit  
 pas tant travailler pour la liberté de la Pa-  
 trie, que la reduire à ne pouvoir ja-  
 mais sortir de l'oppression & de l'esclavage.  
 Enfin, il n'y a qu'un Phoenix & qu'une  
 Espagne au monde, qui ayent la vertu de  
 se reproduire de leurs ruines, pendant  
 que ce qui les ruine subsiste toujourns. On  
 dit, pour le Phoenix, que le feu qui le  
 consume, est ce qui le r'anime en mesme  
 temps; que c'est du brasier où il meurt,  
 qu'il reprend une nouvelle vie; & qu'il  
 ne pourroit pas, ailleurs que dans ses cen-  
 dres & les charbons de son buscher, re-  
 trouver les émeraudes & les rubis de son  
 plumage. L'Espagne s'est vüe de même  
 renaître comme de son embrasement &  
 O 3. de

de ses cendres. Les Maures étoient après à la ruiner & à la détruire. Ils faisoient comme mourir tout ce grand Etat : mais ils ne laissoient pas de le r'animer en même temps ; parce qu'en y repandant le sang des Gots, ils ne faisoient que donner lieu à l'Espagne de redevenir bien-tôt elle même, & d'arriver encore à ce point de grandeur, au quel elle s'est vüe depuis une si grande & une si puissante Monarchie. Il se trouve dans la ruine de la Chine quelque chose de ce qui est arrivé autrefois à l'Espagne. L'Empereur Zunchin peut paroître un autre Dom Rodrigues, non pas tant dans la perte de son Empire, que dans la maniere si prompte & si precipitée, avec laquelle l'on a vü ce Prince & son Etat se perdre à la fois. Mais il n'arrivera pas qu'il soit aussi facile à la Chine de se rétablir, qu'il l'a été à l'Espagne, parce qu'on ne peut guères attendre de la legereté & de la mollesse des Chinois ces grands exploits, où il a falu que toute la valeur & toute la fermeté Espagnole se surpassassent elles-mêmes.

Celebr  
C  
pa  
bl  
Préca  
to

L E  
des L  
grands  
homme  
tre tot  
mi eu  
nomm  
Cahor  
y avo  
diction  
païs.  
droit u  
passero  
tranger  
conque  
les yen  
rare dan  
qui ait

étoient après

Ils faisoient

Etat : mais

ner en même

dant le sang

e donner lieu

-tôt elle mê-

ce point de

e depuis une

Monarchie. Il

Chine quel-

é autrefois à

unchin peut

gues, non pas

ire, que dans

ipitée, avec la

Etat se perdre

pas qu'il soit

établir, qu'il

u'on ne peut

& de la mol-

xploits, où il

ute la fermeté

es-même.

## CHAPITRE XXII.

*Celebre prédiction d'un Astrologue de la Chine ; Que cet Etat seroit conquis par un Etranger qui auroit les yeux bleus.*

*Précautions que les Chinois prenoient pour détourner l'effet de cette prédiction.*

Les Chinois, qui se sont toujours assez adonnés aux Arts, & à l'estude des Lettres, ont eu aussi parmi eux de grands Speculateurs des Astres, & des hommes celebres dans la Judiciaire. Entre tous ces Astrologues qui avoient parmi eux quelque creance, un des plus renommés, qu'ils appelloient le grand Cahorri des Estoilles, leur avoit laissé, il y avoit déjà quelques années, une prédiction qui faisoit assez de bruit dans le país. Cette prédiction portoit qu'il viendroit un temps que l'Empire de la Chine passeroit en la puissance d'une Nation étrangere, & que celui qui en feroit la conquête, seroit un homme qui auroit les yeux bleus. C'est une chose très-rare dans tous ces país de voir un homme qui ait les yeux bleus, & il s'en trou-

ve si peu que depuis cent ans que les Espagnols sont aux Philippines, qui est le grand abord de toutes les Nations de l'Orient, ils temoignent n'avoir jamais remarqué des yeux bleus qu'en des personnes d'Europe, ou nées de parens qui en étoient venus. Et si l'on en pouvoit remarquer en quelque autre, c'étoit comme un prodige, & même une chose monstrueuse parmi ces peuples. Mais les Chinois sur tous les autres, faisoient voir en toutes les rencontres l'extrême aversion qu'ils avoient des yeux bleus, tant pour être une chose extraordinaire parmi eux, que parce qu'ils ne manquoient pas de penser aussi-tôt à leur prédiction.

C'a été une des raisons principales qui a fait, qu'ils se sont toujourns declarez si ennemis des Hollandois. Les yeux bleus sont cause qu'ils ne leur ont jamais voulu permettre d'aborder en leurs ports, non plus qu'aux Anglois & aux Danois qu'ils voyoient n'avoir pas tous les yeux noirs ou bruns, ainsi que ceux de la Chine.

Il n'a cependant servi de guères aux Chinois de regarder si bien aux yeux de tant de monde. C'étoit d'un autre costé qu'ils devoient bien regarder de plus près. Mais comme ils n'y ont pas pensé, l'effet de leur prédiction est arrivé aussi du costé qu'ils

qu'ils  
avoir l  
des bâ  
encore  
tomber  
teste.

Les  
brage d  
glois, r  
voit ver  
beaucoup  
pendant  
diction  
ritable.  
qui dev  
conquis  
marquer  
expresser  
yeux tel  
scû seule  
ment be  
d'une ex  
blement  
roit-on t  
qui l'eut  
donc à c  
qu'il avo  
nois les c  
pour l'ore  
bles de c

que les Espans  
qui est le  
ions de l'O.  
amais remar-  
s personnes  
s qui en é-  
pouvoit re-  
toit comme  
chose mon-  
lais les Chi-  
ent voir en  
el aversion  
ant pour é-  
mi eux, que  
s de penser  
incipales qui  
clarez si en-  
yeux bleus  
jamais vou-  
ports, non  
anois qu'ils  
ux noirs ou  
e.  
uères aux  
x yeux de  
utre costé  
e plus prés.  
sé, l'effet  
i du costé  
qu'ils

qu'ils ne l'attendoient pas. Celui qui doit avoir la teste cassée aura beau fuir loin des bâtimens & des ruines, s'il ne peut encore éviter qu'un Aigle ne lui laisse tomber quelque jour une Tortuë sur la teste.

Les Chinois qui prenoient tant d'ombrage des yeux des Hollandois & des Anglois, ne se défoient pas qu'il leur en devoit venir de Tartarie, qui leur seroient beaucoup plus funestes. C'est de là cependant qu'ils peuvent dire, que la prédiction de leur Astrologue s'est trouvée véritable. C'a été le jeune Tartare Xunchi, qui devoit avoir les yeux bleus, & qui a conquis leur Empire. Il faut pourtant remarquer que la Relation ne rapporte pas expressement, que ce Prince ait eu les yeux tels que portoit le prédiction. On a sçu seulement que Xunchi étoit parfaitement beau de visage, qu'il avoit le teint d'une extrême blancheur, meslée agreablement d'un peu de rouge, qu'à peine auroit-on trouvé un Anglois ou un Flamand, qui l'eut eu plus beau & plus frais. C'est donc à ces marques qu'on doit entendre qu'il avoit aussi les yeux tels que les Chinois les devoient apprehender; parce que pour l'ordinaire, ils sont comme inseparables de ces visages.



Voilà, ce me semble, de la maniere qu'on peut prendre l'accomplissement que les Chinois prétendent qu'ait eu leur fameuse prédiction. Elle n'étoit pas moins celebre chez cette Nation, selon que la Relation le rapporte, que le pourroit être parmi les Chrétiens, la prédiction de l'Ante-Christ, s'il est pourtant permis de faire ce parallele de la verité d'une de nos Propheties, avec une vanité de la Judiciaire des Chinois. Mais c'étoient-là les présentimens que ces misérables avoient de leurs mal-heurs. Ils ne font que plus à plaindre d'avoir pris tant de précautions inutiles pour empêcher l'entrée de leur país aux Chrétiens, pendant qu'ils pensoient si peu à être sur leurs gardes du costé qu'ils avoient tout à apprehender. On a vû combien ils se mettoient peu en peine de payer & d'entretenir les troupes qui étoient à la garde de leur muraille : & c'étoit pourtant de ce costé là qu'ils avoient de plus veritables & de plus redoutables ennemis. Voilà enfin, jusqu' où pouvoient aller les mal-heurs de cette aveugle Nation, d'avoir crû être si bien avertie de ses maux, & d'avoir crû encore avoir pris toutes les précautions nécessaires pour s'en garantir ; tandis qu'elle pensoit peu à reconnoître celui qui tenoit ses crimes, dans sa juste balance & les châtimens  
qu'elle

maniere qu'on  
t que les Chi-  
r fameuse pré-  
s celebre chez  
elation le rap-  
armi les Chré-  
e-Christ, s'il  
ce parallele de  
eties, avec une  
hinois. Mais  
que ces misé-  
heurs. Ils ne  
voir pris tant  
mpescher l'en-  
ens, pendant  
e sur leurs gar-  
tout à appre-  
ils se mettoient  
l'entretenir les  
de de leur mu-  
de ce costé là  
bles & de plus  
nfin, jusqu' où  
urs de cette a-  
û être si bien  
voir crû enco-  
ations necessai-  
lis qu'elle pen-  
qui tenoit ses  
& les châtimens  
qu'elle

qu'elle meritoit, Elle a voulu cependant  
comme se consoler, que son Astrologue au  
moins ne l'avoit pas trompée; & elle n'a  
pû s'empescher de témoigner, que c'étoit  
un Arrêt du Ciel, que l'Empire de la  
Chine passât en la puissance d'un autre  
Maître. Mais elle n'a pas été plus loin.  
Elle n'en n'a pas reconnu davantage celui  
qui appelle à son jugement les peuples &  
les Rois; celui qui cache long-temps sa  
justice par la patience qu'il a sur les injus-  
tices des hommes; mais qui ne laisse pas  
de la manifester & de la faire connoître,  
quand il lui plaît, par les châtimens visi-  
bles qu'il fait de leurs infidelitez, & de  
leurs desordres.

## C H A P I T R E XXIII.

*Les Chinois qui négocioient dans les Etats voisins, y furent mal-traitez lors qu'on y apprît la perte de leur Empire.*

*Mauvaise reception que fit le petit Roi de la Cochinchine à ceux qui venoient chercher une retraite dans ses terres.*

**A**PRE'S avoir rapporté ce que l'on a pû sçavoir de la Conqueste de la Chine par les Relations & les Memoires assez abrezgez qu'on en a pû avoir, il reste à dire quelque chose de la maniere que les Nations voisines traitèrent ceux des Chinois, qui se trouverent dans leurs terres, lors qu'elles apprirent la perte de leur Empire. Comme ils s'étoient si mal défendus, à peine sçavoit-on qu'ils eussent été attaquez, quand on eut la nouvelle qu'ils étoient déjà assujettis à de nouveaux Maîtres. De toutes les Nations de l'Asie, il n'y avoit presque que les Chinois qui transportassent alors leurs denrées & leurs marchandises dans les Etats voisins. Ils tenoient pour cet effet, aussi bien que pour la defense de leurs costes, un assez grand nombre de vaisseaux en MÉR. Peu

de te  
bien  
païs:  
avoit  
Princ  
relle  
droie  
metto  
clufic  
venir  
leur p  
nois f  
partie  
quien  
s'add  
porter  
lieux  
Corée  
Chan  
à Ma  
fois j  
des H  
Mais  
font  
yages  
traite  
fix ce  
plus l  
ne leu  
de plu  
de

XXIII.

ans les Estats  
z lors qu'on y  
pire.

petit Roi de la  
enoient chercher

ce que l'on a  
nquête de la  
les Memoires  
avoir, il reste à  
maniere que les  
ceux des Chi-  
s leurs terres,  
perte de leur  
ent si mal dé-  
qu'ils eussent  
ut la nouvelle  
à de nouveaux  
ions de l'Asie,  
Chinois qui  
enrées & leurs  
s voisins. Ils  
aussi bien que  
stes, un affez  
en Mér. Peu  
de

de tems auparavant les Japonnois alloient bien trafiquer, comme eux, hors de leur païs: Mais alors tout ce commerce leur avoit été interdit par des Loix de leur Prince qui menaçoient de punition corporelle tous ceux du Japon, qui entreprendroient de sortir hors de ses terres. Il permettoit seulement aux Etrangers, à l'exclusion des Chrétiens Catholiques, de venir au Japon vendre & acheter ce qu'il leur plairoit. Un grand nombre de Chinois sortoient ainsi hors de leur païs, & particulièrement de la Province de Foquiem, d'où sont presque tous ceux qui s'addonnent à la Navigation. Ils alloient porter leurs marchandises en differens lieux, comme au Japon, à l'Isle de la Corée, au Tunquin, à la Cochinchine, à Champa, à Cambaye, à Siam, à Patani, à Macassar, à Solor, à Sumatra, & quelquefois jusqu'à Jacatra, qui est une Colonie des Hollandois dans les Indes Orientales. Mais d'autant que leurs vaisseaux ne sont pas propres pour de grands voyages, quoi que quelques-unes de ces traites ne soient de guères moins de cinq ou six cens lieuës, ils ne pouvoient pas aller plus loin. La politique aussi de cét Etat ne leur laissoit pas la liberté de construire de plus grands bâtimens, & qui fussent

assez forts pour des voyages de plus long cours. Elle apprehendoit que ces Marchands ne s'arrétassent à la fin en des terres éloignées, d'où ils ne rapporteroient plus à la Chine le profit de leur commerce.

Les Chinois étoient toujours très-bien venus chez tous ces Etrangers à cause du grand profit que leur Negoce y apportoit. Et comme toutes leurs marchandises avoient grand cours & grand debit à Manile, & dans toutes les Philippines, on y voyoit toujours aussi un grand nombre de ces Marchands. Il y en venoit moins durant ces dernieres guerres, mais quelques-uns ne laissoient pas d'y maintenir toujours le commerce. Et d'abord qu'ils virent leurs affaires se pouvoir remettre, ils ne manquent pas de donner de l'esperance, qu'ils y reviendroient encore en aussi grand nombre que jamais.

Les Chinois n'avoient pas non plus de peine à venir s'établir & demeurer chez les Etrangers. Ils y faisoient même des alliances & des mariages avec ceux du pais. D'autres prenoient quelques Cantons separez, qui étoient ensuite comme des Colonies & des habitations toutes de Chinois. Plusieurs autres étoient dispersez par le pais, où ils s'occupoient à cultiver les champs

de plus long  
que ces Mar-  
n en des terres  
rteroient plus  
e leur com-

ours très-bien  
rs à cause du  
e y apportoit.  
ndises avoient

Manile, &

on y voyoit

ombre de ces

moins durant

quelques-uns

ir toujours le

ils virent leurs

ils ne manque-

ance, qu'ils y

i grand nom-

non plus de

emeurer chez

même des al-

ceux du païs.

s Cantons se-

omme des Co-

es de Chinois.

persez par le

cultiver les

champs

champs & les terres des Seigneurs de ces Etats.

D'autres encore s'employoient en différentes vacations, & en plusieurs arts mechaniques ; par où ils se rendoient extrêmement utiles chez ces peuples.

On vient ainsi que durant les guerres de leur païs, il y en pouvoit avoir plus de cent mille qui avoient leurs familles & leurs établissemens dans les Etats de leurs voisins.

Il s'en trouva dans une seule Isle des Philippines, qui se souleva contre la ville de Manile en 1649. plus de quarante ou cinquante mille.

Autant que la nouvelle de la perte de la Chine surprit tous ses voisins, autant étonna & humilia-t'elle tous les Chinois qui étoient daos leurs Etats.

Ceux-ci, qui n'étoient pas pour lors dans leur païs, & qui peut-être n'y devoient jamais retourner, ne laisserent pas d'avoir bren à souffrir de tout ce qui se dit alors à la honte & au deshonneur de leur Nation.

Ils en étoient eux-mêmes tellement en colere, qu'ils ne pouvoient souffrir seulement d'en entendre parler.

Ils ne vouloient pas croire non plus tout ce qu'on disoit des Tartares. Ils taschoient de couvrir de tout ce qu'ils pouvoient leur infamie & leur honte ; & pour cela il n'y avoit point de contes qu'ils n'inventassent

pour

pour faire croire que les Chinois avoient fait & faisoient encore de grands exploits pour la défense de leur país. C'étoient de belles fictions que ceux qui étoient encore en la Chine ne laissoient pas d'écrire à ceux qui en étoient éloignez. Ainsi un Chinois Chrétien, qui avoit femme & enfans dans un lieu fort éloigné de la Chine, où il s'étoit établi depuis vingt ans qu'il en étoit sorti, & où il n'esperoit pas retourner jamais, fut bien assez hardi pour debiter que les Chinois avoient enfin taillé en pièces tous les Tartares; Qu'ils avoient délivré la Chine, & le reste du monde de ces Tyrans, & qu'il n'y avoit plus de guerre dans la Chine que de quelques-uns du país, qui disputoient à qui donneroit un Maître à tout ce grand Empire. Celui à qui ce Chinois faisoit ce conte, s'efforçoit bien, autant qu'il pouvoit, de le desabuser. Mais l'autre ne manqua pas de faire voir aussi-tôt une lettre qu'il disoit avoir receuë de son frere, où il lui mandoit tout ce qu'il disoit. On prit garde, ce qui étoit encore remarquable, que cette lettre étoit de la même date que la pretendue relation qui venoit de faire sçavoir le détail de tout ce qui étoit rapporté ici & l'on étoit si assuré que ce qu'elle disoit étoit veritable, qu'il n'en restoit pas

Chinois avoient  
 grands exploits  
 s. C'étoient  
 ux qui étoient  
 oient pas d'é-  
 loignez. Ainsi  
 voit femme &  
 gné de la Chi-  
 puis vingt ans  
 où il n'espéroit  
 rien assez hardi  
 nois avoient  
 us les Tartar-  
 vré la Chine,  
 Tyrans, &  
 e dans la Chi-  
 pais, qui dis-  
 Maître à tout  
 qui ce Chinois  
 bien, autant  
 er. Mais l'autre  
 r aussi-tôt une  
 e de son frere,  
 il disoit. On  
 core remarqua-  
 e la même dat-  
 qui venoit de  
 ce qui été rap-  
 que ce qu'elle  
 il n'en restoit  
 pas

pas le moindre doute, non plus que du  
 temps, où elle marquoit que les Tartares  
 avoient achevé de conquérir cet Empire.  
 Celui à qui le Chinois debitoit sa nouvel-  
 le ne pouvoit s'empêcher de rire, & le  
 vouloit bien convaincre qu'il n'y avoit  
 rien de plus faux: mais il voulut en de-  
 meurer à ce que son frere lui écrivoit. Il  
 pretendoit qu'à cause qu'il étoit Chinois,  
 & zélé pour la religion de son pais, il  
 n'étoit pas capable de lui mander des men-  
 songes. C'étoient à la verité des qualitez  
 qui rendoient ce personnage fort croyable.  
 Ce pauvre homme pourtant ne laissa pas  
 de s'en aller assez mécontent: ce qui don-  
 ne lieu de penser qu'il avoit encore plus  
 de foi à ce qu'on lui disoit, qu'à la let-  
 tre de son frere. Mais il étoit fâché &  
 avoit honte en même temps de demeurer  
 d'accord d'une verité qui ne lui plaisoit  
 pas.

On n'a point fait dans la plû-  
 part de ces pais de plus mauvais traite-  
 mens aux Chinois, tant à ceux qui y  
 étoient déjà, qu'aux autres qui y sont ve-  
 nus depuis avec l'habit de Tartare, que  
 de se mocquer d'eux & leur dire quelques  
 injures, comme de les appeller des traî-  
 tres à leur Roi, & des lâches qui avoient  
 mal défendu leur Patrie. Ces reproches  
 leur



leur pouvoient être sensibles ; mais c'étoit peu de chose ; & ils en meritoient de plus facheux.

Ils trouverent encore moins de dureté parmi les Sujets du Roi d'Espagne , qui eurent au contraire beaucoup de compassion de leur infortune. Il auroit fallu être bien dur, pour ne pas voir avec quelque douleur l'état déplorable de ce grand Empire , qu'on avoit vû , peu d'années auparavant si florissant. Les Espagnols devoient être encore plus touchez que les autres , eux qui pouvoient se ressouvenir de ce qui s'étoit passé antrefois chez eux. Il est pourtant vrai que generalement on n'étoit pas fort fâché que les Chinois fussent humiliez au point qu'ils l'étoient. Leur manière d'agir avec les Etrangers étoit si pleine d'ombrages & de défiances , & tellement embarrassée de difficultez , qu'il n'y avoit pas moyen d'aborder ni d'approcher seulement de la Chine. Ce qui faisoit que tout ce grand Empire étoit comme fermé au commerce & à la société du reste des hommes, & par là à la lumiere de la Foy & de la veritable Religion , qui y a été si horriblement persecutée, par cette raison seulement , que ceux qui l'annonçoient étoit des Etrangers qui entroient dans leur país , contre la défense de leurs

Loix.

s ; mais c'étoit  
 itoient de plus  
 oins de dureté  
 Espagne, qui  
 up de compas-  
 l'auroit fallu  
 voir avec quel-  
 le de ce grand  
 peu d'années  
 s Espagnols de-  
 chez que les au-  
 ressouvenir de  
 chez eux. Il  
 lement on n'é-  
 chinois fussent  
 oient. Leur  
 angers étoit si  
 iances, & tel-  
 cultez. qu'il  
 der ni d'appro-  
 Ce qui fai-  
 ire étoit com-  
 à la société de  
 la lumière de  
 igion, qui y  
 tée, par cette  
 qui l'annon-  
 qui entroient  
 fense de leurs  
 Loix.

Loix. Mais toute cette inhumanité ne pro-  
 cedoit que des terreurs paniques & des mé-  
 fiances basses de cette ombrageuse Nation.  
 Le Tartare est bien éloigné de toutes ces  
 manieres d'agir des Chinois. Comme il ju-  
 ge plus avantageusement de sa valeur & de  
 ses forces, il a voulu que l'entrée de ses  
 Provinces fût ouverte à toutes les Na-  
 tions de la Terre. Il se met peu en peine  
 qu'il y vienne des Etrangers. Il appre-  
 hende si peu qu'on vienne conquérir  
 son pais, qu'il prétend au contraire que le  
 bruit de ses grands exploits a fait peur à  
 toute la Terre.

Les Tartares sont vaillans & genereux,  
 leur maniere d'agir est aussi plus franche  
 & plus aisée, & revient beaucoup à ce  
 qui se fait dans nôtre Europe. Ils n'ont  
 point souffrir toutes ces ceremonies & ces  
 prosternemens qu'on faisoit devant les Man-  
 darins Chinois, comme pour les adorer,  
 ainsi qu'on le verra en traitant de leur gou-  
 vernement. C'est pourquoi comme on  
 eut d'abord quelque esperance que le  
 changement de cet Etat ouvreroit & fa-  
 ciliteroit le Commerce, non seulement  
 des biens de la Terre, mais beaucoup plus  
 des richesses de la Foy, tout autre que les  
 Chinois, sur tout les Chrétiens, ne fut pas fâ-  
 ché que les affaires de ce grand Empire  
 eussent desormais une autre face. Il

Il faut dire cependant quelque chose de la maniere que le petit Roi de la Cochinchine, proche voisin des Chinois, se comportoit après la ruine de leur païs. Ce Prince est petit fils d'un Vice-Roi qui se revolt contre le Roi de Tunquin, avec les peuples qui habitent un petit Canton de cet Etat: Ainsi la Cochinchine n'est qu'une petite partie du Royaume de Tunquin bornée de la Mer au Midy & au Levant, mais continuë du côté du Nort, comme tout l'Etat de Tunquin, avec la terre ferme de la Chine. Ce Vice-Roi se maintint dans sa revolte avec cette qualité de Vice-Roi, ou de Prince de la Cochinchine. Son fils & son petit fils se sont maintenus après lui, & ce dernier est presentlyment le Roi de ce païs, qui est ainsi depuis soixante ans un petit Etat séparé. Depuis ce temps le Roi de Tunquin n'a pas cessé de faire la guerre à la Cochinchine, prétendant en être toujours le légitime Souverain. Mais ce n'a pas été une guerre où les deux partis se soient fort échaufez. Comme les rebelles ont eu de bons amis puissans, qui les ont toujours maintenus, cette guerre n'a subsisté que par de faibles raisons d'Etat; Et ce n'a plus été à la fin qu'une dépense & un employ de quelques finances pour tenir quelques gens de guerre

quelque chose de  
 de la Cochinchine  
 Chinois, les re  
 pais. Ce Prince  
 oi qui se revolt  
 a, avec les pen  
 Canton de ce  
 ine n'est qu'un  
 de Tunquin  
 y & au Levant  
 Nort, comme  
 avec la terre fe  
 e-Roi se main  
 cette qualité d  
 de la Cochinch  
 petit fils se for  
 dernier est pre  
 pais, qui e  
 n petit Etat se  
 oi de Tunquin  
 re à la Cochinch  
 toujours le le  
 n'a pas été un  
 e soient fort  
 elles ont eu de  
 ôujours mainte  
 sté que par de  
 plus été à la fr  
 oy de quelques  
 gens de guern  
 fi

sur pied ; sans qu'il y ait eu ni perte ni a-  
 vantage de part & d'autre. C'est l'état où  
 étoit la Cochinchine. Que s'il eût pris a-  
 vers envie aux Tartares de tourner leurs ar-  
 mes de ce côté-là, ils eussent bien-tôt vui-  
 dé la querelle de ces deux Princes ; & ils  
 étoient l'un & l'autre assez voisins de ces  
 Conquerans, pour trembler au bruit de leurs  
 victoires.

Pour revenir au petit Roi de la Cochinchine, encore qu'il ne fût pas fort puissant, il ne laissoit pas de faire assez le mauvais. Il témoigna beaucoup de mauvaise volonté aux Chinois qui venoient d'être chassés du Japon, pour le sujet que l'on verra ci-après, & il mal-traita encore autant qu'il pût tous les autres de ce qu'ils s'étoient si mal défendus contre leurs ennemis. Ce Prince demeure ordinairement avec toute sa Cour en un lieu, où un grand fleuve appellé le Tayfu se vient rendre dans la Mer. Les Vaisseaux de tous les Etrangers qui viennent trafiquer dans ce pais y entrent sans aucune peine. Il y a à deux lieuës de l'embouchure de ce fleuve une Isle appellée Champailo, où d'une baye qui s'y trouve il se fait un Port où peuvent aborder quelques Vaisseaux. Il envoya là faire commandement aux Chinois, qui pensoient trouver quelque refuge chez lui, de  
 ne

ne passer pas plus avant, parce qu'il ne vouloit pas donner retraite dans son pais à ceux qui avoient été des traîtres à leur Roi, & à leur Patrie. Il les tint deux mois à la baye de cette Isle sans leur permettre seulement d'entrer dans le Canal de la riviere. Il vouloit leur faire sentir qu'ils ne meritoient pas que sa grandeur les traitât mieux. Ils comprirent aussi ce qu'il vouloit dire, & qu'il lui falloit de l'argent. C'étoit en effet tout ce que pretendoit ce grand Monarque, qui ne croyoit pas qu'il fût indigne de sa grandeur de profiter de l'infortune de ces miserables. Et c'étoit encore à cause qu'il voyoit les Chinois dans l'abaissement, qu'il osoit bien les traiter avec cette fierté, lui qui dans un autre temps n'auroit pas ainsi agi avec eux. Ceux-ci, qui virent bien ce qu'ils avoient à faire, ne manquerent pas de faire des presens au petit Roi de la Cochinchine. Et ils eurent par ce moyen la liberté d'entrer dans le canal de sa riviere. Il continua à leur faire bien valoir cette grace, mais ils sçavoient assez qu'ils en avoient toute l'obligation à leurs presens.

L'Empereur  
Chinois  
Ombrage  
Combien  
à la  
Il ne vou  
Porte  
Que le F  
pourr

DE t  
il  
plus d'in  
que l'Em  
comme o  
sez plai  
Ce ne for  
vaines fra  
basse & t  
d'être un  
du saint  
rienne,  
grez con  
pais. Il  
vaillant &  
Et il le p

## C H A P I T R E XXIV.

*L'Empereur du Japon, traite durement les Chinois.*

*Ombrages que ce Prince a des Etrangers.*

*Combien ces défiances sont un puissant obstacle à la Conversion de ces peuples.*

*Il ne voulut point recevoir une Ambassade des Portugais de Macaô.*

*Que le Japonnois, quoi qu'il soit très-puissant, pourroit craindre les Tartares.*

D E tous les Princes voisins de la Chine, il n'y en a point qui ait fait paroître plus d'inhumanité à l'égard des Chinois que l'Empereur du Japon. Ce Prince, comme on l'a déjà remarqué, s'est mis d'assez plaisantes phantaisies dans la teste. Ce ne sont, à les bien prendre, que de vaines frayeurs, qui inquiettent une ame basse & timide, mais qui ne laissent pas d'être un puissant obstacle à la predication du saint Evangile, & à la Religion Chrétienne, qui commençoit à faire un progrès considerable dans tout ce grand pais. Il prétend être pourtant un très-vaillant & un très-puissant Monarque. Et il le pourroit bien être, n'étoit qu'avec toute

toute sa puissance, il apprehende tellement  
 les Rois étrangers, ceux même qui sont  
 éloignez de lui, de plus de cinq mille  
 lieues, & sur tout le Roi d'Espagne, qu'il  
 en a des songes & des visions, lors même  
 qu'il est le plus éveillé. C'est sur ces ridi-  
 cules ombrages qu'il s'est mis dans l'esprit  
 que tous ceux qui alloient annoncer la Re-  
 ligion Chrétienne dans ses États, n'étoient  
 que des espions du Roi de Espagne. En  
 c'est la seule raison qu'il a eue de chasser  
 tous les Chrétiens de ses terres, & qui l'a  
 porté encore à faire mourir ceux qui  
 y étoient demeurez cachez, ou qui  
 y étoient retournez pour continuer l'entre-  
 prise qu'ils avoient commencée, de porter  
 la lumiere de la Foy à ses peuples. Il en a  
 fait un grand nombre de martyrs, &  
 même de ses Sujets naturels qui a-  
 voient été convertis à la Foy, sur la seule  
 crainte qu'il avoit, qu'ils étoient autant  
 de Partisans des Espagnols. Enfin la peur  
 où il est toujours qu'on ne le vienne dé-  
 posséder de ses Etats, lui a fait faire les  
 rigoureuses défenses à tous ses Sujets, de  
 sortir hors de ses terres: car il s'est ima-  
 giné, qu'ils pourroient bien aller se faire  
 Chrétiens en des terres étrangères, pour re-  
 venir ensuite avec les Espagnols, & leur  
 aider à conquérir son Empire.

Les Portugais lui envoyèrent en 1647. une Ambassade très-honorable, dont les gens & l'équipage étoient sur deux Gallions. C'étoit pour traiter du rétablissement du commerce avec la ville de Macao. Il ne fut pas possible de rien faire avec ce Prince. Il renouvella au contraire d'une manière encore plus forte ses premières défenses. Il prétendit seulement faire beaucoup de grâce à ces Ambassadeurs de leur laisser la vie. Les deux Gallions demeurèrent devant Nangasaque quarante jours, depuis le vingt-sixième Juillet, jusques au sixième de Septembre de l'année 1647. On ne peut dire ce que ne firent point durant tout ce temps ceux du Japon, pour prendre leurs sûretés, & se tenir sur leurs gardes dans les défiances, & les ombrages qu'ils prenoient sur la seule des moindres choses. Ils ne laisserent pas paroître vouloir traiter ces Portugais fort obligeamment, & avec toutes les civilités que les meilleurs amis se pourroient rendre par tout ailleurs. Cependant, ils leur firent trouver bon de mettre à terre toute leur artillerie, leurs munitions, leurs canons, & leurs timons, pour mettre le tout sous leur garde, les assurant de le leur rendre très-fidèlement, lors qu'ils seroient prêts de sortir de leurs ports.



Les Portugais ne furent pas d'avis au commencement d'accorder cette demande. Ils s'excusoient qu'ils n'avoient pas ordre de ceux qui les envoyoit d'en agir ainsi. C'étoit pourtant plutôt par l'appréhension qu'ils avoient que les Japonnois ne voulussent les desarmer, pour venir en suite avec moins de peril leur ôter la vie, ainsi qu'il étoit arrivé à l'Ambassade qui y étoit venuë de Macaô en 1640. Ils connoissent néanmoins peu de temps après qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'ils pouvoient en toute sûreté leur accorder ce qu'ils demandoient. Ils voyoient tous les jours que les vaisseaux Hollandois qui arrivoient alors à Nangasacke, ne faisoient pas de difficulté de leur laisser en garde tout leur équipage. Car, on usoit aussi au Japon de toutes ces précautions à l'égard des Hollandois, par la crainte qu'on y a généralement de tous les Etrangers. Mais on y appréhendoit les Espagnols encore plus que tous les autres.

Toutes ces terreurs paniques ne font qu'un artifice de l'ennemi du salut des hommes, qui prétend par là empêcher que ces misérables peuples ne viennent à la connoissance de la véritable Religion. Car il est certain, qu'à bien considérer le Japon, il n'y a point de Sou-

vera

pas d'avis au  
 cette deman-  
 n'avoient pas  
 yoient d'en agir  
 plutôt par l'ap-  
 que les Japon-  
 rmer, pour ve-  
 e peril leur ôter  
 vé à l'Ambassade  
 caô en 1640. Ils  
 de temps après  
 aindre, & qu'ils  
 leur accorder ce  
 royoient tous les  
 ollandois qui ar-  
 ue, ne faisoient  
 sser en garde tout  
 oit aussi au Japon  
 à l'égard des Hol-  
 on y a generale-  
 s. Mais on y ap-  
 encore plus qu'  
 niques ne font  
 nemi du fal-  
 end par là emp-  
 oeuples ne vien-  
 e la veritable Ro-  
 , qu'à bien con-  
 a point de Sou-  
 vera

verain dans l'Europe, & non pas même le  
 Roi d'Espagne, qui pût conquérir un païs  
 si éloigné, ni qui y pût même conserver  
 une seule place. Il ne faut pour cela que  
 considerer que le Japon est une étendue  
 de terres & de peuples, qui contient plus  
 de soixante Royaumes. Ils ne sont pas à la ve-  
 rité si grands chacun en particulier que le Ro-  
 yaume de Naples, mais au rapport des Espa-  
 gnols, qui ont vû les uns & les autres, ils ne le  
 sont pas moins que ceux de Grenade, de Mur-  
 cie, de Valence, & d'Andalousie. Il n'y  
 a pas ainsi lieu de douter, qu'un Prince,  
 qui commande à soixante de ces Royaumes,  
 ne soit très-puissant Monarque. Et tout  
 ce grand païs est encore extrêmement peu-  
 plé d'une Nation toute guerriere, &  
 qui craint si peu la mort, que pour s'ex-  
 pliquer seulement de ce qu'elle voudroit  
 faire pour les personnes qu'elle aime, ou  
 pour le service de son Prince, elle ne tar-  
 de pas à se mettre le voignard dans le sein.  
 Ces peuples sont aussi tres-unis ensemble,  
 & tres-soumis à ceux qui les gouvernent.  
 Ils sont encore tres-bien armez, & de tou-  
 tes les armes, dont on a l'usage dans l'Eu-  
 rope. On peut juger de là, si quand un  
 Prince étranget seroit passé dans le Japon,  
 & qu'il y auroit pris, ou fait construire  
 quelque place, il s'y pourroit maintenir  
 long-

long-temps , quelque forte & bien pourvûe qu'elle fût , & quand même il y emplouroit tout ce qui suffiroit pour faire subsister une Armée entiere. Il auroit bien-tôt de rudes assauts à soustenir du côté de la terre. Il y verroit bien-tôt de puissantes batteries ruiner ses défenses ; & quelque résistance qu'il fit , il ne laisseroit pas de demeurer toujourns assiégé & enfermé , non seulement au milieu de grandes Armées , mais encore de murailles & de montagnes même , s'il étoit nécessaire. Du côté de la Mer , quand même il l'auroit libre , & un port par où il pourroit recevoir du secours , il pourroit s'attendre de trouver du soir au matin la Mer & l'entrée de son port fermées par des montagnes que les Japonnois y transporteroient , s'il en étoit besoin. Il y a là , des gens & des vaisseaux , & tout ce qui est nécessaire pour de plus grandes entreprises. Ce Conquerant se verroit donc bien-tôt enfermé dans sa place , sans esperance de secours. Et quand il auroit des vaisseaux & des forces en Mer , s'ils n'étoient pas encore entrez dans son port , il verroit qu'ils n'y pourroient plus aborder , & qu'il n'auroit pas même de port alors , en sorte qu'il seroit obligé de les abandon-

ner

ner a  
aux  
trouv  
autres  
dans  
pour  
comm  
Il  
ce foi  
ponne  
Cela  
morce  
la fois  
autres  
montr  
que fi  
dans l  
Portug  
plusie  
des au  
nal de  
Ville  
Mais  
toient  
pris d  
mée d  
entre l  
se trou  
nois n  
trois j

& bien pour-  
même il y em-  
oit pour faire

Il auroit  
ûtenir du cô-  
t bien-tôt de  
s défenses; &

il ne laisse-  
urs assiégé &  
milieu de gran-  
e murailles &  
toit nécessaire.

même il l'au-  
il pourroit re-  
pourroit s'at-  
au matin la  
ermées par des  
bis y transpor-

Il y a là,  
& tout ce qui  
grandes entre-  
verroit donc

ce, sans espe-  
d il auroit des  
Mer, s'ils n'é-  
s son port, il

plus aborder,  
de port alors,  
e les abandon-  
ner

ner aux tempêtes & aux mauvais temps,  
aux bancs & aux bas fonds, qui se  
trouvent en ces Mers plus qu'en toutes les  
autres du reste du monde. Que s'ils étoient  
dans le port, ce seroit pour n'en pas sortir,  
pour demeurer assiégés & enfermez  
comme lui.

Il ne faut pas qu'on se figure, que  
ce soit une exageration, de dire, que les Ja-  
ponnois transporteroient les montagnes.  
Cela doit s'entendre par pieces & par  
morceaux, & non pas toutes entieres & à  
la fois, comme de grands Saints l'ont fait  
autrefois d'une maniere miraculeuse. Pour  
montrer cela, je n'ay qu'à rapporter ce  
que fit le Gouverneur de Nangasacke,  
dans le temps que les deux Galions des  
Portugais demeurèrent dans son port. Après  
plusieurs demandes & réponses des uns &  
des autres, ils entrèrent enfin dans le ca-  
nal de la Riviere, qui a auprès de cette  
Ville plus d'un quart de lieuë de largeur.  
Mais quelques jours après, ceux qui é-  
toient sur ces Vaisseaux, furent fort sur-  
pris de voir un matin cette Riviere fer-  
mée dans toute sa largeur d'un grand pont,  
entre lequel & le Château de la Ville, ils  
se trouvoient comme prisonniers. Les Japon-  
nois n'en demeurèrent pas là. Deux ou  
trois jours après, ils firent voir encore

un matin sur ce même Pont, quatre Forts en distance égale, tout couverts d'artillerie & de gens de guerre. Outre ces Forts, il y avoit aux deux extremitéz du Pont, en descendant la Riviere, deux Escadres de Vaisseaux, ou plutôt deux Armées entieres, où il paroissoit en chacune plus de mille Barques & Navires, tant grands que petits, avec un nombre de milices dessus presque incroyable. Il est aisé de voir, si après cette diligence, les Japonnois ne pourroient pas faire des choses, qu'il semble qu'on ne pourroit rappoiter sans exageration.

On scût que ce qui avoit donné sujet au Gouverneur de Nangesaque de faire tout ce grand appareil, étoit qu'après avoir donné avis à la Cour du Japon de l'Ambassade des Portugais, il avoit pris garde qu'ils étoient entrez en des défiances, qui les auroient pû porter à s'en retourner, & comme il avoit apprehendé de fascher l'Empereur, & de passer à la Cour pour un imprudent, si, après avoir donné avis de cette Ambassade, elle s'en étoit retournée sans avoir reçu les ordres & les réponses de la Cour, il s'étoit pour cela si bien préparé à retenir ces Ambassadeurs.

... quatre Forts  
verts d'artillerie  
... ces Forts,  
... du Pont, en  
... Escadres de  
... Armées entie-  
... chacune plus de  
... tant grands que  
... milices dessus  
... aisé de voir, si  
... onnois ne pour-  
... s, qu'il semble  
... er sans exagera-

... avoit donné su-  
... gésaque de faire  
... toit qu'après a-  
... ar du Japon de  
... , il avoit pris  
... en des défan-  
... porter à s'en re-  
... e appréhendé de  
... passer à la Cour  
... près avoir donné  
... lle s'en étoit re-  
... les ordres & les  
... étoit pour cela  
... ces Ambassa-

Si

Si le Gouverneur d'une seule Ville pouvoit, pour un sujet si peu important, faire une telle dépense, & une telle ostentation de sa puissance, en construisant sur une grande Riviere en moins de quinze jours un Pont avec des Forts tout couverts d'artillerie, & mettre encore plus de deux mille Vaisseaux, avec tout leur équipage, & leur monde en état de combattre, sans les autres milices qu'il tenoit encore sous les armes dans ses places: que ne pourroit point son Souverain & son Maître, pour chasser de ses Etats & de ses Terres un ennemi qui y seroit entré, quelque puissant & quelque redoutable qu'il fût. Il est donc certain qu'il n'y a point de Rois ni de Princes dans l'Europe, qui gagnassent beaucoup à faire des Conquestes si loin. Ce n'est pas que quelques Japonnois n'ayent dit, que dix mille bons Soldats Espagnols pourroient conquerir le Japon. Mais les Espagnols seroient fort vains, s'ils pretendoient que ces Japonnois leur auroient parlé alors fort serieusement. Dix mille hommes, sans autres dix mille encore pour soutenir ces premiers au besoin, seroient si peu de chose, pour faire quelque grand exploit dans un pais si puissant, qu'à peine y'en auroit-il assez pour soutenir une embuscade des ennemis. Et si la faim

& les maladies, dans un changement d'air & de climat où les incommoditez des mauvaises nourritures en faisoient mourir une partie : Si la difficulté de traverser les Rivieres, & de s'ouvrir les passages en noyot ou perdoit une autre : Si les attaques des ennemis, les embuscades, les escarmouches & les batailles en consumoient encore une autre, combien resteroit-il enfin de ces dix mille hommes? puis que quand même il n'y a ni guerre, ni ennemis, c'est si-tôt fait d'un bien plus grand nombre? Le sens commun demeure donc bien d'accord qu'il n'y auroit qu'à rire d'un homme qui ajouteroit quelque créance aux paroles de ces Japonnois, aussi bien que de celui qui croiroit avoir avancé quelque chose pour avoir défait dix mille ou cent mille hommes dans le Japon, qui ne feroient pas encore si bon marché de leur vie à ceux qui les attaqueroient.

Il paroît ainsi que le Japonnois n'a pas beaucoup de sujet d'avoir peur. Mais le Demon le trouble de la sorte, pour lui faire fermer l'entrée de son pais à la lumiere du saint Evangile. Elle y est fermée aussi par une si horrible persécution, qu'à l'exception de celle qu'on attend de l'Ante-Christ, les Histoires n'en marquent gué-

res de  
d'espe  
vant p  
ce gra  
la clef  
ouvre  
On vo  
ques r  
libre  
mieux  
forces  
doit pa  
qui est  
ce qu'  
de ; qu  
res à le  
ses voi  
siennes  
gnez, c  
roient  
loin de  
Japonn  
te sa N  
que si  
entrée  
bien-tô  
Etrang  
roit si p  
sent pas

res de plus cruelle. Il n'y a pas même d'esperance que les Ministres du Dieu vivant puissent approcher de long-temps de ce grand païs, si ce n'est que comme il a la clef de cét abysme en ses mains, il y ouvre une voye qu'on ne sçait pas encore. On voit seulement que s'il y avoit quelques moyens humains pour rendre le Japon libre aux Chrétiens, ce seroit en faisant mieux connoître à ce Prince l'état de ses forces & de sa grande puissance; qu'il ne doit pas apprehender des Conquerans, lui qui est plus en état de faire trembler tout ce qu'il pourroit avoir d'ennemis au monde; que des Etrangers ne gagneroient guères à le venir attaquer; qu'il sçait déjà que ses voisins n'ont pas des forces égales aux siennes, & que les autres Princes plus éloignez, quelques puissans qu'ils fussent, n'auroient garde de lui venir apporter de si loin des victoires & des triomphes. Le Japonnois est un Prince si superbe, & toute sa Nation tellement sensible à la gloire, que si cette vanité pouvoit une fois avoir entrée dans son esprit, ils donneroit bien-tôt la liberté dans son païs à tous les Etrangers, & pour lors il se soucieroit si peu qu'ils fussent ou qu'ils ne fussent pas des espions des autres Princes,

CHINE  
gement d'air  
moditez des  
bient mourir  
traverser les  
ffages en no-  
i les attaques  
s, les escar-  
consumoient  
steroit-il en-  
s? puis que  
e, ni enne-  
plus grand  
meure donc  
it qu'à rire  
elque crean-  
is, aussi bien  
voir avancé  
it dix mille  
le Japon,  
bon mar-  
les attaque-  
nois n'à pas  
. Mais le  
pour lui faire  
lumiere du  
ermée aussi  
qu'à l'ex-  
de l'Ant-  
quent gué-  
res



qu'il envoyeroit même les défier & leur faire des menaces dans leurs Etats. Ceux qui sçavent mieux l'humeur de cette Nation, & combien elle est puissante, jugeront s'il y a quelque apparence qu'elle pût changer de conduite en connoissant mieux ses forces.

L'on a parlé du Japon avec un peu plus d'étendue, dans le desir que s'il étoit possible, ces misérables cessassent de craindre leur bonheur, & donnassent enfin quelque liberté à ceux qui seroient prêts de le leur faire connoître. Il n'y en a aucun moyen présentement. Leurs apprehensions au contraire augmentent tous les jours. Autrefois ils ne craignoient que des ennemis éloignés; mais ce sont leurs voisins à présent qu'ils redoutent le plus; & ce n'est pas sans raison qu'ils les doivent craindre. C'est la juste punition de ceux qui ont peur & qui se tourmentent sans sujet, d'avoir ensuite de justes sujets de se tourmenter & de craindre. Le Japonois est très proche voisin du Tartare; car le Royaume de la Corée, dont il est le Maître, n'est éloigné que de trente lieues des Isles du Japon. Si ces Princes venoient donc à se brouiller, & que les Tartares entraissent dans le Japon, comme ils ont fait en la Chine, ce ne seroit pas une petite marque

que qu  
connoît  
précaut  
pas alon  
les qu'e  
serables  
Maître  
l'entrée  
se faire  
maniere  
Le  
nouvell  
voisins  
barbare  
ses Etat  
n'avoir  
Empire  
Chinoi  
sé des f  
à ceux  
& veno  
au Japo  
ce. D  
chands  
ques &  
leurs m  
grand r  
pon. T  
ni conf

ffier & leur  
ats. Ceux  
de cette Na-  
ite, jugeront  
le pût chan-  
t mieux ses

un peu plus  
l étoit possi-  
craindre leur  
quelque li-  
ts de le leur  
acun moyen  
hensions au  
ours. Au-  
des ennemis  
rs voisins à  
& ce n'est  
nt craindre.  
ux qui ont  
s sujet, d'a-  
de se tour-  
nois est tres  
le Royau-  
Maître, n'est  
es Isles du  
t donc à se  
s entraissent  
t fait en la  
petite mar-  
que

que que Dieu voudroit desormais se faire  
connoître dans ce grand pais. Toutes les  
précautions que l'on y prend ne seroient  
pas alors plus puissantes, que l'ont été cel-  
les qu'on a prises en la Chine, & ces mi-  
serables reconnoïtroient enfin qu'ils ont un  
Maître auquel ils ne scauroient empêcher  
l'entrée de leurs terres; parce qu'il sçait bien  
se faire ouverture où il lui plaît, mais d'une  
maniere qu'ils ne connoissent pas.

Le Japonnois, qui est ainsi entré en de  
nouvelles frayeurs depuis la ruïne de ses  
voisins, a fait traiter avec une dureté de  
barbare tous les Chinois qui étoient dans  
ses Etats, & ceux même qu'il sçavoit bien  
n'avoit rien contribué à la perte de leur  
Empire. Il y avoit un grand nombre de  
Chinois dans le Japon qui y avoient épou-  
sé des femmes, & donné aussi leurs filles  
à ceux de ce pais. Quelques-uns alloient  
& venoient continuellement de la Chine  
au Japon pour l'exercice de leur Commer-  
ce. D'autres qui étoient de riches Mar-  
chands étoient plus residans à leurs bouti-  
ques & à leurs magasins, où ils vendoient  
leurs marchandises & entretenoient assez  
grand negoce avec les Marchands du Ja-  
pon. Tous ces gens n'étoient ni complices,  
ni consentans des trahisons qui se venoient

de faire en la Chine. Ils n'avoient rien contribué aux malheurs de cét Etat. Ils n'étoient pas même alors dans leur país. Ils s'étoient retirez au Japon , aussi-tôt qu'ils virent le trouble & la guerre dans les Provinces où ils negotioient. Cependant, quelque bien informé qu'on fût au Japon de leur innocence, on n'y eut pas plûtôt scû la perte de la Chine, qu'ils furent condamnez comme des traîtres & des lasches qui avoient livré honteusement leur Roi & leur Patrie en la puissance de leurs ennemis. On ne voyoit pas le mal que pouvoient avoir fait ces miserables: Mais un Arrêt de l'Empereur de Japon ne laissa pas de declarer que la Nation des Chinois étoit deormais indigne de vivre parmi ses peuples & d'ordonner qu'elle eût ainti à sortir au plûtôt de toutes ses terres & Seigneuries, sous de très-rigoureuses peines. Il fallut s'en aller sans repliche, car les volontez de ce Prince, ni les Arrêts de son grand Conseil de Tenca, ne souffrent pas de remontrances. C'étoit une chose pitoyable, de voir tant de miserables se mettre ainsî en mer abandonnez de tout secours, & obligez d'aller chercher des terres inconnuës, ne pouvant ni retourner en leur premiere Patrie, qui étoit toute ruïnée dès Tartares, ni de-

meu-

P  
meurer  
Patrie  
même  
que dan  
pas obt  
leurs m  
des arm  
fenses.  
qui s'ét  
ferent le  
revenir  
choses à  
ils eurer  
avec leu  
res du C  
voir s'an  
paravant  
Les a  
y vinrent  
merce,  
tez.  
Tartares  
veux co  
nouveau  
envoya  
descendi  
charger  
mais de  
venioient  
pon avec

avoient rien  
Etat. Ils  
s leur pais.  
n , aussi-tôt  
guerre dans  
nt. Ce-  
é qu'on fût  
on n'y eut  
hine, qu'ils  
s traîtres &  
onteusement  
uissance de  
pas le mal  
miserables:  
de Japon  
Nation des  
ne de vivre  
qu'elle eût  
ses terres &  
ufes peines.  
e, car les  
Arrêts de  
ne souf-  
'étoit une  
de misera-  
donnez de  
r chercher  
ant ni re-  
e, qui é-  
, ni de-  
meu-

meurer en une terre qui leur tenoit lieu de Patrie depuis si long-temps. Il falloit même faire une grande diligence, en sorte que dans cet empressement, ils ne pûrent pas obtenir d'emporter quelques-unes de leurs marchandises, comme du cuivre & des armes, sur lesquelles il y avoit des défenses. Seulement quelques-uns de ceux qui s'étoient mariez dans le Japon y laisserent leurs familles, dans l'esperance d'y revenir, lors qu'on n'y porteroit pas les choses à une si grande rigueur; & depuis ils eurent permission d'aller & de venir avec leurs Vaisseaux, mais pour les affaires du Commerce seulement, & s-ns pouvoir s'arrêter dans ces Etats, comme auparavant.

Les autres Marchands de la Chine, qui y vinrent depuis pour continuer leur Commerce, furent bien encore plus mal-traittez. Comme ils étoient alors sujets des Tartares, ils avoient des habits & les cheveux courts à la mode de Tartarie. Cette nouveauté ne plût pas au Japon. On leur envoya donc un commandement de ne pas descendre de leurs Vaisseaux, ni de décharger aucune de leurs marchandises, mais de s'en retourner au plûtôt d'où ils venoient; & de ne revenir jamais au Japon avec des habits de Tartare; qu'autre-

ment ils y seroient très-mal receus & punis, comme ils le meritoient, de leur temerité. Cependant ils ne pouvoient pas s'en retourner du même vent qu'ils étoient venus ; Car comme il y a sur des Mers un rang & un partage de vents qui se succèdent durant toute l'année, selon l'ordre à peu près de nos Saisons, il falloit attendre plusieurs mois pour avoir un vent tout contraire à celui qui les avoit amenez. Les Chinois se virent donc dans la nécessité d'attendre le temps propre à sortir d'un lieu, où ils ne pouvoient entrer, & de demeurer cependant en Mer prisonniers dans leurs Vaisseaux, où, après avoir déjà tant souffert dans leur país, les inhumanitez du Japonnois leur firent bien sentir qu'ils n'étoient pas encore au bout de leurs maux.

Ils furent si cruellement traitez de ces barbares, que les Tartares qui le scürent, en témoignèrent fort haut leurs ressentimens, par les menaces qu'ils iroient s'en vanger jusques dans le Japon, & qu'ils apprendroient à ces peuples, qu'ils étoient encore en état de conquerir un Empire. Les deux Vice-Rois de Canton qui se tenoient particulièrement offensez de cét insulte des Japonnois, avoient assez d'envie d'en porter leurs ressentimens plus avant. Mais ils

nt

ne pou  
que ent  
jeune X  
te quer  
resolu c  
il auroit  
affaires ?  
pour y  
& de la  
tions,  
temps d  
mieux c  
donner  
à rabatr  
re plütô  
la Chin  
auroient  
Japon.  
l'Emper  
comme i  
pour qu  
non plus  
ne un  
si Dieu  
raints &  
Tartare  
il y a ap  
d'y don  
saint Ev  
tant de r

ceus & pu-  
le leur teme-  
ient pas s'en  
s étoient ve-  
es Mers un  
qui se succe-  
on l'ordre à  
oit attendre  
a vent tout  
menez. Les  
la nécessité  
sortir d'un  
r, & de dé-  
onniers dans  
oir déjà tant  
nhumanitez  
sentir qu'ils  
at de leurs  
aitiez de ces  
scûrent, en  
essentimens,  
s'en vanger  
ils appren-  
ient encore  
pire. Les  
se tenoient  
t insulte des  
e d'en por-  
Mais ils  
nt

ne pouvoient par eux-même faire quel-  
que entreprise sur cét Etat. C'étoit au  
jeune Xunchi à entrer le premier dans cet-  
te querelle, & il est certain que s'il se fût  
resolu de porter la guerre dans le Japon,  
il auroit donné en peu de temps bien des  
affaires à ce Prince. Il n'y avoit pas loin  
pour y faire passer des troupes de la Chine  
& de la Corée, & ces deux Na-  
tions, qui sont ennemies de tout  
temps des Japonnois, ne demandoient pas  
mieux que cette guerre. C'étoit de quoi  
donner à penser à son voisin, & l'obliger  
à rabattre bien-tôt de sa fierté, & enco-  
re plutôt, si Pelipaovan le Conquerant de  
la Chine avoit paru à la tête de ceux qui  
auroient voulu lui aider à conquérir le  
Japon. On ne sçait pas quelle resolution  
l'Empereur Xunchi auroit pû prendre, &  
comme il n'est pas permis de vouloir le mal,  
pour qu'il en arrive du bien, il ne l'est pas  
non plus de vouloir qu'un Prince devien-  
ne un Usurpatenr & un Tyran. Mais  
si Dieu, qui est le maître des Souve-  
rains & des Etats, permet jamais que le  
Tartare porte ses armes dans le Japon,  
il y a apparence que ce sera un moyen  
d'y donner quelque entrée à la lumière du  
saint Evangile, qui trouve presentement  
tant de resistance parmi cette Nation.

Voi-

Voilà en general de quelle maniere les Chinois furent traités de leurs voisins après la perte de leur Empire. La plûpart se contenterent de leur dire des injures, de les railler, & de parler avec mépris de leur Nation. Il n'y eut que le Japonnois qui les traita avec la dureté & la fierté dont il étoit capable. Les Tartares blâmerent seulement les Chinois de leur lascheté, & de ce qu'ils s'étoient si mal défendus; & par mépris ils les appelloient les Doux. Depuis dans les Loix & les Ordonnances qu'ils firent pour le gouvernement de cét Etat, ils parlerent touûjours d'eux en des termes qui leur pouvoient faire connoître qu'ils ne les estimoient guéres. On insulte par tout aux miserables, & par tout ceux qui se soustiennent encore, foulent aux pieds ceux qui sont tombez, comme si quelque jour ils ne pouvoient pas faire la même chute. Mais c'étoient des barbares qui traitoient de la sorte les Chinois. Au lieu que des hommes raisonnables auroient bien dû regarder plûtôt la ruïne de cét Empire de la maniere que Scipion envisageoit autrefois celle de Carthage. Ce sage Romain consideroit cette fameuse Ville, qui étoit abandonnée en même temps à la fureur des flammes, & à celle des Soldats Romains, ses irreconciliables ennemis. Il entendoit

uelle maniere les  
eurs voisins après  
La plûpart se  
es injures, de les  
mépris de leur  
le Japonnois qui  
la fierté dont il  
blâmerent seule-  
scheté, & de ce  
lus; & par mépris  
. Depuis dans  
ces qu'ils firent  
ét Etat, ils par-  
des termes qui  
noître qu'ils ne  
insulte par tout  
out ceux qui se  
aux pieds ceux  
si quelque jour  
la même chute.  
s qui traitoient  
u lieu que des  
ent bien dû re-  
cét Empire de  
visageoit autre-  
e sage Romain  
Ville, qui étoit  
ps à la fureur  
s Soldats Ro-  
nemis. Il en-  
tendoit

tendoit les cris de joye des vainqueurs, & les voix plaintives des vaincus, qui ne laissoient pas de percer jusqu'au Ciel à travers l'embrasement où ils étoient envelepez. Il voyoit ces miserables, qui se precipitoient, pour s'échapper du feu, être receus sur le fer des lances des Soldats, ou être brisez & foulez des pieds des chevaux sur le carreau. Il regardoit des hommes, dont une moitié du corps étoit toute couverte de playes, & l'autre toute embrasée de flammes, comme si ces miserables eussent dû mourir de deux morts à la fois. Scipion voyoit d'un lieu élevé tout ce desastre; & ce n'étoit pas sans verser des larmes; lors que quelques Chevaliers Romains lui demanderent le sujet qu'il avoit de pleurer la ruine d'une Ville, qui avoit été un si redoutable ennemie de la Republique Romaine. Cét homme qui portoit sa vie plus loin que les autres, leur fit une réponse qui étoit digne, sans doute d'un Philopophe & d'un Romain.

„ Je ne pleure pas (dit-il) de tendresse & de compassion pour Carthage; Mais je pleure de voir l'état des choses humaines, & à quoi elles sont reduites. Non, je ne répars pas des larmes pour Carthage. Je sçai trop les maux qu'elle a faits à ma Patrie & à la famille



„ des Scipions. Je ſçai les loix de la  
 „ guerre, qui ne pardonnent pas à ceux qui  
 „ ſe ſont declarez tant de fois rebelles & en-  
 „ nemis; & c'eſt pour la troiſième fois que  
 „ Carthage a pris les armes contre Rome.  
 „ Je ne ſuis donc pas ſi touché de la ruïne  
 „ de cette Ville; moi qui la commande au-  
 „ contraire, pour conſerver Rome. Mais je  
 „ pleure pour Rome elle-même; & je ne  
 „ puis retenir mes larmes, en voyant qu'un  
 „ jour ma Patrie n'aura pas un ſort  
 „ plus favorable. Je pleure enfin les  
 „ maux à venir de Rome; & je les regarde  
 „ déjà dans les ruïnes de cette Ville ſi fameu-  
 „ ſe dans tout l'Univers, & ſi puiffante par  
 „ mer & par terre depuis ſept cens ans. Je  
 „ la vois qu'elle étoit, il n'y a pas encore  
 „ ſoixante & dix ans, ſi glorieuſe des dé-  
 „ pouilles des Romains qu'elle remporta à  
 „ la bataille de Cannes. Je la vois qu'elle  
 „ nous étoit ſi redoutable, pendant qu'An-  
 „ nibal combattoit pour elle; cet Annibal  
 „ qui vint arborer ſes étendars juſques ſur  
 „ les portes de Rome, & qui auroit pû en-  
 „ core ſe rendre maître du Capitole, ſ'il  
 „ eût ſçu ſe bien ſervir de la fortune & de  
 „ ſes avantages. Voilà donc cette Ville qui  
 „ a coûté la vie à tant de Conſuls Romains,  
 „ qui a été tant de fois la victorieuſe de  
 „ nos Armées, & des plus fameux de nos  
 „ „ Capit-

i les loix de la  
 t pas à ceux qui  
 is rebelles & en-  
 roisième fois que  
 s contre Rome.  
 uché de la ruïne  
 la commande au  
 Rome. Mais je  
 même ; & je ne  
 en voyant qu'un  
 pas un fore  
 pleure enfin les  
 & je les regarde  
 te Ville si fameu-  
 z si puissante par  
 sept cens ans. Je  
 a'y a pas encore  
 glorieuse des dé-  
 elle remporta à  
 se la vois qu'elle  
 pendant qu'An-  
 e, cet Annibal  
 dars jusques sur  
 ui auroit pû en-  
 u Capitole, s'il  
 la fortune & de  
 cette Ville qui  
 onfuls Romains,  
 victorieuse de  
 fameux de nos  
 „ Capi-

Capitaines. N'est-ce pas dans ce: Pla-  
 ces & sur ce même theatre, que nous vo-  
 yons à cette heure tout couvert de flam-  
 mes, qu'on a mesuré autrefois par boisse-  
 aux les anneaux des Chevaliers Romains,  
 de tous ces vaillans hommes qui venoient  
 de succomber sous les armes victorieuses  
 de Carthage? Mais je vois la fortune de  
 Carthage bien différente de ce qu'elle a été  
 autrefois : je vois par là, qu'il n'y  
 a point de prospérité constante sur la ter-  
 re ! Il n'y a point d'Empire si  
 puissant, dont il ne faille attendre quel-  
 que jour le renversement & les ruines. Et  
 Rome ma Patrie ne sera de même en son  
 temps que les ruines de cette Rome qui  
 fait tant d'ostentation de sa grandeur & de  
 sa puissance, aujourd'hui qu'elle a la vic-  
 toire & qu'elle triomphe de sa plus re-  
 doutable ennemie.

Scipion envisageoit de la sorte les mal-  
 heurs à venir de Rome, dans les maux pre-  
 sens de Carthage. Pour sçavoir s'il s'est  
 trompé dans ce qu'il pressentoit devoir arri-  
 ver à sa Patrie, il n'y qu'à voir ce qu'en  
 dit un Pere & un Docteur de l'Eglise.  
 S. Jérôme ne fait pas difficulté d'inter-  
 rompre l'exposition qu'il fait des Ecritu-  
 res saintes, pour déplorer le sac & le pil-  
 lage de Rome, qui arriva de son temps.

„ Car-

,, Carthage (dit-il) a été ruinée une  
 ,, seule fois, & Rome plusieurs. Les en-  
 ,, nemis de Rome sont entrez plusieurs  
 ,, fois victorieux dans cette premiere Ville  
 ,, du monde. Il est arrivé une fois entre  
 ,, les autres, qu'un seul petit animal a été  
 ,, l'occasion de la perte de Rome. Ce qui a  
 ,, fait dire à un Historien de ces temps, qu'  
 ,, afin qu'il ne manquât rien à la maîtresse  
 ,, du monde, il falloit qu'on pût dire en-  
 ,, core qu'un lievre avoit pris Rome. Il se-  
 ,, roit donc à propos que les hommes regar-  
 ,, dassent avec des yeux raisonnables toutes ces  
 ,, grandes revolutions qu'ils voyent arriver  
 ,, dans les Etats. Chacun qui pourroit pres-  
 ,, sentir ses maux à venir par ceux qu'il voit  
 ,, arriver aux autres, pourroit ainsi se dé-  
 ,, tromper de sa fausse prosperité, & se mieux  
 ,, preparer aux disgraces communes à tous les  
 ,, hommes. Les Princes & les Nations voi-  
 ,, fines des Chinois auroient bien dû envi-  
 ,, sager de la sorte la ruine de ce grand Em-  
 ,, pire, plutôt que d'insulter à des misera-  
 ,, bles, ainsi que fit le Japonnois, qui n'eut  
 ,, pour eux qu'une dureté & une inhumani-  
 ,, té de barbare. C'est par cette remar-  
 ,, que que j'achevé de rapporter ce qui s'est  
 ,, passé de plus considerable dans la Conquête  
 ,, de la Chine. Il reste à dire quelque  
 ,, chose de l'état où elle est presentement

sous ses  
 te & de  
 Religion  
 leurs Ar  
 coûtume

C

Quelle est  
 De leurs  
 relles.

ON on  
 mes pres  
 Car il no  
 à reconno  
 des actes  
 On voit f  
 remment  
 titions qu  
 rebuttent  
 dent de t  
 roit dire  
 ment avo  
 monde po  
 l'homme  
 point de  
 même des  
 leur ils p

fous

ruinée une  
 urs. Les en-  
 rez plusieurs  
 première Ville  
 ne fois entre  
 animal a été  
 ne. Ce qui a  
 s temps, qu'  
 la maîtresse  
 pût dire en-  
 Rome. Il se-  
 mmes regar-  
 les toutes ces  
 yent arriver  
 pourroit pres-  
 x qu'il voit  
 ainsi se dé-  
 & se mieux  
 es à tous les  
 Nations voi-  
 en dû envi-  
 grand Em-  
 des misera-  
 s, qui n'ent  
 ne inhumai-  
 cette remar-  
 ce qui s'est  
 la Conquête  
 ire quelque  
 présentement  
 sous

sous ses nouveaux Maîtres ; de leur condui-  
 te & de leur maniere de gouverner ; de leur  
 Religion , de leurs forces , de l'état de  
 leurs Armées , & enfin des mœurs & des  
 coutumes des Tartares.

### CHAPITRE XXV.

*Quelle est la Religion de ces Tartares.  
 De leurs vices , & de leurs vertus natu-  
 relles.*

ON peut dire que les Tartares qui  
 ont conquis la Chine, sont des hom-  
 mes presque sans DIEU & sans Religion :  
 Car il ne paroît gueres qu'ils s'attachent  
 à reconnoître aucune Divinité, ni à faire  
 des actes d'aucune Religion particuliere.  
 On voit seulement qu'ils reçoivent indiffe-  
 remment toutes les Religions ou supers-  
 titions qu'on leur presente , qu'ils n'en  
 rebuttent aucune , & qu'ils s'accommo-  
 dent de toutes. Ainsi, comme on pour-  
 roit dire , que ce ne seroit point propre-  
 ment avoir d'ami , que d'avoir tout le  
 monde pour ami , & ne connoître point  
 d'homme de bien, que de n'en connoître  
 point de méchant. On pourroit dire de  
 même des Tartares , qu'encore qu'à l'exte-  
 rieur ils puissent passer pour des idolâtres,  
 ils

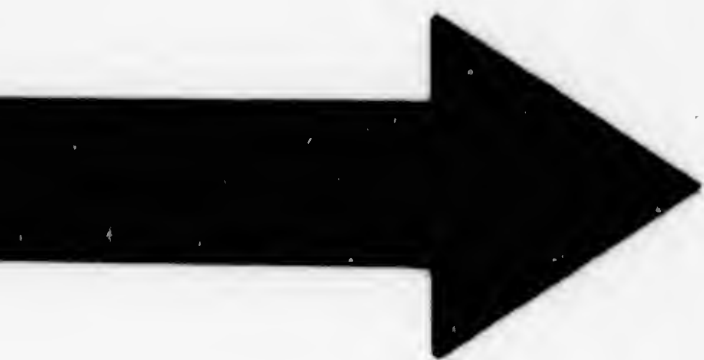
ils n'ont pourtant point, à proprement parler, de Religion, parce qu'ils ne sçavent, & ne se soucient guères de sçavoir ce qu'ils adorent. Ils ne paroissent pas même plûpart avoir ces premières notions que le seul instinct de la Nature imprime dans l'ame sans aucune lumière surnaturelle, & où les Philosophes font reconnoître un souverain être, & une première cause de toute ce qui se meut, & qui se produit dans la Nature.

Aussi les Tartares n'ont-ils point d'Idoles, ni aucune de toutes ces Divinités de l'Antiquité. Ils reverent seulement, plûtôt ils admirent le Ciel, tel qu'il se présente à leurs yeux, & sans y rien considérer que ce qu'ils y voyent de haut, de grand & de lumineux. C'est ce qui fait toute leur veneration, comme c'est aussi ce qui fait plus d'impression sur les peuples. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils donnent beaucoup de peine dans ce culte qu'ils rendent au Ciel. Leur devotion n'ira pas si avant. Ils ont seulement leurs Bonzes, qui sont comme leurs Prêtres, qui doivent faire quelques sacrifices. Ils ont aussi leurs Philosophes & leurs gens de Lettres, desquels toutefois ils n'ont pas une grande estime. Leurs femmes, comme la dévotion, vraie ou fausse,

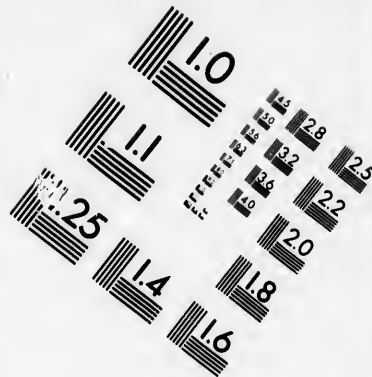
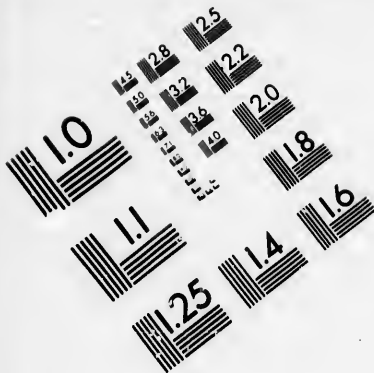
proprement par  
 ne savent, &  
 voir ce qu'il  
 pas même  
 notions que  
 prime dans l'  
 urelle, & par  
 noître un sou  
 cause de tou  
 roduit dans  
 point d'Ido  
 Divinitez de  
 eulement, o  
 tel qu'il  
 rien consid  
 ut, de gran  
 qui fait tou  
 t aussi ce q  
 les peuple  
 giner qu'ils  
 dans ce cul  
 r devotion  
 eulement leu  
 eurs. Prêtr  
 sacrifices.  
 & leurs gr  
 fois ils n'o  
 eurs femme  
 ou fausse,

par tout plus naturelle à ce sexe, paroiss  
 ent avoir un peu plus de Religion, &  
 elles le témoignent, en ce qu'elles ont plus  
 de veneration pour leurs Bonzes. Du  
 reste, cette Nation qui n'embrace aucu  
 ne Religion particuliere, n'en contredit  
 aussi aucune, & s'accorde aisement à  
 reconnoître pour Divinité ce pour quoi  
 elle voit qu'on a quelque veneration. C'est  
 ce qui a paru dans tous les lieux de la  
 Chine où elle a passé. Il y a dans tout  
 ce pais, une infinité de Pagodes, qui sont  
 des Dieux & les Idoles des Chinois, avec  
 un grand nombre de Temples, où sont  
 ces Pagodes, qui sont tous magnifique-  
 ment bassis & ornez richement. C'étoient  
 des retraites de grandes troupes de Bonzes  
 qui y vivoient alors fort à leurs aises. Car  
 quelque chose qu'on voulût dire des gran-  
 des austeritez de ces miserables, ce n'étoit  
 pas parmi eux que se trouvoient des gens  
 qui mortifiasent & affligeassent beaucoup  
 la Nature. Aussi les Tartares ne virent-  
 ils pas ces visages pâles & défigurez, dont  
 on parloit tant parmi le peuple. Ils trouve-  
 rent au contraire, des hommes frais, bien  
 nourris, & dans un embonpoint qui leur fit  
 croire que la vie qu'ils faisoient, n'étoit pas  
 si dure ni si penible. Les Tartares ne leur  
 firent aucun mal non plus qu'à leurs Tem-  
 ples

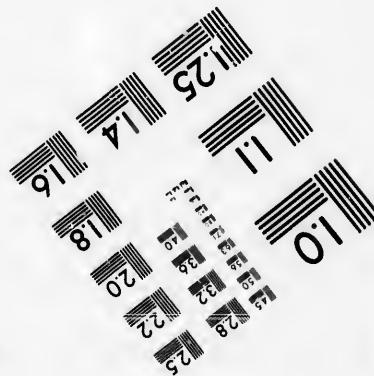
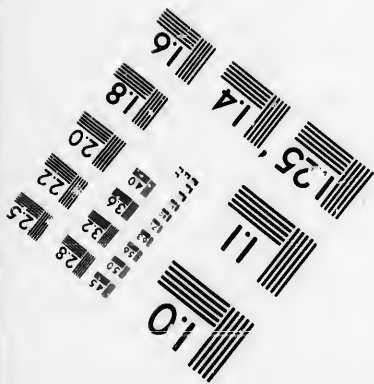
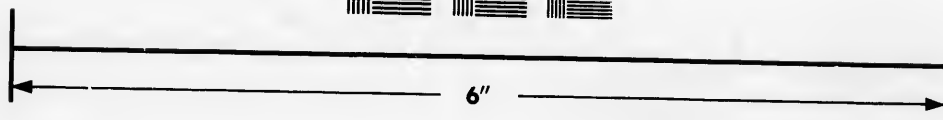
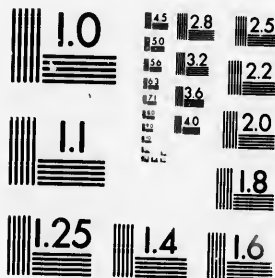








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
11  
15 28  
16 32 25  
18 22  
20  
18  
6

11  
10  
15

ples & à leurs Pagodes. Il est vrai qu'on ne  
 pourroit pas bien dire, si c'étoit par Religion  
 ou par superstition, ou par quelques rai-  
 sons d'Etat. Ils ne pillerent point cepen-  
 dant aucun de ces Temples. Ils ne mal-  
 traitterent aucun de ces Bonzes. Ils ne leur  
 osterent rien des revenus & des possessions  
 que leur avoient donné les Rois de la Chi-  
 ne, encore qu'elles fussent très-considérables.  
 Cette moderation pourroit passer pour des  
 sentimens de Religion & de veneration que  
 les victorieux auroient eu pour ces Temples.  
 Mais d'ailleurs, ils n'étoient pas si scrupuleux,  
 qu'ils n'en fissent des écuries, & qu'ils ne  
 logeassent leurs chevaux parmi les Pagodes.  
 Pour les Bonzes, ils les appelloient avec  
 assez de mépris des faineans qui fuyoient  
 le travail & la peine, des fourbes qui  
 trompoient & amusoient le monde, & qui  
 mangeoient bien à leurs aises le pain  
 des pauvres. Sortez d'icy, (leurs di-  
 soient-ils quelquefois,) fourbes que vous  
 êtes : Venez à la guerre ; venez goûter  
 des fatigues de la vie, où il y a long-  
 temps que vous êtes à rien faire. Ils les  
 mal-traittoient de paroles ; mais ils ne les  
 forçoient pas davantage à quitter leur Etat  
 & leurs façons de vivre. Et on croit qu'il

P  
 y avoit  
 ne pas  
 pas faire  
 On d  
 extermi  
 gens inv  
 mettroie  
 mes. I  
 revenoit  
 les cont  
 rendre  
 entrepre  
 crurent  
 tenuë.  
 dant de  
 l'accroiss  
 dans tou  
 Bonzes c  
 posez au  
 Ce font  
 à la conv  
 pas après  
 leur fauss  
 ce qui le  
 lide, qui  
 de vie, c  
 mode.  
 Il faut  
 Tartares

rai qu'on ne  
 par Religion  
 quelques rai-  
 point cepen-  
 Ils ne mal-  
 Ils ne leur  
 es possessions  
 s de la Chi-  
 onsidérables.  
 Ter pour des  
 neration que  
 ces Temples.  
 pas si scru-  
 écuries, &  
 ux parmi les  
 s, ils les ap-  
 faineans qui  
 des fourbes  
 monde, &  
 les le pain  
 (leurs di-  
 es que vous  
 enez goûter  
 il y a long-  
 aire. Ils les  
 is ils ne les  
 er leur Etat  
 a croit qu'il  
 y

y avoit ordre de l'Empereur Xunchi de  
 ne pas tourmenter les Bonzes, & de ne  
 pas faire de desordre dans leurs Temples.  
 On croyoit cependant que les Tartares  
 extermineroient avec le temps tous ces  
 gens inutiles, ou pour le moins qu'ils  
 mettroient parmi eux de bonnes refor-  
 mes. La maniere de vivre des Bonzes ne  
 revenoit guères à leur humeur, & ne  
 les contentoit pas. Mais pour ne pas  
 rendre leur Gouvernement odieux, s'ils  
 entreprennoient si-tôt cette affaire, ils  
 crurent y devoir agir avec plus de re-  
 tenuë. Ils ne pouvoient rien faire cepen-  
 dant de plus important pour l'entrée &  
 l'accroissement de la Religion Chrétienne  
 dans tout ce grand païs. Car ce sont les  
 Bonzes qui se font jusques ici le plus op-  
 posez aux Ministres du saint Evangile.  
 Ce sont eux qui ont mis plus d'obstacles  
 à la conversion de ces peuples; Et ce n'est  
 pas après tout, qu'ils soient si zelez pour  
 leur fausse Religion, qu'ils le sont pour  
 ce qui leur paroît plus effectif & plus so-  
 lide, qui est de se maintenir en un état  
 de vie, qui leur est assez doux & com-  
 mode.

Il faut dire aussi de quelle maniere les  
 Tartares en ont usé à l'égard des Chrétien-  
 tiens

tians & des Eglises qu'ils ont trouvé dans le Chine. Il y avoit en beaucoup de lieux des Ministres de nôtre sainte Religion, & il est certain qu'ils ont toujours eu pour eux incomparablement plus de respect & plus d'estime que pour tous les Bonzes.

Ce n'est pas que parmi les desordres de la guerre, les assauts & les prises des Villes, les Peres Jesuites, qui sont les seuls Ministres de la Religion Chrétienne dans la Chine, n'ayent souffert, & en leur personne & en leurs biens quelques mauvais traitemens de l'insolence des Soldats, principalement des Chinois qui étoient dans les Troupes des Tartares. Mais c'étoit contre tous les ordres des Vice-Rois & des Generaux qui commandoient les Armées, & qui étoient très-éloignez d'autoriser ces violences. Ils le témoignèrent assez par la maniere obligeante dont ils traiterent depuis ces Peres. Car ils leur donnerent toutes les sauve-gardes & les sûretés qu'ils pûrent souhaiter, & ils delibererent même avec eux de leurs affaires avec toute sorte de familiarité & de confiance. Il est à remarquer aussi que ce que les Jesuites souffrirent, ne fut pas au sujet de la Religion. Les Tartares, comme nous avons dit, ne se préoccupoient pas sur ces matieres. Mais

étoit

étoit a  
Soldat  
des ex  
res, &

Ma  
voient  
de nô  
& ven  
ses que  
toit à  
que pa  
elles n  
beauc  
ges qui  
Elles a  
compl  
les voy  
pereur  
Car tou  
de merv  
est enco  
& ne se  
vons di  
qu'on n  
dispositi  
truire de  
ner en su  
elle ense  
mes aux

trouvé dans  
 up de lieux  
 te Religion,  
 toujours eu  
 plus de res-  
 our tous les  
 parmi les de-  
 & les prises  
 qui sont les  
 Chrétienne  
 & en leur per-  
 mauvais trai-  
 ats, principa-  
 ent dans les  
 étoit contre  
 s & des Ge-  
 armées, & qui  
 er ces violen-  
 ez par la ma-  
 terent depuis  
 ent toutes les  
 s pûrent sou-  
 rme avec eux  
 te de familia-  
 à romarquer  
 ouffrirent, ne  
 . Les Tartar-  
 ne se précoc-  
 s. Mais i  
 étoit

étoit assez difficile que l'insolence d'une Soldatesque victorieuse ne s'emportât à des excez, qui lui sont par tout si ordinaires, & encore plus parmi des barbares.

Mais il parût que les femmes Tartares avoient encore bien moins d'éloignement de nôtre sainte Religion: car elles alloient & venoient fort librement dans les Eglises que les Chrétiens ont à Pequim. C'étoit à la verité par curiosité plutôt que que par aucun sentiment de pieté. Mais elles ne laissoient pas cependant d'avoir beaucoup de respect pour les saintes Images qui ornoient les Autels de ces Eglises. Elles auroient pû y aller aussi par quelque complaisance pour les Peres Jesuites, qu'elles voyoient être très-considerez de l'Empereur & de tous les Grands de sa Cour: Car toute cette Nation suit & s'accommode merveilleusement aux personnes. Elle est encore très-civile & très-complaisante, & ne se préoccupe pas, comme nous avons dit, contre aucune Religion; ce qu'on ne peut nier n'être une très-bonne disposition, pour commencer à se faire instruire de la Religion Chrétienne, & à donner ensuite toute creance aux veritez qu'elle enseigne, & qu'elle fait être si conformes aux plus pures lumieres de la raison.

Les Tartares , pour ce qui est de leurs mœurs, ne sont pas des hommes mols & sensuels, comme les Chinois. Ils n'ont pas aussi un si grand nombre de femmes. Mais ils détestent sur toute chose les vices infames & abominables. C'est ce qui fit que l'Empereur Xunchi, qui scût que les Chinois y étoient sujets, publia un<sup>e</sup> Ordonnance, aussi-tôt qu'il prit possession de cet Etat, que quiconque auroit tenté seulement une de ces abominations auroit la main coupée, & que celui qui l'auroit commise, perdrait la teste sans aucune grace. Ils tiennent encore le larcin pour un si grand crime, que dès la premiere fois, ils le punissent de mort.

On remarque que du reste cette Nation a des qualitez fort estimables : Elle est noble & genereuse dans ses manieres d'agir ; Elle procede avec franchise & de bonne foi , principalement en temps de paix, où elle n'a point d'ennemis à craindre. Ceux aussi qu'elle commet pour rendre la justice, doivent être très desinteressez : car elle leur défend de prendre aucune chose des Parties, & les punit très-rigoureusement s'ils le font. On n'appelle pas là , comme on fait ailleurs , ce que des Juges prennent, des presens ou des épices ; mais un vol & un larcin,

larcin,  
DIEU  
pour ac  
verra q  
rales,  
ment.

Les  
font, c  
ment p  
sang.  
qu'à cé  
leurs en  
Mais on  
taines ;  
soit le v  
pû être  
une rag  
qui ne f  
ration.

On a  
s'assûrer  
peut rev  
tenir.  
des bar  
Mahome  
ce vice,  
les absou  
à DIEU  
Mahome  
chiavel r

larcin, ce qui est aussi le nom que la Loi de DIEU donne à tout ce que l'on présente pour acheter & faire vendre la justice. On verra quelles sont leurs autres Vertus morales, lors qu'on parlera de leur gouvernement.

Les plus grands vices des Tartares sont, d'être cruels dans la guerre. Ils aiment pour lors extrêmement à répandre le sang. On a dit même qu'ils alloient jusqu'à cet excès que de manger la chair de leurs ennemis ; ce qui seroit inhumain. Mais on n'en a pas des preuves bien certaines ; & il ne paroît pas au moins que ce soit le vice de toute la Nation. C'auroit pû être seulement en quelque rencontre une rage des plus barbares, & de gens qui ne sont parmi eux d'aucune considération.

On a pris garde aussi qu'il ne falloit pas s'assurer trop sur leur parole, quand il leur peut revenir quelque profit de ne la pas tenir. Mais il faut considérer que ce sont des barbares voisins assez proches des Mahometans, pour avoir appris d'eux ce vice, dont la Loi de leur faux Prophete les absout sans beaucoup de peine. Plût à DIEU que ce ne fût que le vice des Mahometans & des Tartares, & que Machiavel n'en eût pas établi la pratique en-



core mieux que Mahomet. Ce ne sont donc pas seulement les Turcs & les Tartares qui faussent leurs sermens & leurs paroles; si ce n'est que les parjures & les perfides doivent passer généralement pour des Turcs & des barbares, & pour de véritables Infidelles.

C'est à peu près ce qu'on a pu apprendre de la Religion de ces Tartares qui ont conquis la Chine. C'est aussi ce qu'on a pu remarquer de leurs vices & de leurs vertus. Il faut dire quelque chose de la forme & de la manière de leur gouvernement.

Gouvernement  
Excellente  
Reforme q  
ques.

Honneste

LES T  
delle  
par la man  
donner d  
de nos P  
que ces p  
toute la C  
nent un tr  
sieurs Eta  
font le par  
ral. Car  
Levant,  
cette Nat  
païs, qu'  
monde en  
peuples so  
tention.  
jeune Roi  
Ils avoien  
vec ceux  
Couchant

CHA

## C H A P I T R E XXVI.

*Gouvernement des Tartares dans la Chine.*

*Excellentes qualitez du jeune Xunchi.*

*Reforme qu'il fit des Mandarins, & des Embragues de cette Cour.*

*Honneste liberté des femmes Tartares.*

LES Tartares, quelques barbares & infidèles qu'ils soient, ne laisseroient pas, par la maniere dont ils se gouvernent, de donner d'excellentes leçons aux plus sages de nos Politiques. On a déjà remarqué que ces peuples qui environnent presque toute la Chine du costé des terres, tiennent un très-grand païs qu'on divise en plusieurs Etats & Royaumes. Les Chinois en font le partage comme du monde en general. Car ils les appellent les Tartares du Levant, du Couchant, & du Nort. Aussi cette Nation occupe-t'elle un si grand païs, qu'elle paroît elle seule comme un monde entier. Les plus puissans de ces peuples sont ceux du Levant & du Septentrion. Ce sont eux qui avec leur jeune Roi Xunchi ont conquis la Chine. Ils avoient depuis long-temps la guerre avec ceux qui sont plus avancez vers le Couchant & le Midy, & ce qui est re-

remarquable est qu'ayant fait alors un accord entr'eux, qui donna les moyens à Xunchi de passer avec de plus grandes forces dans la Chine, ils le gardèrent de si bonne foi, qu'ils ne parurent pas même avoir la moindre jalousie des victoires d'un Prince & d'un parti, qui étoit leur ennemi

„ depuis si long-temps. Nous sommes  
 „ tous Tartares ( disoient-ils ) pourquoi  
 „ donc voulons-nous nous détruire les uns  
 „ les autres, afin de faire triompher de nous  
 „ un ennemi étranger ? Qu'il perisse plutôt  
 „ tôt, & en soit le victorieux qui pourra !  
 „ Et cependant maintenons-nous nous au-  
 „ tres. Ce qui se passa chez ces barbares  
 est bien opposé à ce qui se fait parmi des Chrétiens, où un Prince n'a presque pu faire d'entreprise considérable contre les infidèles, qu'il n'ait eu lieu d'appréhender qu'on voisin n'entrât en même temps à main armée sur ses terres. C'est sans doute que tous les Chrétiens ne regardent pas le Turc comme leur ennemi commun. Les uns cependant sont des Chrétiens, & les autres des infidèles & des idolâtres. Les uns sont des Politiques & des hommes civilisez, & les autres ne sont que des Tartares & des barbares. Mais Dieu confondra même quelque jour ces Politiques plus barbares que les Tartares.

Xunchi,

Xunchi  
 des Ville  
 à faire de  
 lui pûsse  
 avoient a  
 ce que l'o  
 mois se fe  
 & portero  
 tares, en l  
 teste un  
 nôtre d'a  
 mandeme  
 peuples,  
 dre la vie  
 ce fut un  
 cet avis à  
 ronner,  
 pour assûr  
 de ces mi  
 de vendre  
 quels ils p  
 Ce Pri  
 core plus  
 ples & se  
 & sa poli  
 très-judic  
 de sa. Na  
 Chine lon  
 assez ordi  
 ve beauco

lors un ac-  
moyens à  
grandes for-  
erent de si  
as même a-  
toires d'un  
ur ennemi  
us sommes  
pourquoi  
ire les uns  
ner de nous  
erisse piû-  
ui pourra!  
s nous au-  
es barbares  
parmi des  
resque pû-  
ntre les in-  
prehendet  
e temps à  
sans doute  
lent pas le  
nun. Les  
s, & les  
es. Les  
mmes ci-  
des Tar-  
confon-  
ques plus  
Xunchi,

Xunchi, en même temps qu'il gaignoit des Villes & des Provinces, pensoit aussi à faire des Loix & des Ordonnances, qui lui pussent conserver ce que ses armes lui avoient acquis. Il ordonna premièrement ce que l'on a déjà remarqué, que les Chinois se feroient tous couper les cheveux, & porteroient la teste rase ainsi que les Tartares, en laissant seulement sur le haut de la teste un toupet plus large pour les reconnoître d'avec les Tartares naturels. Ce commandement fut extrêmement rude à ces peuples, qui aimoient presque autant perdre la vie que leurs cheveux. On dit que ce fut un Chinois de Pequim qui donna cet avis à ce Prince, lors qu'il s'y fit couronner, comme d'une chose importante pour assurer sa conquête. Il y a par tout de ces misérables, qui sont toujours prêts de vendre leur Patrie à ceux auprès desquels ils peuvent mieux faire leurs affaires.

Ce Prince fit un second Reglement encore plus important pour maintenir ses peuples & ses nouveaux Sujets dans la paix; & sa politique parut en cela très-sage & très-judicieuse. Un grand nombre de ceux de sa Nation étoit venu s'établir dans la Chine long-temps avant la guerre. Il est assez ordinaire en tous les Pays où il se trouve beaucoup de monde, qu'il en passe de

l'un à l'autre, & principalement d'un qui est moins accommodé à un autre qui est meilleur & plus riche, comme est la Chine à l'égard de la Tartarie, & comme on a été aussi quelquefois de France en Espagne, à cause qu'il y a plus d'argent. Xunchi fit donc un commandement à tous ces Tartares de sortir des Provinces où ils avoient leurs établissemens, tant hommes que femmes, & de quelque âge & condition qu'ils fussent, pour venir sans aucun delai habiter dans les deux villes de Pequin & de Nanquin, où les Rois de la Chine avoient résidé ordinairement, & où plusieurs autres Tartares nouvellement venus de leur pays commençoient de s'établir. Il y eut ordre de leur fournir toutes les commoditez dont ils ouïssoient autre part il fut fait un pareil commandement à tous les Chinois qui habitoient ces deux Villes, d'en sortir pour aller s'établir ailleurs.

Cette Ordonnance étoit assez incommode & facheuse aux Tartares mêmes. Mais comme elle importoit à l'Etat, aussi bien que celle d'obliger les Chinois à se couper les cheveux, on considéroit que ces mécontentemens passeroient bien-tôt. Outre que Xunchi faisoit sçavoir à ses

pen-

P.  
peuples  
douce  
voit m  
pretend  
des escl  
te de c  
comme  
lesquell  
tes ses  
comman  
rention  
& l'une  
tellemen  
pourroit  
toutes l  
Mais ce  
toutes h  
voit en  
avec des  
n'y rest  
prehend  
Ainsi le  
Villes, se  
pes à la  
passer d  
le juger  
soin de  
tout le  
il auroit

ent d'un qui  
 utre qui est  
 e est la Chi-  
 & comme  
 e France en  
 a plus d'ar-  
 commande-  
 ortir des Pro-  
 ablissemens,  
 de quelque  
 t, pour ve-  
 ans les deux  
 quin, où les  
 é ordinaire-  
 Tartares nou-  
 s commen-  
 ordre de leur  
 dont ils; ouif-  
 eil comman-  
 abitoient ces  
 aller s'établir

ffez incomm-  
 ares mêmes.  
 at, aussi bien  
 s à se cou-  
 sideroit que  
 nt bien-tôt.  
 avoir à ses  
 peu-

peuples ses volontez de la maniere la plus  
 douce & la plus obligeante, & qui pou-  
 voit mieux leur faire connoître qu'il ne  
 pretendoit pas pour cela les traiter comme  
 des esclaves. Après s'être assuré de la for-  
 te de ces deux Villes capitales, il avoit  
 comme les deux clefs de cét Etat, sous  
 lesquelles il tenoit deormais en sûreté tou-  
 tes ses conquestes. La ville de Pequim  
 commande à toutes les Provinces du Sep-  
 tentrion, & Nanquin à celles du Midi;  
 & l'une & l'autre de ces grandes Villes sont  
 tellement fortes & puissantes, que chacune  
 pourroit en un besoin se défendre contre  
 toutes les Provinces qui dépendent d'elle.  
 Mais comme elles alloient encore être  
 toutes habitées de Tartares, & qu'il y a-  
 voit en garnison les meilleures Milices,  
 avec des Chefs d'une fidelité assurée, il  
 n'y restoit pas lieu deormais d'y ap-  
 prehender de sedition, ni de trahison.  
 Ainsi le Tartare ayant ces deux grandes  
 Villes, seulement, & quelques bonnes trou-  
 pes à la garde de la muraille, pour faire  
 passer des Armées de Tartarie lors qu'il  
 le jugeroit necessaire, n'auroit pas eu be-  
 soin de tenir d'autres gens de guerre en  
 tout le reste de la Chine, quand même  
 il auroit voulu repasser dans son País.

Quelque revolte & quelque soulèvement qui eût pû arriver, il n'y auroit point eu de forces capables de lui résister, d'abord qu'il auroit commencé à paroître à la teste de ses Armées. D'ailleurs les Chinois, par crainte de nouveaux maux, & après avoir veu ce que c'étoit que la revolte & la guerre, n'avoient garde qu'ils ne demeurassent soumis & assujettis comme ils étoient. Cependant ce Prince prenant toujours toutes ses sûretés n'a pas laissé de tenir encore de bonnes garnisons dans toutes les Villes & Places fortifiées de ce païs. Il n'a pas crû non plus devoir sortir de la Chine. Il est toujours demeuré à Pequin, encore qu'il n'ait pas voulu qu'on appellât cette Ville, non plus que celle de Nanquin, la Cour. Il prétendoit qu'elles ne doivent être que deux Villes particulières, & qu'il n'y avoit point d'autre Cour que celle de la grande Tartarie, dont les Relations ne nous font encore rien connoître.

Ceux qui ont vû le jeune Xunchi à Pequin, rapportent que c'étoit un Prince extrêmement humain & d'une humeur douce & agreable, mais qui ne laissoit pas d'être extrêmement vif & agissant, habile aussi & très-avisé, & qui portoit ses soins & ses applications à tout ce qui regardoit

la

P  
la cond  
de lui  
passez  
qu'ils d  
extraor  
re de c  
pour l'  
Seigneur  
a pris c  
été son  
Mai  
notre  
a été le  
nistres  
& tout  
leur or  
modes  
geamm  
droient  
expedie  
très-det  
leurs ch  
ment c  
ra de le  
chi, po  
de bon  
Chine,  
lui étoit  
levez d  
qui étoit

soulevement  
 oit point eu  
 er, d'abord  
 tre à la teste  
 s Chinois,  
 , & après  
 a revolte &  
 qu'ils ne dé-  
 comme ils  
 ce prenant  
 n'a pas laissé  
 rnisons dans  
 ifiées de ce  
 devoir for-  
 urs demeuré  
 t pas voulu  
 on plus que  
 l pretendoit  
 deux Villes  
 point d'au-  
 e Tartarie,  
 encore rien

unchi à Pe-  
 a Prince ex-  
 meur dou-  
 laissoit pas  
 ant, habile  
 oit ses soins  
 i regardoit

la conduite de ses peuples. Il avoit auprès  
 de lui un de ses trois Oncles qui étoient  
 passez avec lui à la conquête de la Chine,  
 qu'ils disoient être une personne très-sage &  
 extraordinairement passionnée pour la gloire  
 de ce jeune Monarque, aussi bien que  
 pour l'honneur de toute sa Nation. Ce  
 Seigneur a demeuré toujours à la Cour, &  
 a pris des soins de Xunchi tels que s'il eût  
 été son véritable pere.

Mais ce qui a encore mieux fait con-  
 noître l'humanité & la bonté de ce Prince,  
 a été le commandement qu'il fit à ses Mi-  
 nistres, de faire à ses peuples tous les biens  
 & toutes les graces qu'ils pourroient. Il  
 leur ordonna pour cela de se rendre com-  
 modes & faciles à tous, de traiter obli-  
 geamment & avec bonté ceux qui vien-  
 droient à eux, d'être aussi très-prompts à  
 expedier les affaires, & sur toute chose  
 très-desintéressé, à peine d'être privez de  
 leurs charges & de la vie. On verra com-  
 ment cela s'est pratiqué, lors qu'on parle-  
 ra de leur justice en particulier. Xun-  
 chi, pour se rendre lui-même un exemple  
 de bonté, fit publier par toute la  
 Chine, qu'il remettoit tous les tributs qui  
 lui étoient dûs, & qui n'avoient point été  
 levez durant les trois années de la guerre,  
 qui étoient 1644. 45. & 46. Il est vrai



que les Chinois ne demeueroient pas d'accord de les lui devoir, parce que toute la Chine ne lui étoit pas encore soumise alors. Mais pour lui il prétendoit que d'avoir été couronné grand Empereur de la Chine à Pequin en 1643. sans avoir eu depuis aucun Competiteur, étoit autant pour ses droits, que d'être déjà en possession de l'Empire tout entier. Cette raison ne persuadoit pas les Chinois. Il est pourtant vrai que soit qu'il eût, ou qu'il n'eût pas droit, il se seroit bien fait payer, s'il l'avoit voulu. Il étoit le maître, & l'on n'auroit pas gagné à s'opposer à ses volontez. On ne peut donc nier, que comme il pouvoit avoir des besoins très-pressans de lever ces deniers, ce ne fût une bonté & une liberalité toute royale de faire cette remise à ses peuples, auxquels il faisoit ainsi connoître qu'il vouloit que l'affection qu'il avoit pour eux, prévalût sur tous ses interêts. Ce n'est pas aussi que la plûpart des Villes & des Provinces de la Chine n'eussent déjà payé plusieurs fois tous ces tributs par les pertes qu'elles avoient souffertes. Mais on prétendoit encore que les Chinois s'étoient attiré ces maux, pour s'être mis en défense si mal à propos; qu'ils avoient eux-mêmes irrité l'insolence des gens de guerre, qu'il

qu'il n'av  
suite en l  
du Roi;  
dres,  
faites, &  
savoit fait  
convainq  
pas.

Il est  
avoient é  
rent si se  
leurs pou  
forte,  
monde.

le seureté  
que les C  
prirent leu  
avec la m  
commerce  
vit les den  
des lieux  
ques dans  
la seureté  
mais pût se  
que par le  
roit desorr  
toient con  
nouveau M  
pas à se so  
volte. Pou

pas d'ac-  
e toute la  
mise alors.  
d'avoir  
de la Chi-  
eu depuis  
pour ses  
ession de  
raison ne  
est pour-  
où qu'il  
a fait pa-  
t. le mai-  
à s'oppo-  
onc nier,  
s besoins  
, ce ne  
ite roya-  
les, auf-  
il vou-  
r eux,  
Ce n'est  
& des  
éja payé  
es per-  
son pre-  
s'étoient  
s en dé-  
nt eux-  
guerre,  
qu'il

qu'il n'avoit pas été possible de reprimer en-  
suite en les lieux si éloignez de la presence  
du Roi; Que c'étoit enfin contre ses or-  
dres, que toutes ses violences s'étoient  
faites, & que les severes châtimens qu'il en  
savoit fait faire, étoient des preuves assés  
convainquantes, qu'il ne les approuvoit  
pas.

Il est vrai que ceux des Soldats qui  
avoient été accusez de ces brigandages, fu-  
rent si severement punis, que si les vo-  
leurs pouvoient être par tout traitez de la  
sorte, il n'y en auroit bien-tôt plus au  
monde. Aussi y eut-il aussi-tôt une tel-  
le seureté à aller & venir par tout ce país,  
que les Courriers & les Messagers y re-  
prirent leurs routes & leur train ordinaire,  
avec la même liberté qu'auparavant. Le  
commerce se trouva retabli, en sorte qu'on  
vit les denrées & les marchandises venir  
des lieux les plus avancez dans le país, jus-  
ques dans les Ports de Mer, avec toute  
la seureté que les Marchands auroient ja-  
mais pû souhaiter. C'étoit une marque  
que par le bon ordre du Prince tout y é-  
roit désormais en paix; que les peuples é-  
toient contents de demeurer soumis à leur  
nouveau Maître, & qu'ils ne pensoient  
pas à se soulever, ni à faire aucune re-  
volte. Pour maintenir aussi l'ordre & la  
disci-

discipline parmi les gens de guerre, il leur fut fait commandement, que par tout où ils seroient; & dans les Provinces même où il y auroit encore de la guerre, ils eussent à camper & à loger sous leurs tentes hors des Villes & Villages, avec défense sous de très-rigoureuses peines, d'y venir sans ordre & congé de leurs Officiers. Un Prince de quatorze ans, un idolatre & un barbare, auroit pû faire des choses moins raisonnables & moins justes. Il en auroit pû faire aussi encore de plus grandes & de plus éclatantes; mais ce n'est guères la coûtume que ceux qui ne sont ni idolatres, ni barbares, en fassent beaucoup davantage.

Ensuite de la remise de ces tributs, qui n'avoient point été levez durant les années de la guerre, on commença à faire payer ceux des années suivantes. Ce fut avec tant de moderation, que, quoi que les impositions ordinaires que les Chinois payoient à leurs Princes, fussent assez mediocres, Xunchi voulut qu'on en remit encore la troisième partie. C'est ce qu'il fit publier par une Declaration, qui portoit, que ce Prince ne vouloit prendre que les deux tiers des tributs qu'on avoit payez aux Rois de la Chine, & qu'il faisoit grace au peuple de cette troisième partie.

Xun-

P  
Xunch  
Mandari  
un très-g  
de grand  
d'avoir é  
n'exerçoi  
dant exen  
& seulem  
avis au  
vinces &  
selon qu  
pouvoir.  
devoir; c  
sieurs ann  
vinces me  
où il avoi  
pas mis c  
voient ain  
sé perir l'  
voit reco  
très-mal se  
faire sent  
châtimens  
graces, &  
leur dignit  
voulut qu'  
le reste du  
comme les  
imposez  
ce Princ

re, il leur  
ar tout où  
nces même  
re, ils euf-  
eurs tentes  
ec défense  
d'y venir  
fficiers.  
n idolatre  
des choses.  
astes. Il  
plus gran-  
s ce n'est  
ne sont ni  
beaucoup

ributs, qui  
les années  
faire payer  
fut avec  
oi que les  
hinois pa-  
ez medio-  
emît enco-  
u'il fit pu-  
ortoit, que  
e les deux  
payez aux  
t grace au

Xun-

Xunchi crût aussi devoir reformer les Mandarins. Il y en avoit dans la Chine un très-grand nombre, & qui jouissoient de grands privileges sans autres merites que d'avoir été dans ces charges, que plusieurs n'exerçoient plus alors. Ils étoient cependant exemts de tous subsides & tributs, & seulement obligez de donner des avis au Roi, sur les affaires des Provinces & des Villes où ils demeuroient, selon qu'ils jugeoient qu'on y devoit pourvoir. Ils y avoient fait si mal leur devoir; qu'encore qu'ils eussent vû plusieurs années auparavant les maux de Provinces menacer tout l'Etat du mal-heur où il avoit été réduit, ils ne s'en étoient pas mis davantage en peine, & ils avoient ainsi par cette lasche infidelité laissé perir l'Etat & leur Prince. Xunchi avoit reconnu encore que ces gens avoient très-mal servi leur Roi. Il voulut donc leur faire sentir qu'ils meritoient mieux des châtimens, que des immunités & des graces, & pour cela, il les priva tous de leur dignité, leur osta leurs privileges, & voulut qu'ils n'eussent aucun avantage sur le reste du peuple, mais qu'ils payassent, comme les autres, les tributs qui seroient imposez. N'est-il pas juste, (disoit ce Prince) que les Mandarins assistent

» des-

„ desormais le Roi de leur argent , eux  
 „ qui l'ont si mal assisté de leurs avis, &  
 „ de leurs conseils. C'étoit legerement  
 punir des traîtres qui avoient si mal-  
 heureusement negligé les ordres & les  
 emplois qu'ils avoient receus de leur Prin-  
 ce. Mais cette legere peine ne laissoit pas de  
 leur être un affront d'autant plus sensible  
 qu'il donnoit plus de plaisir au peuple,  
 qui se réjouïssoit à son tour de la disgrâce  
 & de l'abbaissement de ses Tyrans. On  
 disoit néanmoins que Xunchi conserveroit  
 encore quelques-uns de ces Mandarins, mais  
 en petit nombre, & ceux-là seulement  
 qui auroient plus de reputation & de me-  
 rite.

On s'attendoit & on souhaitoit qu'il  
 en fit autant des Bonzes, qui avoient de si  
 grands revenus dans tout ce pais, & l'on  
 tenoit que s'il ne les exterminoit pas en-  
 tierement, il en feroit au moins une bon-  
 ne reforme. Il y en avoit alors de trois  
 differens Ordres ; en un seul desquels on  
 faisoit état qu'il s'étoit trouvé en d'au-  
 tres temps plus de trois millions de Bon-  
 zes. C'étoit dequoi faire de beaux de-  
 niers, que la vente d'un si grand nombre  
 d'Esclaves. Leur nombre, non plus que  
 leurs revenus, ne fut pas si grand depuis.  
 Il n'y a pourtant toujours que trop de  
 cette

ette Nati  
 endroit g  
 ute peri  
 erre déli  
 ait prese  
 on de ces  
 Mais la  
 de toutes  
 la Chir  
 oient si p  
 Cour des  
 étoient q  
 e, & des  
 endant  
 fortunes,  
 Etat con  
 avantages,  
 leurs enfan  
 y avoit de  
 it ces ph  
 illes s'éto  
 lus grands  
 ment un  
 iques du  
 propos de  
 es charges  
 il voulut  
 re qu'ils é  
 onnes inu  
 oin d'avoit

gent, eux  
eurs avis, &  
legerement  
nt si mal-  
dres & les  
le leur Prin-  
issoit pas de  
plus sensible  
au peuple,  
la disgrâce  
ans. On  
onserveroit  
darins, mais  
seulement  
& de me-

toit qu'il  
oient de si  
s, & l'on  
it pas en-  
une bon-  
rs de trois  
quels on  
en d'au-  
de Bon-  
beaux de  
d nombre  
plus que  
d depuis  
e trop de  
cette

cette Nation inutile dans la Chine, qui ne  
endroit guères, quand la race en seroit  
toute perie. Elle gagneroit au contraire  
être délivrée du plus grand obstacle, qu'il  
ait presentement au salut & à la conver-  
sion de ces peuples.

Mais la plus celebre & la mieux receüe  
de toutes les reformes qui se firent alors  
en la Chine fut celle des Eunuques, qui  
étoient si puissans & si en credit dans la  
Cour des derniers Rois. Leurs emplois  
étoient que de garder les femmes du Prin-  
ce, & des autres grands Seigneurs. Ce-  
pendant ils s'élevoient à de si grandes  
fortunes, que les premieres personnes de  
l'Etat consideroient comme de grands  
avantages, de pouvoir avoir plusieurs de  
leurs enfans en ces postes si honorables. Il  
y avoit de l'émulation à qui en rempli-  
roit ces places, depuis que plusieurs fa-  
milles s'étoient enrichies & parvenuës aux  
plus grands honneurs, pour avoir eu seu-  
lement un de leurs enfans entre les Eu-  
nuques du Prince. Xunchi ne srouva pas  
à propos de laisser à ce genre d'hommes  
des charges & les dignitez de son Etat.  
Il voulut qu'ils demeurassent seulement  
ce qu'ils étoient, c'est à dire des per-  
sonnes inutiles dans la Nature, qui bien  
loin d'avoir pû rendre quelque service à  
leur

leur dernier Empereur Xunchin, avoient  
contraire été la plûpart autant de traîtres  
qui avoient laschement vendu sa personne  
& son Etat.

Les femmes des Seigneurs Tartares, n'  
voulurent pas non plus qu'on leur donnât  
de ces Eunuques. Elles prétendoient  
n'avoir pas besoin de ces Gardes : par  
ce que, (disoient-elles) les femmes n'en  
sont pas plus fidelles, ni plus sages pour  
être bien gardées; & que plusieurs au  
contraire ne se sont que plûtôt perdues  
pour avoir eu trop de Gardes. Quant  
pour elles, elles avoient l'honneur, qui  
étoit une garde beaucoup plus fidelle  
que toutes celles qu'on leur pouvoit don  
ner. Aussi ces femmes ne demeurent  
elles pas prisonnières, comme celles de  
Chine. Elles sortent quand il leur plaît  
& non seulement par la Ville, mais encore  
à la Campagne. Elles montent à cheval, &  
ne craignent pas de se trouver dans  
les batailles. Elles executent & agissent  
generalement beaucoup mieux qu'elles ne  
discourent & qu'elles ne parlent. Comme  
me les Eunuques ne devoient donc avoir  
d'autre emploi que de garder les femmes  
que les Chinois tiennent en de perpetuel  
les prisons, cet office ne fut plus d'au  
cune consideration auprès des Tartares.

il y a  
ères des  
aux Eun  
auront  
Nature a

ambien le  
contents  
res.  
sels étoient  
Chinois.  
me. & pro

ON peu  
tent p  
nt, mais  
qu'ils obl  
te les exem  
istres & les  
informerent  
modele d'éq  
annoit pou  
es, que les  
oient pas  
es Usurpat  
s premiers  
connoître

il y a assez d'apparence qu'il n'y aura  
 d'ici desormais dans la Chine de nou-  
 veaux Eunuques, & que les anciens mê-  
 me auront honte d'eux, & de l'injure que  
 la Nature a receuë en leurs personnes.

### CHAPITRE XXVII.

*Combien les peuples de la Chine étoient  
 contents du gouvernement des Tarta-  
 res.*

*Quels étoient le faste & l'avarice des Mandarins  
 Chinois.*

*La promptitude & la justice des Tartares.*

ON peut dire que les Princes n'invitent pas seulement à faire ce qu'ils veulent, mais qu'ils le commandent encore, & qu'ils obligent en quelque sorte à suivre les exemples qu'ils donnent. Les Ministres & les Officiers du jeune Xunchi se conformèrent ainsi si parfaitement sur le modèle d'équité & de justice qu'il leur avoit pour le gouvernement de ses peuples, que les Chinois même, qui ne pouvoient pas ne les point regarder comme des Usurpateurs & des Tyrans, étoient les premiers à en parler avec estime, & à reconnoître ingenuëment qu'ils méritoient de



de leur commander. Cette satisfaction des peuples n'étoit pas moins une preuve des bonnes intentions du Prince, que de la fidelité des ses Ministres. Car il n'est que trop ordinaire aux hommes de trouver à redire, & de se choquer de tout ce qui se fait en un nouveau gouvernement, quelque bien ordonné qu'il puisse être d'ailleurs. Mais ce qui contenta le plus les Chinois, fut qu'ils virent que les Tartares vouloient bien leur donner part au gouvernement, en les admettant toujours aux dignitez & aux charges. Ils le faisoient pour se concilier l'affection des peuples, & parce qu'ils voyoient aussi qu'y ayant beaucoup d'affaires dans tout ce grand pais, il seroit bien nécessaire d'y donner de l'emploi à toutes les deux Nations. Ainsi, comme les Chinois étoient mieux instruits de toutes les affaires de l'Etat, & qu'ils sçavoient mieux s'accommoder à l'esprit & à l'humeur de ceux de leur Nation, ils en envoyoient tous les jours dans les Provinces pour y exercer des charges de Mandarins, ou pour être Gouverneurs des Places, avec subordination cependant & dépendance des Seigneurs Tartares qui y étoient en de plus grandes dignitez, & devoient observer leur conduite. Ceux

cy prennent  
Chinois, &  
d'être des  
sent tout  
plois. Ils  
pos qu'ils  
riches ce  
qu'ils eus  
grandeur  
si venerab  
Mandarins  
le de mon  
faste & p  
des plus  
loit netto  
où il dev  
ce, & en  
faire du b  
res avoien  
quoient d  
seulement  
leur crioi  
femmes c  
tes que p  
rent pour  
la raillerie  
niere d'ag  
llesses les e  
qu'il fût  
défense.

e satisfactio  
 une preuve  
 ace, que d  
 Car il n'e  
 nes de trou  
 r de tout c  
 uvernemen  
 l puisse être  
 enta le plu  
 virent qu  
 leur donne  
 es admittan  
 ux charges  
 ilier l'affec  
 qu'ils vo  
 roup d'affa  
 l seroit bie  
 ploï à tou  
 i, comme  
 instruits d  
 , & qu'i  
 er à l'espr  
 r Nation, il  
 rs dans le  
 s charges d  
 Gouverneur  
 cependant  
 Tartares qu  
 dignitez, &  
 ite. Ceux

cy prenoient garde seulement que les  
 Chinois, qui n'avoient pas la reputation  
 d'être des gens fort des-interessez, ne fis-  
 sent tout ce qu'il leur plairoit dans ces em-  
 plois. Ils ne trouverent pas non plus à pro-  
 pos qu'ils portassent comme auparavant de  
 riches ceintures, & des bonnets carrez, ni  
 qu'ils eussent plusieurs autres marques de  
 grandeur & de majesté qui les rendoient  
 si venerables. Car on voyoit, lors qu'un  
 Mandarin alloit aux Audiances, uné fou-  
 le de monde suivre après luy avec plus de  
 faste & plus d'appareil que s'il se fût agi  
 des plus grandes affaires de l'Etat. Il fal-  
 loit nettoyer & ranger tout dans les ruës,  
 où il devoit passer. Il falloit faire silen-  
 ce, & empêcher le peuple de crier & de  
 faire du bruit. Mais depuis que les affai-  
 res avoient changé, les Tartares se moc-  
 quoient d'eux s'ils voyoient qu'ils se fissent  
 seulement porter en chaise par la Ville. Ils  
 leur crioient qu'ils devoient laisser à leurs  
 femmes ces chaises, qui n'avoient été fai-  
 tes que pour elles. Ils ne les empêche-  
 rent pourtant pas de s'en servir. Mais  
 la raillerie qu'ils en faisoient, & leur ma-  
 niere d'agir si opposée à toutes ces mo-  
 lles les en des-accoustuma bien-tôt, sans  
 qu'il fût besoin de leur en faire aucune  
 défense. Les Seigneurs Tartares, les Vice-  
 Rois

Rois des plus grandes Provinces, & les Oncles même du Roi alloient par les rues à cheval, suivis seulement de cinq ou six de leurs Domestiques, comme auroit pû faire le moindre petit Mandarin de la Chine. Les gens de ces Seigneurs étoient aussi à cheval, comme leurs Maîtres; & les Vice-Rois, & les premières personnes de l'Etat, étoient par tout d'un abord si facile, & traittoient si civilement ceux qui avoient affaire à eux; qu'ils en étoient tout surpris. Ils ne faisoient point faire silence au monde dans les places & dans les rues; mais ils y recevoient au contraire les Memoriaux, ils y donnoient audience, & ils y expedioient les affaires, sans en témoigner aucune peine, outre qu'ils donnoient encore une libre entrée dans leurs maisons à tout le monde, & à toutes les heures du jour. Les Chinois admiroient toutes ces manieres d'agir des Tartares, & ils les en estimoient d'autant plus, qu'ils se representoient mieux pour lors la superbe & la fierté de leurs grands Mandarins, desquels ils ne pouvoient avoir audience que de bien loin: encore leur falloit-il parler à genoux, & en donnant plusieurs fois du visage contre la terre.

Aussi cette douceur & cette facilité des  
Minis-

Ministre  
moins p  
conques  
esté pou  
Cela pari  
dans la C  
mer quel  
traire tel  
Magistra  
fer qu'av  
ils gemiss  
leurs Ma  
re ce qu  
pour en  
dire seule  
des Mand  
ferable cri  
quelque l  
l'accusoit.  
C'estoit  
plus souffi  
superbe d'i  
nal. Apre  
ner & à rou  
reparer à  
nel, il s'  
fixement,  
qui pronon  
Il monroit  
eux qui pa

ces, & les  
par les ruës  
cinq ou six  
me auroit  
darin de la  
eurs étoient  
Maîtres; &  
res person-  
d'un abord  
ement ceux  
s en étoient  
point faire  
es & dans  
t au con-  
donnoient  
es affaires,  
ne, outre  
ibre entrée  
ade, & à  
es Chinois  
d'agir des  
t d'autant  
ieux pour  
urs grands  
oient avoir  
: encore  
& en don-  
contre la  
facilité des  
Minis-

Ministres Tartares, n'a-t'elle pas esté moins puissante pour leur assurer leur conquête, que leurs Armées ne l'avoient esté pour leur assujettir tant de peuples. Cela paroissoit assez, de ce que n'y ayant dans la Chine que le peuple qui pût former quelque conspiration, il estoit au contraire tellement satisfait de ces nouveaux Magistrats, qu'ils ne pouvoient plus penser qu'avec horreur à la dure servitude, où ils gémissoient auparavant sous la fierté de leurs Mandarins. On auroit peine à croire ce que les Chinois en souffroient, & pour en marquer quelque chose, il faut dire seulement de quelle maniere le dernier des Mandarins de la Chine traitoit un miserable criminel qu'on amenoit devant lui, quelque leger que fust le crime dont on l'accusoit.

C'estoit une chose qui ne se pouvoit plus souffrir, dit une Relation, que la superbe d'un Mandarin, assis en son tribunal. Après avoir esté long-temps à tourner & à rouler les yeux dans la teste, pour se preparer à envisager un miserable criminel, il s'arrestoit ensuite à le regarder fixement, & d'une maniere qu'il sembloit prononcer déjà un Arrest de mort. Il montroit de hideux sourcils, comme ceux qui paroissent à travers de la visiere

R

d'un

d'un homme armé, & qui se prépare à rompre une lance. Il demouroit en posture, & comme en garde de tout le corps, avec les mains, sans action & sans mouvement. Il disoit quelque paroles, mais qui estoient toutes comme de plomb, tant elles tomboient avec poids & gravité, & loin à loin les unes des autres, ainsi qu'on voit les pas de quelque puissant animal peser & s'imprimer sur la terre. Deux Pages estoient cependant à ses costez avec de larges éventaill, pour rafraichir l'air, ou pour en chasser les mouches. Car il auroit esté contre la gravité du Mandarin de faire pour ce sujet un mouvement de la main. Il auroit fallu autrefois des Mandarins de la Chine, pour apprendre à Rome, à former des Caïtons. Mais le plus ridicule est que le fortuné Mandarin estoit un des plus grands voleurs du País, ou plutôt un habile filou, qui faisoit en un jour, plus de tours de ce mestier, que les troupes de Charlatans n'en auroient pû faire en toute une année.

L'estat & la posture du miserable qui comparoïssoit devant le Mandarin, est encore quelque chose de plus extraordinaire, que toute cette superbe. On le faisoit venir dans une sale, où il falloit

qu'

qu'il  
une dé  
nuds  
Il devo  
nemen  
jusques  
présent  
gure d  
ner de  
toujour  
Sa teste  
ses épa  
te ; &  
Ses ma  
tes, si  
il pouvo  
Mais il  
demeura  
ses os, s  
se cache  
autres.  
c'estoit u  
ni à l'ho  
qu'un m  
son Juge  
dessus u  
Tribunal  
qu'il jette  
vent asse  
le coupal

e préparé à  
 it en postu-  
 t le corps,  
 sans mou-  
 uroles, mais  
 lomb, tant  
 gravité, &  
 tres, ainsi  
 ue puissant  
 ur la terre.  
 à ses costez  
 r rafraichir  
 s mouches.  
 gravité du  
 t un mou-  
 fallu autre-  
 , pour ap-  
 r des Ca-  
 e est que  
 n des plu-  
 plutôt un  
 jour, plu-  
 troupes de  
 re en tout  
 miserable  
 andarin, es  
 s extraordi-  
 be. On l'  
 où il fallo  
 qu'

qu'il fust dans une contenance, & dans  
 une décence où rien ne manquast. Il estoit  
 nuds pieds, & marchoit sur ses genoux.  
 Il devoit à tous momens faire des proster-  
 nemens, & des inclinations de la teste,  
 jusques à avoir le visage sur la terre. Il se  
 presentoit en cette posture, & avec la fi-  
 gure d'un homme qui auroit pû don-  
 ner de la compassion. Il avoit les yeux  
 toujours bas, & comme cloüez à la terre.  
 Sa teste ne paroissoit presque point hors de  
 ses épaules. Sa voix estoit comme estein-  
 te; & il n'osoit, ni respirer ni souffler.  
 Ses mains demeuroient toujours join-  
 tes, si ce n'estoit que de temps en temps  
 il pouvoit s'en aider à faire des reverences.  
 Mais il falloit que du reste du corps, il  
 demeurast dans une telle contrainte, que  
 ses os, s'il enst esté possible, eussent dû  
 se cacher & s'enfoncer les uns dans les  
 autres. S'il osoit tousser ou cracher,  
 c'estoit un crime, pour lequel il estoit pu-  
 ni à l'heure même. C'est en cet estat,  
 qu'un miserable attendoit la Sentence de  
 son Juge, qui prenoit pour ce sujet de  
 dessus une table, qui estoit devant son  
 Tribunal, de certaines marques de bois,  
 qu'il jettoit à terre, selon les fautes, sou-  
 vent assez legeres, dont il vouloit punir  
 le coupable. Chacune de ces marques

estoit une Ordonnance ou une Sentence de cent coups de fouët, qui déchiroient & enlevoient tellement la peau de ces miserables, que souvent il ne leur restoit presque plus de vie au milieu de cette flagellation. Cependant oser faire la moindre réplique ou supplication après une telle Sentence, n'estoit qu'augmenter encore son châtiment, par un nouveau crime. Le coupable n'avoit donc garde d'ouvrir la bouche, ni de se mouvoir seulement, de peur d'irriter encore son Juge. Les Bourreaux qui assistoient toujours au jugement, le faisoient ensuite, & l'expedioient au plutôt. Pour cela, ils le dépouilloient tout nûd; & sans crainte de blesser la gravité du Mandarin, ils lui donnoient en sa presence le nombre des coups de fouët qu'il avoit ordonné par ses marques. Cét homme qui n'auroit pas voulu chasser une mouche de peur de blesser la bien-seance, ne trouvoit pas qu'il lui fust des-honorable de voir fouëtter une homme nud. C'estoient là les façons & l'affectation ridicule de ces gens qui pretendoient maintenir si bien leur gravité, en écorchant comme beaucoup d'autres une mouche, & ne prenant pas garde qu'ils avalent un Chameau. Qu'on

sur

sur la  
tenoier  
sous d'  
Con  
nouvea  
tarie,  
sans tou  
contra  
ils avoi  
me ils  
dans les  
res &  
toit; C  
justice  
res du  
noient a  
ties à l  
aucunes  
se prost  
devant  
yoient  
pour eu  
riant &  
lasser d'a  
changem  
de la pei  
des Tan  
traire,  
liberté,  
sous la p

Sentence  
échiroient  
u de ces  
eur restoit  
i de cet-  
er faire la  
on après  
augmenter  
nouveau  
onc garde  
ouvoir feu-  
son Juge.  
ûjours au  
, & l'ex-  
ela, ils le  
crainte de  
, ils lui  
ombre des  
donné par  
'auroit pas  
e peur de  
uavoit pas  
oir fouët-  
ent là les  
e ces gens  
bien leur  
beaucoup  
renant pas  
i. Qu'on  
n exagé-  
sur

sur la fierté des Mandarins Chinois, qui tenoient ces miserables peuples si bas au dessous d'eux.

Comme ceux-cy voyoient donc leurs nouveaux Magistrats, les Grands de Tartarie, & les Oncles même du Roy agir sans toutes ces façons, & si éloignez au contraire de cette ridicule superbe, dont ils avoient si long-temps souffert: Comme ils voyoient les Vice-Rois recevoir dans les places & dans les ruës les Memoires & les Requestes qu'on leur presentoit; Qu'ils y répondoient & rendoient justice tout-à-cheval; Qu'à toutes les heures du jour les Magistrats Tartares donnoient audience, & expedioient les Parties à l'heure-même, sans les obliger à aucunes ceremonies, ni permettre qu'on se prosternast ni qu'on marchast à genoux devant eux. Comme les Chinois voyoient donc un gouvernement qui avoit pour eux quelque chose de bien plus sian & de plus doux, ils ne se pouvoient lasser d'admirer & d'estimer un si heureux changement. Ainsi bien loin d'avoir de la peine de se voir sous la domination des Tartares, il leur sembloit au contraire, qu'ils commençoient d'entrer en liberté, après avoir gemi si long-temps sous la plus dure de toutes les servitudes.



Xunchi employa de la forte sa douceur & sa bonté, pour se mieux assurer de ces nouveaux Sujets. C'est par tout que l'art de gagner les peuples, n'acheve & n'assûre pas moins les conquestes, que celui de gagner des victoires en fait les commencemens & les progrès. Après tout, il paroist que la ruine ou la conservation des Empires & des peuples, dépendent beaucoup des différentes manieres d'agir de ceux qui les gouvernent.

Les Tartares eurent aussi leur Conseils & leurs Tribunaux pour rendre la justice, tels qu'avoient les Chinois, mais non en si grand nombre. Ils conserverent les dignitez de Colaô & de Mandarin, mais on n'y parvenoit que par le merite & par élection, & ce devoient estre encore toutes personnes d'une haute reputation, & du merite desquelles on s'assureroit auparavant par de bonnes informations.

Pour le particulier de leurs Loix & de leur Police, la maniere de proceder dans leurs Tribunaux, les Officiers qui rendent la justice & l'administration qui s'en fait, tant pour le Criminel que pour le Civil, conformément aux Ordonnances & aux Reglemens qu'ils ont faits, c'est ce dont on n'a pas esté encore bien informé. On sçait seulement que ce qu'ils font est tout oppo-

fé à ce qu'  
esté aussi  
ment ces  
aux ancie  
plus de s  
ont mis d  
ges. Le  
à leurs no  
mez en to  
ainsi il  
bien-tost  
gouverner  
Les T  
des écritu  
ainsi gué  
Dans le C  
lement ce  
expedie d  
reste leur  
dépense. L  
le Crimin  
d'examine  
de l'accusé  
crime ou l  
toit, lors  
quisitions  
ne se serve  
ni de char  
mourir les  
tant tourm

fé à ce que faisoient les Chinois. Et ç'a esté aussi pour infinuër & établir doucement ces nouvelles coütumes si contraires aux anciennes, que se sont employez avec plus de soin ceux de cette Nation, qu'ils ont mis dans les Offices & dans les Charges. Les peuples de leur costé pour plaire à leurs nouveaux Maistres, se sont conformez en toutes choses à ces nouvelles Loix: ainsi il parût dès lors, qu'il ne resteroit bien-toft plus aucune trace de tout l'ancien gouvernement de la Chine.

Les Tartares n'employent pas de grandes écritures pour les procez, & ils n'ont ainsi guère affaire de gens de pratique. Dans le Civil, les parties verifient verbalement ce dont ils contestent; & on les expedie de même verbalement. Tout le reste leur passe pour perte de tems & folle dépense. Ils sont encore plus prompts dans le Criminel, quoi qu'ils ne laissent pas d'examiner tres-diligemment les charges de l'accusé. Ils ont cette maxime, que le crime ou l'innocence se manifestent bien-toft, lors que ceux qui en font les perquisitions y procedent sans interest. Aussi ne se servent-ils ni de prisons, ni de fers, ni de chaisnes. Ils disent que c'est faire mourir les hommes deux fois que de les tant tourmenter. Lors qu'on a arresté un

criminel, on le presente, à quelque heure que ce soit, devant le Juge, & si le crime est suffisamment prouvé, on le punit aussi-tost. Si la preuve n'est pas suffisante il est mis en liberté. Il n'y a que deux sortes de châtimens pour les coupables. Quand le crime ne merite pas la mort, on perce au criminel les oreilles de deux fers de flèches, desquelles on lui élève le bois au dessus de la teste en forme d'arc. On lui fait traverser en cét estat les ruës & les places de la Ville ; & un Officier marche devant lui, qui crie à haute voix „ que qui aura fait un pareil crime, recevra un pareil châtiment. Que si le crime de l'accusé merite la mort, on lui coupe la teste, sans faire difference des qualitez de sa personne & de son crime. C'est assez qu'il merite la mort, & pour faire cette execution, on le dépouille aussi nud qu'il estoit venu au monde, afin (disent-ils) qu'on l'en voie sortir tel qu'il y estoit entré. Le bourreau, lors qu'il est en cét estat, leve le coutelas & lui abat la teste, & au même tems que le corps tombe, il continuë de le mettre en pieces. Car c'est pour cette raison qu'ils l'avoient mis tout nud. Ils laissent pour l'ordinaire en cét estat les restes de ce cadavre, & pretendent donner par là plus d'horreur du crime. On

dit

dit que  
cuisse,  
Ce pou  
que les  
humain  
il n'y a  
ques fat  
taux pa  
bles de  
aussi tro  
criminel  
vivans.

Ce q  
stice des  
si-tost le  
cessaires  
minelles.  
qui ne s  
plique,  
roit rend  
ciles &  
Civil,  
aussi-tost  
Et pour  
roient au  
tems, m  
me n'avo  
convainc  
coupable  
pottast la

dit que le bourreau autrefois en levoit une cuisse, pour en faire un festin à ses amis. Ce pourroit estre de là qu'on auroit pensé que les Tartares mangeoient de la chair humaine. Mais, comme on l'a remarqué, il n'y a eu que les plus barbares, ou quelques sauvages, & des hommes tout brutaux parmi la Nation, qu'on ait crû capables de cet excès. Les Tartares auroient aussi trop honoré les charognes de leurs criminels, de leur donner des sepulchres vivans.

Ce qui paroist plus étrange dans la justice des Tartares est qu'ils puissent faire si-tost les preuves & les perquisitions nécessaires tant des affaires Civiles, que Criminelles. Cependant Xunchi, par une loi qui ne souffroit point de glose, ni de réplique, prétendit lever tout ce qui pourroit rendre ces promptes expéditions difficiles & impossibles. Il ordonna pour le Civil, que les causes seroient vuidées aussi-tost que les parties seroient oüies : Et pour le Criminel, que les accusez seroient aussi punis ou renvoyez en même tems, mais de telle sorte, que si le crime n'avoit pas esté verifié, & le criminel convaincu, lors qu'il estoit effectivement coupable, le Juge qui l'auroit renvoyé en portast la peine alors. Car Xunchi pré-

tendoit qu'il devoit y avoir de la faute du Juge. Que si le crime estoit prouvé, il falloit que l'accusé en fust puni à l'heure même, quelque difficulté qu'il y eust, soit que ce fût une peine pecuniaire, ou un châtiment corporel. Il n'y avoit pas ainsi lieu de prolonger les affaires. Il n'y avoit pas moyen non plus d'échapper, en contrevenant à la Loi du Prince, qui estoit ce que Xunchi pretendoit, en voulant que le crime pressast & donnast à penser aussi bien au Juge, qu'au criminel. Il fit observer cette Ordonnance dans toute sa rigueur; d'où il arriva qu'on ne vit depuis dans les Charges & les Magistratures que des personnes peu accommodées de biens, mais qui faisoient si bien leurs Charges, que les peuples se trouvoient beaucoup mieux de ces Juges, que de ceux des Rois de la Chine, quelques riches & quelques venerables qu'ils fussent.

Une telle prudence dans l'expédition des affaires pourroit sembler avoir quelque chose de barbare & de moins policé. Mais l'excez opposé de cette chicane & de toutes ces formes qui ne finissent jamais les affaires, ne paroistroit peut-estre pas moins barbare parmi ces peuples. Heureuse la Nation où les affaires n'iroient pas quelquefois si viste que chez

les

les Tar  
leurs,  
est l'ouv  
la politi  
jours.  
Xunc  
Mandari  
Charges  
leur don  
ne. Il e  
anciens  
il les en  
font pas  
cependan  
qu'ils n'a  
neur de M  
considero  
vement ob  
leure rep  
ravant.  
portant à  
dans ses er  
tation d'u  
des peupl  
qui se plai  
tage, estoit  
ces. Ils n  
observast d  
profiter de  
soient par

te du Ju-  
 alloit que  
 me, quel-  
 ue ce fût  
 châtement  
 lieu de  
 voit pas  
 contreve-  
 nit ce que  
 ue le cri-  
 si bien au  
 rver cet-  
 rigueur ;  
 dans les  
 des per-  
 as , mais  
 , que les  
 nieux de  
 ois de la  
 es vene-  
 l'expedi-  
 er avoir  
 oins po-  
 te chica-  
 ne finif-  
 oit peut-  
 ces peu-  
 s affaires  
 ue chez  
 les

les Tartares, ni aussi si lentement qu'ail-  
 leurs, mais ce temperament & ce milieu  
 est l'ouvrage & l'emploi d'une vertu que  
 la politique humaine ne consulte pas tou-  
 jours.

Xunchi a donné aussi aux Officiers &  
 Mandarins qui sont actuellement dans les  
 Charges, les mêmes appointemens que  
 leur donnoient les derniers Rois de la Chi-  
 ne. Il en a continué encore plusieurs des  
 anciens dans leurs premiers emplois, ou  
 il les en a pourvus de nouveaux qui ne  
 sont pas moins honorables. Ceux - là  
 cependant n'ont pas laissé de se plaindre  
 qu'ils n'avoient plus que le nom & l'hon-  
 neur de Mandarins. Ils avoient raison, s'ils  
 consideroient bien qu'ils estoient effecti-  
 vement obligés d'avoir au moins une meil-  
 leure reputation qu'ils n'avoient aupara-  
 vant. Il n'y a rien de plus im-  
 portant à un Ministre pour bien servir  
 dans ses emplois, que d'y avoir la repu-  
 tation d'un merite qui le fasse considerer  
 des peuples. Mais ceux de ces Officiers  
 qui se plaignoient & murmuroient davan-  
 tage, estoient ceux qui manioient les Finan-  
 ces. Ils n'estoient pas satisfaits qu'on les  
 observast de si près, qu'ils ne pussent rien  
 profiter de tant de deniers qui leur pas-  
 soient par les mains. Les Tartares les en-

railloient, en leur demandant si l'on ne les appelloit pas les Ministres des finances du Roi; que s'ils l'estoient, ils demeueroient par là d'accord que ces finances n'estoient pas à eux, mais au Roi; au lieu que s'ils se les approprioient pour s'en enrichir, ce ne seroient plus les finances du Roi, mais leurs finances propres. Qu'ils devoient enfin estre satisfaits de leurs appointemens, ou remettre leurs Charges à d'autres. Que le Roi ne manqueroit pas de gens qui feroient leur devoir & se contenteroient des mêmes appointemens qu'ils recevoient.

Xnnchi, après avoir si bien recommandé à ses Officiers qu'ils n'eussent pas à vendre la justice, fit punir tres-severement ceux des Juges qu'il scût avoir pris des presens des parties. Il prit d'autant plus garde à arrester ce desordre, qu'il scavoit que la ruine de la Chine avoit commencé par l'avarice & la corruption de la plupart des Juges, & de ceux qui estoient dans les emplois & les charges de cet Estat. En ce qui regarde les voleries, les extorsions, & les concussions, les Officiers & les Ministres Chinois n'avoient point leurs pareils au reste du monde. Aussi, long-tems même avant la perte de leur Empire, estoient-ils pour ce sujet tellement en ex-

cration

cration à  
ne pouvoit  
darins qu'

C'estoit  
les finance  
te, que le  
quante mi  
les ans, e  
la pauvret  
voir pas c  
plus neces  
détournoie  
de partie d  
employez.

payer, m  
côre moind  
ceux qui  
pendant pa  
fides pour  
des Mand  
puissans po  
qu'ils furent  
le soutenir  
quelque pa  
qu'on voy  
traiter avec  
ficiers les  
on vit au c  
rins s'enfu  
ferable sold

cration à leurs voisins, qu'on voit qu'ils ne pouvoient ni parler, ni écrire des Mandarins qu'avec indignation.

C'estoient eux qui dispofoient de toutes les finances de la Chine; mais de telle sorte, que le Roi qui avoit plus de cent cinquante millions de ducats de revenu tous les ans, estoit comme dans l'indigence & la pauvreté. Au moins paroiffoit-il n'avoir pas dequoi fournir aux dépenses les plus nécessaires de son Estat; tandis qu'ils détournoient & tiroient à eux la plus grande partie des deniers qui y devoient estre employez. Ils ne pensoient guères, ni à payer, ni à entretenir les troupes, encore moins à donner des recompenses à ceux qui avoient servi. Et le peuple cependant payoit des impositions & des subfides pour soutenir le faste & la grandeur des Mandarins, qui estoient devenus aussi puissans pour le renversement de cet Estat, qu'ils furent depuis lasches & foibles pour le soutenir, ou pour sauver du moins quelque partie de son débris. Car au lieu qu'on voyoit peu auparavant un Mandarin traiter avec les dernières indignitez les Officiers les plus considerables de l'Armée, on vit au contraire un nombre de Mandarins s'enfuir & se sauver de devant un miserable soldat. Ainsi par l'avarice de ces



Ministres, la garde du Prince n'estoit qu'une miserable soldatesque mal entretenue & mal payée, & qui dans le peu de consideration où elle estoit, prenoit bien un meilleur parti, en se rangeant avec les rebelles. Zunchin reconnut, bien que trop tard, que les gens de guerre ont une grande part au soutien & à la conservation des Empires, d'autant plus qu'il n'est pas possible que de grands Empires n'ayent toujours de puissans ennemis. Il se trouva cependant en son plus grand besoin sans aucunes troupes qu'il eust obligées par la moindre recompense à la défense de sa personne & de son Estat. Il trouva que ses tresors n'avoient pas esté employez en des choses necessaires & importantes à sa conservation, & il reconnut alors que toute sa grandeur estoit tres-mal soutenüe, lors qu'il vit sa personne Royale ainsi abandonnée, sa vie & son Empire reduits à leur derniere periode, & tout ce mal sans remede; qu'il falloit enfin perir, & laisser tout perir avec lui.

L'Empereur des Tartares Xunchi vit assez clair dans tout ce desordre du gouvernement de la Chine, & comme il jugea bien que ce mal se seroit enraciné & fortifié puissamment par les coustumes & les manieres d'agir des Chinois, il crût qu'il  
lui

lui) importoit  
jusqu'aux mo  
prit-il cette  
tint pas à lui  
bon ordre da  
premiers Mi  
tous leurs soie  
pouvoit faire  
que de voir a  
des Ministres  
rentions de le  
Ce fut auss  
naire de voir  
grité chacun  
bles Tartares,  
de le paroistre  
l'exercice de  
Vice-Roi de  
tout d'estre T  
un veritable  
qu'il estoit,  
troupes, estoit  
& un juge inc  
es qu'il donne  
bit desormais  
comme un ho  
la justice. Et q  
du pillage qu  
des Villes  
en justifioit se

lui importoit d'autant plus d'en extirper jusqu'aux moindres racines. Aussi entreprit-il cette affaire d'une maniere qu'il ne tint pas à lui, qu'il n'y eût désormais un bon ordre dans la justice des Chinois. Ses premiers Ministres y apporterent encore tous leurs soins, & c'estoit tout ce qui se pouvoit faire pour arrester ces desordres, que de voir ainsi la prudence & la fidelité des Ministres concourir avec les bonnes intentions de leur Maistre.

Ce fut aussi une chose toute extraordinaire de voir avec quelle droiture & integrité chacun des Officiers, tant des veritables Tartares, que de ceux qui affectoient de le paroistre, procedoit désormais dans l'exercice de sa charge. Ly, le fameux Vice-Roi de Canton, qui faisoit gloire par tout d'estre Tartare, quoi qu'on le crust un veritable Chinois, de grand voleur qu'il estoit, lors qu'il commandoit les troupes, estoit devenu un grave Magistrat, & un juge incorruptible dans les Audiances qu'il donnoit aux peuples. Il se faisoit désormais considerer dans le public, comme un homme zélé pour l'équité & la justice. Et quant à ce qu'il avoit profité du pillage qu'il avoit fait dans les priees des Villes, & par la campagne, il s'en justifioit seulement le mieux qu'il pouvoit

voit par les Loix de la guerre, qui donnent par tout une part considerable du butin aux Chefs & aux Generaux, qui en ont une si grande dans les perils. Que si du reste ses soldats s'estoient accommodés à l'occasion, de ce qu'ils avoient pû trouver, on devoit considerer qu'ils n'avoient point alors d'autre moyen de subsister, parce qu'il ne venoit point d'argent de la Cour pour les payer de leur solde. Il taschoit d'accommoder ainsi toutes ses affaires le moins mal qu'il pouvoit, & il faisoit enfin des excuses de tout le passé. Mais cependant il marchoit si droit, & il procedoit desormais avec tant d'honesteté & de desinteressement en toutes les affaires; & il obligeoit encore les Officiers qui dépendoient de lui, à faire les choses tellement au gré & au goust des peuples, qu'ils prenoient volontiers cette douceur en payement de tous les maux qu'il leur avoit fait auparavant.

Il faut rapporter, pour faire mieux voir l'habileté de cet homme, quelques paroles qu'il eut avec un Mandarin Chinois, dont on lui faisoit une plainte. Un habitant de Canton vint à son Tribunal lui demander justice sur quelque affaire. Il lui dit qu'il ne pouvoit pas estre Juge de sa cause sur la premiere instance, mais qu'un

Man-

P  
Mandar  
diatement  
mander  
loit app  
" avoir  
" le sup  
" darin  
" & j'ai  
" justice  
" il ne t  
" me qu  
" tation  
" à vôtre  
" plaise  
" faire f  
toit pas c  
allassent a  
oui ce  
" lui dis  
" (dit-il  
" présenc  
" nes; V  
" Doctet  
" vernem  
" faire de  
" penser  
" que les  
" cez, &  
" Arrêt e  
" temps &

qui don-  
 rable du bu-  
 ux, qui en  
 rils. Que si  
 accommo-  
 avoient pû  
 qu'ils n'a-  
 en de sub-  
 point d'ar-  
 er de leur  
 r ainsi tou-  
 l pouvoit,  
 de tout le  
 bit si droit,  
 ant d'hon-  
 r toutes les  
 es Officiers  
 les choses  
 s peuples,  
 e douceur  
 qu'il leur

nieux voir  
 es paroles  
 ois, dont  
 n habitant  
 ui deman-  
 Il lui dit  
 de sa cau-  
 ais qu'un  
 Man-

Mandarin Chinois en devoit juger imme-  
 diatement & avant lui ; qu'il lui allât de-  
 mander justice , & qu' ensuite s'il vou-  
 loit appeller de sa Sentence , il pourroit  
 „ avoir recours à lui. Seigneur , lui dit  
 „ le suppliant, il est vrai qu'un tel Man-  
 „ darin doit juger le premier mon affaire ,  
 „ & j'ai eu aussi recours à lui pour avoir  
 „ justice. Mais il y a tant de temps ; &  
 „ il ne termine rien : il ne paroît pas mê-  
 „ me qu'il pense à moi , quelques sollicita-  
 „ tions que je lui fasse ; ainsi je viens  
 „ à vôtre Excellence, pour obtenir qu'il lui  
 „ plaise de me faire justice , ou de me la  
 „ faire faire par le Mandarin. Ly qui n'é-  
 toit pas d'humeur à souffrir que les choses  
 allassent autrement qu'il l'entendoit, ayant  
 oui ce discours , & sçû que ce qu'on  
 „ lui disoit étoit vrai : Faites-moi venir ,  
 „ (dit-il) ce Docteur ; & le voyant en  
 „ présence d'un grand nombre de person-  
 „ nes ; Vous croyez donc , Monsieur le  
 „ Docteur, être encore sous l'ancien gou-  
 „ vernement de la Chine ; que pour une af-  
 „ faire de mille Ducats, vous en ferez dé-  
 „ penser deux ou trois mille aux parties ;  
 „ que les Juges gagneront toujourns les pro-  
 „ cèz, & que celle des parties qui aura eu  
 „ Arrêt en sa faveur, aura encore perdu son  
 „ temps & son bien. J'entens que vous sça-  
 „ chiez

„ chiez que nous sommes en un autre temps,  
 „ & que vous avez affaire à un autre Mai-  
 „ tre, l'Empereur des Tartares Xunchi. D'où  
 „ vient donc que vous ne finissez pas cette  
 „ affaire? D'où vient qu'il vous plaît de  
 „ faire si long-temps durer les procez; Vous  
 „ voulez del'argent, infame! Et vous cro-  
 „ yez que je ne vous entende pas. Mais je  
 „ jure par la tête de Xunchi, que s'il me  
 „ vient encore une pareille plainte de vous,  
 „ je vous ferai perdre vôtre Charge avec  
 „ la vie. Vuidez-moi cette affaire, & au plu-  
 „ tôt, si vous avez encore envie de vivre.

Le Mandarin se retira bien resolu de ren-  
 dre justice, encore que ce ne fût que par  
 force & malgré lui. Les autres qui reçu-  
 rent aussi cet avertissement, penserent à en  
 profiter. Ils virent que ce n'étoit pas le  
 temps de faire valoir comme auparavant,  
 leur gravité, & le peuple qui sçût ce qui  
 s'étoit passé, loüa merveilleusement la bon-  
 ne justice de son Gouverneur. On parla  
 de cette affaire, non seulement dans la Ville,  
 mais encore par toute la Province; & ce fut  
 toujours en applaudissant à la personne &  
 aux grandes qualitez du Vice-Roi de  
 Canton.

C'est ce que l'on a pû sçavoir en gene-  
 ral du gouvernement des Tartares dans  
 la Chine, & de la conduite en particulier  
 du

du jeune  
 res. C  
 barbares;  
 rien des  
 re Europ  
 es autant  
 barbares.

Les Tartar  
 Lettres p  
 Des Lettre  
 Des Scienc  
 clinatio  
 neral.

L Es Le  
 être c  
 deux Poles  
 affaires rou  
 e qu'il n  
 passer de l'u  
 bien-tôt un  
 assemblage  
 ourtant vi  
 côté des A  
 cheuses sui  
 côté des L

autre temps,  
 autre Mai-  
 nchi. D'où  
 pas cette  
 us plaît de  
 cez ; Vous  
 vous cro-  
 as. Mais je  
 que s'il me  
 te de vous,  
 aarge avec  
 , & au plû-  
 e vivre.  
 olu de ren-  
 at que par  
 qui reçu-  
 erent à en  
 oit pas ; le  
 paravant,  
 ût ce qui  
 nt la bon-  
 On parla  
 as la Ville,  
 & ce fut  
 sonne &  
 e-Roi de  
 en gene-  
 res dans  
 articulier  
 du

du jeune Roi Xunchi, & de ses Minis-  
 tres. Ce sont des hommes grossiers &  
 barbares ; mais il seroit à souhaiter que  
 rien des peuples des mieux policez de nô-  
 tre Europe, eussent en beaucoup de cho-  
 ses autant d'humanité & de justice que ces  
 barbares.

### CHAPITRE XXVIII.

*Les Tartares obligent les Chinois à laisser les  
 Lettres pour embrasser les Armes.*

*Des Lettres & Caractères des Tartares.*

*Des Sciences pour lesquelles ils ont plus d'in-  
 clination, & de leur Langue en gen-  
 eral.*

Les Lettres & les Armes pourroient  
 être considerées dans un Estat comme  
 deux Poles, sur lesquels la plupart des  
 affaires roulent & se soutiennent ; en for-  
 ce qu'il ne seroit pas aisé de se vouloir  
 passer de l'un ou de l'autre, qu'il ne parût  
 bien-tôt un vuide & un manquement dans  
 l'assemblage de ce grand Corps. Mais il est  
 pourtant vrai, que ce qui manqueroit du  
 côté des Armes pourroit avoir de plus fa-  
 cheuses suites, que ce qui manqueroit du  
 côté des Lettres & des Sciences, qui lais-  
 sent

sent aux Armes à les défendre & à les sou-  
 tenir elles-mêmes. C'est ce qui a bien  
 paru dans la dernière révolution de l'Em-  
 pire de la Chine, & ce qui a obligé aussi  
 le Tartare à remédier d'autant plus à ce  
 mal, qu'il voyoit que ce qui lui avoit don-  
 né de si grands avantages les lui pourroit  
 toujours ôter avec autant de facilité. L'on  
 a vû que de très-puissantes Monarchies  
 n'ont pas eu beaucoup besoin de Lettres  
 pour établir & affermir leur domination.  
 L'Espagne a donné plus de cinq mille ba-  
 tailles, en des temps qu'elle ne pensoit gué-  
 res à faire des livres; & il est aisé de  
 voir encore, qu'elle ne s'en est pas beau-  
 coup servie pour aller faire des conquêtes  
 en des terres éloignées. Le Tartare di-  
 soit fort bien que les Estats ne se pou-  
 voient maintenir sans les Armes, comme il  
 le pouvoient sans les Lettres. Il est certain  
 d'ailleurs qu'il y a toujours trop d'émulation  
 de puissance & de grandeur entre des Princes  
 voisins, pour qu'ils puissent se laisser long-  
 temps en repos les uns les autres. Ainsi au-  
 seul bruit que quelqu'un d'eux arme, c'est  
 comme une nécessité aux autres d'armer en  
 même temps. C'est leur épée qui doit leur  
 faire droit & justice, & ils savent assez  
 qu'il importe peu à ceux qui ont la force,

que leurs  
 meilleures  
 Le Ta  
 rendre od  
 devoit of  
 études des  
 traiter de  
 quelle il v  
 voit tant  
 commenc  
 ent encor  
 Lettres, q  
 en la ville  
 auparavant  
 autres fure  
 cences,  
 ceux qui  
 n'est pas e  
 des Doctes  
 nombre.  
 Xunchi  
 faction aux  
 pense qu'il  
 aux frais d  
 ces du Prin  
 ne fut pas  
 cendance d  
 savoir qu'  
 que reform  
 que c'étoit

& à les sou- que leurs droits ne soient pas fondez en de  
 qui a bien meilleures & de plus valables raisons.

Le Tartare néanmoins, pour ne se pas  
 obligé aussi prendre odieux aux Chinois, ne crût pas leur  
 et plus à ce devoir oster entierement les emplois & les  
 si avoit don- études des Lettres. Il jugea qu'il falloit  
 lui pourroit traiter delicatement une chose, pour la-  
 cilité. L'on quelle il voyoit que toute cette Nation a-  
 Monarchie avoit tant d'attache & d'estime. Ainsi au  
 de Lettres commencement de l'année 1647, il y  
 domination eut encore plus de trois cens personnes de  
 q mille ba- Lettres, qui receurent le grade de Docteur  
 pensoit gué- en la ville de Nanquin, comme il se faisoit  
 est aisé de auparavant à Pequín; & plus de six cens  
 st pas beau- autres furent encore admis à faire leurs Li-  
 conquêtes cences, outre un plus grand nombre de  
 Tartare di- ceux qui furent reçus Bacheliers. Car ce  
 ne se pou- n'est pas en Europe seulement, qu'il y a  
 , comme il des Docteurs & des Bacheliers en grand  
 est certain nombre.

Xunchi voulut bien donner cette satis-  
 d'émulation faction aux Chinois, quelque grande dé-  
 des Princes pense qu'il fallût faire pour cette Action,  
 laisser long- aux frais de laquelle il faut que les finan-  
 Ainsi au ces du Prince fournissent toujous; & ce  
 armes, c'est ne fut pas une petite marque de sa condes-  
 d'armer en cendance & de sa bonté. Il fit pourtant  
 ui doit leur sçavoir qu'il seroit obligé d'apporter quel-  
 vent assez que reforme à toute cette litterature; &  
 it la force, que c'étoit enfin le temps que les Lettres de-  
 1. . . . . que voient



voient céder le lieu d'honneur aux armes à la guerre, ainsi qu'autrefois les armes, qui étoient déchûes, avoient laissé aux Lettres toute l'estime & tout le mérite.

Comme en tous les Estats les hommes se portent volontiers aux emplois où ils voyent qu'il y a plus d'honneur & plus de profit, les Chinois, qui voyoient que les gens de Lettres étoient les personnes le plus accommodées & les plus considérées de leur Nation, embrassoient aussi tous à l'envi la littérature & les emplois de la plume. Xunchi trouva donc à propos de donner désormais tous les honneurs & toutes les gratifications aux Armes, & ce fut assez pour donner bien-tôt envie à la plupart des Chinois d'embrasser ce parti. Chacun jugera laquelle de ces deux professions lui paroît plus selon la raison & la nature. Ce qu'en pourroient dire ceux qui par leur genre de vie se seroient comme déjà déclaré pour les Lettres, seroit que l'estime & les récompenses devoient également suivre le mérite & le travail en l'un & en l'autre de ces emplois; que cependant il est vrai que les gens de robe & de plume, qui sont plus éloignés du péril, sont avec cela toujours plus proches des gratifications; au lieu qu'un Soldat après s'être trouvé en un

gran

grand  
ra pas  
que d  
tion,  
même  
recomp  
leure f  
Le  
qu'il y  
aplus c  
res. C  
tint to  
& qu'  
Vice-R  
des Ar  
il faiso  
devoit b  
la prof  
parmi c  
la robe,  
sembler  
Armées  
des reco  
sçavoit a  
core qu  
gnez de  
voyer d  
qu'ils y  
qu'au m  
tir pour

ur aux armes  
is les armes, qu  
ffé aux Lettre  
rite.

ats les homme  
plois où ils vo  
neur & plus d

i voyoient qu  
es personnes h  
s considérées d  
ssi tous à l'em

de la plume  
à propos d  
honneurs &

Armes, &  
ien-tôt envi

d'embrasser d  
e de ces deux

elon la raiso  
ourroient dir  
vie se seroien

s Lettres, se  
ompenses de

merite &  
e de ces em

vrai que le  
qui sont plu  
cela toujours  
ns; au lieu  
rouvé en u  
gran

grand nombre de combats & d'assauts, n'au-  
ra pas pour l'ordinaire d'autre recompense  
que de perir enfin en la dernière occa-  
sion, & il s'en trouve plusieurs, & de ceux  
même qui auroient bien merité de grandes  
recompenses, qui n'ont pas à la fin une meil-  
leure fortune.

Le Tartare étoit assez de ce sentiment  
qu'il y a plus de merite, parce qu'il y  
a plus de peril, dans les emplois militai-  
res. C'est pourquoi, encore qu'il main-  
tint toujours les Lettres dans la Chine,  
& qu'il y eût en toutes les Provinces deux  
Vice-Rois, un des Lettres, & un autre  
des Armes, comme il y avoit eu paravant,  
il faisoit pourtant connoître, qu'il confi-  
deroit beaucoup plus ceux qui embrassoient  
la profession des Armes; jusques-là que  
parmi ceux qui avoient déjà pris le parti de  
la robe, il fit un choix de plusieurs qui lui  
semblerent plus propres à servir dans ses  
Armées. Il prit le soin aussi de donner  
des recompenses à ceux de ses Soldats qu'il  
sçavoit avoir quelque merite, auxquels, en-  
core qu'ils fussent en des emplois fort éloi-  
gnés de sa personne, il ne laissoit pas d'en-  
voyer des presens & des gratifications, lors  
qu'ils y pensoient le moins. Ce fut ainsi  
qu'au mois d'Aoust de 1647. il fit par-  
tir pour la ville de Canton, un grand Man-  
darin,

derin, de ceux qui assistoient au Conseil Royal de Pequin, pour aller porter des presens aux deux Vice-Rois de Canton. Ce Mandarin, encore qu'il y eût bien cinq cens lieues de chemin d'une de ces Villes à l'autre, fit ce voyage seulement pour satisfaire à cet ordre. Ces presens étoient deux grands Vases d'or, tout couverts de Pierrieres, avec deux habillemens très-riches. Xunchi qui avoit sçû que ces deux Vice-Rois avoient également fait paroître leur valeur & leur courage autant de fois qu'ils en étoient venus aux mains avec leurs ennemis en la reduction de cette Province, voulut bien honorer également leur personne & leur mérite. C'est pourquoi, il n'y avoit pas de quoi s'étonner que ce Prince eût tant & de si braves Soldats, lui qui prenoit des soins de reconnoître si bien les services de ses Capitains, qu'il envoyoit à ceux même, qui étoient si éloignez de sa Cour de magnifiques presens, & qui employoit encore les premieres personnes de son Etat, pour leur aller faire connoître combien sa Hauteffe étoit satisfaite de leur fidelité & de leur courage. Les Princes qui penseront à recompenser si bien leurs Soldats, auront toujours de bonnes Troupes; mais il sera difficile qu'ils les reti-

tiennent, s'ils ne savent estimer ces.

Plusieurs me qui étoient considérables ormais assez pliquoient qu'ils leurs Loix profession de conduite qu'elles Lettres de Certe encore m'rope pensoit l'profession, il fa de ses Amis. me de grand de le pourvoi rin des Lett Pour peu qu'à la Chine, re un assez g étoit une fois arin. Celui-este-homme noître au mo toit pas fort h tre reconnoiss de science; moins qui en tien-

tiennent, s'ils ne font pas paroître qu'ils savent estimer & reconnoître leurs services.

Plusieurs gens de robe, & de ceux même qui étoient déjà en des emplois très-considérables, qui virent qu'ils feroient désormais assez mal leurs affaires, s'ils ne s'appliquoient qu'à la science & à l'étude de leurs Loix, passerent bien-tôt à la profession des Armes. On a déjà vû la conduite qu'avoit tenuë le Vice-Roi des Lettres de Canton. Mais pour reconnoître encore mieux ce que cet Officier de robe pensoit lui-même pour lors de sa profession, il faut l'en entendre parler à un de ses Amis. Ce n'étoit pas un homme de grande littérature: il venoit de le pourvoir d'une charge de Mandarin des Lettres en la ville de Canton. Pour peu qu'un homme eût de Lettres à la Chîne, il ne laissoit pas de se croire un assez grand Docteur, lors qu'il étoit une fois élevé à la dignité de Mandarin. Celui-ci devoit être un plus honneste-homme que les autres, de reconnoître au moins & d'avouër qu'il n'étoit pas fort habile. Peu de gens de Lettres reconnoissent leur foible en matière de science; & il s'en trouve encore moins qui en fassent une confession bien  
S
sincer-

sincere. Il dit donc fort ingenuement au Vice-Roi, qu'il n'en sçavoit pas assez pour être Mandarin, & que s'il plaisoit à son Excellence de lui donner un emploi qui fût plus selon sa capacité, elle l'obligeroit beaucoup davantage. Le Vice-Roi lui demanda en quoi il trouvoit qu'il n'étoit pas assez habile-homme. C'est, lui dit-il, que je ne déchifre pas assez parfaitement les lettres & les caracteres de la Chine. Allez, (lui dit le Vice-Roi :) Je vous ai fait Mandarin; & je vous declare, que vous n'avez que trop de Lettres pour un temps où les personnes de consideration dans la Chine doivent laisser les Livres, pour ne penser qu'à la guerre. Ne vous imaginez pas qu'il soit nécessaire désormais de faire & d'examiner tant d'écritures. Il faut seulement bien entendre les Parties, & les expedier verbalement. Ayez de l'exactitude en cela, & de bonnes intentions de rendre la justice. La verité & la justice ne sont pas tellement hors de nôtre connoissance & de nôtre vûe, qu'il faille les aller chercher dans les gouffres & les abyssmes des procès. Le Mandarin entendit bien ce que lui vouloit dire le Vice-Roi. Il le remercia de la charge qu'il plaisoit à son Excellence de lui donner, & de tous ses bons avis, &

pre

„ prenant  
 „ (dit-il)  
 „ me, s'il  
 „ de bonn  
 „ charge.

Pendant

fans aucune  
 les gens c  
 Chine, il r  
 Soldats &  
 & parlassent  
 molle & i  
 voit rien q  
 gement qu  
 arriva aussi s  
 assez agréabl  
 obligé de log  
 Tartare, q  
 rable parmi s  
 lui tout le  
 qu'il pouvoit  
 qui vouloit  
 grande litter  
 theque, où i  
 doute, que  
 Livres occup  
 temens de sa  
 éclairé. Ils  
 Il y entre b  
 raffréchissant

„ prenant congé de lui : Me voilà  
 „ (dit-il ) Monseigneur , un habile-hom-  
 „ me, s'il ne faut que de la diligence , &  
 „ de bonnes intentions, pour bien faire ma  
 „ charge.

Pendant que Xunchi reformoit ainsi  
 sans aucune violence les abus où il trouvoit  
 les gens de plume & de lettres dans la  
 Chine, il ne trouvoit pas mauvais que ses  
 Soldats & ses Officiers les en raillaissent,  
 & parlassent encore assez haut contre cette  
 molle & inutile occupation. Il n'y a-  
 voit rien qui avançât davantage le chan-  
 gement que ce Prince vouloit faire. Il  
 arriva aussi sur ce sujet quelques rencontres  
 assez agréables. Un Mandarin Chinois fut  
 obligé de loger en sa maison un Capitaine  
 Tartare, qui étoit un homme conside-  
 rable parmi sa Nation. Il lui donna chez-  
 lui tout le logement & les commoditez  
 qu'il pouvoit souhaiter. Ce Mandarin,  
 qui vouloit passer pour un homme de  
 grande littérature, avoit une belle Biblio-  
 theque, où il y avoit plus de Lettres; sans  
 doute, que dans son esprit. Tous ces  
 Livres occupoient un des plus beaux appar-  
 temens de sa maison, qui étoit un lieu fort  
 éclairé. Ils appellent ce bâtiment Xufan.  
 Il y entre beaucoup d'air, & un vent  
 rafraîchissant, qui empesche que les vers

& la poussiere ne puissent gâter des Livres.

Le Tartare qui vît ce lieu trouva que ce lui pourroit être un logement encore plus commode que celui où il étoit ; puis qu'on en faisoit aussi bien un très-mauvais usage, de  
 „ ne l'occuper qu'à loger des morts. Il  
 „ vint donc dire à son hôte : ( Seigneur  
 „ Mandarin, ) Il faut que vous me fassiez  
 „ tout à l'heure vuider ce lieu. Il faut que  
 „ nous m'en fassiez déloger tous ces Juris-  
 „ consultes, & tous ces Codes ; autrement  
 „ je vous declare que moi & mes Soldats,  
 „ nous en allons bourrer nos arquebuses,  
 „ ou en faire des cornets à nôtre tabac.  
 „ Vous verrez si nous ne sçavons pas  
 „ eucore mieux manier vos écritures que  
 „ vous. C'étoit ne priser guères ce  
 „ que le Mandarin auroit voulu tant van-  
 „ ter, ce fut pourtant à lui de retirer ses  
 Livres, sans repliquer davantage. Mais au moins, ne devoit il pas avoir raison de se plaindre, s'il n'avoit prétendu que faire parler beaucoup de sa Bibliotheque : car ce Tartare ne manqua pas de dire par toute la Chine, qu'il avoit bien fait remuër & déloger les Livres de ce Mandarin.

Voilà toute l'estime que les Tartares ont pour les Lettres & les Sciences, dont ils ne s'occupent guères, si ce n'est qu'ils  
 font

font bien des Mat  
 Comme c  
 fait paroître  
 étoiles, &  
 sa Religio  
 pas beauco  
 res dressent  
 manach ou  
 ferent de  
 l'année 16  
 vec le nom  
 Xunchi.  
 on crût Au  
 étoit une p  
 thematique  
 dit & de  
 Xunchi.

Les Tart  
 tout ce que  
 Politique &  
 yent pas qu  
 y prennent.  
 vec raison.  
 moins de L  
 seroit besoin  
 nances, mai  
 ples ; parc  
 ne le pas fa  
 mes encore

font bien-aïses de ſçavoir quelque choſe des Mathematiques & de l'Aſtologie. Comme cette Nation adore le Ciel, elle fait paroître aſſez de plaisir à diſcourir des étoiles, & à s'entretenir de ce qui fait toute ſa Religion, où du reſte elle ne cherche pas beaucoup de raffinement. Les Tartares drefſent ſeulement tous les ans leur Almanach ou Calendrier, qui eſt peu différent de celui des Chinois. Celui de l'année 1647. fut le premier qui parut avec le nom & par l'ordre de l'Empereur Xunchi. C'étoit une piece curieufe, dont on crût Auteur le Pere Adam Jeſuite, qui étoit une perſonne très-habile dans les Mathematiques, & qui avoit alors bien du credit & de la faveur auprès de l'Empereur Xunchi.

Les Tartares ne mépriſent pas non plus tout ce que les Chinois traittent dans leur Politique & leur Morale. Mais ils ne croient pas que cela vaille toute la peine qu'ils y prennent. Ils leur diſent ſouvent & avec raiſon. Qu'il vaudroit mieux avoir moins de Loix, & les mieux obſerver. Qu'il ſeroit beſoin de ne pas faire tant d'Ordonnances, mais de donner plus de bons exemples; parce que connoître le bien, & ne le pas faire, ne fait que rendre les hommes encore une fois plus méchans.



Les lettres dont se servent les Tartares, sont assez semblables à celles des Japonois; & toutes les deux ne sont que quelques traits de ceux qui forment les caracteres Chinois. C'est pourquoi ces lettres sont beaucoup plus simples, & plus faciles, & ne contiennent pas tant de mystere que celles de la Chine: Aussi les estime-t'on beaucoup plus que celles des autres peuples de l'Asie, & de ceux même de nôtre Europe, qui se sont habituez aux Indes & aux Philippines, qui, parce qu'ils ont pris des coûtumes & des manieres d'agir de ces Nations, se servent de certains caracteres tellement bizarres, que souvent ils ont eux-même de la peine à lire ce qu'ils écrivent, & sont obligez d'en deviner la plus grande partie. Ils bordent & environnent toutes ces lettres de points en haut & en bas, ainsi que font les Hebreux, ce qui fait que ce ne sont pas tant des lettres, que des chiffres & des hieroglyphes.

On remarque que la langue des Tartares a quelque chose de grave & de majestueux. Elle se sert beaucoup des voyelles, ainsi que la langue Espagnole; & naturellement elle se prononce avec force & d'un ton tout guerrier, qui est ce qui la fait paroître rude & grossiere. Mais comme

me ce n'est  
de guerre,  
ton plus fier  
lièrement  
on n'en pe  
Les person  
te beaucoup  
les autres C  
l'on fût au  
est juste à l

Les Etra  
gue aisée à  
le n'a pas un  
& d'accens,  
difficile &  
tre du reste  
trouvé dans  
Tartare,  
exemple de  
gue, que le  
celui d'un c  
de Peli, qui  
tarc, n'a rie  
ce n'est qu'  
grande delic  
& Italienne.  
langage du  
Chinois, a  
en sorte que  
fois dans ce

me ce n'est que la prononciation des gens de guerre, qui prennent pour l'ordinaire un ton plus fier que les autres, & ceux particulièrement qui sont davantage les braves, on n'en peut pas faire une regle generale. Les personnes de la Cour y parlent sans doute beaucoup mieux, ainsi que dans toutes les autres Cours, où il seroit à souhaiter que l'on fût aussi exact à bien faire, que l'on y est juste à bien parler.

Les Etrangers trouvent aussi cette Langue aisée à apprendre, d'autant plus qu'elle n'a pas une variété si grande d'inflexions & d'accens, qui leur rend celle de la Chine difficile & ennuyeuse plus qu'aucune autre du reste du monde. Il ne s'est point trouvé dans toute la Relation de terme Tartare, qu'on pût bien citer pour exemple de la prononciation de cette Langue, que le nom de Pelipaovan, qui étoit celui d'un des Oncles du Roi. Le mot de Peli, qui est un terme entierement Tartare, n'a rien de rude ny de grossier, si ce n'est qu'on en juge peut-être par cette grande delicatesse des Langues Espagnole & Italienne. Il signifie, Prince, dans le langage du pais. Van, qui est un mot Chinois, a encore la même signification, en sorte que Prince est déjà compris deux fois dans ce nom. Que si dans la Corée,

ou ailleurs, Pao, veut aussi dire la même chose, Pelipaovan voudra dire trois fois Prince, ou très-grand Prince. Cette répétition pourroit sembler superflue, & ne signifier rien davantage, pour être exprimée en trois Langues différentes. Mais dans la Langue de la Chine, & ce doit être la même chose en celle de Tartarie, ces répétitions y trouvent de grands sens. Cela paroît par les Histoires des Chinois, où l'on voit qu'ils appelloient du nom de Chium, tous les Princes & Monarques du Monde, qu'ils mettoient tous sans exception au dessous de leurs Rois, & qu'ils donnoient le nom de Van, à leurs Princes, qui étoient du sang Royal de la Chine. Mais parce qu'ils n'estimoient pas qu'aucun de ces deux noms fût assez auguste pour la Majesté de leurs Empereurs, ils crurent que des deux ensemble, il en falloit faire celui de Chiumvan, qui pourroit mieux que tous les autres convenir à la grandeur de leur Monarque. Ce fut ainsi qu'ils trouverent un nom digne de leur Roi, qu'ils appellerent depuis Chiumvan, en prétendant par là, lui faire un grand honneur. On voit ainsi combien cette Nation trouve un grand sens à former de plusieurs noms, qui n'ont tous que la même signification, un nom sur-eminent qui

qui les cor-  
cation, &  
nom aussi  
lui qui le p  
ce qui mer  
que l'Emp  
fenser qu'o  
à des Prin  
quoi qu'ils  
leur confio  
Gouverneu  
vinces, u  
qui répond  
Xunchi, en  
qui étoit d  
naissance, &  
Conquerant  
peine de tou  
pouvoit opp  
il falloit qu'  
la fidélité de  
il faut enfin  
Rois soient b  
Souveraine p  
qui leur font  
sionnez de l  
regner.

qui les comprenne tous. Voilà la signification & la force du mot. Pelipaovan nom aussi éminent, que l'étoit celui qui le portoit, parmi ses peuples. Mais ce qui merite d'être encore remarqué, c'est que l'Empereur Xunchi bien loin de s'offenser qu'on donnât ces grandes qualitez à des Princes qui n'étoient que ses Sujets, quoi qu'ils fussent ses parens très-proches; leur confioit au contraire, en les faisant Gouverneurs & Ministres de Provinces, une puissance & une autorité qui répondoit à ces qualitez. Il falloit que Xunchi, en rendant si puissant Pelipaovan, qui étoit déjà un grand Prince par sa naissance, & qui prenoit encore le nom de Conquerant de la Chine, se mît peu en peine de toutes les raisons d'Estat qu'on pouvoit opposer à cette conduite; ou bien il falloit qu'il fût puissamment persuadé de la fidelité des Princes de sa Nation: Ou il faut enfin, que parmi les Tartares, les Rois soient beaucoup moins jaloux de leur Souveraine puissance, & que les Princes qui leur sont sujets, ne soient pas si passionnez de la gloire & de l'ambition de regner.

## C H A P I T R E XXIX.

*Combien les Tartares ont d'inclination à la guerre.*

*De leurs armes défensives & offensives.*

*Que leurs plus grandes forces consistent en leur Cavalerie.*

*De la bonté de leurs Chevaux.*

**L**Es Tartares ne scauroient vivre que parmi les armes & dans la guerre. Ils n'aiment & ne respirent que de tenir la campagne, & d'avoir des ennemis à combattre. C'est là qu'ils trouvent leur joye & le plaisir de leur vie. Aussi croyent-ils être mieux faits, & avoir meilleure grace de paroître avec un visage tout coustu de cicatrices, que toutes les autres Nations qui prennent tant de peine à conserver leur teint frais, qui frisent, qui parfument & qui teignent leurs cheveux, pour faire honte, autant qu'ils peuvent, & à leur Naation & à la Nature, qui avoit voulu qu'ils fussent des hommes, plutôt que des femmes, telles qu'ils s'efforcent de le devenir. Les Tartares, bien éloignez de cette mollesse, ont porté si avant cette violente passion qu'ils ont pour les armes, que

que toute  
ne n'ont l  
ges, où i  
d'artisans  
de toutes  
riers, Fon  
pareilles va  
plusieurs a  
ce grand E  
à ceux qui  
voir ce qu  
tant d'arin  
doute de qu  
Bibliotheq  
que des  
d'armes.  
à trouver  
pée ailleurs  
On se con  
relle, de se  
barbe, ou  
à coups de  
les ongles a  
tellement n  
les braves se  
de laisser cr  
que celles d  
Aigle; &  
voit point d  
mi un très-g

que toutes ces belles Provinces de la Chine n'ont bien-tôt été que de grandes forges, où ils ont employé un nombre infini d'artisans à forger sans relasche des armes de toutes les especes. Taillandiers, Serruriers, Fondeurs, & tout autres gens de pareilles vacations, n'ont point eu durant plusieurs années d'autre emploi dans tout ce grand Empire; & l'on auroit pû dire à ceux qui auroient été curieux de savoir ce que les Tartares vouloient faire de tant d'armes, qu'ils vouloient avoir sans doute dequoi armer un monde entier. Les Bibliothèques de la Chine ne furent plus que des Arsenaux & des Magasins d'armes. On auroit eu peine autrefois à trouver dans la Chine une méchante épée ailleurs que parmi les gens de guerre. On se contentoit, pour vuider une querelle, de se prendre aux cheveux ou à la barbe, ou de s'égratigner, ou de se battre à coups de poing, quand on n'avoit pas les ongles assez fortes. C'étoient les armes tellement naturelles de cette Nation, que les braves se faisoient comme un ornement de laisser croître leurs ongles aussi grandes que celles de la serre d'un Faulcon ou d'un Aigle; & il est si vrai qu'on ne se servoit point d'armes dans la Chine, que parmi un très-grand nombre d'habiles Medé-

cins qu'il y avoit dans tout le païs, on n'auroit pû y trouver un Chirurgien; parce qu'il n'y avoit jamais de playes, ni d'autre pratique pour la Chirurgie. Les Medecins faisoient la cure des Apostumes, des absçés, des blessures, & des autres maux exterieurs. Mais depuis que les Tartares furent dans la Chine, il n'y eut plus personne desormais qui ne portât des armes. On obligea jusqu'aux enfans de huit ans, au moins ceux des familles considerables, à ceindre le sabre ou le cimenterre; ce qui donnoit à rire, & faisoit compassion tout ensemble aux Chinois; de voir cet âge si tendre être embarrassé à traifner une charge & un poids qui lui étoit encorc si inutile.

Les Tartares faisoient faire aussi l'exercice tous les jours devant le Palais des Vice-Rois. Là ils mettoient des troupes en bataille, qui faisoient des décharges de leurs mousquets & arquebuses, avec un aussi grand feu, que si c'eussent été deux Armées affectives qui y eussent disputé de la victoire. Il y avoit encore des prix & des Juges ordonnez pour reconnoître l'adresse de ceux qui s'exerçoient tout le jour à tirer au blanc avec l'arc ou avec le mousquet. Le prix de celui qui avoit donné dans le but de trois bales, ou de trois flèches,

ches, ét  
poids de q  
Reale. C  
fois dans le  
poids de d  
voit adress  
qu'elle de l  
contraire,  
fois à don  
l'heure mêm  
& pour leu  
grand, on  
bliquement  
autre traitt  
toient pas  
davantage à  
nois des P  
loit accou  
armes & de  
ce continu  
mollesse où  
temps, &  
volontiers e  
Mais ils me  
supporter, &  
ennemis, eux  
donner de la  
la défense de  
conservation  
Quant aux

ches, étoit une coquille d'argent du poids de quatre Jules, ou d'une demi-Reale. Celui qui n'avoit mis que deux fois dans le blanc, avoit une coquille du poids de deux Jules; & celui qui n'y avoit adressé qu'une fois seulement une coquille de la valeur d'un Jule. Ceux au contraire, qui manquoient plus de trois fois à donner dans le blanc, recevoient à l'heure même quelques coups assez rudes; & pour leur faire un affront encore plus grand, on les hüoit, & on les siffoit publiquement, ou l'on leur faisoit quelque autre traitement ignominieux. Ce n'étoient pas les Tartares qu'on obligeoit davantage à ces exercices, mais les Chinois des Provinces soumises qu'on vouloit accoutumer à n'avoir pas peur des armes & de la guerre. L'on vouloit par ce continuel exercice les tirer de cette mollesse où ils étoient demeurez si longtemps, & s'ils se seroient encore très-volontiers excusé de tant de fatigues; Mais ils meritoient qu'on leur apprît à les supporter, & pour le service même de leurs ennemis, eux qui avoient si peu pensé à se donner de la peine, lors qu'il s'agissoit de la défense de leur Estat, & de leur propre conservation.

Quant aux diverses sortes d'armes, dont



se servent les Tartares, les défensives & celles dont ils se couvrent sont la cuirasse, le casque, les épaulières, les brassars, ce qui revient à peu près à la manière dont on s'arme en Europe, si ce n'est que ces armes ne sont pas si luisantes, ni si curieusement travaillées, ce qui rend encore ceux qu'elles couvrent plus terribles & plus redoutables. La visière de leur casque n'est pas attachée & enclavée avec le reste du pot, ainsi qu'en Europe. C'est une pièce toute séparée, & une lame de fer assez forte & double qui couvre le visage & la gorge jusqu'aux épaules, & se sépare quand on veut de l'autre partie du casque. Ils ont encore plusieurs autres lames de fer, qui leur descendent, tout autour de la teste, & qui la couvrent de toutes parts, aussi bien que la gorge, & tout le côté jusqu'aux épaules. Ils évitent par là d'être très-dangereusement blessés d'un grand nombre de flèches, qui pourroient leur percer les artères & leur causer des pertes de sang, qui seroient très-perilleuses en cette partie. C'est ce qui fait qu'ils la couvrent avec toute la précaution qu'ils peuvent. Ils se servent aussi, pour garantir tout le reste du corps, de certaines casques de cuir de vache assez amples & larges, qui sont garnies de

coton. Ils  
chez eux, lo  
re, mais elles  
doublées.

Ils ont p  
les flèches, l  
sabres ont la  
terres des T  
naire fort co  
tout, ils ont  
Ils se servent  
telas ou d'ép  
Chine & du  
Il y en a d'ex  
manient à d  
de Suisse. L  
les de leurs sab  
considérable,  
meaux sont d  
vre, selon qu  
plus curieux.  
parce qu'ils m  
pour leur ma  
lances même s  
servent comm  
bardes. Mais  
armes d'honne  
font gloire,  
de se bien serv  
ment adroits,

coton. Ils portent de ces mêmes casques chez eux, lors qu'ils ne vont pas à la guerre, mais elles ne sont pas pour lors si bien doublées.

Ils ont pour armes offensives les arcs, les flèches, les sabres, & les lances. Leurs sabres ont la pointe à la façon des cimeterres des Turcs; & ils sont pour l'ordinaire fort courts, mais assez pesans; & surtout, ils ont le fil & la trempe excellente. Ils se servent encore d'une espece de coûtelas ou d'épée fort large, que ceux de la Chine & du Japon appellent Cetanes. Il y en a d'extrêmement grandes, & qui se manient à deux mains comme des épées de Suisse. Leurs gardes, aussi bien que celles de leurs sabres & coûtelas, n'ont rien de considerable, mais les poignées & pommeaux sont d'or ou d'argent, ou de cuivre, selon que chacun est plus riche ou plus curieux. Ils n'ont point de piques, parce qu'ils ne les estiment pas commodes pour leur maniere de combattre. Leurs lances même sont assez courtes, & ils s'en servent comme de pertuisannes ou hallebardes. Mais l'arc & les flèches sont leurs armes d'honneur. Ce sont celles dont ils font gloire, & dont ils prennent plaisir de se bien servir. Ils y sont aussi tellement adroits, que plusieurs, d'un seul trait d'arc,

d'arc, font partir de plusieurs doigts de la main trois ou quatre flèches à la fois, qui partent toutes avec tant de roideur, qu'il n'y a point d'homme que la moins forte ne pût percer, si elle le rencontroit dans une juste distance. Leurs arcs sont plutôt petits que grands. Ils sont légers, mais suffisamment forts & solides. De leurs flèches les unes sont plus & les autres moins longues, mais elles sont toutes très-fortes, & qui peuvent percer à travers un bois très-solide. Les fers en sont quarrez, ou en triangle, ou à pointe de diamant, & tous assez longs & extrêmement acerez & perçans de la pointe.

Ils n'avoient point encore d'armes à feu, lors qu'ils entrèrent dans la Chine. Mais d'abord qu'ils eurent emporté quelques places, ils en tirèrent la grosse artillerie, & encore tous les mousquets & arquebuses qu'ils y trouverent, dont ils se servirent depuis dans toute cette guerre. Ils n'employèrent pourtant point de Tartares à conduire & à faire tirer leur canon, mais quelques Chinois & quelques soldats d'Europe seulement. Ils n'armerent de même de ces mousquets & arquebuses que des Chinois des Provinces qui se soumettoient, dont ils grossissoient leurs Troupes, pour avancer davantage dans leur conquête. Pour

les

les mines, l  
d'artifice,  
ni connoiss  
que les Tar  
tre les mains  
meilleurs a  
même appre  
Qu'ils les  
des Villes q  
ce qui se par  
de la discipl  
plusieurs tro  
te de Xuncl  
donnoit une  
ces de sa Ma  
voit au cont  
avoit en ses  
roit davantag  
qu'il paroiss  
Chinois, é  
leur & le c  
re plus redon  
temps après,  
core à enten  
nom. Il se p  
cette confianc  
chi, ne nuis  
elle devoit lui  
il n'étoit pas  
s'étoit perdu p  
sa puissance &

les mines , les petards & tout le reste du feu  
 d'artifice , ils n'en avoient ni pratique  
 ni connoissance. Il est étrange cependant  
 que les Tartares voulussent mettre ainsi en-  
 tre les mains de leurs nouveaux Sujets leurs  
 meilleurs armes , sans qu'ils voulussent  
 même apprendre la maniere de s'en servir.  
 Qu'ils les exerçassent aussi , tant ceux  
 des Villes que de la Campagne , dans tout  
 ce qui se pattiquoit parmi eux de l'art &  
 de la discipline de la guerre. C'est ce que  
 plusieurs trouvoient à redire en la condui-  
 te de Xunchi , aussi bien que de ce qu'il  
 donnoit une si grande puissance aux Prin-  
 ces de sa Maison. Mais ce Monarque trou-  
 voit au contraire , que la confiance qu'il  
 avoit en ses Oncles étoit ce qui lui assû-  
 roit davantage leur fidelité ; & que de ce  
 qu'il paroïssoit aussi apprehender si peu les  
 Chinois , étoit ce qui leur rendoit sa va-  
 leur & le courage de ses Tartares enco-  
 re plus redoutable. Il est vrai que long-  
 temps après , ces peuples trembloient en-  
 core à entendre seulement parler de son  
 nom. Il se pouvoit donc faire que toute  
 cette confiance & sûreté , où étoit Xun-  
 chi , ne nuisit pas à ses affaires ; mais si  
 elle devoit lui être pernicieuse & funeste,  
 il n'étoit pas le premier des Princes qui  
 s'étoit perdu pour s'être tenu trop assuré de  
 sa puissance & de ses forces. Il

Il reste à parler des meilleures armes des Tartares, les seules avec lesquelles ils ont conquis l'Empire de la Chine. On peut dire que ce sont leurs chevaux. Il s'en trouve d'assez beaux dans la Chine, mais qui ont peu de cœur & qui perdent haleine, & s'éflanquent bientôt à la première course. Aussi ne sont-ils pas propres pour la guerre, comme ceux de Tartarie, qui sont de grand corsage, forts & vigoureux, bien faits & bien pris de tous leurs membres, & qui sont ainsi comme autant de chevaux de bataille: avec cela si légers & si bons coureurs, qu'il y a plaisir à les voir galoper aux endroits les plus rudes d'une montagne, ainsi que s'ils étoient dans une prairie. Ils ne cedent point en beauté, ni en forces à ceux de l'Europe & de l'Arabie, mais tous les chevaux de la terre leur cedent au contraire l'avantage de je ne sçay qu'elle fierté qui les tient toujours ardans & toujours en cœur. On diroit aussi que ceux qui les montent seroient venus au monde tout à cheval, tant ils y sont bien & de bonne grace. Aussi comment-ils de se donner à cet exercice dès leur âge le plus tendre, & ils ne le quittent point qu'avec la vie. On y en voit plusieurs, qui ne font qu'attacher les resnes

de la bride à le  
mouvement du  
leurs chevaux,  
les voltes, &  
qu'il leur plaît.  
te la liberté des  
arcs & de leurs  
nent l'arc de la  
sent pas de s'en  
core leur cheval  
sible. C'étoient  
Tartares, qui renver  
nois qui osoient t  
que résistance;  
que c'auroient  
Chine. Comme  
voient point de p  
ester la Cavalerie  
qu'il y avoit dan  
Tartares, (& r  
ent mille dans ce  
ereur,) ne tardo  
enfoncer les Arn  
chevaux si ardens  
atoient tout ce  
eux de leurs puis  
bien-tôt jour par  
encore en si grand  
des gens si fermes  
es d'Armées qui

de la bride à leur ceinture , & par le seul mouvement du corps menent & manient leurs chevaux , les font tourner sur toutes les voltes , & leur font faire tel manège qu'il leur plaît. Ils ont par ce moyen toute la liberté des mains pour se servir de leurs arcs & de leurs flèches. D'autres qui tiennent l'arc de la main de la bride, ne laissent pas de s'en servir , & de manier encore leur cheval avec toute la facilité possible. C'étoient donc ces chevaux des Tartares, qui renversoient tout autant de Chinois qui osoient se présenter pour faire quelque résistance ; & on pourroit dire ainsi que c'auroient été les Conquerans de la Chine. Comme les Chinois ne se servoient point de piques pour soutenir & arrêter la Cavalerie, cinquante mille chevaux qu'il y avoit dans les moindres Armées des Tartares , ( & même il y en eut plus de cent mille dans celle que commandoit l'Empereur , ) ne tarديوient guères à rompre & à enfoncer les Armées de la Chine. Ces chevaux si ardens & si fougueux , qui avoient tout ce qui se présenteoit devant eux de leurs puissantes forces , se faisoient bien-tôt jour par tout ; outre qu'ils étoient encore en si grand nombre , & poussés par des gens si fermes, qu'il n'y auroit eu guères d'Armées qui les auroient pû soutenir ;

&

& beaucoup moins celles de la Chine, & autres semblables, qui n'auroient eu ni piques, ni bataillons ferrez, ni Cavalerie pareille à celle des Tartares.

On a pris garde que cette Cavalerie Tartare porte les étriers plutôt plus courts, que longs. Tout l'Equipage de leurs chevaux n'est pas curieux, ni fort riche pour l'ordinaire. Il est seulement d'une manière pour durer, & commode pour leur façon de combattre. C'est enfin dans cette Cavalerie que consistent les plus grandes forces des Armées de Tartarie. Leur infanterie est peu de chose en comparaison; ce qui ne va pas de la sorte dans les Armées de l'Europe. C'est aussi cette Cavalerie qui est la première à toutes les occasions. C'est elle qui est la première & la dernière en toutes les attaques; & c'est elle enfin qui a commencé & achevé en si peu de temps la conquête entière du grand Empire de la Chine.

*Discipline milit*

*Leur maniere*

*Places.*

*Aversion qu'ils*

*Villes.*

*Avec quelle se*

*sans poser*

**C**E pourro

sordre &

ans les Arm

Nation pourro

ls y observent

aroit que c'est

re, & par je

ar aucune sc

er & de faire

ou'ils remporte

ne voit rien de

iere de faire la

es batailles, s

viennent aux

eu que les Ch

mesures & leur

ordinaire le m

CHAPITRE XXX.

*Discipline militaire des Tartares.*

*Leur maniere de combattre, & d'attaquer les Places.*

*Aversion qu'ils avoient de demeurer dans les Villes.*

*Avec quelle secreté ils dorment en leur Camp, sans poser ni gardes, ni sentinelles.*

CE pourroit être seulement dans le desordre & la confusion qui se trouve dans les Armées des Tartares, que cette Nation pourroit passer pour barbare. Car ils y observent si peu d'ordonnance, qu'il paroît que c'est plutôt par leur grand nombre, & par je ne sçay quelle ferocité, que par aucune science qu'ils ayent d'ordonner & de faire combattre leurs troupes, qu'ils remportent ces grands avantages. On ne voit rien de regulier dans toute leur maniere de faire la guerre, soit qu'ils donnent des batailles, soit qu'ils fassent des Sieges & viennent aux attaques des Places. Au lieu que les Chinois prenoient toutes leurs mesures & leurs regles, & gardoient pour ordinaire le meilleur ordre qu'ils pouvoient lors



lors qu'ils se mettoient en défense. Les Tartares au contraire n'employoient pour les emporter, que la fureur & la force, avec un grand mépris de la mort, où ils couroient avec une joye & une ardeur de gens qui sembloient aller à la gloire & au triomphe. Ils ont toujourns eu durant les quatre années de leur conquête plusieurs Armées sur pied en même temps. Elles passoient d'une Province en une autre, tantôt pour conquérir un nouveau païs, & tantôt pour s'asseurer celui qu'ils avoient conquis, en sorte qu'on ne voyoit dans tout ce grand Estat que troupes & que gens de guerre, tant de pied, que de cheval. Chacune de ces Armées étoit pour l'ordinaire de deux cens mille hommes, cinquante mille chevaux, & le reste de gens de pied. Mais il n'y avoit pas toute cette différence d'Officiers qui se trouve dans les Troupes d'Europe. Il y avoit seulement un certain nombre de Capitaines; & au lieu de tous ces differens drapeaux qu'on déploye ailleurs, il n'y avoit-là qu'un seul étendart sous lequel se devoit ranger toute l'Armée, Cavalerie & Infanterie. C'est pourquoi lors qu'on aura parlé quelquefois des étendars, ou enseignes des Tartares, ce n'aura été que pour de

désigner, parler de nos ces milices, peler si fou d'Armées.

La marche ordonnée qu'on petits gros tenir ni rang & se resser chemins le marche la p vantgarde.

est comme l' prêt de par d'une trom de la marche plus, non prest de don les ennemis. ni fifre, ni blable; & trompette, celle du jug fait remuèr commencer devant toute niere, ou deur, pour l une grande v

désigner, selon la maniere ordinaire de parler de nos Troupes, quelque gros de ces milices, pour n'être pas obligé de répéter si souvent le nom de Troupes & d'Armées.

La marche des Tartares n'est pas mieux ordonnée que leurs batailles. Ils vont par petits gros, & plusieurs ensemble, sans tenir ni rangs, ni files, mais ils s'étendent & se resserrent seulement, selon que les chemins le leur permettent. La Cavalerie marche la premiere, & elle fait comme l'avantgarde. L'Infanterie suit après, qui est comme l'arriere-garde. Lors qu'on est prêt de partir, l'on entend le son enroué d'une trompette, qui donne le signal de la marche; & depuis elle ne sonne plus, non pas même quand on seroit prest de donner bataille, & de courir sur les ennemis. Il n'y a du reste ni tambour, ni fifre, ni aucun autre instrument semblable; & c'est au seul bruit de cette trompette, qui pourroit faire penser à celle du jugement, de la maniere qu'elle fait remuer tant de monde, qu'il faut commencer & finir la marche. On porte devant toute l'Armée une sorte de Banniere, ou Etendart de mediocre grandeur, pour lequel toutes les Troupes ont une grande veneration. C'est le seul qu'il

y ait en toute l'Armée. Il est à peu près comme la baniere d'une Eglise. On est obligé de suivre cet étendart, par tout où il marche, soit qu'on aille charger l'ennemi, ou qu'on aille donner l'assaut à quelque place; & aussitôt que celui qui le porte, qui est un Capitaine des plus considerez, & qui a toujours auprès de lui les plus vaillans de toute l'Armée, commence à attaquer, tous commencent aussi à donner en même temps. La Cavalerie attaque la premiere, & l'Infanterie donne ensuite, sans ordre, ni conduite, mais tumultuairement, & selon que chacun peut joindre son ennemi. Il n'y a ni aille droite, ni aille gauche, ni bataille, ni corps de reserve. Ils ne forment ni escadrons, ni bataillons, non plus qu'ils ne tiennent ni rangs, ni files. Ils ne separent pas même les temps de tirer des flèches, & d'en venir aux lances & aux sabres. Mais toute cette nombreuse multitude se remue & se précipite à la fois, pour rompre & enfoncer au plûtôt tout ce qui lui fait teste. C'est comme une Mer agitée d'une violente bourrasque, où les vagues se pressent les unes sur les autres pour se chocquer, & se donnent si peu de relasche, que les premières n'ont pas plûtôt été

brisées,

brisées, qu'elles se brisent dessus, avec tant de violence que toute nouvelle vague qui vient sur elles, n'ont que le temps de se briser, & ils ne pensent qu'à faire autre chose. Les premiers blessés ne les empêchent pas pour cela de continuer beaucoup de temps à combattre, & ceux qui se tiennent à l'arrière, tirent les armes à feu, & qu'ils ont du courage pour remplir leur devoir, & ils ne songent qu'à mourir en combattant. C'est le seul courage qui n'est qu'un courage de fait. Car en combattant, on ne se soucie pas de la fuite, comme on ne se soucie pas de la mort. Que si celui qui est tué est un homme de bien, & tué d'une manière ordinaire, on ne se soucie pas de son malheur. Le malheur est le malheur de ceux qui sont tués, & non pas de ceux qui les tuent. On ne se soucie pas de perdre un homme, & ainsi tres-souvent on ne se soucie pas d'une seule vie, & on ne se soucie de quelque chose que de la mort, & de la mort de quelques-uns, mais de braves

brisées, qu'il en revient de secondes par dessus, avec une rapidité & une impetuofité toute nouvelle. Ainsi depuis que les Tartares ont commencé à venir à la charge, ils ne pensent plus à reprendre haleine, ni à faire aucunes retraites. Ni morts ni bleffez ne les étonnent : Car ils ne comptent pas pour une grande perte de voir beaucoup de leurs gens estendus par terre, eux qui se tiennent assez glorieux de mourir les armes à la main; outre qu'ils sçavent qu'ils ont du monde plus qu'il n'en faut pour remplir la place des morts. Comme ils ne sonnent jamais de retraite, vaincre ou mourir est tout ce qu'ils ont à faire. C'est le seul ordre qui leur est donné; si ce n'est qu'ils se vissent entierement défaits. Car en ce cas, ils peuvent prendre la fuite, comme on fait par tout ailleurs. Que si celui qui porte l'étendart est renversé & tué dans la meflée, ce qui est assez ordinaire, parce qu'il doit paroître où le peril est le plus grand, alors le plus proche de ceux qui l'accompagnent, ne manque pas de prendre cét étendart, qui passe ainsi tres-souvent par beaucoup de mains dans une seule bataille, ou dans l'attaque de quelque place, sans qu'il manque jamais de braves, qui s'empressent à l'envi

T

de

de le relever. Car il n'y a rien qui leur soit plus honorable & plus glorieux.

Mais la maniere dont les Tartares assiégent & prennent les Villes est encore quelque chose de plus rare & de plus irrégulier que tout ce qui se fait dans leurs batailles. La premiere chose qu'ils font pour emporter une place est de donner l'assaut, & la dernière de dresser les batteries. C'est la Cavallerie qui fait les approches d'une place, & qui vient à l'assaut, qui font des choses bien opposées à tout ce qui se pratique dans l'Europe. Ils viennent donc se mettre en presence & à decouvert devant une place défenduë de bonnes murailles & de boulevarts, tout bordez de grosse & de menuë artillerie, avec un grand nombre de gens de guerre, qui y ont dedans des vivres & des munitions en abondance. C'estoit l'estat où estoient plusieurs Villes de la Chine, lors qu'ils les vinrent attaquer. Ainsi au lieu qu'en Europe une Armée qui viendroit assieger une place, commenceroit à ouvrir la tranchée, dresseroit des batteries, & feroit ensuite les bresches pour venir à l'assaut; les Tartares au contraire commencent à donner l'assaut, & après battent la ville. C'est la Cavallerie qui doit faire les attaques, ayant à sa teste

Cap

Capitaine  
point pour  
On attach  
chelles à la  
que ces éc  
ce de bois  
les Tartar  
aussi bien  
ordinaires.  
rées, celui  
pousse fie  
pied de la  
toft du res  
cris effroy  
leurs ennem  
dans toutes  
qu'ils donn  
Quelque  
l'artillerie  
quelle renve  
pesche les a  
autant d'ard  
entassez les  
au contraire  
fossé. Ils a  
pied de la  
les plus proc  
chevaux, d  
comme de  
ayant dressé

Capitaine qui porte l'étendart. On ne fait point pour cela de fort grands préparatifs. On attache seulement un grand nombre d'échelles à la queue des chevaux, & encore que ces échelles ne soient qu'une seule piece de bois entaillée ou percée de chevilles, les Tartares ne laissent pas de s'en servir aussi bien que d'autres feroient des échelles ordinaires. Celles-cy estant ainsi préparées, celui qui porte l'enseigne pique & pousse fierement son cheval jusqu'au pied de la muraille, où il est suivi aussitôt du reste des troupes, qui jettent des cris effroyables, pour étonner davantage leurs ennemis. C'est ce qu'ils font toujours dans toutes les batailles & dans les assauts qu'ils donnent.

Quelque grand feu cependant que fasse l'artillerie des assiégés; quelque monde quelle renverse de toutes parts, rien n'empêche les assailans d'avancer toujours avec autant d'ardeur. Les monceaux de morts entassés les uns sur les autres leur facilitent au contraire les approches en comblant le fossé. Ils avancent de la sorte jusqu'au pied de la muraille; & ceux qui en sont les plus proches, descendent alors de leurs chevaux, dont ils se servent désormais comme de gabions & de parapets. Là ayant dressé leurs échelles, ils gagnent le

haut de la muraille avec une ardeur & une resolution qui n'a rien de pareil. Ceux qui defendent leur place se trouvent deslors presque en aussi grand danger que les assaillans mêmes; d'autant que ceux d'enbas qui doivent soutenir les autres qui montent la muraille, ne cessent de faire pleuvoir sur le haut un nombre infini de flèches, qu'ils décochent avec tant d'ardeur & de justesse, qu'ils les font presque retomber où ils veulent, perçant ainsi ceux qui se croyoient le plus à couvert, & le plus en sûreté derriere leur muraille. Ainsi ceux qui sont sur les échelles, montent en peu de tems, & gagnent le terrain, où ils n'ont pas plutôt pris pied, que couchent contre terre ou à genoux, ils commencent à couvrir de leurs flèches, tant ceux du dedans de la place, que les autres qui servent le canon, & tous ceux qui prétendroient défendre encore la muraille, qu'ils mettent bien-tost en estat de ne se plus servir de leur artillerie, ni d'aucune de leurs armes.

Comme il arrive cependant toujours de nouvelles troupes devant cette place; tandis qu'une partie est attachée à l'escalade, une autre entreprend de gagner une porte, & de s'ouvrir un passage dans la Ville. En peu de tems, c'est-à-dire, aussi  
 tost

tost que qu  
 le bruit &  
 entendre  
 tout y est  
 ennemis. I  
 cent ainsi l  
 attaques, c  
 la sorte, fa  
 mes, & fan  
 bresches, le  
 coup de me  
 revanche su  
 défendre.  
 vainqueurs.  
 leur cœur,  
 gorgés de  
 qu'ils ont v

Mais si  
 Tartares ne  
 la place, alo  
 artillerie, &  
 ils finissent  
 leurs. Jusq  
 yent fait tou  
 emporter un  
 pas un seul d  
 en menent q  
 pieces, com  
 l'Armée de I  
 tiquent donc

tost que quelque chevaux y ont pû entrer, le bruit & le seul hennissement font assez entendre que la place est prise, & que tout y est désormais à la discretion de ses ennemis. Les chevaux des Tartares annoncent ainsi les premiers leur victoire. Ces attaques, où les assaillans se precipitent de la sorte, sans estre couverts d'aucunes armes, & sans se faciliter l'escalade par des bresches, leur coûtent pour l'ordinaire beaucoup de monde; mais ils en ont bien leur revanche sur ceux qui ne peuvent plus se défendre. Rien n'arreste alors la fureur des vainqueurs. La vengeance est la joye de leur cœur, & il leur tarde qu'ils se soient gorgés de meurtre & du sang de ceux qu'ils ont vaincus.

Mais si après avoir donné l'assaut les Tartares ne sont pas encore les maistres de la place, alors ils pensent à se servir de leur artillerie, & à battre les murailles. Ainsi ils finissent par où on auroit commencé ailleurs. Jusques là, & à moins qu'ils n'aient fait tous les efforts imaginables pour emporter une place d'assaut, ils ne tirent pas un seul coup de canon, encore qu'ils en menent quelquefois plus de cinq cens pieces, comme il s'en trouva autant dans l'Armée de Pelipaovan. Les Tartares pratiquent donc ces trois choses si opposées à



ce qui se fait par ceux qui sçavent mieux l'art de la guerre : de commencer d'abord à donner l'assaut, de faire après les batteries, & de commander encore la Cavalerie pour venir à l'escalade. Ainsi il n'y a rien dans les choses humaines de ce qui paroist à quelques uns de plus irregulier & de plus choquant, que l'on ne voye mis en pratique par d'autres, qui y trouvent leurs raisons, & qu'ils pretendent bonnes & valables.

Quant au reste de la marche, dont on avoit commencé à parler, lors que le jour est prest de finir, la trompette sonne, & toute l'Armée s'arreste alors. Avant ce signal elle ne fait presque jamais alte durant tout le jour. Il faut ou marcher, ou combattre. Aussi-tost donc que l'on entend la trompette, chacun pense desormais à dresser sa tente, qu'il va prendre dans le bagage. Chaque Capitaine à le sien pour lui, & pour tous ceux qu'il commande : & jamais on ne voit le bagage de toute l'Armée ensemble. Les tentes sont de cuir tres fort, ou de peaux qui n'ont point encore esté apprestées. Elles sont cousües plusieurs ensemble, & assez bien ajustées. Chaque tente est assez grande & logeable, aussi est-ce tout leur couvert & leur habitation la plus ordinaire. Il se forme de

tou-

toutes ces  
les, où  
ruës; &  
comme l  
Les Tari  
logemens  
des Ville  
malades p  
se trouve  
font camp  
air de la c  
ce à quoi  
mer leur  
gues. Il  
quelque t  
les aises m  
que sorte p  
sez durant  
sur les Gal  
le tirast de  
adouci tou  
côûtume e  
miracles.  
aux Tart  
les maisons  
santé. Jan  
n'étoient p  
campoient  
& qu'ils y  
tems & to

toutes ces tentes, comme de grandes Villes, où il y a plusieurs quartiers, places & rues; & elles sont disposées à peu près, comme les maisons de campagne des Turcs. Les Tartares aiment beaucoup mieux ces logemens, que de demeurer dans les maisons des Villes, où ils disent qu'ils deviennent malades parmi les peuples, au lieu qu'ils se trouvent sains & vigoureux, lors qu'ils sont campez & qu'ils respirent le grand air de la campagne. Il est certain que tout ce à quoi les hommes veulent s'accoutumer leur devient commode, même les fatigues. Il n'y a qu'à les pouvoir souffrir quelque tems; au lieu que la mollesse & les aises même de la vie deviennent en quelque sorte penibles à ceux qui s'en sont passez durant un long tems. Il y a tel forçat sur les Galeres à qui il ne plairoit pas qu'on le tirast de la rame, parce que le tems lui a adouci toutes ses fatigues. La force de la coutume est grande; & fait de grands miracles. C'estoit elle qui faisoit trouver aux Tartares les palais & les plus belles maisons des Villes incommodes à leur santé. Jamais ils ne se portoient mieux & n'étoient plus à leurs aises, que lors qu'ils campoient dans les plus vastes campagnes, & qu'ils y avoient à souffrir les mauvais tems & toutes les injures de l'air. C'est

pour cela qu'ils avoient tant d'averfion de demeurer dans les Villes. Mais ils auront peut-efre changé d'humeur. Car encore que jufqu'au tems de leur conquête, ils fe fuffent fi bien trouvez de la fatigue; il n'eft pourtant que trop vrai qu'on s'accôûtume encore plus aifement à la douceur de la vie, qu'au travail & à la peine: ainfi il y a afsez d'apparence que les Tartares fe feront bien-toft accommoder des delices & de toute la molleffe des Chinois.

Mais il faut revoir les Tartares fous leurs tentes. C'eft là qu'ils fe retirent pour faire toute leur bonne chere. Leurs mets ne font pourtant pour l'ordinaire que de la chair de jeunes chevaux qu'ils font cuire, & pour leurs chevaux ils leur donnent du ris, qui n'eft pas moins bon que la chair qu'ils mangent. Ils ne boivent & ne mangent pas moins bien, qu'ils combattent & qu'ils font tous leurs autres exercices. Ils dorment auffi-toft après, & avec auffi peu d'inquietude, que s'il n'y avoit point pour eux d'ennemis au monde. Ils ne fe foucient ni de pofer des gardes, ni de pofter des fentinelles, & les rondes qu'ils font n'éveillent jamais perfonne. Il y a durant toute la nuit un profond fîlence dans leur Camp, fi ce n'eft qu'on y entende peut-efre

efre le her  
Ils ont to  
pos duran  
conquête  
davantage.  
foient capab  
ption, qu'  
& que tout  
même des a  
croient, pl  
ont de leur  
Monde qui  
nir donner  
davantage,  
garde dans l  
fi ce n'eft d  
uns de leurs  
Canton, &  
les Corfaires  
donner la ca  
voient pas ai  
deux cens q  
garde qu'ils  
Villes, où il  
la peur qu'il  
effroyable d'i  
laiffoit dormi  
pendant après  
nées que leur  
cens lieues de

estre le hennissement de quelques chevaux. Ils ont toujours dormi avec le même repos durant la plus grande chaleur de leur conquête, & ne s'en sont pas inquietez davantage. Il n'y a que des barbares qui soient capables de cette arrogante presumption, qu'ils n'ont qu'à dormir en repos, & que tout est seur pour eux, au milieu même des armes & de la guerre. Car ils croyent, pleins de la bonne opinion qu'ils ont de leur valeur, qu'il n'y a personne au Monde qui soit si hardi, que de leur venir donner l'alarme. Ils ne se défont pas davantage, & ne font pas une meilleure garde dans les Villes où ils sont en garnison, si ce n'est qu'ils ont toujours quelques-uns de leurs gens sous les armes en celle d'e Canton, & en quelques autres places où les Corsaires leur venoient plus souvent donner la camifade. Les Chinois n'en avoient pas ainsi usé. Ils faisoient depuis deux cens quatre-vingts ans la meilleure garde qu'ils pouvoient dans toutes leurs Villes, où ils n'avoient point cessé, dans la peur qu'ils avoient, de faire un bruit effroyable d'instrumens & de cris, qui ne laissoit dormir personne en repos. Cependant après avoir veillé durant tant d'années que leur ennemi estoit à plus de six cens lieues de quelques-unes de leurs Pro-

vinces, ils s'endormirent mal-heureusement à l'heure qu'il leur estoit le plus nécessaire de veiller. Les Chinois faisoient beaucoup de bruit lors qu'ils ne voyoient personne; & quand ils eurent l'ennemi si pres d'eux, à peine éleverent-ils la voix pour crier aux armes; bien loin d'aller au devant, & disputer les passages & l'entrée en leurs Provinces. Enfin pour avoir fait un si bonne garde, ils ne s'en trouverent pas plus en seureté; Au lieu que le Tartare ne laissoit pas de conquerir tout ce grand país, & de dormir encore en repos; parce qu'il estoit seur de ses forces, & qu'il sçavoit que sa valeur estoit assez connuë de ses ennemis, pour n'avoir pas d'envie de les venir attaquer. Ce que quelqu'un a dit des vains empressements de la vie se trouve ici bien veritable; qu'il n'y a qu'à bien établir sa reputation, & demeurer en suite en repos.

*De la bonne  
Qu'ils sem  
pour la  
Combien il  
sans face  
De leurs d  
tions &*

**L** Es Ta  
sont  
faits & de  
larges, &  
tionné. M  
nairement  
fait paroist  
de grossier  
licat & d'es  
ils pas que  
si propres;  
ont aux m  
ment de ga  
d'estre touj  
moins beau  
le travail;  
ceux de ces  
des homme

## C H A P I T R E XXXI.

*De la bonne mine des Tartares.*

*Qu'ils semblent estre nez pour les fatigues & pour la guerre.*

*Combien ils sont francs, ouverts, & gens sans facon.*

*De leurs divertissemens, & de leurs occupations & emplois en general.*

**L**Es Tartares qui ont conquis la Chine sont generalement des hommes bien faits & de belle taille. Ils ont les épaules larges, & le reste du corps bien proportionné. Mais ils sont sur tout extraordinairement forts & robustes; ce qui les fait paroistre avoir plutôt quelque chose de grossier & de sauvage, que rien de delicat & d'effeminé. Aussi ne se soucient-ils pas que leurs habits soient si galans & si propres; & on voit par les calus qu'ils ont aux mains, qu'ils se passent fort aisément de gands. Toute leur galanterie est d'estre toujours en action, & de faire au moins beaucoup de bruit. Ils aiment aussi le travail; & on pourroit les comparer à ceux de ces soldats Romains qui estoient des hommes nez à la campagne, dont

un Poëte dit; qu'après avoir rougi la Mer du sang de l'Affrique, après avoir défait les' Antiochus, les Pyrrhus, & les Annibals, ils revenoient à leur champ, où ils alloient le matin avec la besche pour n'en retourner que le soir, chargez d'un faix de bois, que leurs propres meres, qui ne les traitoient pas délicatement, leur faisoient porter.

Les Tartares n'ont pas le teint si blanc que les Chinois; il y a pourtant pour l'ordinaire peu de difference dans leurs visages, si ce n'est que plusieurs sont plus noirs & plus halez. Ils ont la barbe aussi plus épaisse, & noire pour la plupart, ou quelques-uns rousse. Mais ils la rasent toute, & ne laissent qu'un filet au milieu du menton. Ils ne portent point de moustaches, & ne laissent pas d'estre braves: car du moins en ce país on est vaillant sans en avoir. Ils portent aussi les cheveux tres-courts, ou plutôt ils n'en portent point, estant bien aises de s'en décharger comme d'une chose dont la nature n'a point affaire. Enfin leur mine & tout leur dehors n'a rien que de guerrier, & qui ne marque des gens de resolution & de cœur. Ils se joüent du travail & de la fatigue, où ils ont esté endurcis dès qu'ils sont venus au monde,

monde, roient viv  
plaisir d'u  
noble n'a p  
ce qui est  
d'habileté  
fatigables  
La vie de  
d'adressé,  
elle a mé  
costé pour  
tars sont d  
d'execution  
l'esprit, po  
ou à y che  
ce que l'on  
ils voyent p  
qu'ils ont  
autant que  
qui est, &  
raison.

Mais o  
humeur, i  
dans la p  
autres hom  
qu'ils sont d  
cruels, i  
gement à r  
mis. Au c

monde , & c'est ce qui fait qu'ils ne ſçau-  
roient vivre ſans action. La molleſſe & le  
plaiſir d'une vie où ils ne voyent rien de  
noble n'a point de charmes pour eux ; mais  
ce qui eſt le plus, c'eſt qu'ils ont autant  
d'habileté & d'adreſſe, qu'ils ſont ardens & in-  
fatigables dans tout ce qu'ils entreprennent.  
La vie des hommes a beſoin de travail ,  
d'adreſſe , & de beaucoup de choſes :  
elle a même beſoin de ſ'épuifer d'un  
coſté pour ſe ſoutenir de l'autre. Les Tar-  
tars ſont du reſte gens de conſeil autant que  
d'exécution , & quoi qu'ils ne perdent pas  
l'eſprit , pour trop rafiner dans les affaires,  
ou à y chercher de l'artifice , & cette mali-  
ce que l'on appelle habileté & force d'eſprit,  
ils voyent pourtant aſſez clair dans tout ce  
qu'ils ont à faire , & diſcernent tres-bien,  
autant que des hommes en ſont capables , ce  
qui eſt , & ce qui n'eſt pas ſelon la droite-  
raiſon.

Mais on remarque que pour leur  
humeur , ils ſont inégaux , ſur tout  
dans la paix qu'ils ſont comme les  
autres hommes , & tout différens de ce  
qu'ils ſont dans la guerre. Ils y ſont fiers,  
cruels , impitoyables , aiment étran-  
gement à répandre le ſang de leurs enne-  
mis. Au contraire , dans la paix ce ſont



des hommes doux, faciles, agreables, & qui se montrent autant qu'ils peuvent & complaisans & civils. Il n'est pas étrange que des hommes ne soient pas toujours les mêmes, quoi qu'ils ne donnent pas tous en de si grandes inégalitéz, & que quelques uns même fassent si peu connoitre l'affiette de leur ame qu'on ne sçait souvent s'ils sont dans le calme ou dans la tempeste. Mais au moins les Tartares ne ressemblent ils pas à ces derniers. Ils ne dissimulent point ce qu'ils ont dans le cœur. Ils ne sçauroient faire paroistre sur leur visage une fausse joye, ni en cacher une veritable. S'ils rient, c'est tout de bon : & s'ils ne sont pas contens, leur visage le fait connoistre. Aussi disent-ils, qu'il vaut mieux estre violent, que traistre. C'est pourquoy, ils n'iront pas faire des complimens, ni baiser les mains à des gens à qui ils voudroient du mal. Ils couperoient plus volontiers les bras d'un homme, que de l'embrasser, lors qu'ils ne l'aiment pas. Ils peuvent donc dire : Vive la sincerité, & bien loin l'artifice & la trahison, qui font qu'on ne sçait plus, s'il y a encore de la société, & de l'humanité parmi les hommes. Ils se moquent de tout ce qu'ils entendent dire de la Politique & des manieres

d'agir

d'agir d  
 si la Fa  
 Saturne  
 l'Europe  
 Une  
 gloire es  
 aussi ce  
 naire; &  
 grande v  
 ment qu  
 viennent  
 ne fassent  
 tellement  
 qu'il sem  
 esprit ave  
 obeïssent  
 vement d  
 encore, à  
 qui les go  
 Quant  
 lieres dans  
 roistre qu  
 ceremonies  
 point faire  
 xions, ni  
 contre la te  
 ainsi que le  
 tes ces bas  
 noient se p  
 tares estime

d'agir des Européens; & ils diroient bien, si la Fable avoit lieu parmi eux, que Saturne & son Age d'Or seroient passez de l'Europe dans la Tartarie.

Une des choses dont ils font le plus de gloire est d'avoir de bons chevaux. C'est aussi ce qui fait leur exercice le plus ordinaire; & on peut dire, que c'est la plus grande vanité, & presque l'unique amusement qui occupe leur vie, depuis qu'ils viennent au monde. Il n'y a rien qu'ils ne fassent de leurs chevaux, qui sont aussi tellement faits à tout ce qu'ils veulent, qu'il semble qu'ils n'ayent qu'un même esprit avec ceux qui les manient, tant ils obéissent parfaitement au moindre mouvement de la bride, & si l'on le peut dire encore, à l'intention & à la pensée de celui qui les gouverne.

Quant à leurs manieres d'agir particulieres dans la vie civile, ils font assez paroistre qu'ils ne sont pas gens à tant de ceremonies que les Chinois. On ne voit point faire parmi eux tant de genuflections, ni des gens qui donnent du front contre la terre pour leur rendre honneur, ainsi que les Mandarins obligeoient à toutes ces bassesses ceux du peuple qui venoient se presenter devant eux. Les Tartares estiment que c'est en faire trop de-  
vant

vant des hommes ; & qu'eux même n'en feroient pas tant devant leur Dieu. C'est pourquoi lors que les Chinois, qui estoient accoutumés à ces basses flatteries, pensoient encore à leur rendre toutes ces soumissions, ils les rejettoient bien loin, ou ils s'en railloient d'une maniere qui leur devoit bien faire connoître ce qu'ils en pensoient.

Les civilitez qui se pratiquent parmi les Tartares, approchent bien de celles de nostre Europe. Pour se saluer, ils étendent le bras droit, inclinent un peu le corps, & en se remettant, portent doucement la main à la bouche. Lors qu'ils veulent faire remerciement de quelque chose qu'on leur presente, ou d'un compliment, & de quelque parole obligeante, ils étendent encore le bras droit sur le genouil, particulièrement lors qu'ils sont assis, & portant la main de l'épée sur ce même genouil, ils l'élevent doucement, & inclinent en même tems la teste comme pour baiser la main droite qu'ils y tiennent. Lors que deux amis se rencontrent par la ruë, ils ne se découvrent pas la teste. Ce seroit donner à rire, autant que celui qui osteroit ailleurs ses souliers. Ils se saluent seulement en se faisant la civilité ordinaire, d'étendre le bras, & le

rap-

P  
rapproch  
sant la ma  
affaires.  
ticuliers,  
de se voir  
un accuei  
joye.

Les Ch  
tails dans  
en ont aill  
ou en visi  
Temples,  
tail, & me  
munes du  
lippines,  
leur voir  
plus étrang  
se tenir d'e  
Ils croyoier  
le faire mie  
si ce n'esto  
mes, & d  
tant à battr  
souvent affe  
de la chale  
leurs visages  
des Chinois  
ter de rire.  
Tartares d'  
quelque exc

rapprocher jusqu'à la bouche, en baissant la main. Chacun parle ensuite de ses affaires. Ou si ce sont des amis particuliers, & qui avoient auparavant desir de se voir, ils s'embrassent alors, & se font un accueil qui marque encore mieux leur joye.

Les Chinois avoient toujours des éventails dans les mains, ainsi que les femmes en ont ailleurs. Soit qu'ils fussent chez eux, ou en visite, ou dans les rues, ou en leurs Temples, ils n'estoient jamais sans un éventail, & même les personnes les plus communes du peuple. Les Espagnols des Philippines, qui estoient accoustumés à le leur voir aux mains, ne le trouvoient plus étrange. Mais les Tartares ne purent se tenir d'en rire, & de tout leur cœur. Ils croyoient que la chose le meritoit, & pour le faire mieux voir, ils leur demandoient; si ce n'estoient pas là les armes de leurs femmes, & dont elles se servoient, non pas tant à battre & à rafraîchir l'air qui estoit souvent assez frais, comme à se défendre de la chaleur qui leur fendoit le fard de leurs visages? Enfin ils ne pouvoient voir des Chinois avec des éventails, sans éclater de rire. Il n'estoit pas défendu aux Tartares d'en avoir comme eux. Mais quelque excès de chaleur qu'il y eust pu avoir,

avoir, quelque étouffant & quelque pesant que l'air eust pû estre, un seul de cette Nation n'auroit pû se refoudre à paroître avec un évantail à la main.

On ne voit point que dans les trois ou quatre années, après que la Chine eut esté soumise, les Tartares aient épousé des femmes Chinoises. Il leur en vint un tres-grand nombre de la Tartarie. On ne sçait pas bien ce qui les auroit pû empescher, si ce n'est qu'ils eussent resolu de ne peupler la Chine que d'habitans qui fussent tous de sang & de naissance Tartare. Mais c'est ce qui estoit assez difficile dans un aussi vaste païs, & par tout aussi habité, & aussi peuplé qu'estoit la Chine. Ainsi comme l'aversion, qu'on eust voulu que ces deux Nations eussent eu de s'aillier ensemble, ne pouvoit pas se maintenir long-tems; on crut au contraire, que se montrant de jour en jour des visages plus doux, les familles en viendroient bien-tost à faire des mariages, & des alliances les unes avec les autres, d'où il arriveroit qu'y ayant une telle union de sang & de parenté, ce ne seroit tantost plus qu'un même peuple & une même Nation,

Les Tartares entre leurs autres divertissemens paroissent aimer la Musique. Elle n'a pourtant parmi eux, rien de bien charmant.

mant. Il  
quelque ai  
clattant;  
ge. Ils tr  
ce qui leu  
n'estre d'a  
fait que fo  
Musique p  
roitié de la  
Les oreilles  
guères d'  
le son des  
Voilà la  
mieux.

L'on a d  
boivent &  
tendent, po  
ger & boire  
pas bien  
davantage la  
leurs mets.  
est le mouto  
en grand nor  
venaison &  
montagnes,  
des Sangliers.  
Ils mangent  
leur vient en  
ils ne font pa  
ailleurs du m

mant. Ils se plaisent seulement d'entendre quelque air guerrier, & quelque chose d'éclattant; & il ne leur en faut pas davantage. Ils trouvent fade & insupportable tout ce qui leur paroît avoir de la mollesse & n'estre d'aucune utilité, & c'est ce qui fait que souvent ils ne trouvent point de Musique plus charmante que le son enroué de la trompette qui sonne leur marche. Les oreilles des gens de guerre n'entendent guères d'harmonie plus agreable que le son des clairons & des trompettes. Voilà la Musique qui leur revient le mieux.

L'on a déjà remarqué que ces peuples boivent & mangent largement. Ils prétendent, pour bien travailler, devoir manger & boire de même. Mais ils ne sont pas bien delicats, & ils recherchent davantage la quantité, que la qualité de leurs mets. Leur viande la plus ordinaire est le mouton, dont ils ont des troupeaux en grand nombre. Ils vivent encore de venaison & de Chasse qu'ils font par les montagnes, où ils prennent des Cerfs, des Sangliers, & quelques autres animaux. Ils mangent aussi du Poisson, quand il leur vient en fantaisie de pêcher, mais ils ne font pas la difference que l'on fait ailleurs du maigre & du gras. Ils font  
tout

tout rostir & assez peu; & ils achevent de cuire le reste en leur estomac à la maniere des barbares. Ils ne se donnent pas non plus tant de peine à diversifier leurs mets, c'est assez pour eux de la quantité & de l'abondance. Ils cherchent le solide, & se contentent aisément pour le reste. Lors qu'ils vont par la campagne, pour l'ordinaire ils ne vivent que de ris cuit; parce que c'est ce qu'ils trouvent de moins embarrassant à porter. S'ils s'arrestent en quelque lieu, ils y font du pain de blé; & ils en mangent pour lors avec leurs autres viandes plus volontiers que de leur ris. Ils boivent de l'eau fraîche, telle que nous la beuvons, & non pas chaude comme les Chinois & les Japonnois la boivent, Pour le Châou Thé, qui est la boisson que l'on presente par ceremonie dans tous ces Païs; ils le boivent chaud, comme font les autres peuples; & de même le Chocolat, quoi qu'il y en ait de froid comme le vin de pignon. Mais ce qu'ils boivent le plus délicieusement c'est le Vin, blanc ou rouge, & de quelque nature qu'il soit. Ils n'en auroient pas crû Mahomet, ou plutôt ils auroient pensé que ce trompeur auroit voulu prendre pour lui le vin qu'ils défendoit si severement aux autres.

On

On pour  
Vin leur a  
cette peste  
bre de leur  
si pour cel  
d'autre Re  
Ciel pour  
leur verse  
il ne leur d  
avoir raison  
ne boire qu

Mais que

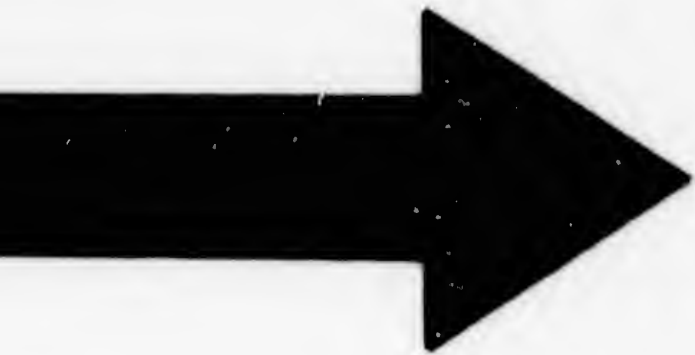
Vin, on n  
riches ni p  
cés de l'yvr  
Nations. C  
que si Mah  
l'eau; le Vi  
le monde.  
leurs repas  
tez, comme  
rope; mais j  
ne prétender  
raison, pour  
assez bien, c  
son, & non  
quoi ils se  
dent dire qu  
pas de bonne  
tant de fois q

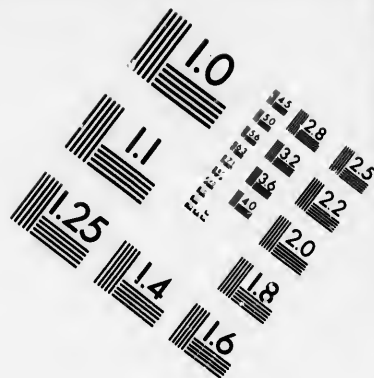
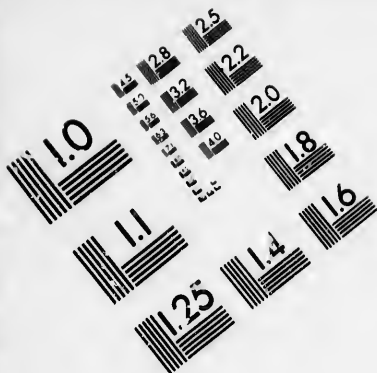
On pourroit dire aussi que jusques ici le Vin leur auroit servi de préservatif contre cette peste qui a infecté un si grand nombre de leurs voisins. Est-ce peut-estre aussi pour cela qu'ils n'ont point voulu avoir d'autre Religion, que de reconnoître le Ciel pour leur Dieu? Ils voyent qu'il ne leur verse que de l'eau, mais qu'au moins, il ne leur défend pas le Vin, & croient avoir raison de ne pas faire leur Religion de ne boire que de l'eau.

Mais quoi que les Tartares boivent du Vin, on ne voit pas pour cela, que ni riches ni pauvres tombent dans les excès de l'yvrognerie, ainsi que tant d'autres Nations. Ce qui a fait dire à quelqu'un, que si Mahomet n'avoit obligé à boire de l'eau; le Vin auroit peut-estre enyvré tout le monde. Ils invitent pourtant dans leurs repas leurs amis à boire des santés, comme on fait à peu près dans l'Europe; mais je dis à peu près, parce qu'ils ne prétendent pas qu'un homme perde la raison, pour leur faire raison. Ils disent assez bien, que c'est se défaire de la raison, & non pas faire raison. C'est pour-quoi ils se mocquent, quand ils entendent dire qu'en Europe un homme n'est pas de bonne compagnie, s'il ne boit autant de fois qu'il y est invité. Ils demandent

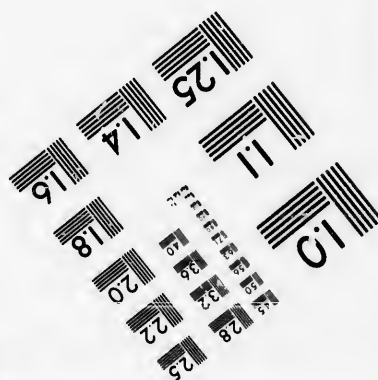
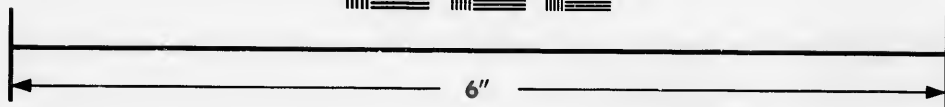
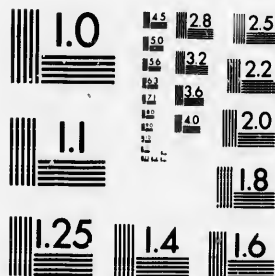








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WESTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4303



dent si en Europe c'est une trahison, ou un crime d'Etat, de ne pas boire à la santé de ses amis; parce que si ce n'est que manquer à un peu de complaisance, (disent ces Tartares,) ainsi que parmi nous; c'est bien un moindre inconvenient de ne paroître pas si complaisant, que de paroître n'estre plus homme, en perdant la raison & le jugement. Nous estimons (ajoutent-ils) bien davantage parmi nous la fanté & l'usage des sens & de la raison, que toute la complaisance imaginable. Ainsi ils ne croyent point qu'un homme en soit moins civil, & de plus mauvaise compagnie pour s'excuser de boire, lors qu'il craint d'en estre incommodé. Mais que ne diroient point ces barbares, si outre les Loix de la raison & de la Nature, qui leur donnent tant d'aversion de l'yvrognerie, ils avoient encore, ainsi que les Chrestiens, celles de DIEU & de l'Evangile qui défendent ces excès sous de rigoureuses peines? & cependant des Chrestiens sont beaucoup plus déreglez en ce point, que des Infidelles & des barbares.

Voilà quelle est la nourriture des Tartares. Pour l'apprester, ils se servent de vaisselle de métal, comme d'argent, d'airain, de cuivre, & d'autres semblables, selon

PA  
 selon les  
 s'accorn  
 quoi qu'  
 ne, si bo  
 l'usage qu  
 tits plats  
 & étroite  
 fine qu'i  
 le Châ.  
 que diffé  
 re, est p  
 me & de  
 coûte pas  
 rieusemen  
 toute ren  
 paroist qu  
 tems. A  
 dire que c  
 qu'on nou  
 ples, sans  
 de ce faste  
 jours pauv  
 tent; au l  
 riches à m  
 Ce que l'o  
 lier en la  
 toutes les  
 pied, à la  
 de l'ancien  
 ont peut-er

selon les moyens qu'ils en ont. Ils ne s'accoutument guères de vases de terre, quoi qu'ils ayent la porcelaine si commune, si belle, & à si bon marché. Tout l'usage qu'ils en font est d'en avoir de petits plats, & de petites écuelles élevées & étroites, de la plus belle & de la plus fine qu'ils peuvent trouver, pour boire le Châ. Mais toute leur vaisselle, quelque différente qu'elle soit pour la matière, est pour la pluspart de la même forme & de la même façon, qui ne leur coûte pas beaucoup, n'estant pas fort curieusement travaillée, quoi qu'elle soit toute renforcée, & d'une manière, qu'il paroist qu'on a voulu qu'elle durast longtemps. A voir les Tartares, on pourroit dire que ce seroient encore de ces Anciens qu'on nous représente, comme gens simples, sans façon, & si ennemis du luxe & de ce faste, qui fait que le monde est toujours pauvre, parce qu'il n'est jamais content; au lieu que pour eux, ils estoient riches à moins de peine & de dépense. Ce que l'on remarque encore de particulier en la vaisselle des Tartares, est que toutes les pieces sont soutenues sur un pied, à la façon de ces coupes & tasses de l'ancienne mode. Celles d'aujourd'hui ont peut-estre mérité de n'avoir plus de pied,

ped, pour avoir trop souvent fait perdre pied aux hommes par l'ivrognerie & les excez.

Ils se servent aussi de cuilliers pour manger, parce qu'ils ne peuvent pas s'accommoder des petits poinçons de bois, ou fourchettes de la Chine. Il est vrai qu'il faudroit que les Tartares commençassent à renaître, pour se pouvoir servir commodément de toute cette propriété des Chinois, qui demande qu'on en ait fait usage longtemps, avant que de se la rendre si propre & si commode.

Toute cette Nation est assez amie du commerce, où elle se rend tres-facile & tres-raisonnable. Sa maniere la plus ordinaire de trafiquer est de faire échange d'une denrée pour une autre, comme de donner du bled, de la laine, des bestiaux, & d'autres marchandises, qui sont communes chez eux, pour d'autres de plus grand prix, qui rendent la Chine si riche, & plus qu'aucun autre país du monde. Ils ne paroissent pas avoir une si grande passion pour l'argent. Aussi ignorent-ils toutes ces subtilitez & ces adresses des Marchands, qui sont toutes choses par l'envie & le desir qu'ils ont de gagner. Ils seroient bien-aïses d'avoir commerce avec toutes les Nations du monde, & ils sou-

souhaitent  
& achette  
guère en  
ou ne s'a  
encore s'i  
me ils ju  
leur valeur  
quent de  
ne sont pr  
Japonnois.  
que quicon  
n'y sera  
Etranger,  
que pour  
en chasser  
ils le merit  
de la sorte  
paroist qu'il  
leur sens qu  
peur de le  
songes.

Les anim  
culture des  
soins dans la  
comme dans  
autres bestes  
sont en tres  
grand país.

Quant à c  
Mer & la na

souhaitent qu'elles viennent toutes vendre & acheter parmi eux. Ils ne se mettent guère en peine si ces Etrangers s'arrestent ou ne s'arrestent pas dans leurs Villes, ni encore s'ils y portent des armes. Comme ils jugent assez avantageusement de leur valeur & de leurs forces, ils se moquent de toutes ces terreurs paniques qui ne sont propres qu'à des Chinois & à des Japonnois. Ils font entendre au contraire, que quiconque voudra venir en leur pais, n'y sera point considéré comme un Etranger, pourvû qu'il y vive bien, mais que pour ceux qui agiront mal, ils les en chasseront, ou les puniront comme ils le meritent. Ils se proposoient d'agir de la sorte avec les Etrangers, par où il paroist qu'ils jugent & raisonnent de meilleur sens que les Japonnois, qui se font peur de leurs imaginations & de leurs songes.

Les animaux dont ils se servent pour la culture des terres & pour leurs autres besoins dans la paix & dans la guerre sont, comme dans l'Europe, les chevaux & les autres bestes de charge ordinaires, qui sont en tres-grand nombre dans tout ce grand pais.

Quant à ce qui regarde les voyages de Mer & la navigation, on prît garde que



naturellement les Tartares avoient aversion de la Mer, peut-estre à cause que la partie de Tartarie, que ceux-ci habitoient, en est tres-éloignée. Il n'est pas étrange que l'on ait d'abord quelque éloignement de ce dont on n'a pas d'usage, ni d'expérience. Cependant on les vît dans la Province de Canton devenir en peu de tems de tres bons hommes de Mer, & encore tres bons soldats & tres adroits à combattre sur les vaisseaux. Les gens de cœur viennent à bout de tout. Il n'y a point de coutume qui leur resiste, eux qui font passer en coutume tout ce qui dans les commencemens leur auroit paru plus difficile & plus étrange.

CHA-

*Des ha  
des.  
De la n  
Qu'enco  
guerr  
ges.  
Fin de l*

**L**Es  
de  
lent que  
fait en  
leur con  
maitres  
reste du  
habits de  
façon de  
culiere à  
che assez  
tans de  
à se vest  
roient à  
de vin.  
habillem  
teste.

Ils ch  
bottines c

## CHAPITRE XXXII.

*Des habits des Tartares, & de leurs modes.*

*De la modestie de leurs femmes.*

*Qu'encore qu'elles aiment les chevaux & la guerre, elle sont toujours honnestes & sages.*

*Fin de la Relation.*

**L**Es Tartares, si l'on en excepte les derniers de la populace, ne s'habillent que d'étofes de soye; ce qu'ils auront fait encore plus commodément depuis leur conquête, qu'ils se seront vûs les maitres du País où naissent les soyes. Le reste du peuple porte pour l'ordinaire des habits de lin, de laine, ou de cotton. La façon de leurs habits est en partie particuliere à leur Nation, & en partie approche assez de celle de tous les Mahometans de l'Orient. Ils ont moins de peine à se vestir comme eux, qu'ils n'en auroient à garder leur loi de ne point boire de vin. Mais il faut les voir dans leurs habillemens depuis les pieds jusqu'à la teste.

Ils chaussent premierement de petites bottines ou brodequins, qui ne leur cou-

vrent jamais le genoüil, & pour l'ordinaire ne leur viennent qu'à la moitié de la jambe. Quand ce ne sont que de justes brodequins, ils prennent encore des fouliers, & lors qu'ils n'en prennent point, il faut que ces brodequins ayent un pied, à la maniere d'une véritable botte.

Ils portent des chemises assez courtes, avec des caleçons dont ils se ceignent. Ces chemises sont pour l'ordinaire de lin ou de coton. Ceux qui recherchent plus de propreté & de galanterie, quoi qu'ils ne soient pas de la plus haute qualité, les portent de soye & d'une étofe comme le fatin, ou un tafetas double & toujours tres blanc.

Ils vestent par dessus cette chemise une veste qui descend un peu plus bas que le genoüil. Cet habillement est assez serré & juste sur le corps, n'ayant pas plus de tour que lui en peut donner l'ouïate ou le coton dont il est doublé & garni depuis le haut jqsqu'en bas. Les manches en sont de même tres-étroites & ferrées, mais si longues, qu'elles peuvent couvrir toute la main. Elles sont ouvertes au poignet, & ils les portent retroussées sur le bras pour avoir plus de grace & faire paroistre la main plus belle. Ces manches sont aussi pour l'ordinaire enrichies de quel-

quelque b  
qu'à l'épa  
de est tou  
Cét habille  
jusqu'à la  
le haut ju  
pour l'ordi  
d'argent,  
quelquefois  
moins pre  
personnes d  
en ont, &  
n'est que l  
fissent les  
de cette N  
dient pas d  
de costé.  
habit plus  
me il est t  
replient un  
droite; &  
replié & qu  
tachez les  
qui a sur e  
uns portent  
paule droite  
ce sont des  
un tems.  
Ils porte  
ceintures de

quelque broderie , depuis le coude jusqu'à l'épaule, mais le reste depuis le coude est tout simple & sans aucune façon. Cét habillement se boutonne par les costez jusqu'à la ceinture, & par devant depuis le haut jusqu'au bas. Les boutons sont pour l'ordinaire d'Orfèvrerie, ou d'or, ou d'argent, ou de quelqu'autre métal, & quelquefois même de pierreries plus ou moins précieuses, selon qu'il plaît aux personnes d'en porter, & les moyens qu'ils en ont, & non selon leur qualité, si ce n'est que les richesses, comme ailleurs, fassent les Grands & les gens de qualité de cette Nation. Ces boutons ne descendent pas droit en bas par devant, mais de costé. Ils le font ainsi pour tenir cet habit plus juste à la ceinture. Car comme il est tout ouvert par devant, ils en replient un peu de la partie gauche sur la droite; & c'est sur le bord de ce qui est replié & qui descend en bas, que sont attachés les boutons en ligne oblique: ce qui a sur eux assez de grace. Quelques-uns portent aussi de ces boutons sur l'épaule droite & à l'endroit du colet, mais ce sont des modes qui n'ont cours que pour un tems.

Ils portent encore sur ces vestes des ceintures de façons assez différentes, &

c'est ce dont ils font pour l'ordinaire le plus galand & le plus propre de tout leur habillement. Les uns n'ont pourtant qu'un cordon de soye de la grosseur d'un doigt, dont ils se font plusieurs tours. D'autres portent un taffetas, ou une toile de cotton tres-fine, de quatre doigts de large, & l'un & l'autre est couvert de plusieurs pieces d'or, ou d'argent, ou d'yvoire, ou même de pierreries. D'autres qui veulent faire parade de quelque chose de plus guerrier, se ceignent de quelque peau d'animal, & qui a tous les ornemens qui lui peuvent donner la façon & la galanterie qu'ils souhaitent.

C'est là leur premier habit. Ils prennent par dessus celui-ci, qui descend assez bas, une casaque plus courte, mais qui a plus de largeur & plus d'étendue. Ces deux habits sont toujours de différentes couleurs. La casaque de dessus, & que l'on voit davantage, est d'une teinture plus gaye & plus vive, & comme elle est plus large & plus aisée que celle de dessous, ils la laissent aller sans la boutonner, ni la ceindre, encore qu'elle soit garnie comme l'autre de riches boutons, mais qui ne servent que d'ornement; & ils n'en boutonnent au plus que quelques-uns. Elle n'a point non plus de manches, ou elles sont

P  
sont si  
plus bas  
me la p  
de cotto  
l'Hyver  
de se ve  
comme  
auront e  
qu'ils au  
tarie, qu  
que la C  
chaud ;  
plûtost  
Mais con  
plus tem  
dans les P  
aussi obli  
& de se  
ouate. C  
leurs casac  
de coût,  
en forte q  
çon au ha  
une forte  
quelques  
ne au sup  
meurent p  
mauvaise  
sont accot

font si courtes, qu'elles ne descendent pas plus bas que le coude. Elle est aussi comme la premiere veste, doublée d'oüate, ou de coton. Ces habits sont d'usage pour l'Hyver; & leur coûtume cependant est de se vestir autant qu'ils peuvent en Esté comme en Hyver. Il y a apparence qu'ils auront esté obligez de la changer, depuis qu'ils auront changé de climat. La Tartarie, qui est un país plus septentrional que la Chine, & ainsi plus froid que chaud; souffroit que ces peuples eussent plutôt des habits d'Hyver, que d'Esté. Mais comme ils auront trouvé la Chine plus temperée, & beaucoup plus chaude dans les Provinces du Midi, ils auront esté aussi obligez de proportionner leurs habits, & de se défaire de leur coton & de leur oüate. On trouvoit une chose à redire en leurs casaques, qui estoit de n'avoir point de col, ou de colet, ni relevé, ni abaissé, en sorte qu'il ne paroïssoit pas plus de façon au haut qu'au bas, ce qui revenoit à une sorte de robe qu'on fait prendre en quelques lieux aux criminels que l'on mène au supplice. Mais les Tartares ne demeurent pas d'accord que leur habit ait si mauvaise grace, peut estre parce qu'ils y sont accoutuméz. On se familiarise avec

les visages les plus rebutans, & à plus forte raison avec les modes & les choses qui d'abord auroient paru les plus bizarres.

Voilà quel est l'habillement des Tartares depuis les pieds jusqu'au cou & aux épaules. Il reste de voir comment ils se couvrent la teste. C'est d'une manière assez extravagante, & quoi que la Relation en parle fort au long, il auroit peut-estre esté plus à propos de n'en rien dire, pour n'avoir pas à achever cette narration par une matière qui n'a rien de fort agreable. Mais afin que les curieux n'ayent pas de quoi se plaindre, il faut dire ce que l'on en trouve. Ce sont les Espagnols qui se sont le plus mocquez de la façon des bonnets & des chapeaux des Tartares. Ils devoient pourtant penser qu'une grande partie du monde ne se mocque pas moins d'eux, en fait d'habits & de modes, eux qui après en avoir tant de fois changé & pris même souvent des autres Nations ce qu'ils y avoient trouvé auparavant de plus bizarre, pourroient encore quelque jour s'accommoder de ce qui les a davantage choquez dans le bonnet des Tartares.

Premierement ces peuples se couvrent la teste autrement en Hyver, qu'en Esté. Ils ne sont pas tous si exacts à ce changement,

ment, r  
res. Ils  
toque o  
élevé &  
toit d'u  
pourtant  
drap très  
ni d'ouïa  
vestes &  
d'entrée  
d'un reb  
cét endro  
du corps.  
houpes d  
sont de  
à chacun  
grosseur à  
nets de no  
res en son  
puis le ha  
seulement  
de la gran  
laissent ce  
métail qu'  
d'or ou d'  
rins & les  
sont dans  
cette plaqu  
ou d'argen  
y est encha

ment, mais la plûpart n'y manquent guères. Ils portent pour l'Hyver une certaine toque ou bonnet d'une forme ronde, assez élevé & qui se soutient, comme s'il estoit d'une matiere très-solide. Il n'est pourtant que d'une étoffe de soye, ou d'un drap très-fin, doublé de même, & garni d'ouïate, ou de coton, comme leurs vestes & casques. Ce bonnet serre assez d'entrée la teste, qu'il environne encore d'un rebord épais qui la fait paroître en cet endroit plus grosse que tout le reste du corps. Tout ce rebord est couvert de houpes de soye, qui, pour l'ordinaire, sont de couleur & de celles qu'il plaît à chacun de porter. Elles sont pour la grosseur à peu près comme celles des bonnets de nos Dacteurs; & ceux des Tartares en sont couverts tout autour, & depuis le haut jusqu'au bas, à l'exception seulement d'un petit rond sur le devant, de la grandeur d'une pièce d'un escu. Ils laissent ce petit vuide pour une plaque de métal qu'ils y mettent, avec un bouton d'or ou d'argent au milieu. Les Mandarins & les autres personnes de qualité qui sont dans les Charges se reconnoissent à cette plaque, qu'ils portent toujours d'or ou d'argent, avec une pierre precieuse qui y est enchassée; & il ne dépend pas de la fantai-



fantaisie, ou des biens que chacun peut avoir, de porter telle enseigne qu'il lui plaît. Mais il faut nécessairement que la grandeur, la couleur, la forme & la façon de la plaque, & encore le bouton, ou la pierre précieuse, marquent le rang & la dignité de celui qui la porte. C'est par cette marque d'honneur qu'ils ostent tout lieu aux différens qui arrivent ailleurs pour les rangs & les préférences des Magistrats & Officiers de Justice; parce que ce seroit un crime de leze-Majesté, qu'aucun eût osé porter les marques d'une dignité qui ne lui appartinst pas. Il n'y a en tout le reste de leur manière de se couvrir, soit l'Hyver, soit l'Esté, aucune différence entre les personnes de la plus haute qualité, & les derniers du peuple; entre les plus habiles, les plus grossiers, & les plus ignorans. C'est généralement une même forme & une même façon de coiffure. Seulement les plus riches, ou les plus curieux, choisissent les plus belles étofes. Du reste le plus chetif artisan aura la teste ou le bonnet tout couvert de houpes, aussi bien que l'homme de la plus haute qualité. Il faut donc parmi cette Nation reconnoître les gens à leur enseigne, & encore y regarder de près. Car comme ils portent tous ces plaques avec

vec un  
que les M  
d'argent  
pas aisé d  
loin.

Les T  
l'Esté est  
chapeaux  
me les no  
mier, ou  
herbes qu  
eux. La  
a encore  
que leur t  
spacieux,  
qu'elle est  
ye, avec  
l'enseigne  
se porte su  
uns en po  
pointuë,  
place. Il  
tent point  
paroître pl  
peaux est  
tains cordo  
cendent de  
pour tenir  
deffous du  
les vient plu

vec un bouton au milieu , & qu'il n'y a que les Magistrats qui en ayent d'or, ou d'argent, avec une pierre precieuse, il n'est pas aisé de faire ce discernement de bien loin.

Les Tartares quittent ce bonnet lors que l'Esté est venu ; & ils prennent alors des chapeaux , non pas de laine pressée comme les nostres , mais de feuilles de palmier , ou de quelques autres plantes & herbes qui sont rares & curieuses parmi eux. La forme & la façon de ce chapeau a encore quelque chose de plus bizarre que leur bonnet. Le bord en est large & spacieux , & la teste très petite, si ce n'est qu'elle est encore ornée de houpes de soye, avec une place sur le devant , pour l'enseigne ou la medaille pareille à celle qui se porte sur la roque d'Hyver. Quelques-uns en portent aussi d'une forme toute pointuë , & d'autres d'une qui est toute plate. Il faut qu'en celle-ci ils ne mettent point de houpe ; ce qui la fait paroître plus basse. La teste de ces chapeaux est encore garnie au dedans de certains cordons de soye entassez , d'où descendent deux autres plus grands cordons pour tenir le chapeau. Ils se les attachent au dessous du menton avec un bouton qui les tient plus ou moins serrez. Mais pour

revenir aux bords du chapeau, ils sont à peu près comme les bords d'un grand plat mal bâti, & tout doublez par dedans. Ils descendent & tombent en façon de goutiere. En temps de pluye que ces houppes sont mouillées, elles sont toutes couchées sur ces bords, & viennent à deux ou trois doigts de l'extrémité, où est une certaine broderie assez grossiere, & qui n'a pas beaucoup de grace.

Mais il faut encore remarquer que les houppes de ces chapeaux, & particulièrement de ceux des pauvres gens & des personnes moins considerables, sont de soye. Pour les plus riches & les plus curieux, ils les font faire d'une certaine herbe de couleur jaune & dorée, qui approche fort de celle de la fleur du maïs. La tige de cette plante, qui est environ de la grosseur d'un doigt, est assez longue & ployante pour leur servir à faire plusieurs tours à leurs chapeaux; & comme elle porte beaucoup de graine; elle leur produit aussi naturellement des houppes en si grand nombre, qu'il faut que plusieurs en offrent une partie. Ces houppes leur sont commodes, en ce qu'elles ne retiennent point l'eau comme celles de soye, & qu'aussi pour avoir été mouillées, elles ne perdent rien de leur éclat; elles en sont

P  
 au contr  
 un certa  
 dre avec  
 te est-elli  
 où elle c  
 garni ne  
 cats; c  
 ce que le  
 tres Prov  
 ducats u  
 qui lui  
 pour se v  
 les moye  
 chapeaux  
 houppes d  
 ainsi l'on  
 lors qu'on  
 la soye,  
 le font  
 personnes  
 la vanité  
 ainsi en u  
 Toute  
 Tartares  
 des Chino  
 la prendre  
 étoient de  
 que ce fût  
 les femme  
 civilement

au contraire plus vives & plus belles, par un certain émail qu'elles semblent reprendre avec cette fraîcheur. Aussi cette plante est-elle fort estimée dans les lieux même où elle croît, où un chapeau qui en est garni ne se vend pas moins de deux ducats; ce qui est un prix assez haut, selon ce que les choses se vendent dans les autres Provinces de la Chine, où pour deux ducats un homme pourroit avoir tout ce qui lui faudroit de velours ou de damas pour se vestir. Ceux donc qui n'ont pas les moyens d'avoir de cette herbe pour leurs chapeaux, s'accoutument en la place de houpes de soye de la mesme couleur, & ainsi l'on est pauvre parmi cette Nation lors qu'on y est réduit à ne porter que de la soye, pendant que l'herbe & la paille font l'ajustement le plus galand des personnes riches. C'est peu de chose que la vanité des hommes, puis qu'ils la mettent ainsi en un peu de paille.

Toute cette mode & façon d'habits des Tartares est devenuë presentement celle des Chinois. Ils ont été bien obligez de la prendre, après des Ordonnances, qui étoient des Arrests de mort contre qui que ce fût qui n'y obeiroit pas. Seulement les femmes furent traitées un peu plus civilement. Il n'y avoit rien cependant

de plus opposé que cette maniere nouvelle de s'habiller , à celle que les Chinois avoient conservée depuis un très long-temps , sans y avoir fait aucun changement. C'est pourquoi autant qu'ils étoient satisfaits de leurs habits & de leurs cheveux , autant eurent-ils de peine à quitter un & l'autre ; ce qui alla si avant , que plusieurs aimerent autant se laisser égorger , que de se résoudre à porter des habits à la Tartare. Mais les femmes de la Chine trouverent plus de civilité que leurs maris auprès de leurs vainqueurs. Il ne parut point aussi qu'ils eussent manqué en aucun lieu de respect pour ce sexe , si ce ne fut en la Province de Canton , où les emportemens du Vice-Roi des Armes furent à la verité les excez d'un homme qui n'avoit ni humanité , ni honneur. Mais ce qui arriva en cette Province ne doit pas faire presumer que les autres n'eussent pas été plus favorablement traitées. Les gens de guerre y étoient dans une meilleure discipline , & sous des Chefs qui pensoient à donner de meilleures impressions aux peuples du merite de leurs personnes & de leur Nation. Ce n'est pas que quelque peine qu'ils prissent de faire bien observer leurs ordres , il ne se fit encore de grandes violences en plusieurs Vil-

Villes qu'il  
roit diffi  
Mais ce  
dans les  
des solda  
ne peuve  
tain cep  
viüces ,  
jours à l'  
civilité &  
voient s  
mént, les  
Grands c  
combien  
ces desor  
qu'ils vou  
pürent av  
Les Ta  
ment les  
donc bien  
faire chan  
laisserent  
leur incli  
des de Ta  
la Chine ,  
tre chose  
fçût que l  
Mandarin  
toutes les  
femmes da

Villes qui étoient prises de force. Il seroit difficile de faire autrement la guerre. Mais ces desordres n'arrivent pas moins dans les Armées de l'Europe, & parmi des soldats Chrétiens, & des Chefs qui enfin ne peuvent pas remédier à tout. Il est certain cependant que dans toutes ces Provinces, les Tartares se conduisirent toujours à l'égard des femmes, avec toute la civilité & l'honnesteté que les Chinois pouvoient souhaiter. Le Roi particulièrement, les Princes ses Oncles, & les autres Grands de Tartarie, firent bien connoître combien ils étoient éloignez de permettre ces desordres, par les severes châtimens qu'ils voulurent faire de tous ceux dont ils pûrent avoir connoissance.

Les Tartares, qui traitoient si obligamment les femmes de la Chine, auroient donc bien moins usé de violence pour leur faire changer les modes de leurs habits. Ils laisserent entierement à leur liberté & à leur inclination, de prendre ou les modes de Tartarie, ou de retenir celles de la Chine, & ils n'ordonnerent aucune autre chose sur ce sujet. En tout le reste on scût que les Officiers des Troupes & les Mandarins Tartares, observoient avec elles toutes les civilités dont on use avec les femmes dans l'Europe. C'étoit ce qu'on

ne voyoit pas auparavant dans la Chine, où un homme en parlant à une femme, ne l'auroit jamais appelée Madame, quoi qu'elle auroit été de qualité & d'une condition beaucoup plus relevée que lui, encore qu'à chaque parole elle l'auroit traité de Seigneur & de Monsieur.

Il reste à dire quelque chose des habits des femmes Tartares, quoi qu'on n'en sçache pas si bien le particulier. Elles portent des chapeaux, ainsi que les hommes, si ce n'est qu'elles n'y veulent pas tant d'ajustemens; & quelques-unes même se font comme une galanterie de les négliger. C'est artifice quelquefois, que de ne se vouloir pas servir d'artifice. Les choses sont toujours plus belles dans leur naturel, & la Nature a bien sujet de se plaindre, qu'ayant pour l'ordinaire donné aux femmes tant de beautez, elles ne laissent pas de recourir encore à l'art, & de reconnoître tenir de lui tout ce qu'elles ont d'agrément & de grâces. Au moins celles de Tartarie n'y cherchent pas tant de façon. Elles portent les cheveux longs, ainsi que celles de l'Europe, mais qu'elles laissent assez négligemment pendre & ondoyer sur les épaules, sans autre cordon qui les retienne que celui de leurs chapeaux. Elles ont pour leurs habits de certaines

vestes es

P.  
vestes &  
let, &  
fayes,  
tent les  
verses c  
es & de  
l'ordina  
ce ne fu  
façon e  
d'avoir  
de tous  
vanité o  
chausser  
& elles  
bortes &  
de mont  
re voya  
naturels.  
leur fait  
leurs ch  
flèches  
& leurs  
paigne.  
gent cor  
cienne T  
mazones  
ne peut-  
femmes  
voient e

vestes & simares assez longues & sans col-  
 let, & d'autres plus petites comme demi  
 fayes, qui different peu de celles que por-  
 tent les Chinoises. Ces vestes sont de di-  
 verses couleurs, mais toujours des plus guai-  
 es & des plus vives. Elles sont aussi pour  
 l'ordinaire d'étofes de soye, à moins que  
 ce ne fussent des personnes très-pauvres. La  
 façon est d'être très-justes sur le corps, &  
 d'avoir peu de tour, & sans aucun autre  
 de tous les ajustemens que les modes & la  
 vanité ont inventé dans l'Europe. Elles  
 chaussent de petites bottines ou brodequins,  
 & elles prennent même quelquefois des  
 bortes & des épetons, lors qu'il leur plaît  
 de monter à cheval, ou qu'elles ont à fai-  
 re voyage. Du reste leurs patins les plus  
 naturels, & le reste de leur chaussure qui  
 leur fait mieux porter le corps, ce sont  
 leurs chevaux. Leurs arcs aussi & leurs  
 flèches sont leurs bagues & leurs bijoux,  
 & leurs cercles & leurs rüelles, la cam-  
 pagne. Là elles courent & voltig-  
 gent comme d'autres Nymphes de l'an-  
 cienne Tyr, ou comme de nouvelles A-  
 mazonnes de la Scythie leur voisine. Aussi  
 ne peut-on dire la surprise où furent les  
 femmes de la Chine, lors qu'elles, qui a-  
 voient été nourries toute leur vie dans



des cages, voyoient des femmes qui ne leur paroissent rien moins que des femmes. Elles ne se pouvoient lasser de les admirer, & elles en avoient même de la peur, autant que des hommes. Ce n'est pourtant pas que celles-ci fassent toute leur occupation de manier des armes, & de battre la campagne. Elles y font paroître seulement jusques où leur valeur & leur courage pourroient aller dans l'occasion. Aussi celles qui vont à la guerre avec leurs Maris ne craignent-elles guères d'aller à la charge, & de se mesler comme eux parmi les ennemis. Mais ce qu'on peut admirer davantage en ces femmes, est leur adresse à manier & à gouverner si bien un cheval. Il y en a qui passent tout ce qu'on en peut dire; & toutes, plus ou moins, entendent mieux à piquer & à monter un cheval, qu'une infinité d'hommes ailleurs. Ce n'est pas en ce país, comme en Espagne, où il n'y a que les Nobles & les Gentils-hommes qui montent à cheval, les femmes des Tartares pauvres & riches y sont presque toujous. Ce sont là aussi leurs carosses & leurs chaises; & toutes ont leurs chevaux qu'elles dressent & qu'elles exercent, en sorte qu'il seroit d'aussi mauvaise grace à une Tartare, de ne sçavoir pas piquer son cheval, qu'il le seroit

P.  
seroit à  
voir ma

Ce q  
blâmable  
peut pas  
moins q  
par tous  
peut pas  
mes soie  
exercices  
C'est po  
la Tarta  
quelque  
dant & l  
bles des  
sent ni  
mœurs.  
me & l'  
l'on doit  
ges. Au  
peuples,  
bien-sean  
estimer p  
beaucoup  
re de mo  
caprice.  
tres mépr  
de bonne  
uns; &  
a rien de

seroit à une femme en Espagne de ne pouvoir marcher sur des patins.

Ce qui passe ses mesures & ses bornes est blâmable sans doute ; & comme on ne peut pas excuser des hommes de devenir moins que des femmes par leur mollesse , & par tous ces ajustemens de leurs habits, on ne peut pas approuver non plus, que des femmes soient plus que des hommes, en des exercices qui ne conviennent pas à leur sexe. C'est pourquoi , on demeure d'accord que la Tartarie peut avoir encore en ce point quelque chose de barbare. L'usage cependant & la coutume peuvent rendre excusables des choses, qui en elles-mêmes n'offensent ni la Religion ni l'honnesteté des mœurs. Ou du moins c'est par la coutume & l'usage qu'on peut mieux juger, si l'on doit condamner ou approuver ces usages. Au reste, toutes ces façons d'agir des peuples, qui ne regardent au plus qu'une bien-seance extérieure, qui ne va qu'à les estimer plus ou moins civilisez, dépendent beaucoup de l'opinion. Chacun en matière de modes en juge par sa vanité ou par son caprice. Les uns estiment ce que les autres méprisent. Une chose est propre & de bonne grace selon la fantaisie de quelques-uns ; & à entendre parler d'autres, il n'y a rien de si choquant. Les hommes sont ainsi

ainsi faits, qu'ils se moquent les uns des autres, à même temps qu'ils pensent tous avoir raison. Mais il est certain, qu'encore que tous ne soient pas toujours raisonnables, les Tartares peuvent bien avoir quelque raison d'aimer que leurs femmes ayent l'humeur guerriere comme eux, & de les former ainsi à des exercices, qui s'accoutument si bien à leurs inclinations. Ces femmes qui sont nées & formées d'un sang tout guerrier, & qui depuis leur naissance continuent encore de plaire à leurs Maris, & à elles-mêmes, par ces qualitez qu'elles ont de la Nature, & des habitudes qu'elles prennent tous les jours. où ne sont pas fort coupables de se porter à des exercices qui ne sont pas ceux des femmes ordinaires; ou s'ils font en cela quelque faute, elle doit être très-pardonnable.

C'est tout ce que nous avons pu apprendre de ces Tartares qui viennent de faire une si grande & une si riche conquête. Après avoir vû combien cette Nation est puissante dans les armes, on a crû devoir encore ajouter quelque chose de ses coutumes & de ses manieres d'agir dans la vie civile. Comme elles vont faire désormais les Loix, les coutumes & le gouvernement en general de tout ce grand País, ce que l'on en a rapporté, pourra faire connoître en quelque sorte.

P  
 forte l'est  
 tres. C  
 que tant  
 queurs de  
 nie de l'in  
 eu quelq  
 ne se font  
 gile, que  
 roient plu  
 coup mie  
 dans le co  
 on peut d  
 vœux &  
 dent à D  
 yaume ar  
 demander  
 graces sur  
 ont eu, &  
 vrage. C  
 gne d'avo  
 une grand  
 lent dans  
 entreprise  
 est aussi c  
 Princes A  
 verains P  
 postolique

forte l'estat où il sera sous ses nouveaux Maîtres. Ce qui est le plus déplorable, c'est que tant de Peuples, & vaincus & vainqueurs demeurent également sous la tyrannie de l'infidélité & de l'impieté. On avoit eu quelques esperances que les Tartares, qui ne se sont pas montrez si rebelles à l'Evangile, que l'étoient les Chinois, y donneroient plus d'entrée, & recevroient beaucoup mieux ceux à qui DIEU mettroit dans le cœur de le leur aller annoncer. Mais on peut dire que ce ne sont encore que les vœux & les souhais de ceux qui demandent à DIEU tous les jours que son Royaume arrive. Il faut autant que jamais lui demander qu'il verse ses benedictions & ses graces sur ceux des Princes Chrétiens qui ont eu, & qui auront part à ce grand ouvrage. C'a été la gloire des Rois d'Espagne d'avoir fait passer, & d'avoir entretenu une grande partie des Ouvriers qui travaillent dans ce vaste Champ; & cette grande entreprise digne de Rois Tres-Catholiques, est aussi ce qui leur a merité la qualité de Princes Apostoliques, auprès d'un des Souverains Pontifes de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, Gregoire XIV.

F I N.



